PRELIMINAIRES

01

SALE RACE ! SALE PÉDÉ !

Jean-Claude Boyer, maître auxiliaire au lycée-pilote de Saint-Quentin, a été muté d'office pour homosexualité déclarée et appartenance au F.H.A.R.

Il s'est présenté au proviseur lors de la rentrée de septembre 1972 en se déclarant homosexuel. Sur le moment, cela ne lui a pas été reproché. Il a été chargé d'animer la bibliothèque et d'enseigner l'histoire dans les classes de troisième et quatrième.

Le premier reproche qui lui a été adressé concernait son attitude militante et gauchiste dans l'animation de la bibliothèque (discussion du tract Carpentier, etc.). Puis le 13 janvier 1973, le proviseur l'a interpellé avec les termes :

« Sale pédé, sale race ! On va voir si ton syndicat de pédé te défendra ! »

Le 15 janvier, le proviseur Narcis convoque une assemblée générale des cent cinquante professeurs de l'établissement. Boyer n'a pas été convoqué. Mais il se présente à la réunion constituée en tribunal pour juger « le cas Boyer » où le proviseur déclare :

« Il y a quelqu'un ici qui présente un danger moral pour l'établissement. »

Boyer intervient, le proviseur quitte la salle.

Quelques jours plus tard, Boyer est convoqué au Rectorat d'Amiens. Le recteur puis le S.N.E.S. font pression sur lui pour qu'il demande sa mutation afin qu'il puisse partir la tête haute.

Boyer refuse. Il est muté d'office.

Jean-Claude Boyer déclare qu'on utilise son homosexualité pour son élimination politique. Celle-ci est voulue par le C.D.R. local et par le Syndicat autonome. Le S.N.E.S. a pris sa défense mais avec réserves.

Cette affaire montre l'incompatibilité instituée entre l'homosexualité et la fonction enseignante. L'homosexualité est hypocritement tolérée si elle n'est pas proclamée. Elle devient intolérable lorsqu'elle est déclarée.

A bas les marchands de savoir !

Vive l'école érotique !

F. Chatelet, H. Weber, D. Ben Saïd, G. Deleuze, J.-F. Lyotard, R. Scherer, G. Lapassade, F. Guattari, R. Lourau, F. Lourau, G. Hocquenghem, M. Juffe, P. Barjonnet, C. Hennion.

3 Milliards de pervers

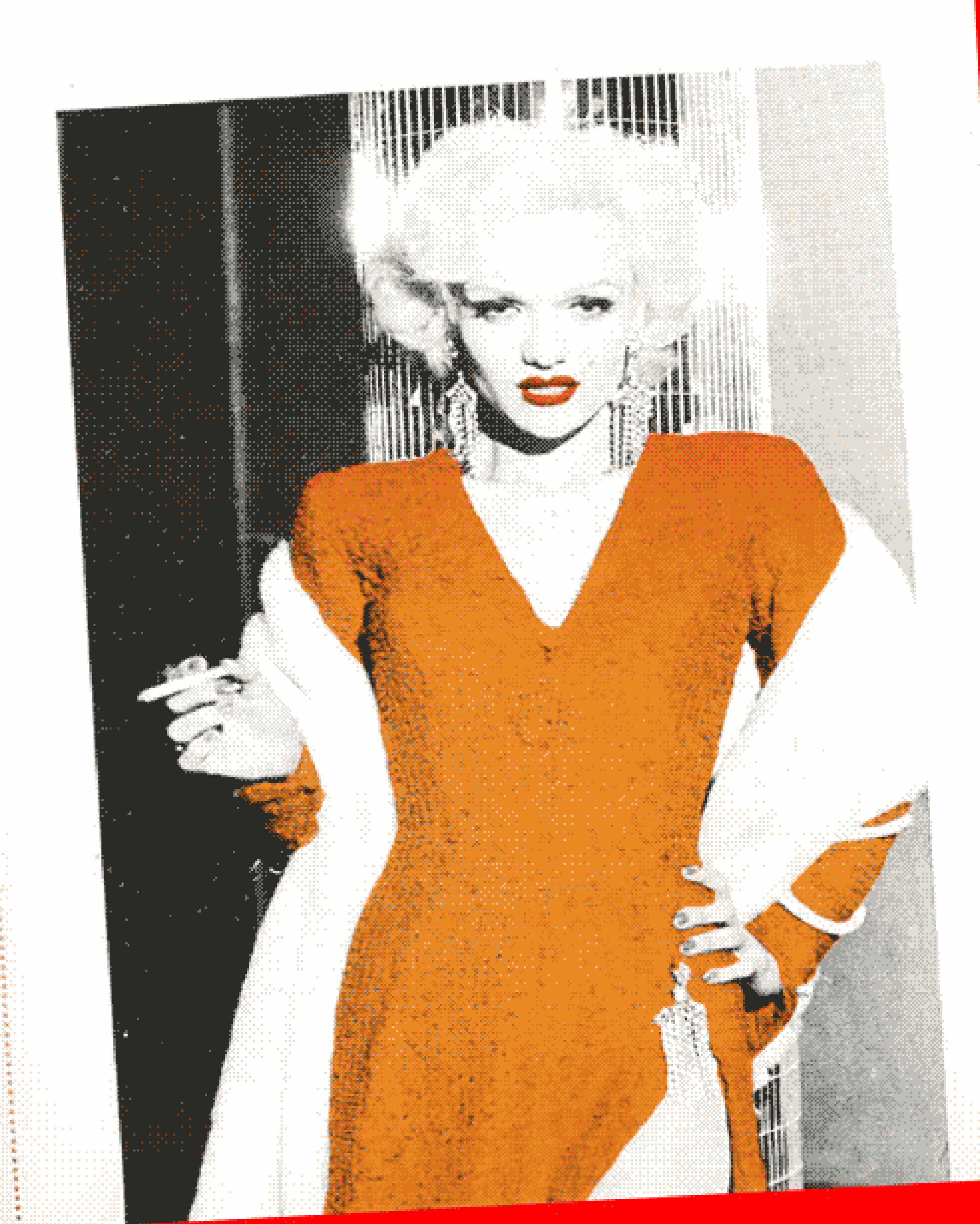
3 Milliards de pervers.



3 Milliards de pervers.

Notre cliché de couverture : MARIE - FRANCE
(voir article page 119)

Choisissez votre couverture : détachez les autres en suivant le pointillé



3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

Marie-France (notre couverture) a, depuis notre article (voir page 119), été licenciée sans préavis par la direction de l'Alcazar, le cabaret où elle rendait hommage à Marilyn, pour une boucle d'oreille tombée et ramassée sur scène : pas de contrat, bien sûr, pour les travestis, scandaleusement exploités, aussi bien matériellement que psychologiquement, par les patrons du show-business, qui n'ont jamais rien compris et qui refusent l'humpur, toutes les distanciations et toutes les délocalisations qu'elles savent, comme Marie-France, imposer à la scène et à la vie. Une travesti qui veut faire autre chose que les dérisoires parodies de Sylvie Vartan ou de Mireille Mathieu, c'est dangereux. L'Alcazar, surtout célèbre par le nombre de morts et de suicides qui y ont eu lieu, machine à fric, dont les fausses audaces pour touristes sont autant de vraies idées et d'heures de travail volées, dans une atroce atmosphère « speedée » et paranoïaque, le monde du play-back, des corruptions et des scandales minables est tout à l'image et à la mesure de la « fête » que peut se donner à elle-même la bourgeoisie : il suffit de « faire » la sortie de l'Alcazar vers 1 h 30 du matin pour découvrir que la mythique bourgeoise se porte bien.

3 Milliards de pervers

ÇA BRANLE !



Choisissez votre couverture : détachez les autres en suivant le pointillé

3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

VIVENT NOS AMANTS DE BERBÉRIE

On les appelle, à tort, les « Arabes ». Ils sont Berbères.

Ils ont connu toutes les oppressions, les Phéniciens, les Romains, les Arabes, l'Europe.

Ils ont lutté contre tous les envahisseurs.

Aujourd'hui, ils sont toujours opprimés, tenus en marge. Les Arabes détruisent toujours leur langue, leur culture. Le problème berbère est un problème tabou.

Et pourtant ! La première grande rébellion des Nord-Africains contre l'oppression coloniale, c'est la guerre du Rif. La première expérience de la liberté, c'est la République berbère des Rifains, fondée en 1921 par Mohamed Abdelkrim Alkhaltabi, qu'on reconnaîtra ici.

Aujourd'hui, le combat des Berbères contre l'oppression continue.

Nous entrons dans le temps où tous les minoritaires du monde commencent à s'organiser contre les pouvoirs qui les dominent, et contre toutes les orthodoxies.

Nous, les homosexuels qui avons pris la parole dans ce numéro de « Recherches », nous sommes solidaires de leur lutte.

Parce que nous avons avec eux des relations d'amour.

Parce que leur libération sera aussi la nôtre.

Vivent nos amis du Rif, de l'Atlas, des Aurès, de la Kabylie !

Vive la Berbérie !

Et vivent nos amants berbères !



3 Milliards de pervers.

Ont participé à ce numéro :

Catherine Bernheim
Gilles Chatelet
Michel Cressole
Fanny Deleuze
Gilles Deleuze
Catherine Deudon
Laurant Dispot
Alain Dorison
Pascal Faurel
Michel Foucault
Jean Genet
Jean-Marie Genet
Roland Gengenbach
Remy Germain
Félix Guattari
Daniel Guérin
Philippe Guy
Pierre Hahn
Christian Hennion
Guy Hocquenghem
Georges Lapassade
Jean-Jacques Lebel
Georges Marbeck
Marie-France
Christian Maurel
Vera Memmi
Marc Pierret
Michèle Pierret
Michel Pont
Anne Querrien
Marc Raynal
Christian Revon
Alec Sandra
Jean-Paul Sartre
Josy Thibaut
Xavier

3 Milliards de pervers

VICES ET VERS ÇA

De la position de celui-celle dont la sexualité est encore bien bridée dans la régularité du travail, des horaires, de la soumission au désir des autres, que peut-il advenir d'un pareil numéro ? La mosaïque des désirs spécialisés, des zones érogènes sociales particulières, peut-elle mettre en mouvement ? Ou assiste-t-on au contraire à une gélification de particularismes, mieux cernés parce que représentés ?

Tel était l'enjeu de ce numéro. Mettre en circulation toute une machinerie sexuelle compliquée, raffinée, qui ouvre au lecteur un champ de possibles, au sein duquel ceux-là mêmes qui l'ont tracé n'arrivent pas toujours à se déplacer.

L'itinéraire sexuel traverse mon corps, le sculpte, le fait s'enfler ici, se creuser là, resurgir à côté, passer de la position d'enculé à celle d'homme à bitte énorme, puis de femme à petit clitoris, baisant une autre femme qui se retourne en homme présentant son cul pour me retourner encore . . . Les orgasmes se succèdent, rectaux, vaginaux, clitoridiens, d'un coin de peau, au bord des lèvres, sous le pied. Peu importe. Tout le corps est parcouru de sexe.

On offre ici le sexe comme un parcours, le parcours du dragueur. D'un dragueur mythique qui se dissout en une multitude de microéléments, personnels dira-t-on, matériels dirais-je plutôt. Sans doute y a-t-il eu ici encore castration, forcing pour faire coïncider les personnes et les repères matériels : tu es une femme puisque tu as des seins, un clitoris, un vagin, tu n'as pas droit à nos sexes, à nos fantasmes. Que pensent les femmes de ce que nous disons ? Et si les femmes n'existaient pas, pas plus que les hommes qui se dissolvent dans ce numéro ? Mais à côté — derrière — sous le discours rituel de la ségrégation point le désir. Pouvons-nous produire du sexe, par quels couplages, quels arrangements ? Nous avons déjà découvert quelques trucs. Qu'apportez-vous pour continuer la collection ? Acceptez-vous de collectiviser ? De mettre à la disposition de tous ce qui dès lors vous aura traversées et non plus constituées ?

3 Milliards de pervers

L'itinéraire du sexe passe par les lieux les plus marginaux. Coeurs, lieux de condensation du désir. Le corps entier vibre à être plus que sexe offert au moindre lieu où il peut pénétrer. Ça change tout le rapport aux boîtes, à la rue, aux parcs, aux tasses à tous ces lieux de drague traditionnelle où on ne va que du bout des lèvres et du sexe, comme à regret. Finie la culpabilité : on aime faire l'amour avec n'importe qui, avec tous ceux-celles qui en ont envie aussi.

Culpabilité : qu'est-ce qui se passe dès que s'introduit dans le champ du désir « ah non pas toi, pas maintenant, pas ici ? » Qu'est-ce qui refuse que ça se couple ? Pour quels yeux avons-nous honte ? A quels critères, à quel ordre nous rapportons-nous ? La conjugalité est un modèle omniprésent, au coeur même de ces relations éphémères. Aussi court soit le moment passé sous le regard des autres, nous y sommes un couple, un couple de personnes, codées, quel que soit le code plus ou moins marginal employé. La circulation des sexes est annulée dans la représentation conjugale : plus de levée en masse, une prise de terre. Dis « je veux me marier » ou tu auras une taloche ; il n'y a pas que papa-maman pour tenir ce discours. Tu viens de faire l'amour, tu vas faire l'amour, tu es tout sexe, matière, organes et on te demande « t'es marié ? Non. Pourquoi ? Tu devrais. Tu n'aurais pas besoin de draguer ». La facilité est franchement débandante.

Ce numéro c'est toute une série de couplages ponctuels, subreptices, pas forcément réalisés, au milieu desquels s'évanouit le désir conjugal. Il n'y a pas dans un groupe d'hommes ou de femmes celui-celle qui m'irait comme un gant, dont je serais l'objet de désir au bout de tous mes compromis. Je suis désir, objet-sujet, sans que je coïncide avec moi, sexe qui en rencontre d'autres, que moi enferme souvent derrière sa muraille de Chine.

L'« oppression spécifique » des femmes c'est peut-être cette permanence du désir conjugal, l'enserrage répété des femmes dans un ordre où elles ne sont représentées qu'en complément non pas des hommes, mais chacune en tant que personne d'un homme en tant que personne. Lorsque le sexe circule entre les hommes et les femmes, qu'il ne se coince plus de part et d'autre en deux atrophies complémentaires, l'« oppression spécifique » disparaît. Et on voit bien quel intérêt a toute économie à la répression des homosexuels et de tout transexualisme. Non opprimées, non conjugalisées, les femmes n'ont plus aucune raison de faire ce qu'on leur a toujours demandé de faire, passer pour deux, ou plus, les compromis avec la quotidienneté. Les femmes sont le bouche-trou du quotidien, l'éviction de la matérialité immédiate hors du champ des objets érotiques. On n'en finirait plus de prendre son pied s'il n'y avait pas des gens constitués pour l'empêcher. Et on a vite fait de se retrouver une mère ou une femme quand on est pédé.

La conjugalité a produit les femmes. A produire autre chose, un sexe multidifférencié, on ne peut que s'en libérer : plus de femmes, à moins d'y jouer, d'être tous hommes et femmes, et gouines et pédés et . . . et . . . et . . . A vous de compléter les pointillés.

3 Milliards de pervers

LIMINAIRE

L'objet de ce dossier — les homosexualités, aujourd'hui, en France — ne pouvait être abordé sans remise en question des méthodes ordinaires de la recherche en sciences humaines qui, sous prétexte d'objectivisme, apportent tout leur soin à établir une distanciation maximum entre le chercheur et son objet. L'analyse institutionnelle, au contraire, implique un décentrement radical de l'énonciation scientifique. Mais il ne suffit pas, pour y parvenir, de se contenter de *« donner la parole »* aux sujets concernés — c'est quelquefois une démarche formelle, jésuitique même — encore faut-il créer les conditions d'un exercice total, voire paroxystique, de cette énonciation. La science n'a rien à faire des justes mesures et des compromis de bon ton ! Rompre les barrières du savoir établi — en fait, du pouvoir dominant — ne va pas de soi. Trois sortes de censures au moins devaient être déjouées :

- celle du pseudo-objectivisme des **enquêtes sociales**, genre rapport Kinsey transposé sur le *« comportement sexuel des Français »*, qui encastrent a priori toutes les réponses possibles, de façon à ne faire dire aux gens que ce qui se cache avec ce que désirent entendre l'observateur et le commanditaire de l'étude ;
- celle des **préjugés psychanalytiques**, qui préorganisent une *« compréhension »* — en fait une récupération — psychologique, topique et économique, de l'homosexualité, de sorte que, dans le prolongement de la sexologie la plus traditionnelle, elle ne cesse pas d'être maintenue dans le cadre clinique des perversions, justifiant implicitement toutes les formes de répression qu'elle subit. Il ne sera donc pas question ici de fixation aux stades pré-génitaux, pré-oedipiens, pré-symboliques ou pré-n'importe quoi qui définirait l'homosexuel-le comme manquant de quelque chose — à tout le moins de normalité et de moralité. Loin de dépendre d'une *« identification au parent de même sexe »*, la machination homosexuelle entre en rupture avec toute forme d'adéquation possible à un pôle parental repérable. Loin de se résoudre en fixation au Semblable, elle est ouverture à la Différence. Le refus de la castration, chez l'homosexuel-le, ne signifie pas qu'il-elle se dégonfle devant ses responsabilités sociales mais, au contraire, que, potentiellement au moins, il-elle tente d'en expurger à sa façon toutes les procédures identificatoires normalisées qui ne sont, au

3 Milliards de pervers.

fond, qu'autant de survivances des rituels de soumission les plus archaïques ; celle enfin de **l'homosexualité militante traditionnelle**. Dans ce domaine également la période « *Case de l'Oncle Tom* » est révolue. Il ne sera plus question ici de la défense des légitimes et innocentes revendications de minorités opprimées ; plus question non plus d'une exploration quasi-ethnographique d'un mystérieux « *troisième sexe* » . . . Les homosexuel-les parlent au nom de tous — au nom de la majorité silencieuse — et mettent en question toutes les formes quelles qu'elles soient, de production désirante. Rien dans l'ordre de la création ou de la révolution ne pourra être fait dans la méconnaissance de leur interpellation. Le temps est révolu de ces génies homosexuels qui s'employaient à séparer et à détourner leur création de leur homosexualité, s'efforçant de masquer que la racine même de leur élan créateur s'originait dans leur rupture sexuelle avec l'ordre établi.

Incidente pour les sourds : le pédé pas plus que le schizo, n'est en soi un révolutionnaire, le révolutionnaire des temps nouveaux ! Nous disons simplement que, parmi quelques autres, il peut être, il peut devenir le lieu d'une rupture libidinale majeure dans la société, un des points d'émergence de l'énergie révolutionnaire désirante dont le militantisme classique reste déconnecté. Nous ne perdons pas de vue pour autant qu'il existe aussi une folie d'asile infiniment malheureuse, ou une homosexualité oedipienne infiniment honteuse et misérable ! Et pourtant même, de ces cas d'extrême répression, il convient de rester à l'écoute.

Mai 68 nous a appris à lire sur les murs et, depuis, on a commencé à déchiffrer les graffitis dans les prisons, les asiles et aujourd'hui dans les pissotières. C'est tout un « *nouvel esprit scientifique* » qui est à refaire !

Le directeur de publication

3 Milliards de pervers

Jeu de l'oie Sommaire

SOMMAIRE

- *Page 9 :* **Arabes et Pédés :** 1 *p. 10* - 7 *p. 28* - 14 *p. 38* - 16 *p. 32* - 21 *p. 52* - 27 *p. 45*
- *Page 64 :* **Masturbations :** 2 *p. 65* - 9 *p. 68* - 17 *p. 76* - 15 *p. 95*
- *Page 103 :* **Dragues :** 3 *p. 104* - 8 *p. 108* - 10 *p. 110* - 18 *p. 113* - 22 *p. 132* - 24 *p. 128* 26 *p. 134* - 28 *p. 157*
- *Page 163 :* **Pédophilie :** 4 *p. 164* - 11 *p. 180*
- *Page 195 :* **Sazo-Madlo :** 5 *p. 196* - 12 *p. 198* - 23 *p. 201*
- *Page 205 :* **Pédés et institutions :** 6 *p. 206* - 13 *p. 210* - 19 *p. 213* - 25 *p. 222* - 29 *p. 226* - 30 *p. 267*

MODE D'EMPLOI :

Le jeu se joue à 6 personnages correspondant aux 6 pions ci-dessus à découper et avec 1 dé et 2 exemplaires de « *Recherches* ». A chaque coup de dé, consulter la règle du jeu au numéro correspondant à la case où vous arrivez. En cas d'attente, lisez l'article correspondant à votre case sur le second exemplaire

REGLE DU JEU

1 Sirotez un thé à la menthe jusqu'à ce que vous ayez tiré un *6*

2 Vous êtes condamné à lire le texte si long de la fin jusqu'à ce que vous ayez tiré un *3*

3 Pas de roses sans pines : gardez sous les yeux la photo de la page 105 jusqu'à ce que vous ayez tiré un *5*.

4 Allez directement au 11

5 Si vous tirez plus de *3*, vous êtes sadique : attendez pour le fouetter le personnage qui vous rejoindra sur la case où vous arrivez. Si vous tirez *3* ou moins, vous êtes masochiste. Attendez votre fouetteur.

6 Vous n'avez rien compris retournez au départ.

9 Allez directement case 17

10 Attendez jusqu'à ce que la femme vienne vous draguer.

11 Attendez l'arrivée du petit garçon et détournez-le.

12 Rejouez et reculez du nombre de points que vous faites.

13 Attendez l'arrivée de l'enseignant et faites-lui ce que vous voulez.

15 Introduisez-vous l'appareil déconstipant et passez-le au personnage qui vous rejoindra.

16 Faites venir l'Arabe pour vous enculer et gardez-le vous dans le cul jusqu'à ce que l'un ou l'autre ayez tiré un *5*.

17 Branlez-vous jusqu'à ce qu'un autre personnage vous rejoigne.

18 Si vous êtes pédé retournez à la case 10 , sinon vous changez de personnage avec celui qui vous a rejoint.

19 Dès l'arrivée d'un personnage sur cette case, tous s'échangent :
- le petit garçon avec l'enseignant, l'Arabe avec le pédé,
- la femme avec le travesti.

20 Même processus qu'au 19 mais cette fois le travesti change avec le petit garçon, l'Arabe avec l'enseignant, le pédé avec la femme.

21 Retournez à la case 16

23 Passez un tour en prison

24 Les circoncis retournent à la case 19

25 Passez un tour à l'hôpital.

26 Retournez à la case 18

27 Retournez à la case 16

29 au 30 Chancres : revenez au début après visite à l'hôpital.

3 Milliards de pervers
3 Milliards de pervers

ARABE
PETIT GARÇON
FEMME
ENSEIGNANT
TRAVESTI
PÉDÉ

Départ
1 LES ARABES ET NOUS
2 AMOURS DE H.L.M.
3 DRAGUE ET AMOUR
4 RIMES DE SYLPHES
5 L'AUTRE CÔTÉ DES TÉNÈBRES
6 LES ARABES ET LES BLANCS
7 SEX-POL EN ACTE
8 PARIS EST UNE FÊTE
9 MASTURBATION (1)
10 LA DRAGUE
11 LA PÉDOPHILIE
12 LA RÉVÉLATION
13 18 ANS
14
15 LE VÉHICULE
16 SEXE ARABE
17 MASTURBATION
18 ANNA
19 CORPS ET INSTITUTIONS
20 MARIE-FRANCE
21 VINGT ANS DE DRAGUE
22 RAPPORT CONTRE LA NORMALITÉ / HOMOSEXUALITÉ
23 N'EST PAS GRAND PERVERS QUI VEUT
24 THIERRY DENNIS
25 APPEL AUX MÉDECINS
26 LA FEMME DE SADE
27 KOUCHE
28 CORPS DE LA RÉVOLUTION
29 LES CULS SONT SANGLANTS
30
Arrivée

NOS AMANTS DE BERBERIE



02

LES ARABES ET NOUS

Ceci est la transcription d'une discussion entre P., 22 ans, G. 32 ans, et M., 24 ans, avec quelques interventions de L. qui l'a notée, et quelques coups de téléphone de C., francais, amant de P.

IL M'A SIFFLE COMME SI J'ETAIS SON CHIEN

G.- L'autre jour, sous le pont de Clichy, un arabe m'a sifflé comme si j'étais son chien. Je ne réponds pas. Mais une demi- heure après je me retrouve près de lui. On flirte. J'avais baissé mon pantalon. Et tout d'un coup il me retourne pour me baiser. Je proteste, je lui dis que je ne suis pas sa pute. On s'engueule. Il me crie : « barre toi », et je lui dis aussi de se barrer. Puis ses copains sont venus pour le calmer.

Une autre histoire. C'était hier soir. Mon voisin, qui est pédé, héberge plus ou moins un jeune arabe qui n'a pas de rond. Il ne travaille pas. Il vient chez nous pour manger, il s'installe, il attend qu'on le serve, il ne lave rien. Il nous considère comme des femmes qui doivent le servir, et travailler pour lui. Hier soir je lui ai dit : « c'est pas parce qu'on est des pédales que tu vas nous exploiter. . . » C'est toujours pareil. Dans leur idée, on est bon seulement à faire les sous-servantes.



3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

M.- Ils étaient trois, et on était deux. C'était à la terrasse d'un bistrot. Clins d'oeil. On les amène. On fait l'amour. Le lendemain je m'aperçois que ma clé a disparu. J'étais géné de penser que « c'est l'arabe, encore l'arabe ». On a habité ensemble quinze jours. Ils s'installaient. Ils restaient tout le temps à la maison' à écouter des disques. Ne faisaient rien. Ils avaient des problèmes de papiers, de carte de séjour et de travail. On essayait de les aider pour faire les cartes. Et on découvrait qu'ils avaient menti. Ils inventaient alors des nouveaux mensonges, encore plus compliqués. . . Puis un jour, je suis parti en week-end. Pendant que j'étais absent, ils sont venus, et ils se sont habillés, ils se sont servis dans ma penderie. Je les ai revus après : aucune gêne. Ils m'ont rendu ma clé et ils reviennent de temps en temps pour me présenter leurs nanas. Ils s'en tirent bien maintenant, l'un d'eux est parti en voyage, ils font une carrière de gigolos de luxe. Ils sont Tunisiens.

P.- Nous ne parlons que des cas négatifs. . .

G.- On peut commencer par là.

M.- J'avais rencontré un ouvrier électricien. On se désirait beaucoup. On couche ensemble, puis il repart à son boulot, en banlieue. Il revient au week-end suivant, et il commence à s'installer. Il lisait le journal pendant que je faisais la cuisine. On commençait à s'installer dans un rapport de couple. Finalement j'ai essayé de parler avec lui. Alors il a crié : « Oui, bien sûr, je suis un arabe, et je m'intéresse au football. Toi tu ne t'intéresses pas au football : à quoi ça sert d'en parler ? » Puis, il a éclaté en sanglots et il m'a dit qu'il était amoureux de moi ; ça me gênait beaucoup, ça changeait mes habitudes des rencontres. . . Maintenant alors qu'il habite dans le quartier du Luxembourg, je le vois tous les soirs dans un café en bas de chez moi. Il est là, il se saoûle la gueule. J'essaye de le sortir de son rôle avec moi - le couple. De temps en temps il vient chez moi, on fait l'amour et ça se passe très bien. Il ne m'a jamais demandé d'argent. Au début j'allais au ciné avec lui, et je payais tout le temps. Il me laissait faire. J'en ai parlé avec lui. Un jour je manquais d'argent, je l'ai dit à des copains, il était là. Quand il est parti il m'a laissé de l'argent. Mais c'était l'argent que le mec donne à sa femme. Il est Tunisien et il a 22-23 ans.

Finalement j'ai refusé avec lui que ça se passe autrement que d'habitude. Je peux bien trouver mon plaisir dans le rapport baiseur-baisé et quand ça se passe comme ça, j'accepte. Avec lui c'était autre chose, un nouveau code avec un rapport de couple angoissant. Mais au fond, c'était toujours la même chose. Je suis assez heureux avec les rapports rapides, occasionnels, la drague. Mais en même temps, ça ne manque pas d'être amer.

G.- Délicieusement ?

M.- Oui, délicieusement.

ALORS ON INSULTE LES ARABES. . . .

P.- A moi. Il y a 15 jours ou trois semaines en rentrant chez moi à Montmartre je suis rentré dans une patisserie tunisienne. Il y avait là des arabes et ils m'ont interpellé. Je sors, un type me suit et m'attrape, et il dit : « Alors, on insulte les arabes. . . » Il me prend la veste, il me fouille partout pour voir si j'avais de l'argent. Je n'avait que mille balles sur moi. Alors il me dit : « Viens prendre un thé », il insiste, je prends le thé et je m'en vais. Il me prend mon blouson et il me suit, il était saoûl, et il me dit : « Je te raccompagne ». Je refuse, mais il n'y avait personne, le coin était sombre et il sort son couteau et il me dit : « Je peux être gentil, et aussi méchant ». J'étais mort de peur. Il m'a obligé à le suivre, il a baissé mon froc, il m'a baisé de force. Puis j'ai réussi à me sauver en courant. Il m'a raconté qu'il avait fait deux ans de prison parce qu'il avait violé une fille, et qu'il pouvait baiser une fille dix fois de suite et un garçon cinq fois.

M.- Quel homme !

3 Milliards de pervers

M.- Mais M., l'électricien, m'a proposé son amour et j'ai refusé. Ça remettait en question mes habitudes avec les Arabes. Les passes, le plaisir de la drague, de me faire draguer un soir, et c'est tout. J'ai trouvé de bonne raisons pour me convaincre que je ne pouvais pas vivre avec M., me mettre en ménage avec lui. Et en refusant de vivre en couple, je suis arrivé à des choses plus agréables, et j'ai continué à faire l'amour avec lui, de temps en temps.

P.- Ce que tu dis n'est pas particulier aux Arabes. C'est général.

M.- Mais dans sa déclaration d'amour il y avait une sorte de sentimentalité que je ressentais comme un chantage.

P.- C'est assez exceptionnel. Justement, on aime les Arabes parce que la sentimentalité s'exprime différemment, pas avec des mots. J'ai compris ça à Marrakech. On pouvait très bien coucher sans extérioriser des sentiments, et les revoir après, et devenir copains, et en même temps continuer de coucher ensemble. Tandis que tu peux pas rester ici une demi-heure sans que ton type t'appelle au téléphone, comme tout à l'heure. Au Maroc, si tu aimes te faire baiser, les rapports avec les Arabes, c'est parfait.



G.- Ce qui est formidable avec eux c'est qu'on peut consommer du viril. On se dit quelquefois qu'on aime pas les hétéros, parce qu'ils sont phallocrates, mais on aime bien les Arabes, et ils sont phallocrates, on aime consommer de la virilité.

JE VAIS PAS AU F.H.A.R. PARCE QUE J'AIME TROP LES HOMMES

P.- Ça me rappelle R. Il dit : « Je vais pas au FHAR parce que j'aime trop les hommes ». Pour ça, les Arabes, c'est beaucoup mieux. Si tu couches avec un Européen qui est viril et pédé, il y a des rapports de forces qui s'installent. Avec les Arabes aussi, il y a le rapport de forces mais il est seulement physique, il est seulement dans le rapport sexuel. Avec les Européens, ce rapport de domination se prolonge après les rapports physiques. C'est trop compliqué et pas agréable.

M.- Avec les Arabes aussi il y a des complications. Ils nous baisent, mais ils sont, eux, les opprimés.

G.- Peut-être que le fric est une solution. Il y a des Arabes gigolos, qui respectent leurs michetons, ils estiment leurs michetons parce qu'ils ont du fric. Ils disent : « C'est mon micheton », et ils sont fiers. Je connais un vieux qui se tape un jeune Arabe. Le vieux est très vieux, presque au bord de la tombe. Le jeune Arabe va chez lui de temps en temps, il l'aide, il lui fait la cuisine et il arrive même à le baiser.

P.- (s'adressant à G.) Tu peux vivre avec quelqu'un ?

G.- C'est mon gros problème. C'est très difficile. Avant, j'expliquais ça en disant : « c'est pas possible, je n'ai pas de boulot ». Maintenant, je travaille et la question est différente.

P.- Il faut faire une différenciation entre les Arabes chez eux et ici.

G.- Là-bas, c'est différent. Quand on arrive on plane. On pense à Gide. Je faisais du stop au bord d'une route, en Tunisie. Un jeune Arabe très beau est arrivé, il était sur un âne, et il est allé me cueillir des figues. Et c'était le rêve. Puis, il m'a amené chez lui, on a étendu une natte par terre, et la nuit on s'est retrouvé à cinq ou six, côte à côte à dormir sur cette natte. Je sentais bien que tout pouvait se passer, mais je n'ai pas osé.

P.- Il y a quelque chose qui se passe presque toujours. S'ils te baisent ils te prennent quelque chose après. Ils ont droit à quelque chose du fait d'avoir baisé un pédé, une chemise, un souvenir. Ils te disent toujours : « t'as pas un petit cadeau ? ». A Marrakech, à la piscine, un garçon me dit : « Viens dans les toilettes. Mais, après, tu me donneras quelque chose ». J'ai refusé, et j'ai expliqué pourquoi. Je l'ai rencontré à la sortie, dans un café. Il m'a dit qu'il avait réfléchi à ce que j'avais dit, et puis : « On va faire l'amour, et je ne te demanderai rien ».

M.- Récemment j'étais dans un bar, et il y avait là deux Arabes qui me plaisaient, surtout l'un d'eux. A un moment il y a eu une altercation, presque une bagarre avec le garçon de café. Ils ont sorti des trucs très conscients, du genre : « On vient en France, et on nous exploite ». Alors j'ai commencé à parler avec eux et j'ai voulu expliquer que peut-être ce n'est pas le garçon de café qui est responsable, et qui exploite. Au bout d'un moment ils ont dit : « Viens avec nous à l'hôtel. On te montrera qu'il y a des Arabes qui sont bien ».

Ils me mettaient en demeure de venir pour prouver que je n'avais pas peur des Arabes. Et en même temps ils avaient un autre discours dans la tête et c'était qu'ils avaient envie de me baiser. Ils utilisaient maintenant la discussion politique qu'on avait eue avant pour m'attirer dans leur hôtel et me baiser : « Viens avec nous dans notre chambre ». Alors j'ai montré que je n'étais pas dupe de leur jeu, et aussi que j'avais très envie qu'ils me baisent. Et je suis allé avec eux à l'hôtel.

P.- Mais est-ce que c'est sûr que ça leur plaît, le fait d'être considéré uniquement comme des bites qui bandent ? Le fait de parler d'eux comme s'ils étaient des objets, comme des godemichets. Ils le savent bien. . .

3 Milliards de pervers

SE LES METTRE DANS LE CUL, ET C'EST TOUT

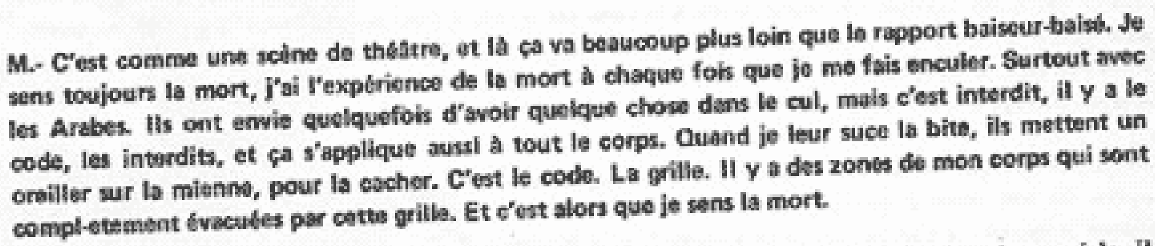
G.- J'ai fait l'amour avec un métis antillais qui avait une gueule d'Arabe. Il disait : « Les hommes prennent du plaisir à faire l'amour avec moi dans les parcs de Paris. Mais dans les boîtes, ils ne veulent pas danser avec moi ». On fait souvent ça avec les Arabes. On pense à se les mettre dans le cul, et c'est tout. Et ça s'arrête là.

M.- C'est la mentalité de beaucoup de pédés. Qu'est-ce que c'est, les Arabes ? Un coup de queue, et c'est tout.

M.- Moi, c'est ça qui me fait jouir. C'est comme un théâtre. Ça ne produit pas de sens. Tout est déjà prévu. Les rôles sont distribués. Il y a deux acteurs qui se rencontrent, avec des dépenses dans le corps et un rapport qui s'établit avec la mort. Tu te sens nié, tué, par cet Arabe qui t'encule. Et c'est le pied.

P.- Moi c'est plutôt l'envie de me sentir comme un trou. Et ça marche très bien avec les Arabes.

G.- Quand un Arabe me saute dessus, dans le dos, et qu'il m'emmanche, je sens sa force et je jouis parce qu'il est sur moi. Sur mon dos.



M.- C'est comme une scène de théâtre, et là ça va beaucoup plus loin que le rapport baiseur-baisé. Je sens toujours la mort, j'ai l'expérience de la mort à chaque fois que je me fais enculer. Surtout avec les Arabes. Ils ont envie quelquefois d'avoir quelque chose dans le cul, mais c'est interdit, il y a le code, les interdits, et ça s'applique aussi à tout le corps. Quand je leur suce la bite, ils mettent un oreiller sur la mienne, pour la cacher. C'est le code. La grille. Il y a des zones de mon corps qui sont compl-etement évacuées par cette grille. Et c'est alors que je sens la mort.

P.- La plupart des Arabes qu'on rencontre à Paris c'est ceux qui n'ont pas de situation sociale. Il m'arrive de faire l'amour avec des Arabes de trente, trente cinq ans. J'en ai connu un qui était coiffeur pour hommes. Il m'a amené chez lui, et il avait sa façon de faire l'amour. Il me disait : « Comment tu veux que je te baise ? Devant ou derrière ? ». Et moi, je m'en foutais complètement. Ceux là ils te désirent vraiment parce qu'ils sont plus âgés. Ils savent que c'est plus difficile de trouver des types à baiser, surtout des jeunes. Alors, ils te désirent vraiment et si tu acceptes de coucher avec eux ils ne te traitent pas comme un objet. Les plus jeunes savent qu'ils trouveront n'importe où une tante, une folle à baiser, et qui en plus les payera.

G.- Avec un Arabe plus âgé que moi, ça me gêne quand il me bécotte. Mais je sens chez lui son besoin de tendresse, et d'affection. Et j'accepte.

P.- Moi, ça ne me gêne pas encore.

G.- Je suis resté bloqué sur des images très adolescentes de jeunes gars. C'est très pédérastique et très idéaliste. Toujours le rêve de l'amour idéal.

3 Milliards de pervers

SOUS LE PONT DE CLICHY

M.- Mais qu'est-ce que tu vas chercher sous le pont de Clichy ?

G.- C'est un endroit où je sais que je peux trouver rapidement un type et avoir un zob dans le cul, et être soulagé. C'est facile et très hygiénique. C'est mieux que se branler tout seul, ou errer dans les rues après des utopies.

M.- Moi, quand je fais ça, quand je drague, c'est pas un pis-aller. Je le fais parce que je veux le théâtre. Il y a une règle du jeu, une convention où personne nèst dupe. Moi, je jouis intellectuellement à l'idée de me livrer. Lui, il baise, mais il n'a pas cette distance intellectuelle. Nous, on reste des intellectuels qui jouent à se livrer à la sauvagerie, à la bête.

G.- Moi, quand je vais sous le pont de Clichy c'est aussi ma misère sexuelle. Parce que j'ai besoin de trouver un mec tout de suite. Et ça ne va pas. On est obligé parce qu'on est dans une situation pourrie.

M.- Pour moi, ce n'est pas un moindre mal, c'est un truc que j'aime faire.

G.- Moi aussi, j'aime les Arabes. Mais je suis obligé d'aller les chercher sous le pont.

M.- C'est ta petite descente aux enfers. Avec ce côté : je me livre à la bête Arabe mais aussi à la bête qui dort en moi. Il y a des moments où tu acceptes d'aller sous le pont.

G.- Sous le pont, y a des gars qui rentrent de Citroën. Des 3-8. Ils connaissent l'endroit. Ils passent sous le pont parce qu'ils ont envie de baiser. Mais moi, c'est pas tellement l'envie d'aller sous le pont qui m'attire. Je préfère éviter l'odeur de merde et les rats qui vous filent entre les jambes. Et quelquefois je me dis : « Dans quelle situation, bon Dieu, on est obligé de se foutre pour jouir ».

DEVANT TOUS, COMME UNE PUTE

M.- Moi je t'ai dit, j'y vais plutôt comme à un rituel. Et j'ai toujours la possibilité de m'en tirer en analysant tout ça pendant qu'un Arabe me baise. Quand je fais l'amour avec un Arabe, je suis toujours divisé en deux, et je jouis aussi d'analyser la situation. Et j'ai encore le vice de tout raconter après, avec des détails sordides, pour choquer.

Par exemple avec les deux Arabes avec qui j'avais eu d'abord une discussion politique et qui m'ont entraîné dans leur hôtel pour me baiser. Il y avait deux chambres, l'une en haut, et l'autre en bas de l'escalier. J'ai fait l'amour publiquement et devant tous comme une pute. J'étais saoûl et je jouissais aussi intellectuellement. J'avais le plaisir d'être la pute qu'on sacrifie. Et je m'en tire toujours en me disant que moi « je suis beau, et quelle chance ils ont de pouvoir me baiser ». Et je me récupère dans mes délires.

P.- C'est assez monstrueux.

G.- J'ai rencontré deux Arabes à la sortie du Mexico. J'ai sucé l'un pendant que l'autre me baisait. Ils riaient. Et moi, je n'avais aucun plaisir à me livrer de cette façon. Je ne prenais pas mon pied à cette espèce d'holocauste.

3 Milliards de pervers

M.- J'accepte le mépris dans lequel ils me tiennent. Dans la sexualité il y a toujours du sado-masochisme vécu. Là, c'est joué réellement et personne ne voie. Pas de dupes. Seulement ce truc pernicieux que j'ai besoin, après de le raconter. Parce que ça donne quand même l'angoisse de faire ce genre de truc. Quand j'étais militant, on expliquait qu'il s'agissait de descendre dans la classe ouvrière et d'avoir des rapports politiques avec des jeunes ouvriers. Et j'avais déjà des rapports avec eux, complètement érotisés, sans le dire. Parce qu'on nous demandait au fond d'établir avec eux un rapport de séduction, de les draguer pour l'organisation. En même temps, je ne l'acceptais pas. Tandis qu'avec les Arabes, à l'hôtel, c'était vrai, pas camouflé dans de la drague politique. Je m'étais situé, je leur avais montré avant que je n'étais pas dupe, et que je savais qu'ils m'entraîneraient 0 l'hôtel pas pour des raisons politiques, pas pour me trouver quelque chose contre le racisme des Français, mais seulement pour me baiser. Je leur ai dit que je n'étais pas dupe de leur drague. Et à ce moment-là il n'y avait plus de malentendu. Et c'est des trucs que je pourrais écrire. C'est une oppression par le savoir. Je peux les dominer encore quand ils me baisent par le fait que je suis plus ou moins un intellectuel.

G.- Sous le pont il y a les odeurs, et les bruits que j'ai associés dans l'érotisme. Puis le souvenir, et l'envie d'y revenir.

M.- Le théâtre c'est mon délire et ça devient un élément de la jouissance. Mais l'Arabe, lui, il ramènera toujours ce qui se passe à rentrer dans le cul, et à éjaculer.

P.- J'ai l'impression qu'avec ta formation d'intellectuel t'arrives pas à t'en sortir. Au Maroc, t'as pas tous ces problèmes. Tu sais qu'à n'importe quel moment, si tu as envie de faire l'amour, tu vas dans la rue, et ça marche.

M.- Mais à Marrakech, je me sentais comme les putes de Bataille, comme la mère de Bataille et son amie qui font les putes dans les rues du Caire. Et ça, c'est moi à Marrakech. J'étais la pute. Pour eux, ça signifie simplement qu'ils ont tiré un coup, une dépense de sperme. Il y en avait dans cet hôtel qui rigolaient. Ils étaient quatre. Deux seulement ont fait l'amour avec moi, ils m'appelaient du haut en bas de l'escalier au linoleum pourri. Et les deux autres étaient certainement effrayés par ce cirque.

COUP DE TELEPHONE... ALLO

(ici, à nouveau, coup de téléphone de C.) ALLO ALLO C'EST MOI !

G.- C'est la première fois qu'il te court aux fesses, C. ?

P.- Non, mais on se connaît très peu. Ça me déprime quand il n'a pas l'air content, je sens qu'il fait la gueule parce que je viens pas. Je suis persuadé qu'il y a quelque chose de caché, comme de la jalousie, sans le connaître très bien.

M.- Il sait ce que tu fais avec les Arabes ?

P.- Il le sait, je lui ai dit. Après l'agression dans le parc, j'ai pris un taxi et je suis allé chez lui. J'ai fait une crise et il a été très chouette avec moi. J'ai parlé avec lui et je lui ai dit que j'étais allé au Maroc et que j'avais fait l'amour avec des Arabes. Mais ça ne l'écris pas.

L.- J'écris tout. Tu verras. L'ensemble ne fera pas mal.

M.- Oui, c'est bon ça, coco. Et ça plaira.

P.- (s'adressant à L.) Ça m'ennuie que tu écrives ça, le téléphone.



3 Milliards de pervers

L.- Voilà, ça te gêne dans tes rapports avec C. Pour les Arabes, on peut tout écrire, au fond, ça n'a pas d'importance. Mais C. pour toi, c'est tout à fait différent. Et ça existe d'une autre façon, très particulière, avec sa personnalité. Pas interchangeable, comme Ali, Ahmed, Mohamed, C., ce n'est pas une bite sous le pont. . .

P.- Excusez-moi, Monsieur D.

G.- C'est son terrorisme non directif.

P.- Avec C., c'est une situation où je ne suis pas détaché.

L.- Avec les Arabes, c'est plus facile. On est toujours détaché. Pas avec C. Parce que C. n'a pas d'équivalent exact, il existe comme individu. Les Arabes, ils se remplacent les uns les autres. Ils forment une collection.

M.- Moi je n'ai pas fait l'amour avec un Français depuis des mois.

P.- Le fait de la sensibilité qu'on fout en l'air, ça cache peut-être quelque chose.

M.- Quoi donc ?

P.- Peut-être un fossé entre les Arabes et les Européens.

M.- Ou peut-être entre le plaisir qu'on prend et l'idée qu'on se fait de soi.

MAROC
FRANCE

G.- Chaque fois que je fais l'amour avec un Arabe sous les ponts j'essaie de parler avec lui, et de lui faire prendre conscience sur l'acte qu'on vient de faire, et sur la vie sexuelle qu'il mène en France. A partir de ces expériences, que j'ai qualifiées d'hygiéniques, j'essaye de tirer du plaisir.

P.- G. essaie de parler politique avec eux. Mais moi je n'ai pas du tout envie, justement, qu'ils deviennent des Européens dans leur réaction à la sexualité.

G.- Le pied serait qu'après avoir fait l'amour ils puissent se libérer et faire leur révolution sexuelle.

P.- Mais est-ce qu'alors ça ne serait pas différent ? Moi, j'ai l'expérience d'un Algérien, étudiant en droit avec qui je faisais l'amour. Je le sentais tellement européanisé que j'ai arrêté. Il se posait le problème : est-ce que je suis homosexuel parce que je baise ce garçon ? Il se posait ce problème en tant qu'Européen, et j'avais arrêté. Mais est-ce que ça n'est pas du racisme que de ne pas vouloir développer ces problèmes avec eux ?

M.- Le racisme, c'est comme les rapports sado-masochistes, ça doit se vivre sexuellement. Avec les Arabes, il y a un échange de racismes qui est vécu sexuellement, et qui s'épuise ; ça n'est plus un problème, et ça n'est plus un péché.

G.- Tous ces rapports sado-masochistes qu'on vit, c'est des germes de violence qui se développent dans le fascisme. C'est à nous de mettre tout ça à jour.

M.- Il ne faut pas mettre le racisme, et la violence dans les mots. Il faut les vivre jusqu'au bout et les réaliser. La violence, il y en a partout. Mais on la met toujours dans la conscience. Mais ça peut aussi se jouer, et se déjouer sexuellement.

3 Milliards de pervers

L'ARABE, C'EST CE QUE JE VEUX

M.- C. est jaloux que P. ait des domaines réservés. *(coup de téléphone de C.)*

P.- Si c'était un Arabe qui me téléphonait, il comprendrait, et il n'insisterait pas. Il n'y aurait pas toute cette psychologie complexe et chiante.

M.- Moi, quand je fais l'amour avec des Européens je me fais chier.

G.- Mais à partir d'un certain moment, on ne peut plus, on arrive au bout du rouleau. Si je vivais avec un jeune Arabe, au bout d'un certain temps, ça ne marcherait plus.

M.- Les Européens, ça ramène à des histoires complètement connes. C'est pas un pis aller, l'Arabe, c'est ce que je veux.

P.- C'est extrêmement difficile. Parce que c'est ce que tu veux et ce que tu ne veux pas en même temps. C'est ce qu'il veut du fait de se débarrasser de tous les problèmes psychologiques qu'on a avec des Européens.

M.- Je veux aussi fonctionner moi-même pour l'Arabe comme une équivalence. Je veux qu'il n'y ait plus des personnes, des moi. Ce que je veux : c'est un fonctionnement qui produit du plaisir, et c'est incompatible avec la rencontre de deux personnes qui s'affrontent. Je ne veux pas être une personne.

G.- C'est la machine.

M.- La machine désirante.

G.- Je ne sais pas si elle est désirante ou pas. Je veux sortir du ghetto de la dépersonnalisation saint-germinarde.

M.- Au contraire. Saint Germain, ça renforce le Moi.

G.- Je ne recherche pas un accouplement machinique.

M.- Je voudrais ne pas avoir une double vie.

G.- Si j'essaie d'avoir un dialogue, c'est pour humaniser.

M.- Ce que je reproche, moi à l'Arabe, c'est de remplir le rapport avec de l'humain qui apparaît quand il dit : « Moi, je suis le mâle, » etc., et ça apparaît de façon conne. Je lui reproche d'être encore « trop humain » avec moi. Mais moi, je peux faire ce reproche parce que j'ai cette possibilité d'analyse.

P.- Avec un Arabe, je ne me sens pas du tout possédé. S'il a envie de me posséder il me baise. Et ça s'arrête là, la possession.

M.- Parce que vis-à-vis de l'Européen, il y a ton petit Moi, et l'Arabe n'y rentre pas. Tu le mets de côté avant d'entrer dans la chambre où il va te baiser.

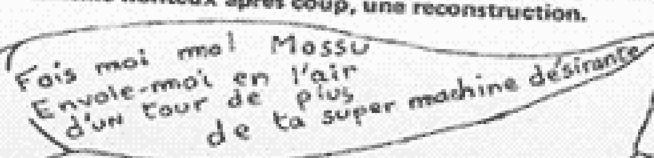
P.- Mais l'Arabe n'a pas envie d'autre chose que de mon corps. Et j'aurai pas l'impression d'être possédé par lui parce qu'il m'a enculé. Tandis qu'avec les Européens, ce problème se pose toujours.

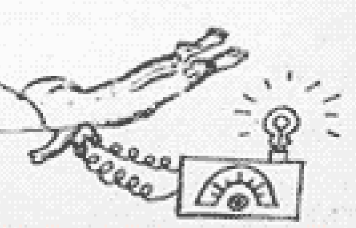
G.- Il m'a baisé. J'étais sous sa loi virile, et je veux le soumettre maintenant à la loi de ma culture.

M.- Se montrer capable, après l'amour, de discourir, c'est encore le processus niqueur-niqué. C'est comme l'Arabe qui se faisait enculer et qui voulait lui-même enculer, ensuite, pour recoder ce qui était un brouillage de sens.

G.- Mais la perspective de la lutte homosexuelle, c'est de sortir du machinisme sexuel dans lequel on nous a mis.

M.- C'est un machinisme honteux après coup, une reconstruction.





3 Milliards de pervers.

L'ENFANT GAVÉ D'AMOUR

G.- Rien ne reste quand tu as passé dix ans de ta vie dans le machinisme. Simplement le sexe, les embranchements, les sucements. Bien sûr, ça me plaît de parcourir Paris en sandalettes pour rencontrer mes amants. Mais tout ça c'est vide. Je veux avoir le souvenir d'un amour. J'ai vécu un an d'amour.

P.- Avec le côté « popote » ?

G.- Faire l'« apologie » du machinisme sexuel, c'est sacraliser Saint Germain des Prés, avec les mecs qui s'emmanchent à bouche que veux-tu.

M.- Les gens le font, mais ils ont honte.

G.- Ils sn'ont pas honte. Va voir dans les saunas. Ils n'ont pas honte. Les tasses de Paris, les tilleuls, les accouplements furtifs dans tous les coins, ça m'exaltait. Mais après dix ans, c'est rien, après des années et des années de vie sexuelle machinique. . .

P.- Je sais que c'est chiant comme tout.

G.- Il faut l'expérimenter. Mais cette sexualité tous azimuths, tu t'en lassera. Ce n'est pas la vie. La vie, c'est entrer en communication profonde, avoir une impression que des vibrations passent.

M.- La communication ça me fait chier à mourir.

P.- (à M.) Mais quand tu me dis : j'aimerais bien avoir un régulier ?

G.- On vit dans une contradiction. On a besoin à la fois de pratiquer cette sexualité machinique et de construire une relation.

P.- Et c'est là qu'on se sert des Arabes. Parce que l'on a l'impression qu'ils ne peuvent pas entrer dans nos pensées.

M.- Eux, ils ne jouent pas le machinique, ils mettent de l'humain là-dedans. Pourquoi réserver aux Arabes le machinique ? Moi, ce que je leur reprocherais plutôt, c'est de rétablir un système de communication que je trouve pauvre. L'humain, la communication, ça me dégoûte, ça me paraît gluant.

P.- Parce que tu sais tout de suite ce qui en découle.

G.- Tu es l'enfant gavé d'amour, d'affection, l'enfant bourgeois. Tu as été gavé.

M.- Gavé de quoi : J'ai été gavé de merde.

P.- Moi, de vivre avec un mec, et de dire : on va se libérer, je sais que c'est de la merde. Mais on a besoin de s'en tirer.

M.- Mais tu fais un clivage entre les Arabes et les Européens auxquels tu réserves les états inéffables de ton Moi.

G.- La réalité est que tu fous le camp, que ton corps dégénère petit à petit. Et tu as besoin de vivre confortablement jusqu'à la mort. Mais ce que tu veux c'est exactement ce que veux le capitalisme : des machines.

M.- Pas du tout. Il veut des machines qui se croient des hommes. Il veut de l'humain, et que ça communique à fond.

G.- Non, les gosses au lycée ne se parlent plus. On veut qu'on soit seul dans notre forclusion. On ira faire de la plus-value, on ira baiser et se faire enculer, et c'est tout.

3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers

DU SAVON LIQUIDE POUR M'ENCULER. . .

M.- Quand je fais l'amour avec un Européen, et qu'il me dit au moment où on va s'enculer : « T'as pas de la crème », je n'ai plus envie. Ça fait partie de la culture homosexuelle. Un Arabe lui, il me crache dans le cul. La crème fait partie de la culture. Avec l'Arabe, quand il va me baiser, je crache dans ma main. Les Arabes aiment beaucoup quand on crache dans sa main, et qu'on les masturbe avec de la salive. Ils adorent ça. Mais la vaseline, c'est comme les sentiments humains : c'est ce qui est gluant et qui fait tout passer.

G.- La salive, c'est plus commode, ça n'arrête pas le feu de l'action. Moi j'ai le trou du cul un peu étroit. C'est peut-être étroit dans ma tête. Il me faut peut-être encore du lubrifiant. J'ai très facilement de petites hémorroïdes dès que je prends de la bouffe épicée.

M.- (à P.) Tu n'emploie jamais de crème ?

P.- Non, ça coupe.

M.- La crème, c'est la tierce personne. C'est l'idéologie. C'est Saint Germain. C'est ce qu'on achète au drugstore. C'est la cuisine napoée de Roland Barthes.

G.- C'est les folles de Saint-Germain à Saint-Trop avec leurs petits sacs et la dernière crème du drugstore, comme le dernier désinfectant.

M.- L'autre fois, j'ai fait l'amour dans les chiottes d'un waggon de train. Le type ne bandait pas beaucoup et il s'est servi du savon liquide pour m'enculer. Etmaintenant,' quand je me lave les mains avec ce savon, j'y trouve un nouveau plaisir. Ça fait partie de ma sexualité maintenant. Les Arabes aussitôt qu'ils ont fait l'amour, ils vont vite se laver. Presque de façon hystérique. Ils ont aussi du dégoût pour notre sperme à nous' quand on jouit, et qu'on éjacule. Et ils aiment beaucoup se faire sucer. Le plaisir que j'ai à sucer, c'est toujours une humiliation consentie.

G.- Recevoir le sperme dans la gueule, ça me plaît toujours. Je trouve que c'est beau parce que j'arrive à aimer le corps d'un garçon jusqu'au bout.

M.- Quand je l'ai fait pour la première fois, j'avais l'impression de l'avoir inventé. Je sais que dans la tête de l'Arabe, dans sa manière de me baisser la tête violemment, il y a un processus presque fasciste. Et j'essaie de lui montrer que je le fais parce que c'est bon pour lui et pas parce que c'est bien dans sa tête. Il y a ce geste de la main qui fait baisser la tête, et que je sens toujours comme un abaissement.

P.- J'adore sucer, et me faire baiser, prendre la bite dans l'oeil, dans l'oreille, être troué de partout.

G.- Vous êtes bien gourmands, mes enfants !

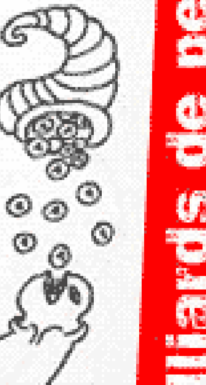
P.- En même temps, j'ai peur de faire l'amour avec eux, près de là où j'habite, parce que j'ai peur de les voir revenir et demander quelque chose. A partir du moment où ils t'ont baisé, ils ont des droits sur toi. Ils sont très conscients du fait qu'ils te donnent du plaisir en te baisant. Là il y a le problème de l'argent, et du vol, mais qu'est-ce que ça veut dire ? A partir du moment où ils te voient arriver au Maroc, c'est que tu as du fric, puisque tu as pu arriver jusque là. Donc c'est normal qu'ils te volent. Je ne vois pas pourquoi ils ne te piqueraient pas tes affaires, et ton fric. Ici, c'est peut-être différent. Le mec qui m'a violé m'a piqué la clef de l'appartement. Il considère que même si on a pas de fric sur soi on s'en sortira, parce qu'on est chez nous. Il voulait m'accompagner chez moi et me piquer quelque chose. Le fait que j'ai seulement mille balles à Paris, pour lui, c'était pas possible.

M.- Quand je pars draguer en dérivant, je m'arrange pour ne pas avoir de fric sur moi. Quand on est arrivés dans la chambre d'hôtel, ils ont vidé leurs poches. Ils ont vidé leur fric à côté de moi, c'était comme un signe de confiance. J'avais aussi cinquante francs dans la poche, et je n'avais pas d'angoisse pour cet argent. Et ils ne me l'ont pas piqué.

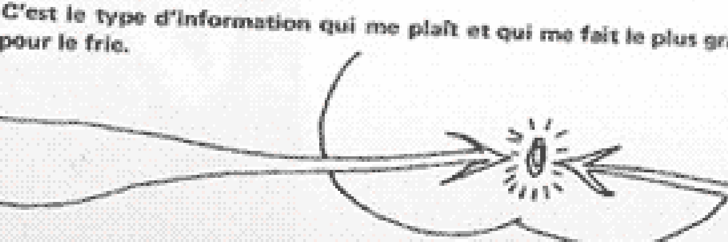


Mais quand ils me demandent de l'argent, je refuse toujours. J'ai fait l'amour avec des Arabes qui m'ont raconté qu'ils étaient gigolos, et j'ai toujours refusé de donner de l'argent.

P.- S'ils tirent un coup avec un jeune mec, qui a une certaine allure, d'accord, mais ça ne l'empêchera pas après de faire chier un micheton. Tu sais, Mohamed- Charlie, après qu'il t'a baisé, une heure après, on l'a trouvé dans un café avec un type de cinquante ou soixante ans.



M.- C'est le type d'information qui me plaît et qui me fait le plus grand plaisir. Il m'a baisé, et c'était pas pour le fric.



3 Milliards de pervers

ALORS, T'ES PAS UNE TANTE A CROUILLES ?

P.- Je me suis sauvé du parc e après qu'il m'ait violé. Il était rond. J'avais une ceinture et il m'a dit : « après, je vais te fouetter à mort ». Ce qui fait que j'avais deux fois plus les jetons. Il se foutait complètement de mon plaisir et j'ai tellement eu peur, qu'après, pour m'en débarrasser, la seule manière était d'être gentil avec lui.

(arrive S. presque à la fin)

S.- J'ai rencontré Mustapha, près de Fez, à Ain Chkeff, une oasis. On s'est croisés sur une route déserte. Voitures, vélo-moteurs. Je me suis arrêté, tellement j'étais saisi par sa beauté. Et lui aussi s'est arrêté. . .

P.- . . . saisi par ta beauté. . . (rires).

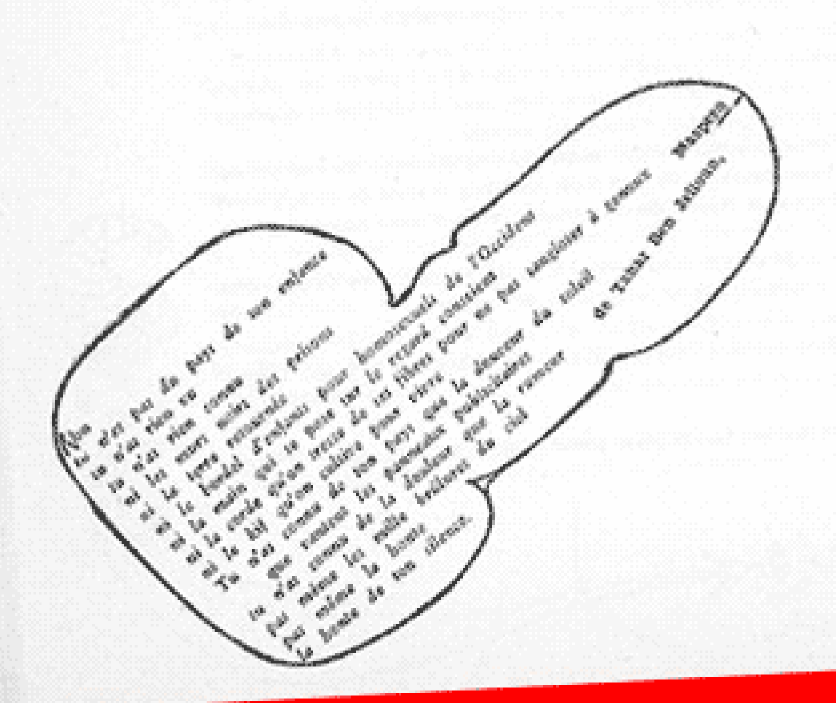
S.- Il est revenu avec moi à la source, on s'est baignés. A partir de ce moment-là on s'est fait des mamours tout le temps. C'était plus qu'une histoire de cul, et je l'aimais. Il était complètement désintéressé. On a vécu à Marrakech sous une tente berbère qu'il a trouvé. J'aurais pu faire l'amour dix fois par jour avec dix hommes différents, et je suis resté avec lui. Le Maroc c'est vraiment le paradis. J'y ai passé deux ans quand j'étais gosse. Et maintenant je vais y retourner travailler.

G.- Alors, t'es pas une tantacrouille ?

S.- Qu'est-ce que c'est une tantacrouille ?

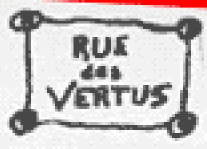
L.- C'est les pédés qui aiment se faire baiser par les Arabes.

S.- Tante à Crouille, quelle horreur. . . . .





3 Milliards de pervers.



Quelque temps après cette discussion, il avait semblé opportun à beaucoup de ceux qui l'avaient lue qu'il se fasse un travail semblable avec la participation de garçons arabes. Armés d'un magnétophone, nous sommes allés dans un café arabe de la rue des Vertus où L. avait des contacts. Après le couscous, autour de quelques bouteilles de Sidi Brahim, MP, écrivain hétérosexuel, JP, cadre et homosexuel, et les protagonistes de la discussion précédente ont tenté d'en parler avec deux ou trois jeunes Arabes.

MP.- Je te pose la question, est-ce qu'il t'arrive de faire l'amour. . .

L.- De baiser. . .

MP.- Oui, baiser avec un homme sans argent.

Un garçon arabe- Oui, ça m'est arrivé. En Espagne, en Italie, en Algérie, en France sans argent, ça dépend du gars, un gars qui me plaît, qui est sympa, qui me plaît de caractère et que mon coeur. . .

JP.- Ce qui te plaît, des jeunes, des vieux ?

Le garçon arabe- Ça dépend, même s'il est vieux, c'est le caractère.

J.P.- Pas de préférence au point de vue de l'âge ?

Le garçon arabe- Non, pas du tout, vraiment, pas de préférence.

MP.- (à un autre des garçons arabes) Est-ce qu'il t'es déjà arrivé de faire l'amour avec un garçon sans argent ?

L'autre- J'ai jamais fait l'amour avec un garçon. Pour faire l'amour avec un garçon, faire de l'amour avec de l'argent, c'est pas de l'amour parce que ça fait pas plaisir. Faire l'amour pour de l'argent, c'est qu'il a pas envie de faire l'amour, moi, je te jure, le garçon qui me plaît et qui est mignon, faire l'amour avec lui ; c'est vraiment pour mon plaisir et son plaisir, de faire l'amour, c'est-à-dire. . .

L.- Il a pas envie de le dire.

Lui- Exactement, c'est ça, j'ai pas envie de le dire. Je l'ai fait en Allemagne, mais ici, en France, je ne l'ai pas fait beaucoup. J'ai trouvé des gars ; j'en ai trouvé beaucoup, mais franchement, avec de l'argent, je ne le ferai pas. Mais est-ce que j'ai le droit de vous poser une question ? Est-ce que celui qui fait l'amour avec un garçon, est-ce qu'il aime vraiment faire l'amour avec un garçon ? Est-ce qu'il a envie de faire l'amour ? Est-ce que c'est un vice ?

L.- De se faire enculer ?

Lui- Oui, de se faire enculer. Est-ce qu'il y a une manière de faire l'amour avec un garçon ?

L.- Pourquoi les hommes aiment-ils se faire enculer par les Arabes ?

Lui- Exactement, qu'est-ce qui fait jouir ?

M.- T'as pas essayé de te faire enculer ?

Lui- Non.



3 Milliards de pervers

M.- Pourquoi. . . Si tu veux savoir pourquoi, on éprouve du plaisir, t'as qu'à essayer.

Lui- Moi, je trouve que ça fait pas plaisir de faire ça, c'est-à-dire, je ne veux pas.

L.- Parle franchement.

Lui- Je parle franchement. Ça me dit rien de me faire enculer, j'aime bien peut-être. . .

L.- Enculer quelqu'un ?

Lui.- Enculer quelqu'un, c'est possible ; me faire enculer, ça ne me dit rien ; je me demande, les gens qui font ça, quel plaisir ils y trouvent, est-ce que vraiment il y a quelque chose qui les tire à faire l'amour avec des garçons ?

L.- (à M.) Tu peux y répondre ?

M.- Je sais pas, j'éprouve du plaisir à faire l'amour avec des garçons.

L.- Essaye de raconter ce qu'il y a dans le texte, c'est pas parce que ce sont des Arabes. . .

M.- Comment réunir tout ça. . .

L.- Il faisait la pute. Les deux Arabes dans l'hôtel t'ont baisé et lui demandait quel plaisir tu éprouvais.

M.- C'est pas vraiment possible de répondre, j'ai l'impression d'être quelqu'un de différent. J'aimais bien la façon dont ils me voyaient à ce moment-là. . .

MP.- (à M.) Je vais te poser une question en tant qu'hétéro : « ta jouissance, elle est comme l'orgasme génital ? »

M.- J'ai pas eu besoin d'éjaculer pour jouir. D'habitude, j'ai l'angoisse un peu comme le garçon qui est avec moi, on a joui quand on a éjaculé et qu'on a dépensé du sperme ; et cette fois, je n'ai pas eu ce problème-là.

Le garçon arabe- Pour caresser une femme, il faut la prendre, voyez ce que je veux dire.

JP.- J'aime bien me faire enculer, mais je n'aime pas que ça, j'aime bien aussi éventuellement enculer les gens, ça dépend avec qui je couche, ça me suffit pas comme plaisir. Quand je me fais enculer, j'ai envie d'éjaculer, de cracher mon sperme, j'ai envie que le type qui m'encule me fasse jouir. Ce que je reproche aux Arabes, au Maroc ou ici, c'est qu'ils se contentent de m'enculer.

Lui- Est-ce que vous aimez faire l'amour qu'avec des Arabes ?

JP.- Ils ne me caressent pas le sexe, ils font l'amour avec un trou, comme avec une femme. Un soir, au Maroc, j'ai eu envie qu'il me touche la bite. Il a refusé, et je n'ai pas accepté de me faire prendre.

Lui- C'est-à-dire que vous voulez vraiment que le gars. . . que vous lui demandiez que vous l'enculez, c'est-à-dire, chacun à son tour. . .

JP.- Non.

Lui- Vous voulez qu'il mette sa main sur la bite. . .

JP.- Qu'il me fasse jouir comme il jouit.



3 Milliards de pervers.

Lui- Je fais l'amour avec un garçon, je l'embrasse sur la bouche, mais je ne veux pas lui toucher la bite. Le caresser, faire n'importe quoi, mais pas toucher la bite.

JP.- Pourquoi pas la bite ?

MP.- Parce que c'est une femme.

L.- Non, non c'est l'Islam. . .

Lui- Quand on fait l'amour avec une femme, c'est pas par derrière, c'est par devant. Quand on fait l'amour avec une femme, on ne lui met pas son doigt derrière, on ne la fait pas jouir par derrière, c'est pas possible.

JP.- Je regrette, j'aime autant les femmes que les garçons, et je m'occupe autant de mon plaisir que du leur. Il y a des femmes qui, pour jouir, ont besoin qu'on leur caresse le clitoris. Quand je rentre dans le vagin d'une femme par derrière, je lui caresse le clitoris par devant.

Un autre arabe intervient : « Moi, je suis prolétarien (s'adressant aux autres Arabes) : Vous vous faites enculer par le magnétophone des Français. Qu'est-ce que vous avez besoin de discuter avec eux. . . (le reste suit en arabe).

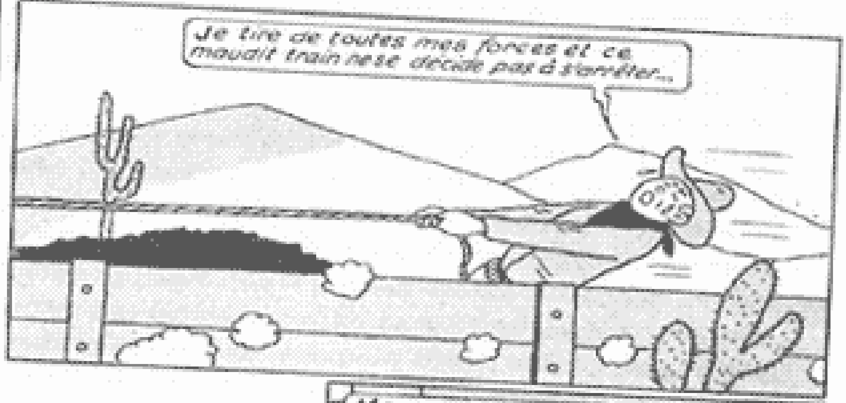
L.- Vous voyez pas bon dieu que c'est le magnéto qui l'emmerde.

L'Arabe- C'est des histoires de cul.

G.- C'est pas la question ; hier, il y a eu une bagarre entre Arabes et Kabyles, c'est de la politique, pas des histoires de sexe.

La discussion s'est arrêtée là. Nos interlocuteurs arabes se sont allés se battre dans la rue. Après retour au calme, nous avons tenté de cerner les raisons de cette altercation, mais sans succès. Nous nous sommes quittés après que deux des garçons français aient fait l'amour avec quelques-uns des Arabes du café où a été enregistré cet échange.







3 Milliards de pervers.

SEX-POL EN ACTE

(Sur le texte "Les Arabes et nous")

Des hommes du FHAR se réunissent qui ne représentent pas le Fhar, qui témoignent seulement d'une tendance personnelle comme d'un petit désir de groupe. Ils ont en commun de chercher des Arabes, de se faire enculer par eux, de les sucer et de se faire sucer. Ils parlent à ce sujet : qu'est-ce que c'est, cette machine de désir, qui ne fonctionne qu'avec du cul, des Arabes et tout un environnement déterminé, drague, portes-cochères et ponts ? Est-ce que la vaseline fait partie de cette machine, ou est-ce qu'elle est exclue ?

Ce texte ne se présente pas comme un manifeste, encore moins comme une théorie. Il charrie toutes sortes d'éléments confus : du comique volontaire, mêlé de comique involontaire ; des éléments politiques révolutionnaires mêlés d'éléments parfaitement fascistes et racistes ; des morceaux de sexualité oedipienne, mêlés d'une autre tendance, tendance vers quelque chose d'autre dans la sexualité. C'est le texte lui-même, ou bien le groupe dans lequel il se forme, ou bien le Fhar dans son ensemble, à la limite, qui joue le rôle d'analyseur inconscient, dans des conditions où c'est le désir lui-même qui mène l'analyse.

Si l'on en reste à la *conscience* politique, il est relativement facile en général d'assigner ce qui est révolutionnaire, ce qui est fasciste . . . etc. On dira alors qu'un fasciste qui se croit révolutionnaire est un mystificateur ou un mystifié (par exemple la fameuse « aile gauche » du fascisme dont Faye parle si bien dans son livre récent). On dira aussi que les éléments réactionnaires ou même fascistes qui subsistent chez un révolutionnaire sont comme sa traitrise potentielle. Mais dès qu'on introduit le désir, la libido, l'inconscient dans le champ politique, tout se complique : car les investissements libidinaux fascistes *et* révolutionnaires, racistes *et* anti-racistes, se mélangent ou se distribuent dans la même personne, et dans de nouvelles conditions qui permettent au moins un début d'analyse des *intrications* de désir, indépendamment de toute référence à des notions comme celles d'apparence, de mystification ou de trahison. Et seul un groupe à vocation révolutionnaire peut prendre en charge le désir ainsi déployé ; seul il peut assurer peu à peu, progressivement, les désintrications capables d'éliminer les éléments réac-

tionnaires réels, et de faire basculer le désir du côté d'une révolution. On n'en est pas encore là dans ce texte, on est au début de l'analyse. Un participant à la discussion lance le thème : « Quand j'étais militant, on expliquait qu'il s'agissait de descendre dans la classe ouvrière et d'avoir des rapports politiques avec les jeunes ouvriers. Et j'avais déjà des rapports avec eux complètement érotisés, sans le dire. Parce qu'on nous demandait au fond d'établir avec eux un rapport de séduction, de les draguer pour l'organisation. En même temps je ne l'acceptais pas. Tandis qu'avec les Arabes, à l'hôtel, c'était vrai, pas camouflé dans de la drague politique . . . »

Cette remarque peut s'interpréter comme celle d'un ancien militant laissé, qui a substitué à l'activité politique une activité homosexuelle et qui fait de celle-ci l'épreuve de vérité. Mais elle peut vouloir dire aussi : de toutes façons la sexualité est là, sous forme de désir inconscient investissant le champ politique, les personnes et les événements de ce champ. Tant que ces investissements de désir ne sont pas mis à jour, il y aura toujours du fascisme inconscient du côté des révolutionnaires. Pour s'en sortir, il ne suffit pas, il ne s'agit pas de faire l'amour avec les Arabes — on va même voir pourquoi ça n'arrange rien. Mais de toutes façons, il faut savoir avec qui et avec quoi, avec quelle machine, quel appareil, quelle organisation de désir on fait l'amour en faisant de la politique. Car, qu'on le veuille ou non, c'est comme ça que ça se passe.

C'est ce qui est fascinant dans ce texte : la manière dont les thèmes racistes, dont le désir raciste et fasciste apparaît, se lève, se pose ici et là — du côté de ces hommes qui parlent, mais aussi du côté des Arabes dont on parle et qui ne sont pas là (aucun Arabe ne participe à la discussion, on est entre soi, « c'est quand même chiant d'en parler comme des objets . . . »). Présence diffuse et mobile d'un racisme de désir, mise à jour d'un rapport de forces, d'une violence et d'une mort au sein du désir même, dans l'instauration d'un code érotique spécial : « je sens toujours la mort, j'ai l'expérience de la mort chaque fois que je me fais enculer. Surtout avec les Arabes. Ils ont envie quelquefois d'avoir quelque chose dans le cul, mais c'est interdit, il y a le code, les interdits, et ça s'applique à tout le corps. Quand je leur suce la bite, ils mettent un oreiller sur la mienne, pour la cacher. C'est le code, la grille: Il y a des zones de mon corps qui sont complètement évacuées par cette grille. Et c'est alors que je sens la mort ». Cette analyse de sex-pol ne consiste pas, comme dans la psychanalyse ordinaire, à découvrir un saco-masochisme qui serait la propriété privée de la sexualité, et qui viendrait redoubler, déformer, renverser ou utiliser des rapports de force ou d'exploitation proprement sociaux. Elle découvre au contraire une sexualité qui, sous cette forme ou sous une autre, appartient de toutes manières au champ social politique, et investit les lignes de force constitutives de ce champ. Qu'est-ce que ça veut dire dans ce cas précis : être le cul d'un Arabe, avoir un Arabe comme sexe ? Quel rapport de pouvoir est ici posé ? On ne se débarrassera pas du racisme dans une courte conversation. Mais on l'aura mis à jour. « Avec les Arabes, il y a échange de racismes qui est vécu sexuellement . . . c'est à nous de mettre tout ça à jour . . . » On ne parlera plus, comme fait la psychanalyse dans ses pires moments, de la sexualisation des instincts sociaux par régression ou fixa-

3 Milliards de pervers

tion, mais du caractère inconscient fondamentalement sexuel des coupures et des connexions qui branchent ou débranchent les comportements sociaux. Une des propositions de base du Fhar trouve ici sa pleine confirmation : les mouvements marginaux homosexuels posent « *l'ensemble des problèmes sexuels* » des hommes et des femmes. Non pas simplement au sens où tous les hommes seraient des pédés, mais au sens où toute sexualité, hétérosexuelle autant qu'homosexuelle, est inséparable d'un investissement social et politique dont elle constitue précisément l'inconscient. Mais c'est dans les conditions marginales de l'homosexualité que cette position sexuelle en général apparaît d'abord[1].

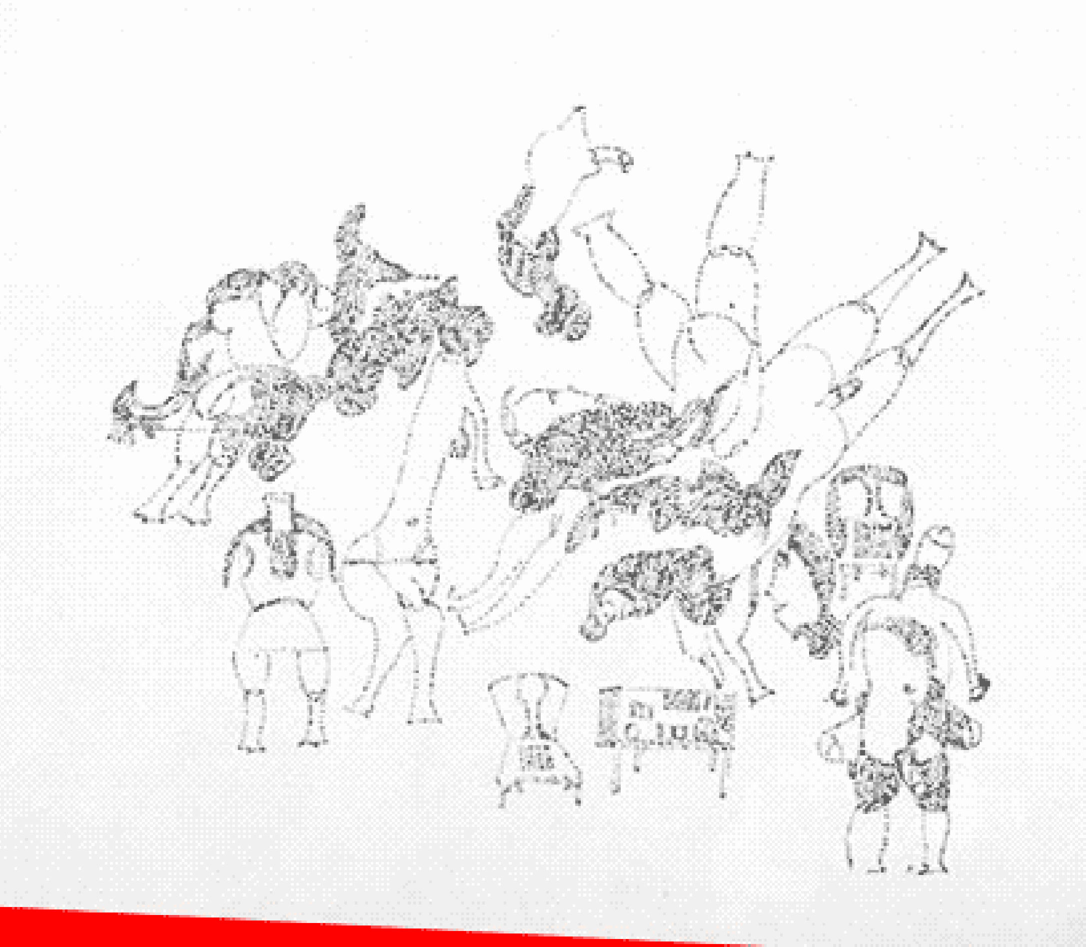
Et puis il y a dans ce texte une autre chose, que l'homosexualité nous dit sur toute sexualité possible. Car d'un côté, ces « Arabes et nous » témoignent d'une sexualité ordinaire tout à fait oedipienne. La discussion commence par des plaintes, on dirait trois jeunes femmes qui se plaignent de leur mari (= Arabes) et comparent avec leurs parents (= Européens): Le mien, il ne travaille pas, il me fait faire la cuisine . . . le mien, il ne s'intéresse qu'au football . . . le mien, c'est une brute, il me bat . . . il semble même que l'amour avec les Arabes, dans son caractère racial-raciste, fonctionne conformément à une sorte de prohibition de l'inceste (tu ne feras pas l'amour avec des Européens, d'ailleurs tu t'ennuies avec un Européen). Et les mystérieux coups de téléphone qui viennent interrompre la discussion, qu'est-ce qu'ils signifient sinon l'oeil du Blanc, le signe d'Oedipe et de Caïn ? Et pourtant, à mesure que la discussion se développe, un tout autre pôle apparaît, dans l'effort proclamé de dissoudre le moi, d'en rompre les limites, de se faire l'organe de l'autre, et de l'autre race : faire sauter la différence des sexes, briser ce mur-là, atteindre au non-humain dans le sexe humain. « Je veux qu'il n'y ait plus des personnes, des moi . . . » Et là encore le racisme pointe, si c'est l'Arabe qui est sensé représenter le non-humain. Mais comme dit un autre participant de la discussion, l'Arabe est encore trop humain, il arrive en disant « c'est moi le mâle . . . » Tout change si le non-humain désigne en chacun de nous ce point où se trouvent abolies l'identité de chaque sexe aussi bien que la différence des sexes. Apparaît alors cette nouvelle violence, violence de liberté acquise contre le sexe, contre sa différenciation, contre sa distribution exclusive, passage du sexe au désir dans l'élément non-humain, non oedipien de l'amour (la psychanalyse, dernier effort au contraire pour garantir et sanctifier la différence des sexes). Etre le sexe, le cul de l'autre, être soi-même l'autre sexe pour être enfin voyageur. En vérité l'homosexualité n'est pas mieux nommée que l'hétérosexualité.

On va au hasard dans ce texte, c'est une série de bégaiements. Il nous dit au moins deux choses : sur le caractère inconsciemment érotique des rapports humains, avec leur pôle fasciste et leur pôle révolutionnaire ; sur le caractère humain non-humain de l'érotisme inconscient, avec son pôle oedipien et son pôle non-oedipien. Encore une fois les

1. cf. Guy Hocquenghem, *Le désir homosexuel* .

3 Milliards de pervers

mouvements marginaux, qu'ils soient homosexuels, ou sado-masochistes (comme les SM en Amérique), ont quelque chose à dire qui concerne la sexualité en général, et qui concerne aussi la politique en général. Préfiguration confuse d'un homme de l'avenir. Dans le film Trash, on voit un drogué, amant d'un travesti, pénétrer chez un couple de jeunes bourgeois normaux, qui lui parlent, le lavent, le regardent se piquer, puis le jettent dehors. Le spectateur est comme le drogué qui exprime sa révélation : ce couple de normaux est complètement fou, avec ses problèmes, ses saletés, son voyeurisme, ses inhibitions, ses désirs pas avoués, ses secrets familiaux, ses oedipes gluants, glissants. Au contraire des jeunes gens passent, avec leurs cicatrices de masochistes, ou leur drague d'Arabes, ou leur drogue . . . etc., mieux vaut ne pas se tromper, ils ont la conscience tranquille de ceux qui abattent de faux problèmes, ils sont déjà de l'autre côté, dans les pièces détachées d'une normalité à venir, et nous ne pouvons pas nous dire « ils sont idiots, ils sont sales, ils sont fous » sans recevoir aussitôt le verdict de notre propre bêtise à nous, de notre propre folie dégoûtante à nous — notre fascisme.



3 Milliards de pervers

berbère; langue parlée à Paris même, par des centaines de milliers de travailleurs

● Les Berbères ont été partiellement arabisés par le biais de l'Islam, "religion d'invasion". L'arabe, qui était la langue des colonisateurs, est devenue, en Afrique du Nord, la langue officielle et nationale des peuples colonisés.

● Il existe un alphabet berbère. Il a été reconstitué. On en rencontre des vestiges dans les tatouages, les tapis, l'art décoratif. Ce sont des lambeaux de culture réprimée et éclatée.

● L'Afrique du Nord a été peuplée à l'origine par les Berbères. Ils ont résisté à des invasions et colonisations successives : Phéniciens, Romains, Arabes.

● La langue berbère n'est pas sémitique. Cette langue est parlée aujourd'hui encore par des millions d'hommes et de femmes qui ne connaissent pas d'autres moyens de communication.

● Pour l'opinion publique (presse, etc.) l'homme d'Afrique du Nord, c'est l'Arabe). Cette perception est fausse : la plupart des travailleurs algériens sont des Kabiles mais le mythe de "l'Arabe" est partout établi.

● La langue et la culture berbère existent toujours en Afrique du Nord, et notamment
a - en Algérie : Kabilie, Aurès, Ouarsenis, Mzab, Sahara, ...
b - au Maroc : Rif, Atlas, plaine des Zemmour, Souss (Agadir, anti-Atlas) ...





LE SEXE 'ARABE'

Si, dans ce titre, et dans ce texte, j'écris toujours « Arabe » et « les Arabes » avec des guillemets, c'est que les ouvriers Nord-Africains que nous rencontrons à Paris et ailleurs ne sont pas des « Arabes » mais, le plus souvent, les Berbères plus ou moins arabisés et islamisés depuis le temps où les pays d'Afrique du Nord ont été colonisés par les Arabes venus d'Arabie séoudite sous la banière de l'Islam. Le vrai nom du Maghreb, c'est la Berberie. J'ai tendance à penser d4ailleurs, aujourd'hui, que les aspects les plus négatifs de cette culture nord-Africaine relèvent, précisément, de l'arabisme, — de telle sorte que le texte intitulé « Les Arabes et nous » devrait avoir pour titre « L'Arabisme et nous ». Mais comme je pense d'autre part qu'il est temps d'en finir avec des notions aussi absurdes que celles de « la nation arabe », la « révolution arabe », et plus généralement avec le pan-arabisme, qui est tout aussi faux que le sionnisme, et pour les mêmes raisons, j'accepte, finalement, le titre qui a été donné à notre texte s'il est susceptible de provoquer la discussion que je souhaite voir s'engager.

Il est très facile, pour un Occidental, jeune ou vieux, d'avoir des rapports homosexuels avec les « Arabes », et c'est là le fait fondamental. Il est plus facile de draguer un « Arabe », à Paris, ou en province, à Bruxelles, à Amsterdam, que de draguer un Européen. Presque tous les jeunes Arabes sont prêts à coucher avec des hommes.

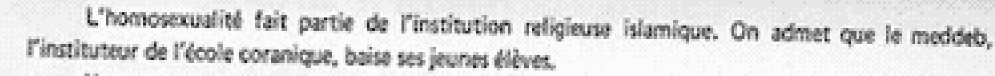
Les rapports d'amitié entre les homosexuels européens et leurs partenaires « arabes » sont généralement plus satisfaisants, plus positifs, qu'avec d'autres pédés européens, qui font souvent partie d'un milieu complètement pourri, qui vivent assez souvent leur homosexualité de manière « pathologique ». L'Arabe, au contraire, vit les rapports homosexuels sans problèmes, sans culpabilité ; il demande simplement que cela ne soit pas trop visible à l'extérieur. Et c'est pourquoi beaucoup de pédés, et pas seulement du FHAR, sont spécialisés dans les « Arabes », et couchent seulement avec des « Arabes ».

On rencontre aussi des homosexuels qui ne sont pas, comme on dit au FHAR, « arabophiles ». Cela ne tient pas au racisme, mais à des exigences qui sont autres, et qui sont surtout liées à la conception occidentale de « l'amour ». Demander « l'amour » à un « Arabe », c'est demander l'impossible : dans le système arabo-islamique, l'amour est certainement un fait assez exceptionnel. Gide l'avait bien compris. L'acte sexuel ne signifie rien d'autre que l'acte, — le plaisir. Puis à partir de la première rencontre, une relation plus durable peut se développer. Et c'est une relation d'amitié, entre hommes.

3 Milliards de pervers»



L'HOMOSEXUALITE ET L'ISLAM



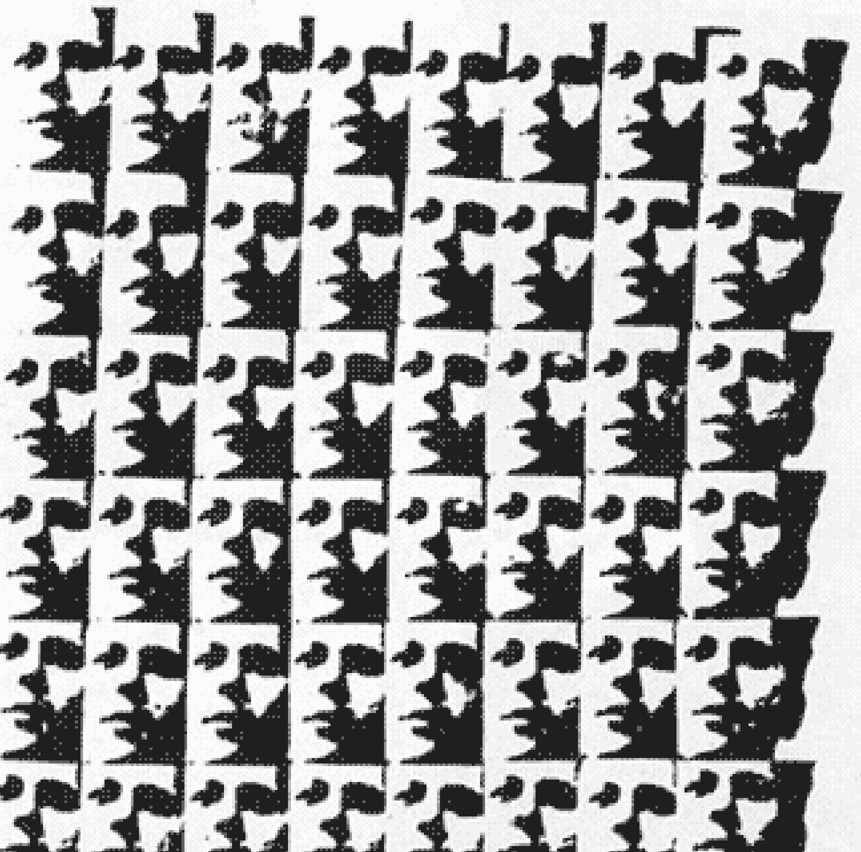
L'homosexualité fait partie de l'institution religieuse islamique. On admet que le meddeb, l'instituteur de l'école coranique, baise ses jeunes élèves.

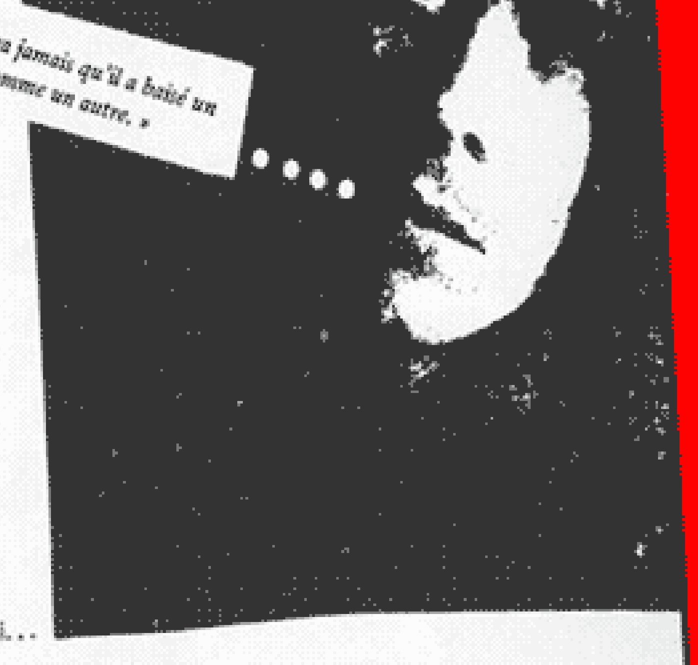
Nous ne savons pas tout, loin de là, sur la réalité de l'homosexualité dans les pays dits arabes (mais plus généralement chez les peuples islamiques). Nous en savons suffisamment pour ouvrir un débat sur la question. Ce débat avec les Arabes ne sera possible que s'ils admettent au départ, le fait que dans tous les pays arabo-islamiques, la bisexualité est une institution, un fait culturel collectif et accepté.

Ainsi le problème central posé par « Les Arabes et nous » me paraît être celui-ci : que se passe-t-il dans la rencontre sexuelle entre des jeunes homosexuels, européens, de culture catholique, intellectuels bourgeois ou gauchistes, et des ouvriers « arabes », jeunes et vieux, de culture arabo-islamique, qui ne sont pas des homosexuels, mais qui sont prêts, par leur origine et par leur situation, de misère sexuelle, à baiser des pédés européens et, plus rarement, à se laisser baiser par leurs partenaires occidentaux.

A partir de ce fait-là, quelque chose se développe qui est un mélange d'amour et de haine, de tendresse et de violence, de racisme et de volonté « révolutionnaire ».

Je ne cherche pas ici à savoir si "l'Arabe" baise un homme pour du fric, ou pour le cul, par frustration, par intérêt, par tradition, je ne sais quoi encore."





— « *Tu peux demander à n'importe quel étudiant* », *dit Ahmed*, « *il ne te dira jamais qu'il a baisé un gosse. Et c'est le genre de discours que tu entends partout, et je le tiens moi, comme un autre.* »

LES ETUDIANTS MAGHREBINS ET L'HOMOSEXUALITE

Chaque fois qu'on aborde le problème de l'homosexualité arabe, l'étudiant maghrébien le pose comme extérieure à lui. L'homosexualité, c'est l'expérience des autres, pas la sienne. Je suis persuadé que si l'on interrogeait tous les étudiants « arabes » de la Cité Universitaire, on n'en trouverait pas un seul pour nous dire qu'il est allé au lit, même une fois, avec un garçon ou un homme depuis son adolescence, dont il fixe la limite à quatorze ans. Or nous savons, en même temps par nos camarades, du FHAR, qui en ont fait l'expérience, que l'homosexualité n'est nullement une exception en milieu étudiant maghrébien. Mais il faut être discret. On fait les choses, mais on n'en parle pas et, surtout, on ne les parle pas.

J'ai proposé à des étudiants Nord-Africains d'écrire à propos du texte « Les Arabes et nous ». J'ai obtenu des promesses et pas de textes. Mais probablement quand le numéro de Recherches sur la drague va se diffuser, les étudiants maghrébiens de Paris vont crier au racisme. Déjà on nous dit :

— Vous verrez cela va accroître le racisme anti-arabe en France ; les sionnistes vont utiliser vos textes ; c'est très dangereux ce que vous faites.

— Alors, écrivez contre ces textes ; dites votre point de vue de militant, d'intellectuel « arabe ».

• —Je vais préparer un texte là-dessus, je te le remettrai. . . Je vais préparer un texte là-dessus, je te le remettrai. . .

Et ça s'arrête là.



L'INTELLECTUEL, LE PEUPLE ET LE SEXE

Quand le jeune maghrébin rentre à l'université, il opère une coupure avec sa vie antérieure et avec son peuple ; il veut devenir en réalité un occidental. C'est alors qu'il commence à renier, du moins en paroles, la « bisexualité arabe ». A Tunis, à Rabat, un jeune lycéen n'a pas encore fait cette coupure et il est prêt, l'été, à monter dans la voiture d'un touriste et à faire avec lui le tour du pays.

C'est seulement lors qu'il rentre à l'Université qu'il abandonne ce qui fait partie de la culture maghrébine dans son ensemble : la bisexualité généralisée. Il cherche à s'installer avec une fille, de préférence une européenne, et il « oublie » qu'il a eu un jour, des pratiques et des mœurs homosexuelles

Un soir, dans un bistrot de la rue des Vertus, nous avons réuni quelques jeunes ouvriers algériens autour d'un magnétophone, et ils nous ont parlé assez ouvertement de leurs rapports avec les pédés.

Le rapport est évidemment inégal ; les auteurs de ce numéro sont des intellectuels, des étudiants, et des jeunes homosexuels français qui vivent dans les milieux dits intellectuels. Les partenaires sexuels sont des ouvriers « arabes » qui n'ont pas le maniement de la parole. Les étudiants « arabes » eux, savent manier la parole. Mais c'est une parole vide, fausse, qui s'installe dans la mauvaise foi, la dissimulation, la répétition inlassable et monotone des mêmes slogans dits « progressistes ».

Le peuple arabe,   reste beaucoup plus disponible pour le cul. S'il baise un homme, il s'en vante : c'est bien, ça fait partie de la virilité.

quelle que soit la raison, l'explication ultime des choses, l'Arabe est généralement prêt à bander s'il est au lit avec un homme, et à le baiser.





13 ANS 1/2 :

J'avais à l'époque treize ans et demi.

Un jeudi matin, je m'en souviens comme si
lier, dans un établissement de bains, situé dans une
d'exclusivité, célèbre pour ses représentations de films
ranéen. Et tout au fond, sur le mur, un abominable
dire.

Quelques minutes plus tard, je me jetais à l'eau.
durcir, les profs de gymnastique n'ont que ce mot
20 berges, très brun de peau, qui évoluait dans l'eau
dans les profondeurs liquides et presque aussitôt,
yeux à demi-fermés, remontait à la surface.
particulière qu'ont certains corps mieux accordés
missements de la nature la plus sensuelle.
pris pour engager la conversation. A treize ans
paraît ! J'ai dû lui demander de m'apprendre à nager
bras et, un instant me soutint, immobile, le corps
Et je nous revois, tous deux assis, sur un banc en
liers (lorsque j'y repense) : j'étais très exactement
mon corps de ses bras. Rien ne s'est passé entre
m'apprit a été pour moi comme une Révélation.

chevelure très noire, qui le faisait ressembler soit à
ce garçon, à demi-nu, dans son bikini, me fit comprendre
exprimait mon désir de faire l'amour avec lui. Et moi,
demander : pourquoi pas tout de suite, sans plus attendre,
n'est pas possible. D'ailleurs, les autres nous observent.
heure, on prendra une cabine pour deux.

Je baissais les yeux vers ces cuisses, vers ce petit
lait mal une masse épaisse et troublante.

Ce fut tout.

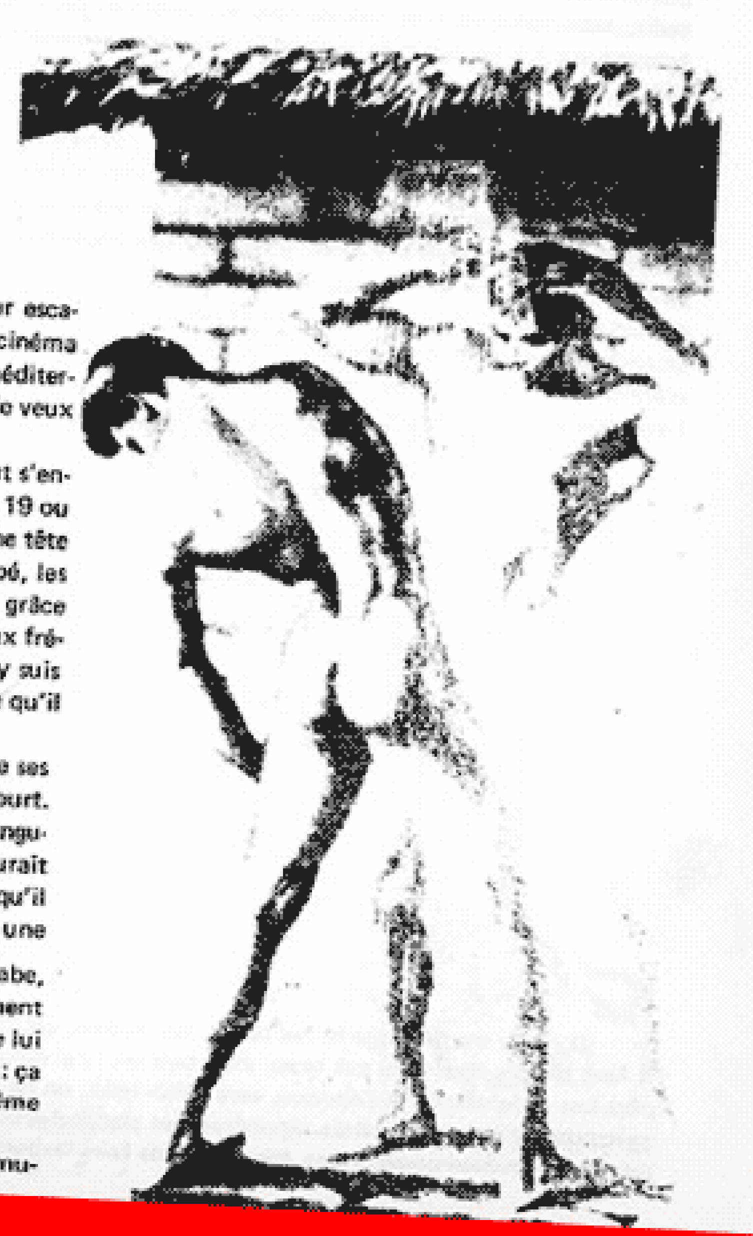


« Oh si au lieu d'être un enfer, l'univers n'avait été qu'un céleste anus immense, regardez le geste que je fais du côté de mon bas-ventre : oui, j'aurais enfoncé ma verge, à travers son sphyncter sanglant, fracassant, par mes mouvements impétueux, les propres parois de son bassin . . . j'aurais découvert l'endroit souterrain où gît la vérité endormie . . . »

LAUTREAMONT

DRAGUE

UN DEBUT . . .



ça datait d'hier, je descendais par un obscur esca-
maison près de l'Etoile, contiguë à un cinéma
américains. Partout, du bleu, un décor méditer-
chromo, genre Tahiti, vous voyez ce que je veux

Pas très chaude, cette eau, mais quoi faut s'en-
à la lèvre, j'avais aperçu un jeune baigneur, 19 ou
avec une extrême souplesse. Il piquait une tête
les cheveux collés au crâne, le visage trempé, les
Il se secouait comme un jeune animal avec cette grâce
que d'autres, au balancement des branches, aux fré-
Je m'étais approché de lui. Je ne sais comment je m'y suis
et demi, j'avais peur de rien ni de personne, à ce qu'il

le crawl que j'ignorais. Il me saisit alors entre ses
à plat, au dessus de l'eau. L'essai allait tourner court.
mosaïque, au fond de la piscine. Fait des plus singu-
assis sur les cuisses du jeune homme et il entourait
nous, si ce n'est un échange de paroles. Mais ce qu'il
Grand, musclé, avec une peau très bronzée et une

un jeune Basque, Italien du sud ou encore Arabe,
simplement que tout mon comportement
aussitôt après, au comble de l'émotion, de lui
dans ta cabine ? Et lui de m'expliquer : ça
Mais si tu viens, jeudi prochain ici, à la même

triangle noir — son bikini . . . L'étoffe dissimu-

3 Milliards de pervers

Nous sommes partis alors pour nous rhabiller. Un peu plus tard, nous étions sortis ensemble de la piscine. Je me souviens alors d'avoir été surpris par son allure un peu étriquée dans son complet veston de couleur noire. Il avait perdu de cette grâce et de cette force que je lui avais trouvées, tandis que, demi-nu, il plongeait dans l'eau du bain. Nous avons encore parlé quelques instants. Puis, j'allais sauter dans mon bus. On ne devait plus se revoir.

Imaginez dans quel état, pourtant, je me trouvais, pendant toute la semaine qui suivit. Je ne cessais d'imaginer son corps immense serré contre le mien, ma tête descendait vers son bas-ventre et je blotissais mon visage entre ses cuisses. Je humais l'odeur d'écrevisse et de sel de sa bite, j'éprouvais sur mes lèvres la caresse de son prépuce gonflé à éclater. J'étais comme un petit animal au chaud, c'était comme une descente dans les profondeurs de la terre.

Dans tout cela, il y avait, comment dire ? de la tendresse ? de l'amour ? (il me faudra quinze ans avant de réaliser mon rêve, de faire ce que j'imaginais, et encore plus : connaître la joie à crier de la sodomie, ce que j'ignorais alors). Oui, de l'amour, je le répète, tout ce que j'imaginais n'était pas vicié, j'ignorais alors cette douloureuse séparation entre courant de tendresse et courant de sexualité, l'idée par exemple ne me serait pas venue de me branler en pensant à lui. Je bandais à en crever à me représenter son corps nu et bronzé, ses cuisses, sa bouche collée à la mienne, ses bras entourant ma taille, remontant de mes cuisses vers ma poitrine, pour redescendre à nouveau, et sa chaleur, être branché sur lui, lui sur moi, comme je l'ai rêvé, ce contact de peau à peau, était-il possible que je ne puisse le retrouver ? Que je devienne la proie de fantasmes morbides, que je finisse par découvrir « l'homosexualité », cette aliénation et les tasses, cette abjection, que je porte une étiquette, à hauteur des fesses ? Non, je n'étais pas homosexuel ; j'évoluais dans un milieu où même si, et précisément parce que, certaines choses étaient interdites, elles n'étaient pas nommées. Ce monde dans lequel je vivais me protégeait tellement contre les « perversions » que, finalement, j'étais libre de pratiquer l'amour des garçons sans y attacher la moindre importance.

II - LE TEMPS D'APPRENDRE A FAIRE LES TASSES



Il y a eu ma découverte des tasses, des Arabes, cette impression de dégringolade dans l'abjection. Il faut bien le dire, c'est pas beau, mais tant pis : j'ai longtemps pris les Arabes pour ce qu'il y avait de plus bas : une merde. A l'époque, vers 1950-1952, on ne disait pas Arabe, d'ailleurs, mais Algérien. Ce mot possédait des propriétés répulsives très particulières : il *sentait*. Il jugeait aussi. Il condamnait. Je me rends très bien compte que, bien avant de faire les tasses, moi qui traînais partout, chez les truands

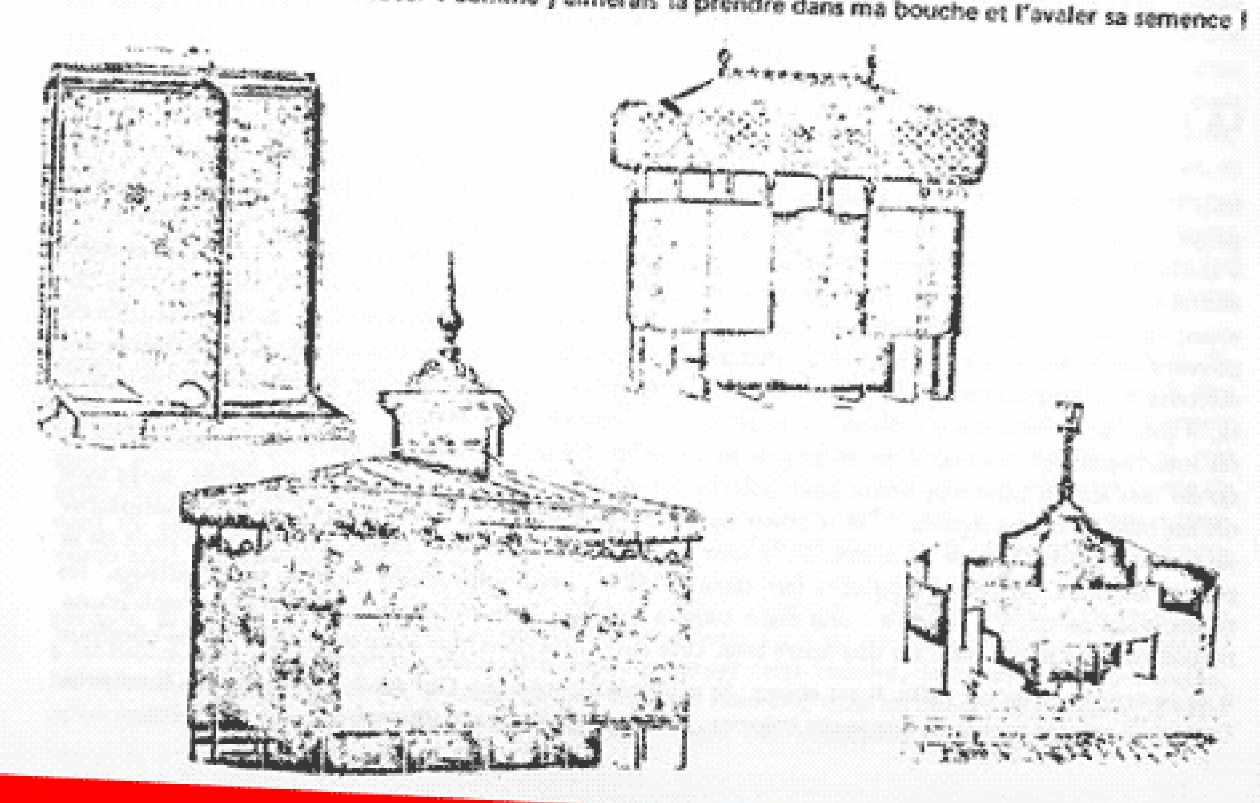
3 Milliards de pervers.

qui font tapiner les filles, à Blanche et Pigalle, chez les putains mâles, les gigolos, dans les boîtes de pédés les plus sordides, et les cinémas « spéciaux », où il y a un trou dans le mur des W.C. (dans l'un de ces cinés-là, un jour, j'aperçus, gros lézard tout rose, une bite indépendante, surgir par le trou de la cabine : celle d'un malheureux Algérien qui s'ennuyait d'attendre, enfermé à l'intérieur, oublié, sans emploi), moi donc, si j'ai raté ma première aventure avec un jeune Arabe de dix-huit ans, avec ce regard insolent, fascinant qu'il m'avait jeté sous des cils en éventail, c'est parce qu'il appartenait à la race « maudite ». Pourtant je ne savais pas encore qui il était ni moi que j'étais de la population des profiteurs indirects du colonialisme, mais c'était comme ça : je n'ai pas pu faire l'amour avec lui, porte de

Clichy, dans la zone (aujourd'hui, à la place, il y a plein de H.L.M. !), je n'ai pu m'abandonner dans ses bras, et pourtant il était doux, mais doux, comme les Français savent pas l'être, je suis expert en la matière, non, je n'ai pas pu dépasser le stade où ma bouche se collait contre la sienne. J'ai commencé avec lui une masturbation, qui très vite m'est devenue indifférente. Ce que j'aurais voulu faire, quand je l'avais aperçu me fixer devant ce marchand de frites, sur le boulevard de Clichy, ce désir s'était éteint. Son *accent* avait introduit une *coupure* dans mon envie de lui, la faisait dévier, presque disparaître. Et puis, plus tard, ma mère qui avait eu connaissance de lui (elle avait lu un petit billet où il avait griffonné son adresse) m'a fait comprendre que je fréquentais de drôles de gens : son écriture lui disait que c'était un Algérien ! Je pensais aussitôt à cette masse de types à moitié en loques, un béret crasseux enfoncé dans le crâne, toujours en stationnement alors, Place Clichy, sur le boulevard des Batignolles. Bref, j'étais tombé sur ce qu'il y avait de pire !

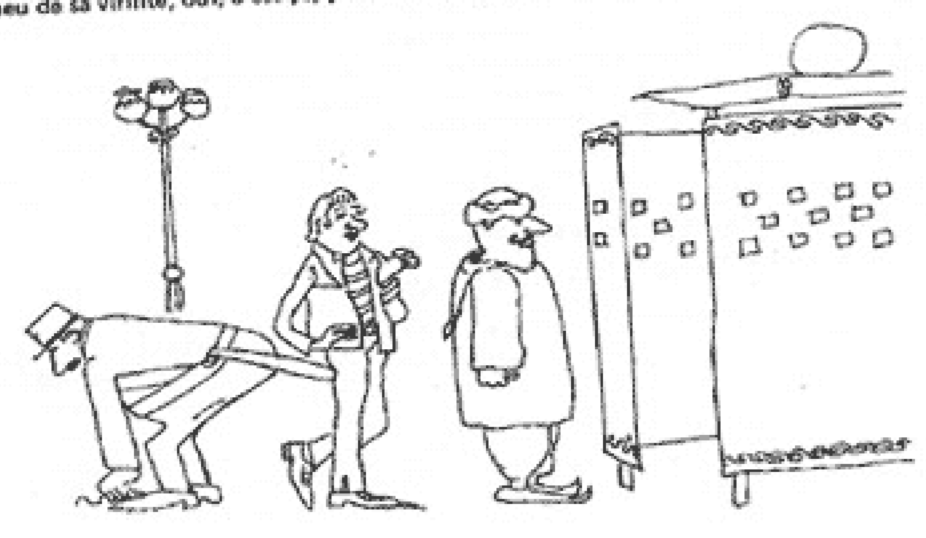
TOUJOURS LE MEME MANEGE DANS LES TASSES

Il est possible que je raconte cette aventure à la lumière de fantasmes qui ont pris corps ensuite : les tasses, les attentes dans les odeurs de merde et d'urine chaude, les bouteilles et croûtons de pain jetés là, avant de servir de nourriture à certains « obsédés », les Arabes qui se penchent vers votre stalle — celle du milieu dans les stalles à trois places —, où vous vous branlez dans l'espoir de trouver la Bite idéale, celle qui fait qu'on regarde bien le gars, quand on l'a bien observé, après s'être assuré que ce n'est pas un truqueur ni un flic en civil, qu'on le tripote, le branle, l'embrasse, et, en s'inclinant très bas, on cherche à le sucer : comme j'aimerais la prendre dans ma bouche et l'avaler sa semence !



3 Milliards de pervers

Et le gars fout le camp. Ou un autre arrive dans la stalle à gauche. On recommence le même manège. Parfois, les yeux du gars, qui fait bander à en crever, vous disent : t'es pas assez bien pour moi, tu fais trop folle, tu fais vieille salope, et toujours, à ce moment-là, la vision d'un Arabe, qui cligne de l'oeil dans l'autre stalle, il continue à se branler, sa bite gonfle, une vraie trique, avec, à l'extrémité, lie de vin, son prépuce lourd de terres promises, il la manipule d'une main, l'autre s'approche de la vôtre, l'attire vers sa bite, je connais un coin qu'il dit. Tous les Arabes connaissent un coin. Toujours. Les Français, jamais — ou rarement. .Et puis, on regarde l'Arabe, elle est belle sa bite, après tout, lui non plus n'est pas mal, il est jeune, mais pourquoi faut-il qu'il soit Arabe ? Une après-midi, dans une piscine, j'en voyais un en bikini, debout, appuyé contre la porte de sa cabine. Brusquement, je me suis rendu compte que je pourrais le désirer, et pourtant il lui manquait quelque chose. Etre colonisé, c'est perdre un peu de sa virilité, oui, c'est ça, ça doit tenir à ça.



LA HANTISE DU FLIC

La drague, pour un homosexuel, c'est tout un univers complexe mi-réel et mi-imaginaire (surtout dans les tasses). Il y a tellement de choses à dire, de solitudes à exacerber, ça vous prend à la gorge, on aurait envie de hurler, rien que pour une bite entrevue, et voilà le type qui fout le camp, on a envie d'un corps, finalement n'importe lequel, pourvu que l'on sente une chair vibrer, une chaleur animale, et puis les secondes s'enfuient, les minutes, un type peut rester une heure dans une tasse désirant, délirant, planté là debout, petit garçon en punition dans un cabinet noir, on sait que les truands peuvent venir, les flics aussi. Encore un instant : « vos papiers, qu'est-ce que vous foutiez là depuis dix minutes ? » Le plus terrible, c'est la hantise du flic caché, dans sa 403 noire, même absent, on le sent là, il peut surgir comme un diable de sa boîte, à n'importe quel instant ; et ce sera la nuit au poste, les interrogatoires, les coups de téléphone au sommier. Ce sera la nuit dans cette cage à poule, étendu qu'on sera sur un banc trop étroit pour pouvoir fermer l'oeil, le clochard ivre, la prostituée, après tout on est bien du même monde ? , et le coeur qui bat. L'angoisse . . . Et pourtant, on ne peut s'empêcher de prendre plaisir à faire les tasses, on se sent petit, diminué, ridicule, abject, tant pis ! On jouit de sa propre angoisse, du danger toujours tapi dans l'ombre : geste imprudent, bagarre, etc. D'ailleurs, les tasses, voici ce qui s'y produit : une main touche une bite, une bite disparaît dans le trou noir d'une braguette. Une autre main sur une autre bite. Une autre bite dans une autre main. Et l'Arabe continue à se la branler. Elle est belle. Il est abject. Je suis abject moi aussi. Qui est-il ? Mon miroir. Il est moi; Comme il est une merde et que je me méprise, je suis donc moi aussi une merde.

3 Milliards de pervers.

LA GUERRE D'ALGERIE AVAIT TOUT TRANSFORME.

Ce que je raconte là, c'est mon expérience. Il n'est pas sûr que d'autres l'aient vécu. Mais allons
plus loin et vite. En 1955-56, j'avais dix-neuf, vingt ans, je ne sais plus. La guerre d'Algérie avait tout
transformé en eux, en moi. Ces mêmes Algériens, qui me renvoyaient l'image de ma propre abjection,
gare de Lyon (mon quartier à l'époque), étaient devenus des rebelles. Quelque chose, pour moi, a été
complètement détruit : la croyance que ce qui est le plus bas, le plus résigné, soit condamné à ce sort
pour toujours. Plus d'Arabe immobile, avec un béret crasseux enfoncé dans le crâne, plus de demi-gue-
nille. Un espoir fou. J'apprends à aimer les Arabes parce qu'ils se battent, flinguent les Pieds-noirs et
les tueurs de l'armée française, brandissent leurs drapeaux, terrorisent cette France que j'ai toujours
vomie d'instinct (sans alors en faire une question de « politique » si curieux que ça puisse paraître).
Mes parents tenaient à l'époque un magasin de confection.

Il faudrait dire un mot de la famille, de la mienne : j'ai essayé de foutre le camp de chez moi. Je
n'ai pas pu. Chantage sentimental de ma mère, sur-protection paternelle, ils savaient, j'étais pas normal,
à plaindre, le ciel leur était tombé dessus en un mot. Un ami me dira à cette époque, lui qui les avait
connus et m'avait vu en leur présence : « mon pauvre petit, mais tu t'en rends pas compte, ils te
bouffent. » Je n'ai jamais pu oublier. Sur ce point fondamental, ma situation était celle d'un colonisé :
j'étais détruit par ma famille, prisonnier de cette structure, et pourtant, pas oedipianisé, frôlant Oedipe,
le touchant, lui faisant des pompiers, tout en me refusant, singulière comédie. Est-ce que je me
trompe ? Je ne sais plus où j'en suis aujourd'hui.

Un jour, plusieurs Algériens viennent chez mes parents pour y acheter un costume. Et l'un d'eux
— un chef, dira ma mère ! — s'écriera à l'adresse de mes parents : « je veux que les Algériens soient
bien habillés ! ». Pour ma mère, c'est d'une insolence, d'un culot ! Incroyable ! Ils n'avaient jamais en-
tendu ça auparavant. Le monde renversé, qu'ils disent ! Que c'est beau, le monde renversé ! Alors, je
découvre les cafés algériens, un copain m'y entraîne, je peux enfin me dire qu'à tous points de vue,

pendant la guerre d'Algérie dans une première à deux places

Vive L'Algérie Libre et Les Algériens avec Leur grosse queue

les Arabes sont cent fois mieux, et d'abord au physique, que les Français. Je les vois et je lis sur leur
visage le texte vivant, plein de ratures et de cicatrices, de l'époque où je vis ; je déchiffre une histoire
qui est aussi la mienne. Ce monde-là me révèle mes propres haines. Quand je rencontre, au sortir d'une
tasse, un Algérien, je commence aussitôt par briser le cercle vicieux des rapports pédés-arabes : d'un
côté, l'éventuel micheton, fasciné par un phallus, et de l'autre ce phallus vivant qu'est l'Arabe dans
tout son comportement face à l'autre (bouche ou culs, au choix). Je parle avec lui des événements,
comme on disait alors, je me suis mis à l'histoire du colonialisme, des moeurs et coutumes arabes, et
comme je hais les Français, que je me souviens de mes lointaines origines germaniques, ils ne me
voient pas comme les autres : je ne suis ni un Français ni un pur et simple pédé. Curieusement (pour
vous qui lisez ces lignes), les jeunes prolos algériens aiment beaucoup les Allemands. Ceux-ci ont fait
chier les Français, ça leur est bien suffisant. Ces petits prolos algériens me ressemblent : leur révolte
est nue, viscérale. Le Désir l'investit et les rend beaux comme de la dynamite.

Je veux dire par là : ces petits Algériens révoltés, passionnés, délirants aussi (comme moi), fé-
roces, ils n'étaient pas des intellectuels de gauche. Ils se foutaient pas mal de savoir ce que voulait dire
le nazisme. Et moi, c'était du pareil au même, on n'était pas du tout cohérent, à parler politiquement,
on était contre, c'est ça que j'avais de commun avec eux, comme avec ces beaux voyous qui, moi très
jeune, effrayaient les petits bourgeois du quartier. Car j'ai oublié de le dire, dans la première partie de
cette histoire de drague, les jeunes truands à peau brune, qui volent avec l'agilité d'une danseuse tour-
nant sur elle-même, ils étaient les dépositaires dans mes fantasmes appris de la sexualité libre, ils pou-
vaient tout se permettre, c'étaient des caïds, par delà le bien et le mal. Est-ce clair ?

Moi, je comprends ça, je comprends que je deviens Algérien : l'Algérie arabe, c'est moi. S'ils
perdent, je suis foutu ; s'ils gagnent, je pourrais vaincre aussi. Ce n'est pas de la politique : c'est plus et
c'est moins. Plus : toute mon homosexualité est traversée par cette histoire, de tasses en bistrots arabes,
les rues deviennent différentes, à cause de leur attitude nouvelle, mais en dehors de l'Algérie, le reste
m'est indifférent. Je n'ai rien à foutre des ouvriers français. Leur condition m'est étrangère.

3 Milliards de pervers



UN DESIR DE FAIRE ECLATER MON MOI . . .

Eux (les Algériens) et moi, on boit ensemble, on se saoûle un peu (pas tellement, pendant les années 60 : le F.L.N. l'interdit) ; je monte parfois *fumer* le kif avec l'un d'eux dans sa chambre. Plus tard un Oranais, solide gaillard, prolétaire chez Renault (ouvrier qualifié) m'enculera pour la première fois. Il le fera très doucement, une nuit, vers trois heures du matin, après une tournée dans toutes les tasses du dix-septième arrondissement. J'étais revenu dans mon quartier complètement crevé. Je tombais sur lui, on s'était perdu de vue, depuis cinq ans (la guerre était finie), et il me proposa de monter dans sa chambre. Je savais ce qu'il voulait. Et je profitais de ma propre fatigue pour tenter de réaliser ce dont j'éprouvais alors l'envie (ce que je pressentais d'extraordinaire et que j'avais jusque-là refusé) : me faire enculer profondément et qu'il pût obtenir sa jouissance en moi. J'obéissais à deux motifs très précis : en finir avec la quête phallique (décrite ci-dessus) dans les tasses, le cercle vicieux. La seconde raison, liée à la première évidemment, était d'établir un contact à la fois affectif et génital, en somme érotique, être un corps par un autre corps.

Un matin, on manqua de faire l'amour au Père-la-chaise. Je le pompais entre les tombes, puis, du bruit, et on se hâta de gagner la sortie. Je savais par lui qu'il cotisait pour le F.L.N. C'est dire la nature exacte de nos rapports. Et même après tout ce temps qu'on s'était perdu de vue, je retrouvais intact le désir que j'avais de lui et lui l'envie de m'enculer. Mais ça ne prenait pas le sens d'une passade . . . encore moins celui d'une humiliation. Il voulait m'enculer parce qu'il savait qu'au fond, ça m'aurait libéré, qu'on se serait mieux compris. En outre, ça lui plaisait bien et moi je voulais enfin lui donner ce plaisir et peut-être y trouver le mien. Il y avait en moi un désir de faire éclater mon propre moi : pas transgresser un interdit, faire sauter un pont, découvrir un continent perdu. J'étais monté dans sa chambre. Il procéda avec le maximum de délicatesses (seul un Arabe est vraiment délicat pour ces choses). Mais j'étais beaucoup trop crispé, ça m'a fait très mal, il s'y était pourtant pris en plusieurs fois, se retirant, revenant, que mon anus se dilate et puisse le recevoir, son membre grand, gonflé à craquer, sa bouche se collait à la mienne, sa salive descendait dans ma gorge, je sentais sa peau nue, presque noire, sa chevelure épaisse entre mes doigts, ses cuisses, ses mains larges autour de mon cou, puis, frémissantes, descendant vers mes reins, un vrai prolétaire, le genre qui me rend dingue, et pourtant, quand enfin il m'eut pénétré de toute la longueur de sa bite, et qu'il allait et venait en moi, rien dans mon rectum ne put répondre à ses caresses. Je restais immobile, glacé, à attendre que ça soit fini. Lui, pourtant, de plus en plus chaleureux, sa bouche sur mes lèvres, sa langue léchant la mienne. Après qu'il eut terminé de jouir, j'ai pris mon plaisir avec sa grosse bite, lavée entre temps au savon de Marseille, et j'ai joui à mon tour en léchant son torse musclé.

3 Milliards de pervers

DES SOUPENTES DEGUEULASSES

Par la suite, nous nous sommes détendus, allongés tous deux sur son lit, dans cette chambre d'hôtel assez misérable (j'en ai connu des soupentes dégueulasses, avec des murs lézardés, des baraques pires que des pissotières, j'allais n'importe où; c'est ça ma vie de pédé, ce fut ça du moins). Nous avons repris notre conversation : il me parla de ses rêves et de ses haines, de Nasser qu'il adorait, du sionisme qu'il avait haï depuis toujours (même et déjà au temps de la guerre d'Algérie). Quelques jours plus tard, il avait fui la France. On était en 1963 je crois.

MON DESIR AVAIT TOUT INVESTI

Je m'étais mis à boire pas mal. Je fréquentais beaucoup les cafés arabes ceux qui sont dans certaines impasses, de temps à autre je renouvelais l'expérience, à la seule condition que mon partenaire — toujours un Arabe, jamais un Européen, surtout pas un Français, je vomissais le nord — ne m'y obligeât. Il faut d'ailleurs dissiper un mythe : l'Arabe qui encule à tout prix, et, par principe, en faisant payer le prix, le pédé parisien. En fait, c'est pas comme ça exactement que les choses se passent. Si le pédé s'y refuse absolument, l'Arabe n'insiste pas trop : que tu lui fasses une pipe fera l'affaire. Moi, je décourageais toujours, puis, si ça me chantait, je disais : d'accord. Il fallait que j'ai parlé au type, que j'aie modifié le rapport que la tasse engendre entre eux et nous (Arabes et pédés). Si je me faisais enculer, c'est alors parce qu'il le désirait vraiment et que son désir me permettait, à la fin, d'obtenir de lui sa sympathie : pas du génital pur, mais du libidinal ; pas de corps à corps glacé, en vue de satisfaire un seul désir, mais du sexuel diffus et global (émotif compris). D'ailleurs, j'ai fini par avoir la plus belle relation d'amour avec un Algérien en 1964 environ. Il devait avoir vingt-cinq ans. On s'était connu dans une tasse près de la République. On était allé prendre un verre dans un bistrot. Après avoir parlé ensemble de tout (politique comprise), on s'était retrouvé dans un passage borgne et c'est alors qu'il est tombé dans mes bras en sanglotant et moi je pleurais aussi : « qu'est-ce que vous nous avez fait, balbutiait-il . . . » (la guerre d'Algérie était encore présente dans tous les esprits). Et sa bouche se collait contre la mienne, nos langues se touchaient, son corps douloureusement attirait le mien : rien que des corps sans visage, des corps qui avaient froid d'être solitaires, un désir fou qui traversait tout, allait toujours plus loin, plus profond, ça fichait le camp : une terre, une autre, encore une autre. Enfants perdus, lui et moi, soudés par delà les sexes, notre Désir avait tout investi : la guerre, la peau, l'émotion, tout, on ne s'y reconnaissait plus (ajoutez-y l'alcool : on était en *voyage*). J'interprétais pas ça à la lumière des concepts que je formule ici ; à l'époque, j'étais ignorant, *réaliste*, mais quelque chose m'appelait, m'entraînait vers la sodomie (cette fois-ci, je ne m'étais pourtant pas fait enculer, mais le résultat était le même : un instant, on s'était dissous l'un dans l'autre, éparpillé, si vous voulez, ça foutait le camp dans toutes les directions, rien de figuratif dans tout ça, de la vie, des caresses, des larmes, des contacts de bouche à bouche, etc.), et celle-ci était l'étape finale d'une percée contre mon vieux petit « moi ». Et en même temps, cette percée, la sodomie la facilitait, je pressentais qu'il était possible de devenir une pure vibration, un mouvement perpétuel, quelque chose d'insensé, qui fait qu'on se dit : je veux être un moment de durée pure, une liberté infinie, la ballerine qui tourne sur soi, s'ennivre à danser. J'étais entre ses bras, lui dans les miens, notre homosexualité n'était plus fétichisée par des personnifications mâles, on remontait le cours du temps, on dépassait tous les paysages, à peine entrevus, on filait droit, comètes dans le ciel, plus d'identité sexuelle, rien ; plus de chair précise. Pas de mâle, pas de femelle, rien que des mâles démasculinisés, pas féminisés, « transexualisés » plutôt (en donnant à ce mot un sens « transcendant »).

CETTE PARTIE DE MA VIE : L'ALGERIE

Lui non plus, je ne devais pas le revoir. A quoi bon ? L'amour, si ça mérite ce nom, c'est de la durée réduite parfois à quelques minutes d'extase parfaite, *de disparition de son petit moi*, une libération de la folie qui est communication avec le sexe cosmique (si l'on veut, et pourquoi pas après tout ?). Je laisse les Arabes à présent. Ni positif comme en ce temps-là, ni négatif raciste, comme quand j'avais treize ans et demi, ceux-ci n'ont plus maintenant de signe bien précis pour moi : *ni autre*, ni *double*. Ils représentent — surtout les Algériens — une phase de ma vie d'homosexuel, simplement je suis effrayé à la perspective de voir mes rapports avec eux diminuer d'intensité, devenir plus difficiles aussi, en raison des nouvelles formes de racisme qui s'imposent en France aujourd'hui. C'est comme si une partie de ma vie sombrait dans le néant. Puisque cette partie de mon existence porte, en dépit de tout, le nom d'Algérie.

3 Milliards de pervers

III - LA SCHIZO-SODOMIE

En résumé, dans l'homosexualité, j'ai été traversé par une partie de l'histoire de ces quinze dernières années : la guerre d'Algérie, le racisme anti-arabe, la permanence révolutionnaire, etc. Après, j'allais tomber sur un ami espagnol, presque cinq ans de vie commune, et mon apprentissage de la sodomie. J'ai appris, en même temps, la guerre d'Espagne, le néo-franquisme, et à me faire enculer, à sentir vibrer mon rectum, à éprouver des orgasmes, détachés de l'éjaculation, je ne savais plus d'où je jouissais. Tout fonctionnait. La bite perdait son sens de pénis-phallus pour devenir une machine à frémir et à faire frémir. C'était à hurler de joie. J'étais parti au paradis. Il faut, maintenant, que je livre, en vrac, quelques réflexions sur tout ça.

QUETE PHALLIQUE : HOMOSEXUALITE ALIENEE

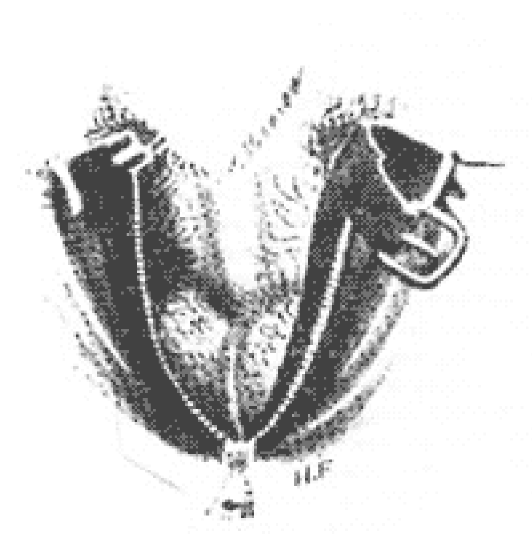
Revenons vers la quête phallique, d'abord :

et voici la proposition que je formule : quête phallique = homosexualité aliénée par la problématique du rapport à la virilité,"

en tant que signe de la loi

(flic, marin, para, etc.).

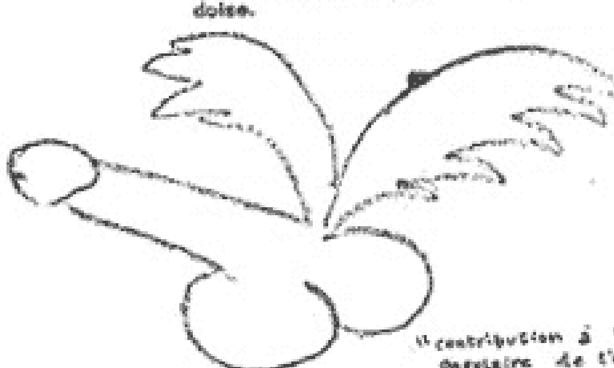




Carte de vœux de Noël destinée aux membres d'une association homophile suédoise.

: l'obsession et le cri : une bite, encore une autre, des millions de bites. Celle qu'on touche, qu'on tripote, suce, etc., n'est jamais la bonne. On ne finit jamais d'en réclamer.

Toujours une dissociation s'opère entre notre fantasme de bite idéale — Phallus donc, Loi enfin — et la réalité qui montre qu'après tout un pénis, ça n'est pas ça



3 Milliards de pervers.

APPRENDRE A SE FAIRE ENCULER

Mais ce serait à désespérer si l'homosexualité se réduisait à la quête phallique. Ce que notre Désir réel réclame, lui, c'est autre chose : jouir de toutes les parties du corps, devant, derrière, dans la bouche, délivrer le Mouvement prisonnier des visages (la belle gueule de marin), des personnalités, en somme. *On s'aperçoit que le refoulé du Désir homosexuel profond, c'est l'acte sodomique, ce qui brise la personnalité du moi,* fait circuler des flux dans le sujet vide, apporte la grande jouissance que l'on s'était interdite. Mais ce vrai Désir provoque l'angoisse du sujet supposé ignorant, mais qui, en fait, n'est pas dupe. Cette angoisse, déterminée par les résistances intérieures/extérieures (que de mythes courent sur les dangers physiques de la sodomie : pertes de sang, relâchement des sphincters, etc.), engendre l'hypertension anale du sujet et celui-ci craint ensuite que ça lui fasse très mal, qu'on lui déchire l'anus. Et bien entendu des accidents se produisent, faute de décontraction nécessaire : apprenons donc à nous faire enculer ! Je ne plaisante pas — ou à peine.

L'ART DE JOUIR

Le vrai Désir du sujet ne se laisse pas oublier. Ça parle tellement que la cuirasse caractérielle, si fragile chez les homosexuels, on nous l'a assez reprochée (ô mobilité du moi, toupie qui tourne sur elle-même, ici et là, elle tourne, elle tourne, la toupie, dans la chambre vide du sujet !), cette cuirasse se fend, comme un plâtre, un peu de flux passe, de Désir et soudain la machine désirante se met à fonctionner : il se produit enfin une percée du processus schizo-sodomique. Etre enculé, c'est se fondre dans l'autre, se confondre, éclater vers lui. Il est couché sur mes reins, il pousse sa bite dans mon anus, il l'enfonce, va et vient, halète, transpire, et je sens sa présence étrangère/familière se coller contre mon rectum, le tirer de sa torpeur, le sensibiliser, je prends plaisir, en même temps, de sentir ses cuisses contre mes cuisses, et je ressens la présence légère de ses couilles, caresse légère en dessous de mon cul. Je sens que je ne suis plus rien, je suis seulement attentif à sentir monter le plaisir « en moi » (dans le sens ordinaire du mot) : machine branchée, vibration, frémissement, perte de ma propre identité sexuelle, vide où circule le Désir matérialisé de l'autre. Vais-je jouir ? Je ne sais déjà plus ce qui produit en moi cette sensation de plaisir aigu, de plénitude découverte : est-ce par devant que mon foutre jaillira ? Ou vais-je éjaculer du rectum ? Il (on) continue à s'agiter en moi, et son rythme se précipite. Il ahane à présent. Et soudain, de tout son poids, il s'est écroulé sur mon corps anéanti, au comble de l'extase, sur moi qui — miracle — ai pu éjaculer en même temps que je recevais sa chaude semence dans les entrailles.

On voit donc ici à l'oeuvre le processus de libération schizo-anale, la libido favorisant les deux zones érogènes de l'homme : la bite et le rectum. Ajoutons-y les caresses buccales. Et au lieu d'un ratage (et par voie de conséquence, une extase sexuelle, fruit de la décharge orgastique insuffisante), comme c'est le cas dans la fellatio[1], nous avons une satisfaction complète et mutuelle. En d'autres termes, l'aliénation de l'homosexuel provient d'une sexualité figée, comme le catatonique abandonné sur son lit, dans l'asile. Elle repose sur le système d'associations, évoquées plus haut, qui est : Pénis = Phallus = Loi = raté. Plus profondément, ce système est mis en place par le sujet pour se soustraire aux pressions de son véritable désir refoulé : le désir sodomitique, qui se libère dans la décharge orgastique complète.

LE DOUBLE ORGASME

Car si j'éprouve un instant un orgasme double (rectal/phallique), malgré tout, chez l'enculé, la bite continue à fonctionner de son côté et le rectum à frémir du sien. Les synthèses se forment un instant, puis se « déforment », leur durée reste limitée. Pourtant, avant d'éjaculer, un moment vient où ce qui provoque vos orgasmes — tout le corps relâché, la bite en érection, exaspérée — émet des « ondes » dont vous ne distinguez plus l'origine : ce n'est plus centralisé dans un lieu, ça vient de partout, ça ressemble à des flux de musique qui surgissent des quatre coins de la pièce si vous possédez un bon appareil stéréo et l'équipement adéquat. Caressé dans la zone anale par la bite de l'autre, votre propre

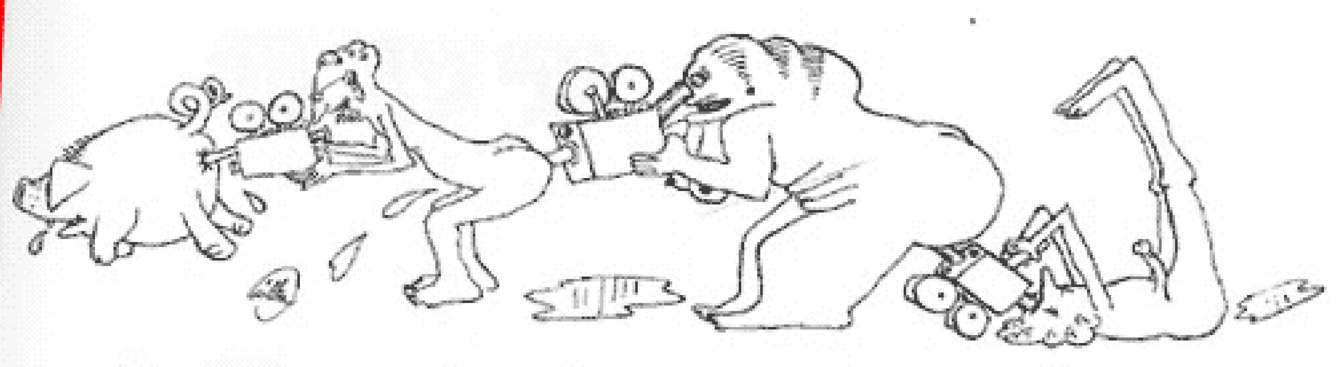
3 Milliards de pervers.

sexe répond en émettant quelques gouttes de sperme. Et parfois, après avoir éjaculé, vous éprouvez encore des orgasmes dans la zone anale, il semble même que l'on pourrait en avoir à l'infini, des orgasmes en cascade, ça monte, ça descend, ça repart : ça fonctionne comme les grandes eaux de Versailles, des gerbes qui s'élancent à l'assaut du ciel, retombent, renaissent à nouveau, meurent encore, et ainsi de suite.

NE PLUS PRIVER L'ANUS DE NOURRITURE TERRESTRE

Y aurait-il un orgasme spécial spécifique ? Les zones érogènes, situées dans les profondeurs anales, seraient-elles un continent perdu d'amour, que nous, archéologues de la sodomie, devrions explorer, arracher aux tempêtes de sable d'un *refoulé* collectif ?

Et s'il en était ainsi, oserions-nous dire que, par delà l'homosexualité, nous découvririons aussi une terre d'initiation, scotomisée par le judéo-christianisme d'abord et ensuite par la morale bourgeoise, au service du caractère anal des capitalistes ? Ce serait permettre alors à tous les puritains de sortir d'eux-mêmes, de briser leur cuirasse caractérielle, en ne privant plus leur anus de « nourriture terrestre ».



LE TEMPS RETROUVE

Pour délirantes que ces réflexions paraissent, elles n'en témoignent pas moins d'une réalité vécue. Concluons : « si la quête phallique est l'aspect négatif de l'homosexualité, la sodomie en est le positif. Les homosexuels n'habitent encore que la face désolée de leur planète. Qu'ils fassent un pas de plus : et leur structure éclate en mille morceaux et ils libèrent le grand processus schizo-sodomitique : toujours plus loin, plus profond, plus vite, le temps retrouvé . . .

---

1. En tant que celle-ci est une formation réactionnelle. Distinguons en effet la fellatio, but en soi, de celle qui précède la sodomie.

LA RUE

Je n'aime pas Belleville. Mais j'y vais souvent le dimanche parce que, habituellement, la drague, là-bas, c'est assez facile. Aujourd'hui, c'est dimanche et je suis sorti pour draguer. A la station de métro Belleville, juste avant la sortie, je demande à mon voisin, un nord-Af assez jeune, à l'allure de camionneur, s'il connaît la rue de l'Orillon. Il ne connaît pas et ça s'arrête là comme, quelques minutes plus tard, avec le jeune chevelu qui attend, lui aussi, dehors, accoudé au fer du métro.

Rue de l'Orillon, le Café des Sports fait le coin de la rue. Mustapha, que nous avons rencontré l'autre jour dans la rue des Vertus, n'est pas venu au rendez-vous. Il pleut. Je m'abrite devant la porte d'un hôtel, près d'un nègre qui cherche une chambre. La pluie cesse et le nègre s'en va.

Et je décide alors d'aller au cinéma. Je sais qu'il y a une salle où l'on passe seulement des films arabes, près de l'agence de voyage El Djezaïr, sur le boulevard de Belleville. Je préférerais La revanche de King Kong, au cinéma en face. Mais je choisis la salle de cinéma arabe. On y passe un film sur la vie du Prophète, avec des sous-titres français. Pour trois francs cinquante, on vous raconte La Mecque, Meddine, et les premiers martyrs de l'Islam. Je ne drague jamais au cinéma. Là, j'essaye, ça ne marche pas, je n'attends pas la fin du film, je sors au moment où l'on nous raconte le départ des premiers musulmans pour l'Abyssinie. Il m'ennuie beaucoup, c'est presque aussi bête et insupportable qu'un disque d'Oum Kaltoum. Je pense qu'ils m'accuseront de racisme parce que j'avoue mon hostilité à la culture arabo-islamique. Je demande l'heure à mon voisin et il répond, assez sec, qu'il est sept heures.

Dehors, il pleut, et je cherche un restaurant dans le quartier. Il y a partout des restaurants à l'enseigne écrite en hébreu, et des petits magasins où on vend des casse-croûtes tunisiens. C'est plein d'huile partout, c'est gras, et je me demande comment j'ai pu vivre pendant plus d'un an dans ce même décor. Aux terrasses des grands cafés du boulevard, il y a plein de juifs endimanchés comme là-bas, au café de Paris, sur l'avenue Bourguiba. Tout ce décor m'écoeur maintenant. Mais je savais déjà que je serais écoeuré avant d'arriver à Belleville. Je n'aime pas les Tunisiens parce qu'ils sont tous arabisés. Avec les Algériens et les Marocains, c'est différent. J'ai appris en baisant la différence entre les Arabes et les Berbères. Et je préfère les Berbères, même arabisés. Progressivement, mon choix s'est donné de nouvelles raisons. J'ai appris à me méfier de tout ce qui est « arabe », de tout ce qui se dit « Arabe », « la révolution arabe », « la Nation arabe » et tous mes amis les intellectuels de gauche parisiens, et pro-arabes. J'aime les Berbères.

3 Milliards de pervers



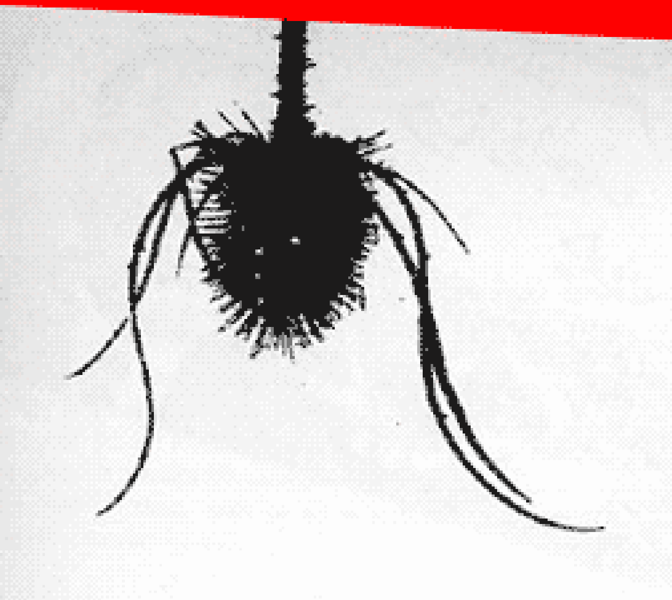
LE DESERT

Stalingrad, c'est un désert à traverser. Il y a là une zone sans cafés, sans magasins, une zone d'entrepôts où tout est fermé le dimanche, juste après la place des joueurs de boules. C'est dans ce Sahara, sous le métro aérien, que je rencontre un jeune Algérien à qui je demande où sont les restaurants arabes du quartier. Mais il n'est pas du quartier, il habite en banlieue, à Garches. Il fait un bout de chemin avec moi, vers Stalingrad. Si j'insistais, il accepterait certainement de venir jusqu'à Barbès, de chercher le restaurant arabe avec moi. Mais je n'insiste pas : il fait certainement l'innocent, il veut que je fasse tout le travail d'approche et merde, ça m'ennuie en ce moment, il est jeune mais pas assez beau pour que je me mette en frais, pour lui permettre de jouer les gigolos amateurs, de me quitter peut-être aussitôt après le restaurant parce que demain c'est lundi, qu'il part au travail à cinq heures.

Le dimanche est un mauvais jour pour la drague : des travailleurs Nord-Africains, le soir, ils ne sont plus disponibles, ils doivent rentrer chez eux pour changer de vêtements et préparer la gamelle. Le samedi soir, c'est différent : ils viennent coucher à Paris chez des copains, et ça n'a pas d'importance s'ils ne rentrent pas. Alors on se quitte. Il a des mains d'étrangleur, énormes et dures. Je regrette un peu, pour les mains. Pour moi les mains, c'est très important, je n'aime pas les mains molles.

A Stalingrad, passage Goix, il y a Mohammed, le Berbère de Figuig, qui tient un hôtel plein de travailleurs immigrés, dans l'impasse. Là les égoûts sont crevés depuis l'hiver, l'urine ruisselle dans la rue, ça sent très fort, l'été. Le Secours Rouge a tiré des tracts pour dénoncer cette situation et Mohammed m'a montré ces tracts. Mais ça ne sert à rien de passer chez lui en ce moment : je parlerai avec lui seulement, je sais d'avance ce qu'il me dira, qu'il n'aime que les femmes et que c'est bien dommage, qu'Abdou son cousin, l'étudiant, n'est pas passé depuis l'autre semaine et que ce soir, il va draguer les suédoises, avec sa 404, à Saint Michel, après neuf heures. Je n'entre pas dans la rue de Kabylie, je ne pense plus qu'à manger.

3 Milliards de pervers »



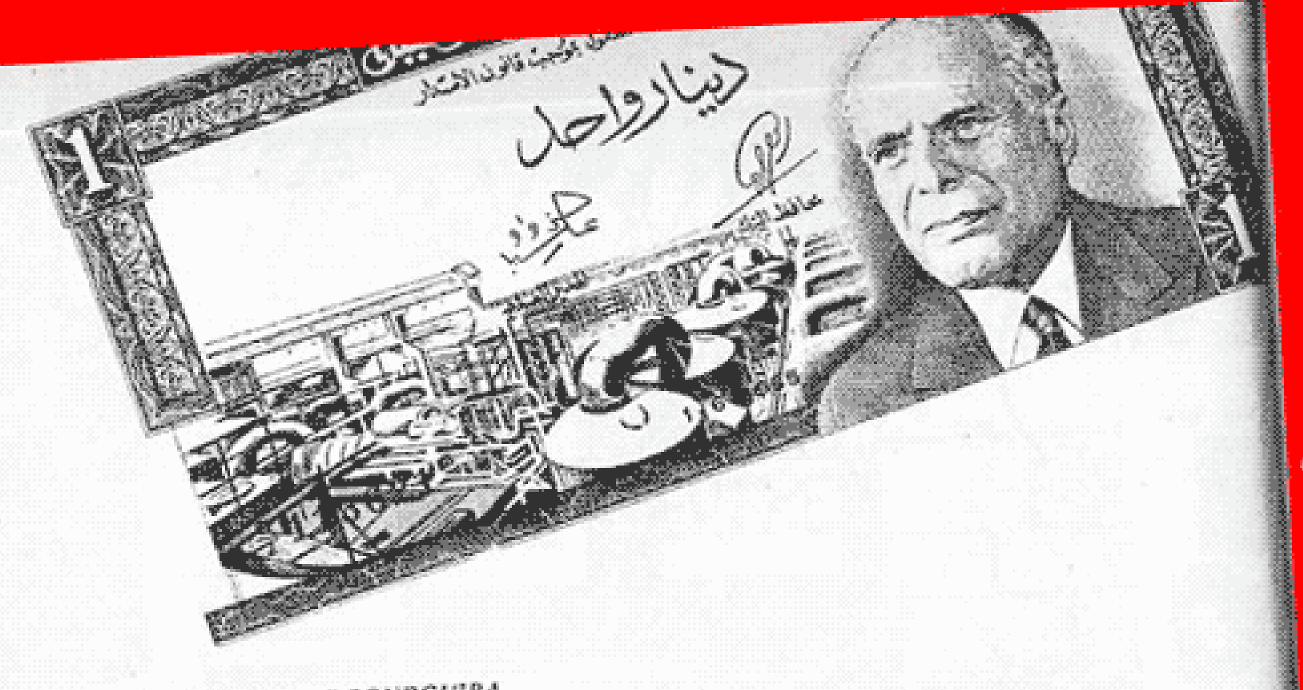
LES NEGRES

Au restaurant, personne. Mais dans la rue de la Goutte d'or, devant la boîte de nuit antillaise, il y a plein de nègres. Il fait encore jour, et ils sont tous au milieu de la rue. Un jeune nègre, Sénégalais certainement, m'accoste, il est élégant, comme les Nègres de Paris, avec bagues, montre et bracelet d'or, c'est un gigolo, probablement. Il parle aussitôt de faire l'amour tout à l'heure ; puis il me quitte pour courir à la rencontre d'une putain. Un autre nègre m'interpelle au passage pour me demander une cigarette, puis de lui payer un coup. Les autres sont comme tous les nègres, un peu plus incertains que les Arabes pour les affaires de cul. Surtout plus incertains pour moi, qui les connais mal. C'est l'inconnu, et la menace, depuis la mise en l'air du nègre un soir, chez Pierre B., après le cinéma de Clichy.

Alors je passe et je m'arrête un moment à l'entrée du bordel où s'agglutinent, devant la porte, les Arabes et les Nègres, surtout des Nègres. Ils sont fixés devant cette porte grillagée et fermée, avec une putain derrière qui garde la porte, qui filtre l'entrée. Un nègre m'apprend que le prix des passes varie, dans le bordel, selon les filles. Un peu plus loin, une frippe, où des travailleurs immigrés viennent vendre, ou troquer, leurs habits, sur le boulevard, devant un grand portail de fer qui ressemble à l'entrée d'une usine. Il paraît qu'ici il y a souvent des rafles. J'essaie de parler, mais ils se méfient de moi, comme d'habitude, — ils pensent que je suis peut-être un flic —, jusqu'au moment où ils comprendront pourquoi je viens les voir.



3 Milliards de pervers



LE BORDEL DE BOURGUIBA

Et c'est là, sur le trottoir, que je rencontre le jeune Tunisien. Je pourrais déjà lui chanter sa chanson parce que j'en rencontre qui sont venus comme lui à peu près deux ou trois par jour, du côté de Barbès ou de Sébastopol. Il est arrivé avec un passeport touristique, il est à l'hôtel, pour 15 francs par jour, et n'a plus d'argent pour se payer un paquet de cigarettes. Alors je lui propose de venir passage Goix voir Mohammed, dans son hôtel il y a certainement des places en ce moment, — puis je lui montre une affiche, sur le mur, qui propose l'embauche immédiate dans une entreprise, rue du Faubourg Poissonnière. Mais il prend pas l'adresse, et il n'ira pas passage Goix.

Toute la Tunisie va bientôt débarquer. Ce pays n'est plus qu'un immense bordel pauvre, complètement pourri par les touristes, par les tantes de tous les pays. Ils croient là-bas qu'en Europe il y a partout des tantes aussi disponibles pleines de fric, comme l'été à Hammamet et à Sidi bou Saïd. Mais ça n'est pas vrai, et même s'ils ont deux ou trois adresses de pédés à Paris, on leur fera comprendre à l'arrivée que la place est déjà prise. Et leur histoire de cul et de fric ça se retourne maintenant contre eux. A Paris la prostitution ne marche pas comme à Djerba. — Je quitte le jeune Tunisien, ses mains sont molles et moites. Il fait lourd ce soir à Paris, et je n'ai plus tellement envie de faire l'amour.



Pourtant, je vais à la pissotière de Barbès, sous la station de métro. L'alvéole de droite est séparée de l'autre par un portillon de fer bloqué. Un nègre rôde autour de la pissotière ; il me rejoint. Il est du Ghana, étudiant à Nice ; actuellement, il habite à la Maison de l'Afrique, boulevard Jourdan. Il propose qu'on loue ensemble une chambre pour une heure seulement, 14 francs, on partagera les frais, dans un hôtel de passe, au métro Anvers. Il connaît bien la patronne, elle s'en fiche de ce qu'on va faire. Puis : « Est-ce que tu aimes sucer ? » — Moi : « J'aime tout ». — Lui : « Je préfère enculer. » — Moi : « Ça tombe bien, je préfère quand on m'encule. » — Lui : « J'ai une longue bitte, 17 ou 18 centimètres, quelquefois ça fait mal et je préfère avertir. . . ». Puis, un peu plus tard : « Je suis sadique. Vous aimez le fouet ? Et les chaînes ? » Alors il regarde à la dérobée du côté de ma braguette, et dit : « Certainement, vous avez déjà bandé un peu. »

Mais non, je n'ai pas bandé, et lui non plus, sa braguette est plate, il a certainement triché tout à l'heure en annonçant 18 centimètres de bite, et peut-être aussi en racontant qu'il étudie la médecine à Nice, et qu'il peut faire l'amour très violemment s'il a bu une fiole de whisky et mangé deux yaourts glacés pour se régénérer après la première passe. Et là encore je laisse tomber ; je tends la main, sa main est molle et flasque. Et je regrette le Kabyle de Stalingrad.

3 Milliards de pervers

LES KABYLES

Je rencontre un autre Kabyle sur un banc du boulevard. Il a vingt six ans, il aimerait bien m'accompagner chez moi, mais il doit rentrer chez lui parce que ses deux camarades n'ont pas la clé du portail. Je l'accompagne jusqu'au portail, rue de la Goutte d'Or, le portail est ouvert, il sera certainement ouvert toute la nuit, il donne sur une longue rue intérieur avec du gazon et des arbres. Il habite la porte à côté. Il veut étudier la musique et je lui donne quelques indications pour s'inscrire dans une Ecole. Il revient, et me dit qu'il doit retrouver ses deux copains, toujours pour la clé. C'est une histoire de clés très compliquée et pleine de contradictions ; peut-être qu'ils pourraient venir chez moi tous les trois, mais ça ne m'intéresse pas, il a mon numéro de téléphone, il peut téléphoner demain s'il veut me voir.



Je vais rentrer, je suis déjà très fatigué. A l'entrée du métro, je fais encore une vague tentative pour draguer un Camerounais qui vient d'Allemagne. Mais il va dans la direction opposée, il prend le métro sur l'autre quai en face, et quand le métro part, il me fait des grands saluts, des grands signes d'amitié. Alors je drague sur mon quai un jeune Kabyle qui va à Ménilmontant, mais moi j'arrête à Stalingrad, où je prends la correspondance pour la direction Mairie d'Ivry. Il est peintre. Demain, il va travailler quai d'Anjou : je lui propose de venir coucher chez moi ce soir, il sera demain matin à pied d'œuvre. Mais il doit d'abord aller dans le 11ème arrondissement pour prendre ses vêtements. A Stalingrad, où je descends, on se quitte assez froidement. J'ai cru comprendre qu'il s'occupe un peu de politique : « Y a pas de Kabyles et d'Arabes, disait-il, seulement des Algériens ». J'ai flairé là qu'il était politisé, on l'a persuadé que l'Algérie était un pays « arabe ». Mais, comme me le disait l'autre jour un étudiant de Fez, « les pédés n'ont pas le droit de s'occuper de politique ».

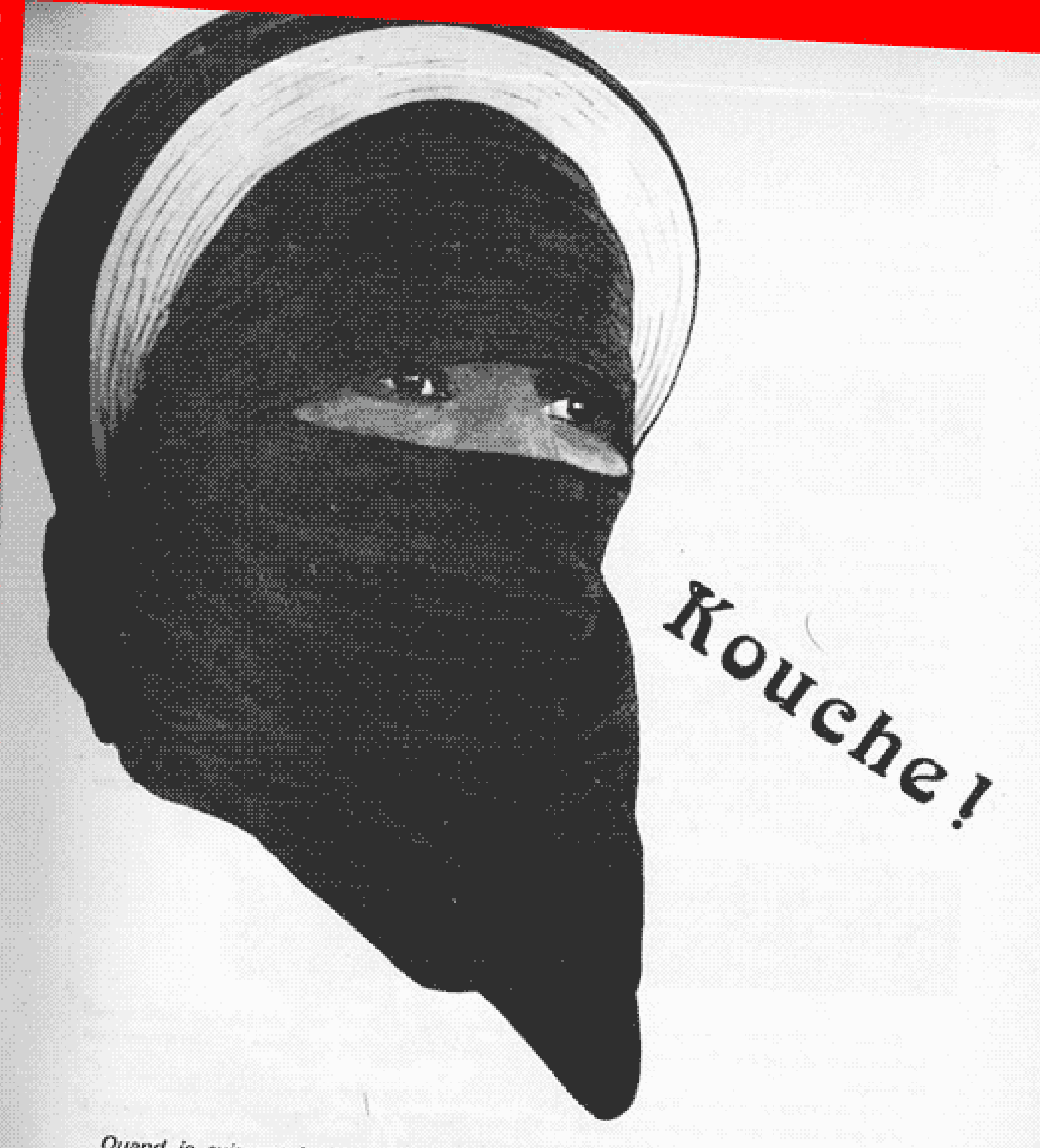
A Stalingrad, un Tunisien prend le métro. Avec lui j'attaque, directement, comme on peut faire toujours avec les Tunisiens. Je lui propose de m'accompagner ; mais il doit s'arrêter à Poissonnières et c'est dommage, dit-il, mais son copain l'attend, c'est lui qui a la clé, je peux le voir demain au Drugstore. Je lui donne aussi mon numéro de téléphone. Je donne toujours mon numéro de téléphone, au hasard ; je sais bien que ça ne sert pas à grand chose, mais on ne sait jamais. C'est comme pour les rendez-vous, quand on se connaît bien déjà : je peux donner plusieurs rendez-vous à la même heure, comme ils ne viendront jamais à l'heure tous ensemble, on ne risque pas les complications. Et je donne plutôt les rendez-vous chez moi, pour ne pas me déplacer inutilement, et pour ne pas attendre. Ce sont des techniques de protection qu'il faut perfectionner un peu plus chaque jour. Et ça fait partie du plaisir.

Quand on arrive au Châtelet, je remarque un type assez vieux qui me regarde. J'ai dû le rencontrer quelque part. Certainement au café kabyle de la rue Saint Paul. Il descend, comme moi, à Pont Marie. On parle. Il est cuisinier et il vit seul à Paris. Il dit : « Vous pouvez monter dans ma chambre mais c'est sale, je vis seul, et je suis très malheureux. . . » Je l'accompagne jusqu'à la porte de son hôtel, je n'ai pas envie de monter. Il insiste, et il dit à la fin : « J'habite là haut, on monte, et si vous voulez je vous le placerai en vitesse ». Mais maintenant ça me dégoûte. Ça doit être blanc et mou. Alors je lui dis : « Non, je vous remercie, mais je suis très pressé ce soir. »

Sur le quai Bourbon, il y a des ombres qui bougent dans la nuit. Je vais un pas, très indécis, en direction des ombres. Mais je n'ai plus envie de rien. Je rentre chez moi pour dormir parce que je suis très fatigué. Et je trouve que la journée n'était pas si mauvaise.



3 Milliards de pervers



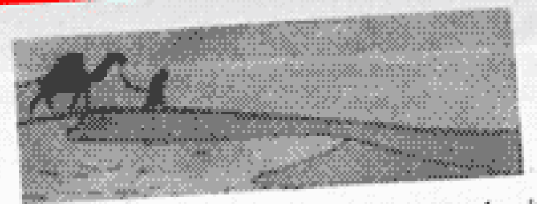
Quand je suis entré chez Abderamane, j'ai tout de suite compris que « quelque chose » allait se passer entre son fils Hassan et moi. Son regard m'avait traversé comme un éclair.

Il était immobile, silencieux, impénétrable . . . l'archetype même.

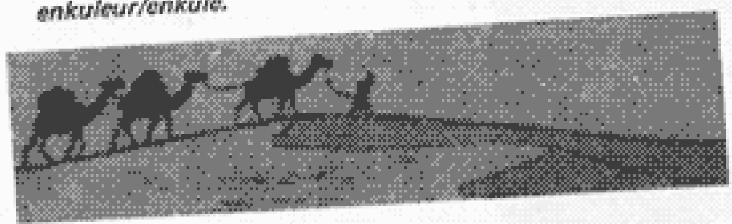
Son attitude, ses gestes lents, sa voix, sa peau, sa présence, tout m'attirait.

Pendant le dîner, nous n'avons pas cessé de nous envoyer des regards, d'échanger des sourires, des mots, des signes. Rien ni personne que lui ne pouvait capter mon attention. J'étais troublé, amoureux, hypnotisé.

3 Milliards de pervers



Depuis mon arrivée au Maroc, je n'avais rien fait pour rechercher ce genre d'« aventure ». Les occasions qui s'offraient n'étaient pas de celles qui m'intéressaient. Il ne me semblait pas possible d'éviter les pièges de la pédérastie néo-coloniale ou touristique avec son folklore et ses tarifs, pas possible de sortir du « code d'amour » islamique avec ses combinaisons à sens unique, sa répartition des rôles enkuleur/enkulé.

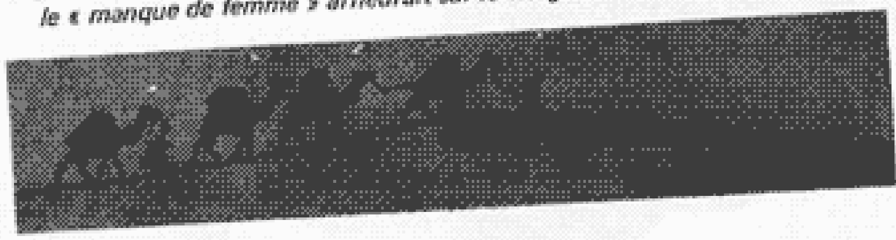


D'un regard Hassan avait balayé toutes mes réticences, toutes mes préventions. J'étais sûr que j'allais vivre « autre chose ». Un moment de passion, un espace d'amour sans histoire de « qui enkule qui », de « qui exploite qui ».

Abderamane était un nomade fixé à T. Nous étions venus lui demander des chameaux pour une expédition de quelques jours dans le désert. Hassan avait aussitôt proposé de nous accompagner, de nous servir de guide.

Tout s'enchaînait comme dans un roman de gare. J'imaginais déjà les longues nuits du désert, les longues étreintes, les promenades, les rêveries . . .

Après le dîner, Ali, le cousin d'Hassan nous a discrètement invités à venir chez lui boire du vin et fumer du kif. La danse de séduction a continué : regards, sourires, bavardages. Hassan était plus à l'aise que dans la maison de son père. Il m'a demandé comment étaient les femmes en France, ce que je faisais avec elles, si toutes les filles « couchaient » . . . La grande cruelle frustration entretenue par le « manque de femme » affleurait sur le visage d'Hassan. Je ne voulais pas trop y penser.



En sortant de chez Ali nous nous sommes retrouvés tous les deux, seuls dans la nuit, dans la nuit hallucinante du sahara. Nous avions du chemin à faire pour regagner la maison d'Abderamane hors du village.

Il n'y avait pas un souffle, pas un bruit. Nous marchions côte à côte au bord de l'oued.

J'ai pris Hassan par la taille. Il a tourné la tête vers moi et m'a souri. Son regard me bouleversait. Il a passé son bras autour de mon cou et nous avons continué à marcher, lentement, sans un mot.

Cela aurait pu durer toute la nuit. Je me laissais porter, transporter dans la voie lactée.

Quand nous sommes arrivés près des restes d'une ancienne kasbah à l'entrée du désert, nous nous sommes arrêtés. Nous nous sommes regardés longtemps.



3 Milliards de pervers



Le désir montait, s'intensifiait, passait dans tout mon corps. Nos lèvres se sont rapprochées, nos langues se sont rencontrées, nos hanches se sont pressées.

Sa queue s'est posée doucement sur la mienne. Nous bandions l'un contre l'autre, l'un CONTRE l'autre.

3 Milliards de pervers

3 Milliards de pervers.



Brusquement, Hassan a détaché sa bouche, il s'est légèrement reculé et m'a dit d'une drôle de voix :

— d'accord.

Je n'ai pas compris clairement ce qu'il voulait. C'était évident que nous étions d'accord. A quelle affaire voulait-il me ramenor ?

J'étais incapable d'articuler un mot, incapable de répondre.

J'avais froid.

Il continuait à me regarder, mais c'était un autre regard. Il attendait une parole, un signe, quelque chose de moi.

Je continuais à me taire.

Sur le même ton, il a redit :

— d'accord.

Le vent froid du désert me tombait sur les épaules. J'ai fini par faire un signe d'aquiescement de la tête.

— Viens, m'a-t-il répondu en me montrant un passage par où on accédait à l'intérieur de l'ancienne bâtisse dont il ne restait que les murs à ciel ouvert.

Je l'ai suivi.

Il regardait le sol. Je lui ai dit : « là ! » et j'ai jeté mon burnous sur la terre.

Il était devant moi, immobile, les yeux — ses yeux fous — fixés sur moi.

Je me suis approché de lui pour l'embrasser. Il n'a pas desserré les lèvres. Il s'est raidi, il a fait un pas en arrière et m'a dit en pointant son doigt vers le sol :

— COUCHE !

Le mot a claqué dans ma tête comme un coup de feu. Mon joli rêve de Monoprix a volé en éclat.

Tout ce qu'Hassan avait fait sortir de mon corps de désir, d'intensité amoureuse se rétractait. Je commençais à claquer des dents.

— Non, pas comme ça, lui ai-je répondu.

D'une vois plus pressante, Hassan a renouvelé sa sommation :

— KOUCHE !

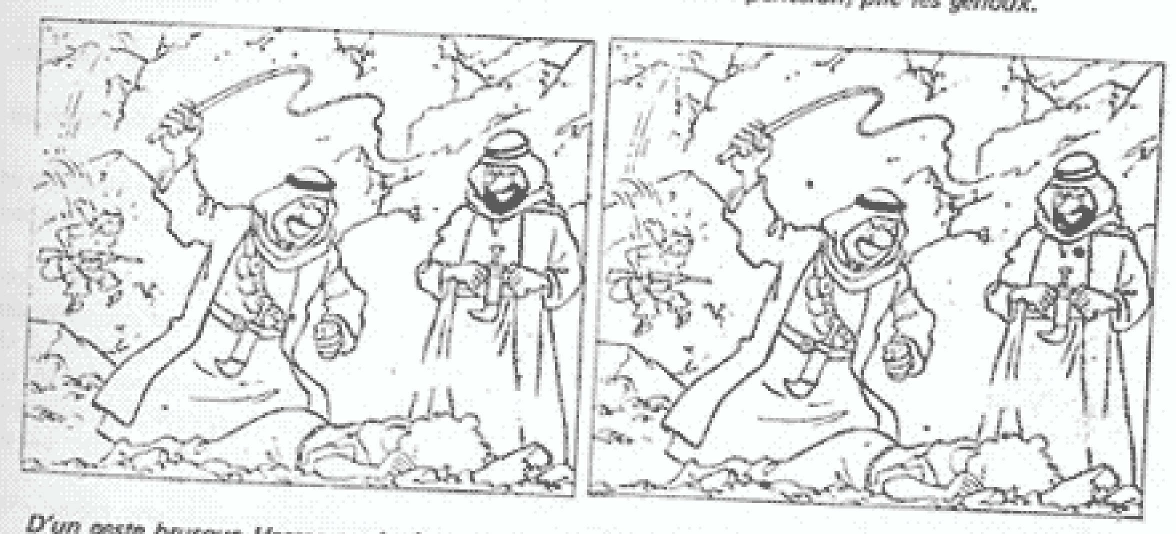
J'aurais pu foutre le camp, le laisser avec ses fantasmes, partir avec les miens.

Je suis resté là devant lui, les reins glacés. Ses yeux — ses yeux fous — plantés dans les miens, me fascinaient.

Je comprenais avec précision ce qu'ils avaient de « perçant », ce que ses regards avaient de « pénétrant ».

Sa queue énorme était braquée vers moi.

Comme un automate, j'ai défait ma braguette, baissé mon pantalon, plié les genoux.



D'un geste brusque Hassan a relevé sa gandourah. Il a craché dans sa main pour mouiller son gland. Il m'a soulevé le cul et s'est abattu sur moi.

Il me pénétrait avec brutalité, à grands coups de reins. Il me faisait mal, très mal. J'avais peur qu'il me déchire. J'ai crié, je lui ai dit d'y aller doucement.

Il n'entendait pas. Rien ne pouvait ralentir sa fureur. C'était la première fois que je me faisais enkuler.

Pourquoi avais-je cédé ? Pourquoi avais-je plié les genoux comme un chameau qui se couche ?

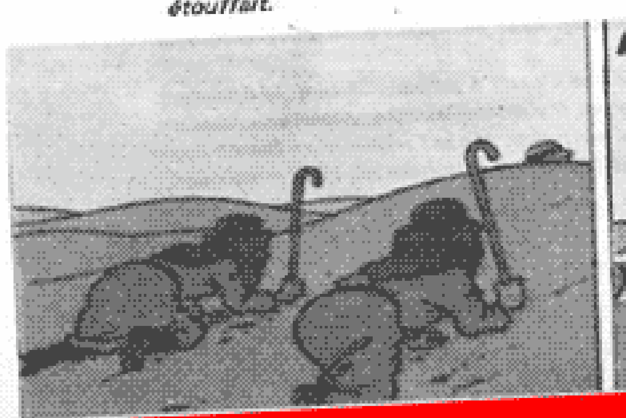
Hassan me défonçait et je n'entrevoyais pas la possibilité d'en tirer le moindre plaisir. Ce n'était pas du masochisme, mais de la complaisance, de la connerie.

Le souffle d'Hassan est devenu plus fort, plus saccadé. Comme c'était à prévoir, il avait la décharge rapide. Il a joui en poussant un cri rauque du fond de la gorge. Il a donné encore quelques coups de reins — le foutre adoucissait un peu le passage — et puis il s'est retiré. Il s'est relevé d'un bond, a remonté son froc, secoué son zob, refermé sa braguette, essuyé ses doigts et il est parti en me disant :

— Salam !

3 Milliards de pervers

Seul dans la chambre d'hôte de la maison d'Abderamane, roulé dans ma couverture, je n'arrivais
pas à dormir. Impossible d'arrêter le train des images de défaite qui défilaient dans ma tête. J'étais
dans la peau du vaincu. Je me sentais aux yeux d'Hassan humilié, ridicule, inférieur. Il m'avait dominé,
possédé, ravagé . . . J'avais donné tête baissée dans son piège.
Non, il n'était définitivement plus l'amant que j'avais cru voir. C'était un envoyé du prophète-
soldat, un rapace du désert.
Il était de la race des nomades conquérants qui avaient poussé jusqu'à Poitiers leurs expéditions, se-
mant sur leur chemin le meurtre, le viol, l'incendie.
Il était de la race de ceux qui ne savent jouir qu'en écrasant l'objet de leur désir, de la race fière et
cruelle de ceux qui ont subi l'humiliation coloniale et ne peuvent se laver de cette humiliation qu'en
humiliant l'ancien maître.
Hassan m'avait tout d'un coup renvoyé brutalement à mon statut inévitable de touriste français en-
voyage-d'agrément-dans-l'ancien-protectorat. Je ne pouvais pas être son frère, nous ne pouvions pas
être amants, fût-ce le temps d'une étreinte. Il ne pouvait me désirer et jouir « avec » moi qu'en me ré-
duisant à l'esclavage. J'étais nécessairement condamné à produire son plaisir de vainqueur ou de re-
vanchard. J'avais cru naïvement nouer avec lui une « idylle », Tityre et Corydon version mille et une
nuits revue par Pierre Loti et Havas-Voyage. Je me retrouvais en pleine guerre sainte. Ce n'était pas du
sperme, pas du foutre que j'avais dans le cul, mais de la purée d'histoire.
J'avais peur qu'il m'ait foutu la vérole, qu'il m'ait fait craquer l'anus tellement j'avais mal.
Je me suis levé pour me relaver avec un reste d'eau minérale.
Laurence d'Arabie, prisonnier des Turcs, avait payé de son cul sa fascination « très anglaise » pour
le désert et la légende arabe, j'avais payé du mien . . . quoi au juste ?
Que je le veuille ou non je parlais pour un Marocain la même langue que ce chien de Lyautey qui,
d'une main branlait de jeunes « indigènes » en uniforme d'opérette et de l'autre quadrillait, mâtait,
étouffait.







« 3 Milliards de pervers »



En m'enkulant comme il l'avait fait, Hassan avait voulu me faire expier la présence française au Maroc, expier la reconquête de l'Espagne, expier Poitiers. Le chef des envahisseurs sarrazins repoussé par Charles Martel s'appelait déjà Abderamane.

L'idée de le revoir le lendemain matin me semblait tout à coup impossible. Jamais je ne pourrais soutenir son regard. J'avais envie de fuir, de quitter à l'instant cette maison, cette oasis, ce désert, ce pays, ces gens chez qui je n'avais rien à faire, ces gens pour qui je ne serai jamais que l'oppresseur ou la proie en puissance, l'intrus . . .

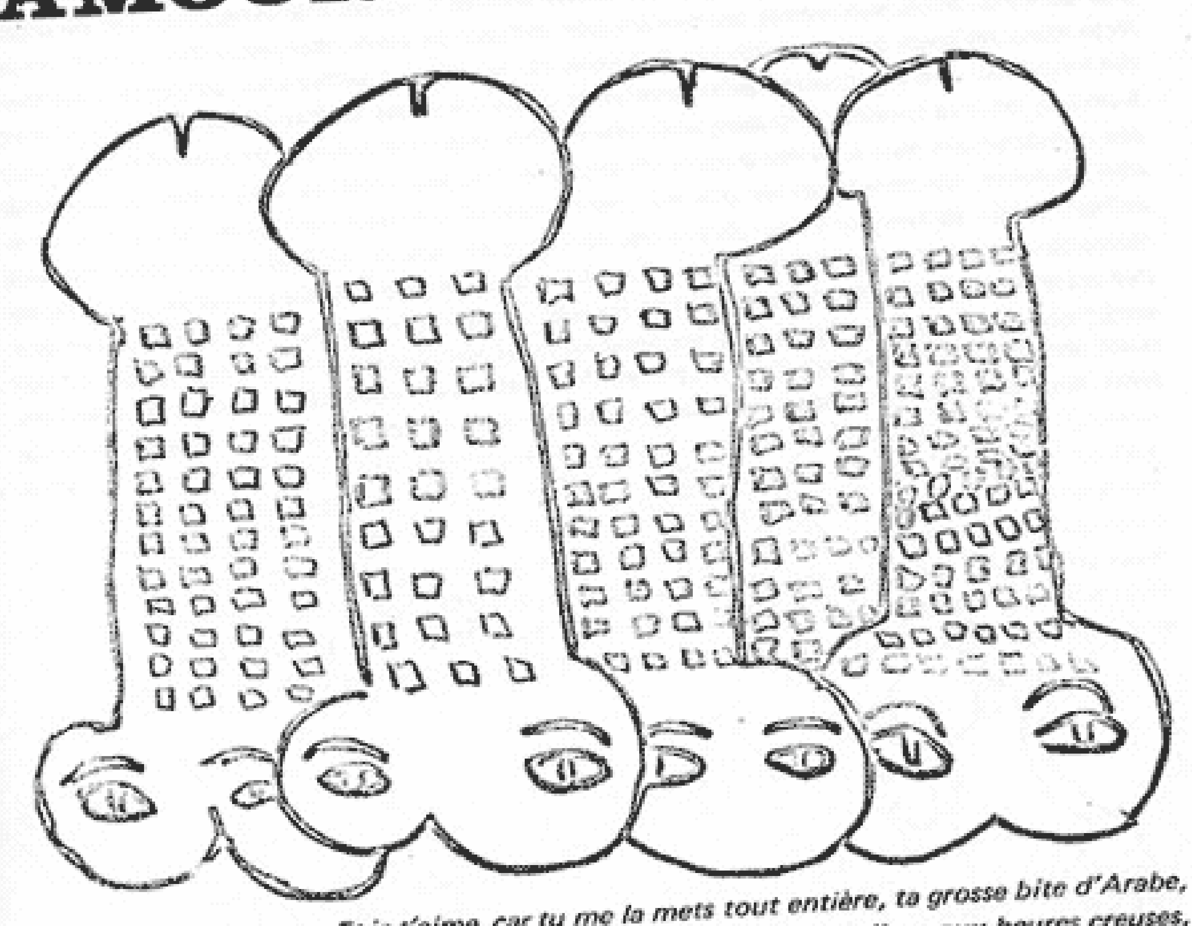
La petite crise de parano a continué un bon moment dans ma tête et puis, peu à peu, ça s'est calmé. J'avais moins mal au cul, je n'avais plus la vérole. J'ai éclaté de rire en pensant à l'histoire de l'arroseur arrosé et le sommeil m'a pris « le lourd sommeil sans rêve ».

Stéphane Mallarmé
Extrait de son recueil posthume
« Prose pour un dragueur »

3 Milliards de pervers.


LES MASTURBATIONS
03

AMOUR de H.L.M.



Mohamed me baise . . . Et je t'aime, car tu me la mets tout entière, ta grosse bite d'Arabe, qui m'a fait branler dans les mouchoirs, dans les trains de banlieue aux heures creuses, quand je draguais aux pissotières de la gare du Nord. Direction Sarcelles. Avec une halte aux tasses du coin, l'entrée, les femmes de service en blouse bleue, moqueuses, renifleuses de sperme d'hommes, nettoyeuses de branlettes rapides entre deux trains, et moi qui rentre, qui ai peur, le temps de sortir ma bite, de quinze ou soixante-cinq ans, avec les regards en coin, le coeur qui va exploser, tellement il claque contre les poumons et les cotes, les genoux qui dansent la tyrolienne, contre l'urinoir en ivoire blanc, « Chaffoteaux et compagnie », les mecs qui s'agglutinent autour et que je te branle, mon mec, sous les regards aux mégots, aux braguettes gonflantes, et que je te la sucerais bien ta queue, que je te lècherais le sperme dégoulinant, accroché aux lèvres, blanc, liquide,

3 Milliards de pervers.

presque transparent ou en grumaux gélatineux, comme des grains de riz, mais l'heure du train arrive, direction grands ensembles, Sarcelles, sans satyres, sans caves alléchantes aux bons vieux satyres qui déchirent les habits, déchiquettent la peau, baladent la bite, forcent la tête et les cheveux dans les grosses mains vigoureuses pour embrasser le sexe, prisonnier, esclave des brutes inexistantes des caves banlieusardes, et l'heure du dîner, avec la mère pas maquillée, aux grosses fesses molles, avec un slip venu d'un sac de linge sale porté à la blanchisseuse, au nez d'aigle, à l'oeil de verre, Bergeron Teinturier, où je jette dans les sacs, mes mouchoirs humides de la veille, à peine secs, à l'odeur d'adolescent vicieux. Les beefteacks bien gras dans la poêle et les baffes de la mère, la télé et Ivahnoé, pour se toucher la queue, avec discrétion, quand la mère et le père s'endorment, elle de bêtise, enfouie sous des années d'innocence, de pauvreté, de sens moral proné mais non respecté, de côtelettes de plus en plus épaisses, de rides de plus en plus pénibles à porter, et lui de fatigue saine de prolétaire devenant gradé, de deuxième classe devenu lieutenant, Ivahnoé avec la musique, à bas la vaisselle sale, les pantalons en tergal, don des cons au cul pétri de graisse, des oies gavées, la menotte qui tripote le petit bout, qui enfle, qui perce la flanelle, qui se montre tout rouge, quand la fermeture éclair se découd, éclate, se répand sur le tissu gris et de la salive, s'il vous plait, et on y va pour un petit tour de valsette dégoutante, dégoulinante, avec le souffle cassé, rompu, taché le



3 Milliards de pervers.

tissu gris comme une marque de lait sur la fermeture éclair touchée, vendue par la mercière catholique pratiquante et sans un cri de plaisir, pendant qu'ils s'endorment, les parents responsables, les monstres repugnants de la baisette du samedi soir allongés sur le canapé vert, enfouis, anéantis, détruits par leurs rêves de gros sous, de fric puant, de prostitution légale. Et j'essuie, j'étale le sperme télévision, le sperme Roger Moore sur le pantalon en flanelle gris et je triomphe, je suis vicieux sous leurs yeux fermés, sous leurs gueules béantes, leurs deux corps recroquevillés dans leur songe financier, j'éclate, je respire fort mais sans bruit comme au cours d'éducation physique du lycée, je suis le premier des branleurs, je me tripote pendant le sommeil des tuteurs, de la tutrice, béate, avachie dans sa graisse,du tuteur sûr de lui, récolteur des billets de dix mille balles à force de suées pénibles. L'honnêteté les assoupit. Le vice m'embellit. Je veux encore devant une glace sur pied longtemps, avec des châles de ma mère caresser ma bite, me gratter l'oignon, me saliver le cul, m'enfoncer un doigt, voir ma bouche s'entr'ouvrir, les lèvres rouges, ouvertes, jouisseuses et ma main qui branle rouge ma queue, les yeux brillants, me cracher au visage sur la glace, le sperme sur la glace, essuyer avec les serviettes aux bonnes odeurs d'Omo. L'angoisse des soirs, où enfermé dans ma chambre, ma main, refermée au centre du plaisir, la mère réapparaît, porteuse des plaies de l'humanité, salope simulatrice qui doit jouir avec la voisine, les longues après-midi, des femmes devenant gouines, des femmes seules découvrant le plaisir entre elles, au Touche-Pipi des H.L.M., des enfants à l'école, des hommes au bureau. « Et qu'est-ce que tu fais, je vais pas changer les draps tous les trois jours ! » Et se couper la main, l'acte sacré surpris, les étrangers, le père, la mère, le mouchoir croûteux, comme une chaîne de montagnes, vieilli deux jours sous l'oreiller, trésor secret des adolescents à la paluche exercée, aux doigts aiguisés, qui cèdent par faiblesse, par joie, par bonheur, quand le voile tombe et que les gémissements prolongés mais enfouis résonnent dans les chambres filiales.



3 Milliards de pervers

MASTURBATION(1)

Roland.-
On s'est aperçu, en confrontant nos expériences de masturbation avec Anne et Guy, que d'une part, au niveau des fantasmes qu'il peut y avoir à l'occasion de la masturbation, et d'autre part, au niveau de l'attitude qu'ont les gens en général vis-à-vis de la masturbation, il y a beaucoup de gens qui en parlent apparemment décontractés mais en fait ils n'arrivent jamais à exprimer les manières concrètes dont ils se masturbent, l'imagination délirante qu'on peut avoir en masturbation. Moi, personnellement, je me suis aperçu que ça a un pouvoir libératoire et qu'en même temps c'est une expérience agréable, érotique même, que de raconter les manières dont on se masturbait et dont on se masturbe toujours, soit pendant son adolescence, soit pendant sa post-adolescence. J'en ai discuté avec ma soeur qui, apparemment fait partie des 80 % des filles qui ne se sont pas masturbées. Alors que j'ai eu des jeux sexuels avec elle, quand elle était petite, jusqu'à dix ans à peu près et ensuite vers dix-onze ans elle a complètement arrêté jeux sexuels, masturbation, caresses, d'après ce qu'elle a dit, mais c'est intéressant au niveau du refoulement, parce que, apparemment, d'après la discussion avec Anne, ça semblait réel. La répression sexuelle qu'il y a inégalement, par rapport aux filles et aux garçons, commence dès l'âge de l'adolescence et en même temps, c'est important parce que quand moi j'ai réfléchi et exprimé mes fantasmes des méthodes que j'utilisais, que j'inventais, etc., je me suis aperçu que ça conditionnait toute ma vie sexuelle actuelle, que ça n'était pas quelque chose de totalement indépendant, quelque chose du passé que je pouvais éventuellement reproduire maintenant, mais ma vie sexuelle, c'est-à-dire mes rapports avec quelqu'un d'autre, sont toujours conditionnés par la manière dont j'ai commencé à vivre sexuellement, c'est-à-dire la masturbation. On s'est aperçu aussi qu'hétérosexuels hommes et hétéros femmes, homosexuels hommes et homosexuelles femmes, on a des expériences et des réactions, vis-à-vis à la fois du discours sur la masturbation et sur la pratique de la masturbation qui semblent un peu différents. C'est pour ça qu'on a pensé que c'était un truc intéressant, d'autant plus que, jamais personne n'en parle.

Pierre.-
Mais est-ce que quand tu t'es masturbé tu pensais toujours à des femmes ? Ou bien est-ce qu'il t'est arrivé de penser à des garçons ?

Roland.-
Ça dépend de la période. Quand j'étais adolescent ou pré-adolescent, j'ai eu des expériences homosexuelles et même des expériences homosexuelles complètes avec un mec qu'avait 20 ans, j'en avais 11 ou 12, même pas peut-être 9 ou 10. Y a eu des masturbations mutuelles, quand j'étais petit. Au niveau des rêves, je n'arrive pas à me souvenir ; si tu veux, c'étaient des caresses réciproques, comme ça arrive souvent chez les garçons et qui, après, sont refoulées. Par contre, je me rappelle que, effectivement, après, après que je n'aie plus eu de jeux sexuels avec les garçons, j'ai eu des rêves purement . .

Rémy.-
Des jeux sexuels ! Tu appelles ça des jeux sexuels !

Roland.-
Je trouve que le mot jeu est intéressant, ça sonne bien.

Jean-Pierre.-
Moi, j'aime bien ; ce n'est pas que ça, mais j'aime bien qu'il y ait aussi cette dimension avec quelqu'un qu'on aime bien on joue, on fait l'amour ensemble parce que l'on s'amuse bien ; il y a une autre dimension, l'inconnu, la peur, non, pas la peur, mais l'inconnu.

Rémy.-
Moi, je crois que la masturbation, c'est lié au manque, ma première expérience sexuelle, à 6 ou 7 ans, ça n'a pas été la masturbation. Quand j'étais très jeune, je suis allé dans la paille avec un gamin qui s'est mis sur moi, face à face.

Jean-Pierre.-
Faut s'entendre sur le mot masturbation, comment définir l'acte individuel, le plaisir solitaire, tu te masturbes, tu te branles tout seul, mais parce qu'il y a aussi une masturbation collective, ou à deux, ou à trois, on se masturbe l'un l'autre, etc. Est-ce de la masturbation ou est-ce faire l'amour ? Quand j'étais gosse, j'ai arrêté à 15 ans, mais quand j'avais 12, 13, 14 ans, au lycée, on se tripotait le soir, en attendant l'autobus ; y avait un chantier à côté et on se masturbait l'un l'autre.

Rémy.-
Ce n'est pas de la masturbation quand deux personnes jouissent ensemble.

Jean-Pierre.-
Y a toute une dimension des pratiques homosexuelles qui relève de la masturbation. Pour moi, c'est comme pour Rémy, je lie la masturbation à l'acte solitaire, et effectivement je ressens cela comme un manque, je fais ça parce que je ne peux pas faire autre chose.

Roland.-
Et maintenant ?

Jean-Pierre.-
Maintenant il est évident que quand j'ai commencé à me masturber à 9 ans, avant même d'éjaculer, orgasme à sec, c'était dingue, c'est peut-être les moments où j'ai joui le plus intensément, parce que c'était les premières fois et puis y avait rien qui venait soulager l'orgasme, y avait pas d'éjaculation, donc, ça durait plus longtemps. J'ai commencé à 9, 10 ans et pendant des années je me suis masturbé sans culpabilité sinon à l'égard des parents . . . En cachette, un petit piquant de peur et d'angoisse mais en même temps beaucoup de jouissance. A partir de 15 ans, j'étais catholique militant, j'étais reconverti, je suis rentré au séminaire, je continuais à me masturber, c'était une culpabilité énorme, la faute qui revenait sans arrêt, le cercle vicieux.

Pierre.-
On se masturbe beaucoup au séminaire ?

Jean-Pierre.-
Plutôt moins au séminaire qu'avant parce que là je me sentais coupable, je luttais contre. Mais maintenant je me masturbe beaucoup quand j'ai personne avec qui faire l'amour, un garçon ou une fille, un garçon de préférence, et j'en ai marre, ça me procure plus aucune jouissance, je suis tellement furieux d'en être réduit à me masturber que je n'ai qu'une hâte, que ça finisse le plus vite possible, pour

dormir, penser à autre chose et à la limite, la jouissance que j'en ai, elle est pas nulle, elle est quasiment nulle.

Rémy.-
Quand tu te masturbes, tu te représentes quelqu'un avec qui tu as couché ou alors quelqu'un avec qui tu as envie de coucher ?

Jean-Pierre.-
Pour moi, c'est pas suffisant, ça marche pas ; ça marche en feuilletant des trucs, des images excitantes.

Rémy.-
Mais c'est pareil, tu imagines tous les actes sexuels que tu peux faire avec eux, les baiser.

Jean-Pierre.-
Mais, y a pas encore longtemps, c'est ce que j'ai essayé, de me masturber effectivement, d'essayer le plus de raffinement que j'avais quand j'avais 13, 14 ans, je faisais durer le plaisir, y avait vraiment un plaisir très grand et, arrivé au bord de l'orgasme, j'arrêtais, je changeais de mouvement, je ralentissais pour repartir, ça pouvait durer très longtemps, peut-être cinq minutes, trente minutes, j'en sais rien, et j'essaie maintenant, j'ai essayé y a quelques mois de recommencer ça et j'y arrive plus.

Pierre.-
Moi, j'avoue que je me suis masturbé en fait assez tard, parce que j'avais 13 ans et que j'ai raté ma première expérience homosexuelle ; c'est ça qui est épouvantable, c'est que je suis resté fixé à cette image, qui était un très beau garçon, que j'avais rencontré dans une piscine à l'Etoile, et je me souviens que je m'étais imaginé tout ce que je pouvais faire avec lui sauf me faire enculer, c'est la seule chose que je n'ai pas imaginée, ça ne me venait pas à l'esprit, je me voyais la tête entre ses cuisses, et puis ce garçon, pour une histoire de connerie, j'avais un rhume, ma mère m'a interdit d'aller à la piscine, je croyais que j'allais le retrouver quinze jours plus tard, bien entendu j'ai attendu en vain et par la suite, c'est comme ça que quelque chose s'est mis en marche, un mécanisme, je me suis mis à regarder les garçons, j'ai dû découvrir les tasses entre temps, je ne me souviens pas très bien ; toujours est-il que je suis arrivé à me branler parce que je voyais des gens et que je n'osais pas les approcher, c'était vraiment du manque, et par la suite, quand j'avais un garçon, que je faisais quelque chose avec lui mais que ça n'allait pas très loin, eh ben, après, le soir, je faisais un peu comme Gide qui se branlait en se disant : « Mon Dieu, quel plaisir déjà j'ai obtenu ! » Je suis passé à une nouvelle phase, je me suis masturbé en utilisant certains instruments par derrière mais j'ai pas découvert les choses de la sodomie de cette façon là. Je les ai découvertes bien après, parce que j'ai eu quelqu'un dans ma vie, mais maintenant je sais comment je peux synchroniser des orgasmes qui viennent des deux côtés, ce qui est d'ailleurs une sorte de performance, mais j'y arrive. Je sais pas qui de vous a utilisé comme ça des instruments pour combiner les joies du devant et du derrière.

Jean-Pierre.-
Moi, non, vraiment, ça me fait chier ; utiliser des instruments, ça m'emmerde. Ça m'est arrivé de me masturber en me caressant, en m'enculant avec un doigt ou un truc de ce genre, avec mes mains si tu veux, mais avoir recours à un instrument, un vibromasseur . . .

Pierre.-
Ça remplace l'imagination.

Rémy.-
Moi, j'ai fait ça avant de me faire sodomiser, mais après, j'en ai jamais utilisé.

3 Milliards de pervers.

Pierre.-
Moi, il me faut des conditions idéales parce que j'ai eu quelque cinq ans dans ma vie, un Espagnol qui m'a pratiquement éduqué, qui m'a appris comment arriver à éprouver du plaisir et ça a mis le temps, eh bien, maintenant, je ne peux pas le faire avec n'importe qui ; je vois des gens qui le font dans les tasses, sur le quai Branly, n'importe où ; moi je ne peux pas le faire, il faut que ce soit dans une chambre avec quelqu'un que je connaisse ; j'ai l'impression d'abord de tout gâcher et ensuite j'éprouverais une douleur, un mécanisme de résistance que je ne pourrais pas surmonter, mais comme, par ailleurs, j'en éprouve le besoin, eh ben je le fais ; je me masturbe d'abord : l'imagination est plus restreinte, le corps fonctionne davantage dans ces conditions-là, c'est marrant, car autrement, se masturber devant des images pornos ou en se rappelant la dernière aventure qu'on a pu avoir en se disant : « Mon Dieu, sa queue, comme elle était bien, son torse, comme il était bien, ses fesses, comme elles étaient belles, la façon dont il me prenait dans ses bras etc. » un peu tout ce cinéma, et bien souvent, ça retombe, il faut recommencer. Mais alors quand on utilise un petit machin, on a plus besoin d'imaginer.

Roland.-
Il y a plusieurs problèmes. La masturbation en tant que masturbation solitaire, comme tu l'as décrit, c'est un plaisir d'un ordre différent ; Guy va jouir beaucoup plus de son corps, quand il se masturbe, quand il se caresse de diverses manières, c'est un truc qu'il aime bien retrouver, quelque chose par rapport à son adolescence mais c'est une expérience qu'il aime bien se procurer en dehors de tout manque.

Rémy.-
Oui, mais quand on se masturbe et quand on se caresse, on se caresse le mieux possible, c'est-à-dire qu'on voudrait être caressé comme on se caresse à deux ; autrement je ne peux pas jouir en m'imaginant que c'est moi qui me caresse, ça me fait débander tout de suite.

Pierre.-
Par contre moi, je me suis rendu compte que je suis arrivé au maximum de la jouissance, que lorsque j'ai eu cet ami et que j'ai appris par lui, à la suite de plusieurs répétitions, à jouir au moment où il jouissait en moi et en même temps je jouissais par dehors ; j'arrivais à cette synchronisation alors que, curieusement, il y avait plutôt une synthèse disjonctive et même disons totale. Il me pénétrait, j'éprouvais un plaisir anal mais devant c'était mort, et puis il est arrivé un moment où brusquement quelque chose se passait, ça se synchronisait et alors ça a été beaucoup plus fort et ça j'essaie de le retrouver seul, parce qu'avec d'autres j'arrive pas à le retrouver ; j'ai essayé parfois, une fois même, ça m'est arrivé avec un gars de la Ligue, nous avions un peu bu, c'était préférable dans ces conditions, mais lui, au moment où j'étais prêt vraiment, au moment où il commençait à entrer en moi, où je me sentais très bien et tout, et ben le malheureux, tout gars de la Ligue qu'il était, il a débandé et il s'est excusé, et moi, j'étais très malheureux parce que j'étais frustré comme jamais de ma vie j'ai pu l'être ; parce que j'éprouvais déjà un orgasme au niveau rectal, mais par la suite c'était vraiment zéro, je me suis refermé, et je ne peux le faire que seul tant que je n'ai pas retrouvé ces conditions affectives, mais, maintenant, j'éprouve un rien de plaisir à utiliser mon . . . mais bien entendu je préférerais un sexe d'homme plutôt que . . .

Jean-Pierre.-
Mais qu'est-ce que tu utilises ?

Pierre.-
J'utilise une espèce d'immense couteau, qui est fait pour couper le pain . . . On m'a raconté aussi que les goulots de bouteilles de Coca-Cola sont intéressants surtout quand on est bien dilaté, mais enfin j'avoue que c'est de la fantaisie.

Jean-Pierre.-
C'est marrant mais quand j'avais 14, 15 ans, j'avais l'impression d'avoir un plaisir total quand je me

3 Milliards de pervers

masturbais, alors que maintenant quand je le fais, je jouis très mal, alors que si c'est quelqu'un qui me masturbe, je jouis beaucoup mieux, c'est un plaisir plus intense, ça dépend, ya des fois où c'est mal fait.

Pierre.-
J'ai remarqué que les personnes très âgées sont parfois capables de vous procurer une jouissance en vous branlant, que les personnes qui sont plus jeunes ou de votre âge ne parviennent pas. Je ne sais pas si c'est le fait du désir qu'on est, qui fait qu'on est entre-choqué, jetés l'un contre l'autre, alors on est parfois très maladroits et j'ai remarqué qu'avec les personnes âgées elles savent, elles ont une grande finesse dans l'art de la masturbation de l'autre, qui est parfois quelque chose d'assez sublime, à la limite ; ceci expliquerait que certains adolescents aiment beaucoup les personnes âgées et n'osent pas le dire, mais ils aiment beaucoup avoir des rapports avec des personnes âgées parce qu'elles ont un art tout oriental et procurent à l'autre un maximum de plaisir dont elles tirent elles-mêmes un maximum de jouissance.

Rémy.-
Je crois que c'est le phénomène de faire l'amour qui fait qu'on fait jouir l'autre.

Roland.-
D'un autre côté, y en a qui ont envie de se masturber en dehors de tout manque ; dans un rapport à deux, il y a quelque chose que je n'ai jamais retrouvé, c'est un délire complet des sens au niveau de l'imagination, de la pratique, etc. que j'arriverais à atteindre dans la masturbation, quelque chose qui se libère.

Jean-Pierre.-
Mais tu y arrives encore ?

Roland
Non, non jamais.

Jean-Pierre.-
Faudrait savoir si c'est lié au fait que, à partir du moment où on a des partenaires sexuels, c'est-à-dire des rapports plus riches . . . A 14 ans, quand on se masturbe, on ressent pas ça comme un manque. Je ne me sentais pas en manque par rapport à une situation que j'aurais pu connaître ou même imaginer. Naturellement, quand je le fais, c'est en thème de manque, c'est pour ça que je n'arrive plus à jouir en me masturbant.

Roland.-
C'est peut-être autre chose aussi ; par rapport à l'adolescence on a fait une expérience sexuelle particulière, essentiellement la masturbation. J'ai l'impression que si le rapport à deux est plus riche, etc., c'est qu'au niveau de la sexualité, tout simplement en général, on s'est fait un peu casser, fait réprimer, dans le rapport à deux, par le monde extérieur, on est moins libre.

Pierre.-
Mais toi, quand tu te masturbais, tu te masturbais une seule fois ?

Roland.-
Oh, tu rigoles !

Pierre.-
Plusieurs fois d'affilée ?

3 Milliards de pervers.

Roland.-
Oh la la ! oui !

Pierre.-
Oui, moi aussi, c'est pareil.

Roland.-
J'étais capable de le faire toute la journée.

Pierre.-
Moi, trois, quatre fois de suite, jusqu'à ce que le liquide devienne tout comme de la bulle, et ça, je me souviens, j'étais capable de faire des trucs jusqu'à se sucer soi-même.

Jean-Pierre.-
Un de mes fantasmes, c'est d'y arriver.

Pierre.-
Moi, j'y suis arrivé en me renversant en arrière et je me suçais moi-même. J'ai commencé à 13 ans et je l'ai fait pendant des années jusqu'au jour où ça a grossi un peu ici (montrant son ventre) et ça n'était plus possible, mais à l'âge de 20 ans j'y arrivais encore tellement j'étais souple.

Roland.
Moi j'y suis arrivé, mais c'est decevant.

Pierre.-
Oh, je sais pas, ça provoque un charme quand même. C'est la rencontre du fantasme avec la réalité ; l'art de récupérer toute sa propre production, c'est merveilleux !

Roland.-
Par exemple, les fantasmes qu'on avait quand on se masturbait, c'est-à-dire retrouver les fantasmes de son adolescence, faut voir dans quelle mesure on les accepte, parce qu'on les a toujours, souvent en tant que fantasmes, dans les pratiques sexuelles qu'on a actuellement à deux, on continue à les avoir ; j'ai l'impression qu'il y a une attitude différente, je sais pas, moi, par exemple, je me suis souvenu de mes fantasmes, j'en avais discuté avec une fille avec qui j'avais fait l'amour plusieurs fois, on a parlé de nos fantasmes de masturbation, ça nous a donné envie de nous masturber mutuellement et, en plus, ça nous a donné envie de réaliser nos fantasmes, par exemple, j'avais le fantasme de faire l'amour avec une fille debout, on a fait l'amour debout, alors, là aussi, ça a été la déception. Elle, elle avait un fantasme de viol, bon alors, j'ai fait la comédie du viol, avec violence, sans que ce soit quand même trop violent, ça a été la déception pour elle aussi.

Pierre.-
Moi, c'est drôle, quand j'ai réalisé des fantasmes et quand j'y repense, ils sont amplifiés. Par exemple, moi, j'avais deux fantasmes, celui de faire l'amour avec quelqu'un dans une baignoire, je l'ai réalisé avec un gars que j'ai rencontré à Saint-Germain, et j'avais le fantasme de lui lécher avec humilité les pieds. Vraiment ce fantasme me hantait depuis ma quatorzième année, je réalise ce fantasme mais après, j'avais encore envie de le réaliser, et maintenant, quand j'y pense, j'en jubile encore. Je lui ai pas dit que c'était mon fantasme, je lui ai dit simplement : « Tiens, si on faisait ça ? » ; j'ai fait celui qui voulait faire ça comme une fantaisie, en passant. Toi, Roland, c'est peut-être justement à cause de la manière dont tu l'as fait que tout s'est écroulé. Je sens très bien que je ne veux pas dire à quelqu'un j'ai tel fantasme, permettez-moi de le réaliser, parce qu'aussitôt mon fantasme foutrait le camp. Et j'ai eu plusieurs fois, par la suite, l'histoire avec les pieds, le gars, il se sentait, mais je lui disais pas, d'abord je n'aurais pas osé le dire à quelqu'un, parce que je trouvais tellement ridicule de dire : j'ai

envie de vous baiser avec humilité les pieds. De toute façon on est infesté par toute une idéologie qu'on dit libératrice, du genre « confie-moi tes trucs à demi refoulés que je t'aide à les réaliser » et puis, finalement, les trucs ils foutent le camp et y a plus rien.

Rémy.-
Moi, je pense à des filles quand je me masturbe.

Jean-Pierre.
Moi, je me rappelle pas des fantasmes que j'avais à 13, 14 ans. Je prenais un bouquin de Boris Vian dans la bibliothèque de mes parents et quand ils étaient pas là je me masturbais en lisant ; c'était un bouquin hétéro ; y a pas de problèmes, on aime bien aussi se masturber devant une glace, tout nu, et essayer de voir le moment où on jouit. Mais maintenant je ressens la masturbation comme la misère.

Roland.-
Pour en revenir au problème du fantasme, moi, je sais d'où vient ce fantasme de faire l'amour avec une fille, comme ça, debout, c'est que quand j'étais petit, j'ai mis la main sur un bouquin et dans ce bouquin, y avait la description d'un mec qui faisait l'amour de cette manière avec une bonne, et je l'ai tellement lu en me masturbant, que ça m'était resté dans la tête.

Pierre.-
Je me souviens d'un bouquin de Zola, y avait une scène qui m'avait énormément plu et je me suis branlé bien des fois en y pensant, c'était dans « La Bête Humaine », cet homme était tueur ; y avait ça et Genet, alors ça, Genet, je me suis pâmé, le coup des jeunes dans les prisons, que les plus durs forcent à s'agenouiller, à leur lécher les pieds, ça c'était un truc, moi qui avais déjà ce fantasme. Ça a été la rencontre de quelque chose, j'ai cherché à rencontrer des hommes comme ça pour faire l'amour, pour m'humilier devant eux, pour être la servante du Seigneur. Je me rends compte que j'ai des fantasmes très anciens, à 4 ans, avec les pieds d'un charbonnier . . .

Roland.
En plus, tu les retrouves apparemment, dans les relations sexuelles que t'as avec quelqu'un d'autre.

Pierre.-
Oui, quand j'étais avec mon ami, il savait très bien, et il me facilitait le baisement du pied . . .

Roland.-
Dans une relation à deux, on a un peu trop tendance à verbaliser plein de choses, à communiquer des choses qui sont incommunicables, ce qui fait que ça gâche un peu, tandis que dans la masturbation y a jamais de problème.

Jean-Pierre.-
Oui, mais il y a le problème que tu es seul et savoir si tu as envie d'être seul ou pas . . . Pendant des années, j'ai été seul, j'ai commencé à faire l'amour très tard, à 25 ans ; pour moi, la solitude c'est une déchéance parce que j'ai l'impression de revenir au stade antérieur, où je ne connaissais personne, où j'étais coincé, où je n'avais que la masturbation.

Pierre.-
Tu vois, tout à l'heure, j'ai fait beaucoup l'éloge des tasses, mais j'ai tellement vu autour de moi, des gens et moi-même, si misérables, se masturber comme ça, en attendant que quelqu'un vienne, et quand quelqu'un vient regardant, c'est en général des gens qu'on a vu traîner le soir précédent . . . Quand on en a marre, on se branle, il vous branle, mais c'est tellement pénible, alors parfois on préfère la masturbation tout seul : je vais me donner mon petit plaisir comme ça, d'une part j'ai pas de problèmes, c'est peut-être très bourgeois, je sais maintenant me donner du plaisir en combinant deux

3 Milliards de pervers

types de plaisir différents ; je réalise mon petit machin, je m'envole en l'air. Très souvent, dans les tasses, on revoit des gens avec qui on a pas envie de refaire l'amour, si on l'a déjà fait, mais il est deux heures du matin, il fait froid, la tasse est dans un endroit complètement vide, y a personne, y a un type qui vient, bon, alors ça devient quelque chose de mécanique, sans vrai désir, le vrai désir est parti, il flotte, on est ailleurs, on pense à quelqu'un d'autre en branlant quelqu'un ; je crois que c'est la pire forme de masturbation, alors là, franchement, j'avoue que je préfère la solitude à ça. Et je crois que nous, les homosexuels, on y est trop souvent condamnés, on y est plus sensibles parce que la possibilité de faire très rapidement quelque chose avec quelqu'un d'autre est beaucoup plus visible. Y a beaucoup d'hétéros qui m'ont fait des confidences et le problème ne se pose pas de cette façon-là, y a pas la proximité d'un plaisir qui s'offre pour se dérober tout de suite et puis aboutir à quelque chose de sinistre ; c'est tellement fragmenté et cloisonné qu'il y a même pas la tasse. Un hétéro se dit que, quand un homosexuel va à la tasse, il a déjà tout entre les mains, il peut tout de suite toucher le sexe qui lui plait, embrasser un garçon, c'est vrai, combien de fois des hétéros ont pu voir, dans une tasse, deux garçons qui se caressaient et qui, au comble de l'extase, se foutaient éperdument de la présence d'un tiers ?

Jean-Pierre.-
Tu crois que c'est si facile que ça ?

Pierre.-
Non, mais si l'hétéro est intelligent et qu'il se met à réfléchir, sans phénomène de résistance contre l'homosexualité, il peut se dire : quelle chance ils ont, par rapport à moi !

Roland.-
C'est pas vrai !

Jean-Pierre.-
C'est pas vrai, non, mais je me dirais : les pauvres mecs, ils ont même pas une piaule pour aller faire l'amour.

Roland.-
Moi, dans une tasse, y a un mec qui m'a dragué, eh ben j'étais triste pour lui, vraiment, je savais pas quoi lui dire : « au revoir, passez une bonne soirée » . . . Je m'excuse, j'avais pas du tout envie d'aller avec lui.

Pierre.-
C'est vrai, c'est un autre problème.

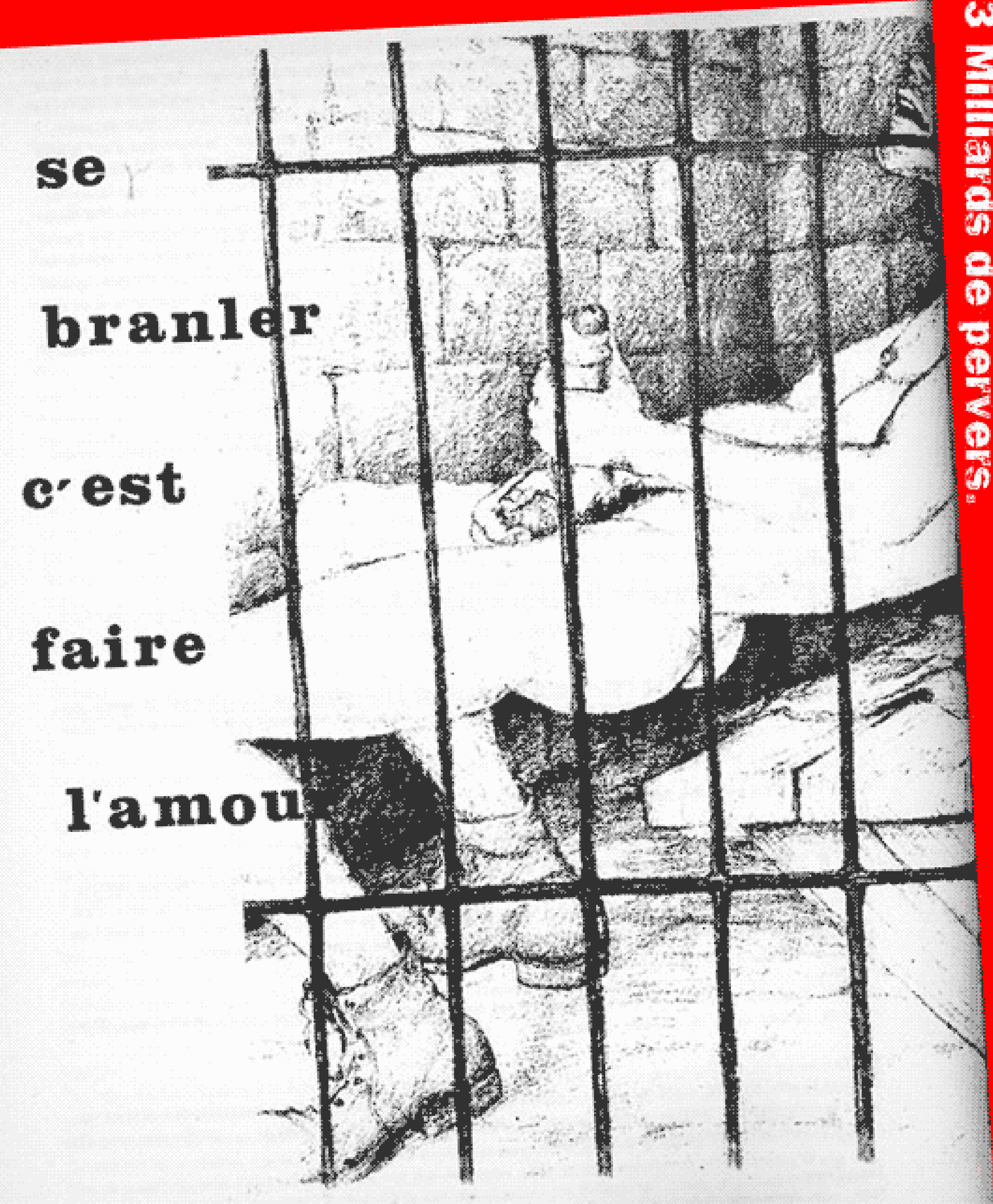
Roland.-
Mais je crois, Pierre, que ce que tu as dit des hétéros dans une tasse, c'est des gens vraiment particuliers qui peuvent tenir un langage comme ça, parce que c'est tellement insatisfaisant, tu vois, c'est vraiment un service mutuel qu'on se rend, c'est comme ça que je le vois de l'extérieur, c'est triste ! Je rencontrerais une fille comme ça, j'aurais vraiment rien envie de faire avec elle, tu vois.

Rémy.-
Je suis d'accord avec Pierre, dans le sens où les hétérosexuels peuvent dire : « Au moins, eux,ils le font là, ils ont envie de le faire, ils le font ».

Pierre.-
Ce que je voulais dire, c'est que dans l'esprit de certains hétérosexuels, les homosexuels ont tout de suite la possibilité de mettre la main sur ce qui leur plait, quitte après, d'ailleurs . . . tandis que pour l'hétéro, c'est un système compliqué de drague.

Jean-Pierre.-
Non, non, dans mon parc, y a pas que des pédés qui draguent.

3 Milliards de pervers



Participants : Anne, Guy, Gilles, Patrice, Pierre, Roland.

3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

MASTURBATION (2)

Guy.-

Je voudrais parler à propos de la bande sur la masturbation. Il me semblait, à l'écoute, que tout le monde était implicitement d'accord, à la suite de ce que disait Rémi notamment, sur l'idée suivante : que la masturbation était due au fait que l'on couchait avec d'autres mecs, donc on était frustré, donc on avait besoin physiquement d'éprouver un orgasme, donc on se masturbait . . . Or, ça, ça me paraît monstrueux. Les gens qui disent ça ne sont pas des hypocrites, je ne dis pas ça. Quand on se branle, c'est toujours sur des images, à l'âge qu'on a atteint aujourd'hui. Cela dit, est-ce une nécessité ? Je ne crois pas. En plus, je ne suis pas sûr que se branler sur des images soit équivalent à se branler sur quelqu'un qui est absent, et auquel on voudrait faire ce qu'on est en train de faire dans notre fantasme. Par ailleurs, plus ça va, plus je suis persuadé que la honte de la masturbation provient uniquement de l'idée qu'on se fait de la chose ; je veux dire que l'on croit que si on se branle, c'est qu'on a pas trouvé quelqu'un. En d'autres termes : si on se masturbe, on pense que c'est parce qu'on a pas réussi à plaire assez à quelqu'un pour coucher avec. La honte de la masturbation serait donc due à deux trucs : 1) si je me branle, c'est faute d'avoir un mec dans mes bras, parce que j'ai pas su lui plaire, etc., 2)- (chose vachement vraie au lycée, pas seulement chez les homosexuels) : on ne dit pas qu'on se branle, parce que le fait celui-là seul qui est incapable de lever une nana. Tous les mecs se branlent. L'hypocrisie provient d'abord de ce que tout le monde, parmi les types, se masturbe au lycée ; ça n'est pas une expérience exceptionnelle, et quoiqu'il en soit ainsi, dès le lycée, dans les relations de camaraderie, on en parle pas, sauf si on se branle ensemble à deux. On en parle pas parce que ça sous-entend pour les gens le fait d'être incapable de coucher avec les autres, donc de les draguer . . . En fait, tout le monde se branle, il faut le dire, et c'est une activité autonome, pas du tout à hiérarchiser, c'est pas à considérer comme inférieur à des activités hétérosexuelles. C'est la première expérience sexuelle de chacun de nous. Je pense du moins. S'il y a ici des gens pour lesquels ça n'est pas vrai, ils le diront . . .

Pierre.-

Presque la première.

Guy.-

Comment pourrait-elle ne pas être la première ?

Pierre.-

Mais pour toi c'est pas une expérience sexuelle lorsqu'à douze ans on embrasse passionnément un garçon ? — sur la joue d'ailleurs.

Guy.-

D'accord. On a des expériences sexuelles dès les six mois et tout ça. Mais je parle d'un truc précis : la première fois qu'on bande et qu'on éjacule, c'est considéré, qu'on le veuille ou non, que c'est ça l'acte sexuel le premier. Tout le monde qui nous entoure le dit. Mais c'est vrai, on peut dire aujourd'hui aussi que têter le sein, c'est un acte sexuel . . . Mais c'est vrai que la masturbation, pour nous, ça a compté. Moi, je me branle d'ailleurs beaucoup, j'aime bien ça et plus ça va moins je vois pourquoi je me dirais : il faut pas se branler, soit parce que ça m'épargne d'avoir à chercher des gens pour coucher.. Je n'y crois qu'à moitié, même si c'est vrai. Si on a envie de rencontrer des gens pour coucher, c'est pas parce qu'on s'est masturbé avant qu'on ne le désirera pas. Il m'est bien arrivé de me branler deux heures avant d'aller draguer.

3 Milliards de pervers

Pierre.-

Il m'est arrivé de me branler deux heures après avoir fait l'amour avec un garçon tellement le plaisir que j'avais reçu de lui me restait à l'esprit. Et alors, j'ai recommencé une, deux, trois fois.

Patrice.-

Tout dépend de la satisfaction aussi que tu avais eue avec lui.



Guy.-

Ça ne veut rien dire, la satisfaction.

LA CONCORDANCE DES TEMPS

Pierre.-

Il y a une chose de vrai dans ce que dit Patrice : avant que je pratique le rapport sodomitique, les relations homosexuelles n'étaient jamais complètement satisfaisantes. Et il fallait que je revienne après là-dessus. Il y avait aussi chez moi une grande activité fantasmatique. Et je devais revenir là-dessus, revivre mes rapports parfois même trois, quatre fois. C'est la grande trouée sodomitique qui a rompu ce blocage. Ce fut d'ailleurs une révélation comme Thérèse d'Avila avec ses extases mystiques, quand elle est baisée par la verge du Christ.

Guy.-

Pierre, tu disais assez bien : d'une part, tu te fais enculer et d'autre part tu te masturbes : ce sont deux activités séparées. Donc, tout le problème que tu as pendant tout un temps, c'est : comment combiner les deux activités ; comment être enculé et jouir en même temps, etc. En fait, c'est pas un problème ...

Patrice.-

Moi, j'aime bien me faire enculer d'abord et ensuite jouir avec le mec . . . me branler en présence de lui, à côté.

Pierre.-

Moi, j'aime bien jouir quand lui est au fond de moi et que je le sente. Et si j'arrive à jouir quand il décharge en moi, c'est ...

Guy.-

C'est ça qui n'est pas marrant. Cette histoire : si j'arrive à jouir ...

Pierre.-

Une chose très importante : il ne faut pas y penser. On doit perdre le « sentiment » qu'on possède un sexe particulier. Moi, je m'en suis rendu compte. Lorsque je pensais : vais-je jouir ou pas, dans quel état se trouve ma bitte, eh bien à ce moment-là, effectivement, ma bitte, elle répondait par la négative. Et lorsque je n'y pensais plus, c'est à ce moment-là que se produisait l'extase, la divine extase, j'étais plus moi-même. C'est ce moment-là que je recherche.

Gilles.-

Ce que tu disais sur la masturbation, à notre âge, la vie religieuse, c'est fait pour combler un manque. Moi si je suis honnête à propos de la masturbation, au début, le problème pour moi de trouver des gens, c'était très irritant. Mais après, il y avait une activité masturbatoire, un secteur masturbatoire indépendant de tout manque. En plus, mes fantasmes sont beaucoup plus libres . . . Mais il y a un

3 Milliards de pervers

autre problème : la masturbation est associée aussi à une question de cohérence technique entre les activités de chacun des deux partenaires . . . On connaît tous un seuil de rupture. Moi, j'éprouve une exaspération entre le moment où le mec éjacule et moi.

Guy et Anna.-

Mais c'est le même problème pour les femmes !

Pierre.-

Eh bien ! justement, quand une femme se branle, qu'est-ce qui se passe ? Je voudrais comparer les orgasmes que toi, Anna, tu as et les orgasmes que j'ai quand je me fais enculer et puis que je me branle. J'ai des orgasmes rectaux.

Anna.-

Moi aussi, tu sais . . .

Patrice.-

En quoi ça peut être intéressant cette comparaison ? C'est du voyeurisme.

Anna.-

Une chose : la concordance des temps dont tu parlais, c'est vrai que c'est vachement important pour les femmes. Celles-ci dans le langage populaire sont lentes à jouir, etc. Parce que, effectivement, au niveau du vagin, la jouissance arrive très, très tard, par rapport à la jouissance des mecs. Donc, très souvent les victimes sont les dindons de la farce ! Autre problème : la jouissance clitoridienne pour une hétéro n'existe souvent pas, car les mecs veulent l'ignorer. Et se branler, c'est un problème qui se pose beaucoup plus par rapport au clitoris qu'au vagin.



Guy.-

Il y a une difficulté pour le type à te mettre la main au clitoris quand il te baise, je suppose ?

Anna.-

Ça peut se faire. Ça dépend comment il te baise. Cela dit, il y a des mecs qui ne peuvent pas le supporter et d'autres qui l'acceptent.

Pierre.-

Ça prouve au moins une chose, ce qui vient d'être dit : le rapport hétérosexuel ne va pas de soi.

3 Milliards de pervers

SE BRANLER, C'EST FAIRE L'AMOUR

Gilles.-

Moi ce qui me frappe, c'est ce réinvestissement constant du manque. On dit : la masturbation est honteuse, ça n'est pas bien, c'est à nouveau culpabilisé par une histoire de manque . . . Après, on dit : la masturbation c'est très bien quand on est tout seul, elle a son sens autonome, mais quand on est à deux, ajoute-t-on, la masturbation c'est mal. Il y a donc trois niveaux de culpabilisation.

Guy.-

C'est vrai. Je ne suis plus culpabilisé quand je me branle tout seul. Mais je le suis encore quand quelqu'un me baise.

Gilles.-

Tu vois : on n'arrive pas à liquider la culpabilisation.

Roland.-

L'autre fois, au cours du débat, ce qui me gênait, c'était l'histoire du manque. J'ai essayé de l'exprimer en disant : quand je me masturbais, que c'était ma seule activité érotique, j'arrivais à atteindre des états de délire à tous les niveaux, ce que je n'ai plus jamais trouvé autrement. Autre chose qui est aussi vachement importante chez les hommes : la masturbation à sec, sans éjaculation. Il y a une période pré-adolescente où tu te branles sans aboutir à une éjaculation. C'est réellement fantastique. Tu restes pantelant. Après, quand tu te masturbes beaucoup, il y a des moments où ...



Guy.-

Mais tu es un cas ! (rires)

Roland.-

Tu arrives à une érection.

Guy.-

Tu te branles avec la main et tu ne jouis pas ?

Roland.-

Si . . . tu jouis, mais tu n'éjacules pas.

Guy.-

C'est assez étonnant !

Roland

Ce qui se produit aussi (et l'autre jour, on ne l'a pas dit non plus à mon avis) : quand tu te masturbes, c'est une activité satisfaisante (pour un homme), et vachement . . . toi, Pierre, tu l'as exprimé pour les vieillards qui s'y connaissent mais c'est pas suffisant. Moi, quand je me masturbais, je m'en aperçois maintenant quand je fais l'amour avec une femme, j'étais capable de contenir mes propres orgasmes, en changeant la manière de me caresser. A un moment, je sentais qu'il fallait que je modifie la manière, ça resterait agréable, simplement le « hic » de l'orgasme était retardé. Quand je me masturbais,

3 Milliards de pervers.

moi tout seul, c'était tout à fait naturel. Après, j'ai médité là-dessus. C'est l'ambiance de répression
sexuelle qui t'y amène. Quand je faisais l'amour avec une fille, je faisais de la « technique », c'est-à-dire
de retarder la jouissance en y pensant.

Pierre.-

Tu pensais à toi en tant que sujet.

Roland.-

Voilà. Je me suis aperçu peu à peu en cherchant d'abord mon propre plaisir (retarder l'orgasme de la
même manière) : en variant la manière de faire bouger mon corps),ça revenait exactement au même.
C'est pour ça que je pense : se branler tout seul, là-dessus c'était net l'autre jour, c'est déjà faire l'a-
mour. Dire se branler tout seul, c'est se masturber, le faire à deux, c'est plus se masturber, se branler
à trois, c'est . . . Je ne suis pas d'accord : ça, c'est de la répression sexuelle. Se branler, c'est faire l'a-
mour. C'est d'abord avec toi que tu fais l'amour et tu donnes du plaisir à quelqu'un dans la mesure
où tu t'en donnes à toi. Moi, c'est ce que j'ai remarqué. Quand je fais l'amour avec une femme et que
je me donne le maximum de plaisir et qu'elle a aussi le maximum de plaisir, c'est quand je ne pense
plus qu'érotiquement : changer de mouvement, modifier les contacts de nos deux corps, pour avoir
plus de plaisir, alors l'orgasme est retardé automatiquement, c'est bien.

Pierre.-

Je voudrais revenir sur un point : quand tu fais l'amour avec quelqu'un et que tu te fais baiser, que tu
sais ce qu'il faut faire (tu le sens), tu te rends compte d'un truc : à partir du moment où tu n'as plus
conscience de ce que tu es toi-même, d'avoir une bitte, etc., où tu n'es plus qu'un réceptacle, un lieu
où tu reçois, où il se passe quelque chose, à ce moment-là (qu'il faut pas chercher en plus), que véri-
tablement tu es envahi par le plaisir, comme un océan : tu vas envahir,si tu veux,une plage. Tu n'es plus
qu'un frémissement, c'est ça qui, moi, m'intéresse. Maintenant, pour tout dire sur la masturbation, je
préfère me branler seul avec l'aide d'un objet (que d'ailleurs mon anus connaît fort bien), plutôt que
de me faire enculer par n'importe qui, n'importe où, dans de mauvaises conditions. Je veux tout har-
moniser, tout calculer et je sais à peu près quel orgasme j'aurai.

Anna.-

Mais ça n'est pas drôle de savoir à l'avance quel orgasme j'aurai !

Gilles.-

Il y a un point de vue sécurisant, inquiétant dans ton histoire !

Guy.-

Nouvelle culpabilisation : la masturbation c'est sécurisant !

Roland.-

Après le premier débat, j'y reviens, moi je me suis dit : ça colle pas. Je ne suis pas en état de manque dans la période actuelle, comme on pourrait le caricaturer. Et je me suis dit : je vais me masturber pour essayer d'en tirer le maximum de plaisir, bien que je ne sois pas dans l'état de manque. Tu vois : j'ai fait l'amour avec une fille, que je me masturbe ou pas, c'était complètement en dehors. J'avais envie de me masturber pour me masturber, pour voir si c'était en rapport au manque. Je me suis branlé. C'était très bien. Or ce débat, au lieu d'être libérateur était vachement répressif.

3 Milliards de pervers

TU TE SENS POUSSER DES ORGANES



Schéma des évolutions du pseudo-hermaphrodisme féminin. V : vessie. Va : vagin. O : ovaires. T : prostate C : clitoris. U : urètre P : phallus péno-clitoridien.

Anna.-

Ce qui me paraît vachement intéressant, ce sont les images de manque qu'on véhicule . . . par exemple, en ce qui nous concerne, elles sont pas liées à l'apparence sexuelle que je peux être d'une femme, très souvent, j'ai envie d'être mec, quand je me masturbe, ou bien même de passer d'une position sexuelle à une autre, de passer de l'homme à la femme, de pénis à vagin, etc., d'être une lesbienne. Effectivement, dans un rapport avec une personne précise, tu ne peux pas vivre comme ça. D'où, une positivité très grande de la masturbation par rapport à ça. Et justement, aussi, une jouissance au niveau physique . . . pour ce qui me regarde en tout cas, il y a dans les rapports homo ou hétérosexuels une espèce de fixation par l'autre dans mon apparence sexuelle, ce qui me glace.

Guy.-

En me masturbant, j'ai pu penser à des trucs (que j'ai réalisés après), mais je me suis d'abord branlé un certain temps en me les représentant. Donc, si je ne m'étais pas masturbé, je n'aurais peut-être pas eu l'idée jamais de les réaliser. Donc, non seulement c'est pas vrai qu'on se masturbe sur des fantasmes de manque, mais en plus c'est faux de dire que ceux-là ne sont pas productifs. Le problème n'est pas de se masturber même sans fantasme. C'est que . . . je me suis dit pendant un temps, c'est con de se branler sur une image de quelque chose ou à partir d'une histoire que tu te racontes. En plus, ça n'est pas vrai que ce soit con. Ça peut être intéressant. Et ça peut te donner des tas d'idées.

Anna.-

Ce n'est même pas ça. Tu te sens pousser des organes supplémentaires. Ton propre corps, tu le vis complètement transformé dans la masturbation, alors que le regard de l'autre dans le rapport hétérosexuel ou homosexuel . . .

Guy.-

Tu te prends comme une entité, ça c'est sûr. La masturbation c'est vraiment très partiel, tu peux imaginer vraiment un truc très précis.

Patrice.-

Je ne comprends pas ce que ça veut dire : un organe qui pousse ?

Anna.-

Pour une femme, ça peut être que tu possèdes une bitte et que tu la perds.

Pierre.-

Tu as des fantasmes comme ça ? C'est fou ce qu'on est marqué par l'univers phallique !

Anna.-

C'est sûr !

3 Milliards de pervers

Guy.-

Qu'on soit marqué ou non, c'est pas le problème. Tu peux t'inventer un clitoris. Moi pas. Je ne peux pas me l'imaginer.

Pierre.-

Moi j'ai envie vraiment de sortir de cet univers phallique et que je le considère comme une aliénation. Je me suis rendu compte que si, pendant des années, je ne m'étais jamais fait enculer, c'est parce que tout simplement, je prêtais trop d'attention à la bitte des gens. Je veux dire que se faire enculer, c'est sortir de l'univers phallique et c'est merveilleux.

Anna.-

Moi qui ai des fantasmes d'enculage ou de rapports entre pédés, moi, tu comprends, il y a des choses que je sais par rapport aux pédés qui vraiment me font chier, c'est que j'ai pas de bitte pour les enculer . . ! Bon. Je rêve que je me fais enculer. Mais il y a une chose dans le rapport homo ou hétéro avec un homme, une chose qui manque, c'est la relation de réciprocité.



Guy.-

Si tu trouves une bitte, tu pourras m'enculer.

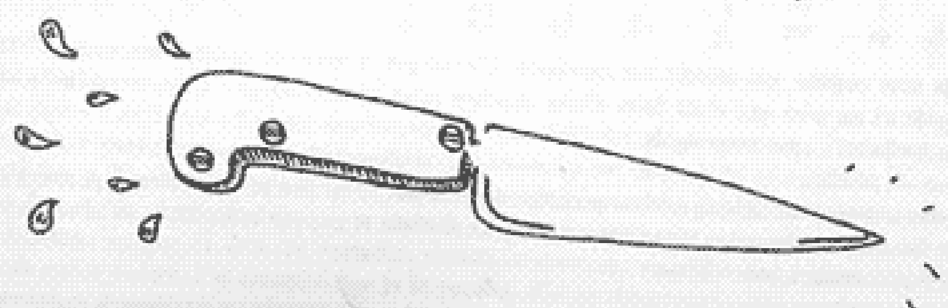
Pierre.-

La seule chose qui me gêne chez les femmes : le vagin. Quand j'ai appris l'existence du clitoris, je me suis dit : quelle merveille !
(rire général)

C'EST FANTASTIQUE LE NOMBRE D'OBJETS

Guy.-

Dans une discussion, Pierre, tu parlais du couteau de cuisine, tu te rappelles. C'est fantastique le nombre d'objets avec lesquels on s'est masturbé (je parle de la masturbation anale), c'est vraiment une érotisation de tous les objets, tu as vraiment un regard différent quand tu entres dans une pièce, en cherchant l'objet que tu mettras dans le cul, ça érotise vachement les objets qu'il y a.



3 Milliards de pervers

Anna.-

Moi, j'ai essayé, je ne supporte pas tellement . . .

Patrice.-

Même avec un doigt, ça me fait chier !

Pierre.-

Et avec les deux doigts ? C'est beaucoup mieux !

Guy.-

Moi, j'ai mis toute la main une fois dans le cul d'un type.

Roland.-

Dès que vous parlez d'objets, j'ai une écoute complètement différente. Je me sens complètement en dehors . . .

Patrice.-

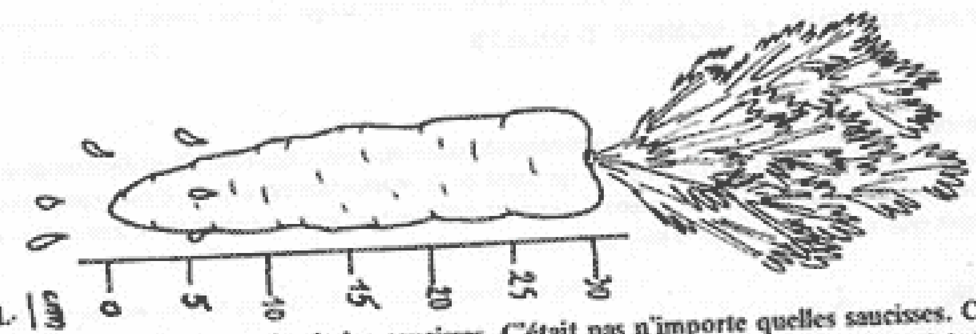
Moi aussi. Si on ne me fout pas une bitte dans le cul . . .

Pierre.-

Ce n'est pas l'objet en soi, c'est la façon dont on l'utilise.

Guy.-

En plus, c'est vraiment marrant de voir ce que deviennent les objets après. C'est l'histoire des carottes que racontait Alain : c'est fantastique. Quand il était gosse, il se foutait des carottes dans le cul, et après, comme il ne savait pas quoi en faire, s'il les avait jetées dans la poubelle, ses parents lui auraient demandé pourquoi, (gros rire généralisé) . . . pour un gosse, c'est vrai. Que voulais-tu qu'il fasse ? Il les remettait dans le frigidaire.



Roland.-

Moi, j'avais une copine qui aimait les saucisses. C'était pas n'importe quelles saucisses. C'était une saucisse rigide et en plus qui était faite d'une matière relativement souple. Ça ressemblait à un pénis en érection un peu . . . pas trop rigide !

Guy.-

Ce que je veux dire, c'est que se mettre un objet dans le cul, c'est fou ce que ça change notre rapport aux objets familiaux. J'imagine la gueule des parents d'Alain si on leur avait dit . . et je me représente la gueule d'Alain devant leur réaction . . .

(rires)

. . . Je me rappelle,quand j'étais aux Etats-Unis. Il y avait un tas d'objets qui étaient à ma portée dans les hôtels (je faisais des tournées militantes et tout). La gueule des militants qui entraient et qui ne voyaient même pas ces objets, qui posaient une serviette sur le porte-serviette que je m'étais foutu

3 Milliards de pervers.

dans le cul la veille, c'était d'un comique ! Ça changeait tout. Tous les objets usuels : les cuillères, les manches de couteau . . .

Pierre.-

Il y a aussi des choses qu'on respire quand on se masturbe : il y a les odeurs des caleçons d'homme . . . odeurs très fortes. Je me souviens d'une époque où je faisais du sport. C'était très exceptionnel et un jour je vais me déshabiller — je devais changer de tenue — et j'ai trouvé le caleçon d'un athlète qui sentait . . .

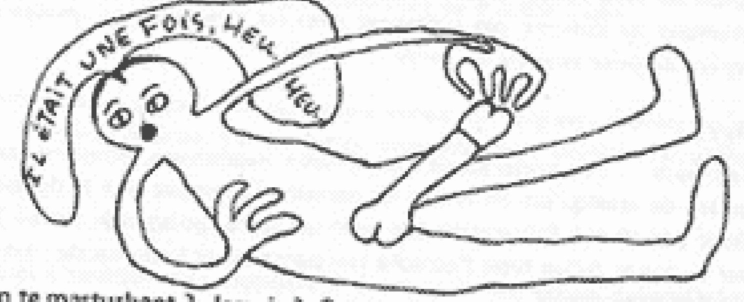
SE RACONTER DES HISTOIRES

Patrice.-

Moi je me sens vachement pauvre sur la masturbation. Quand je me branle, au moment de jouir, j'ai du mal à imaginer quelque chose, au moment de jouir, je cherche quelque chose pour éjaculer et je ne trouve rien. Tu disais, Guy, que tu as des images bien précises . . .

Guy.-

J'essaie de reconstruire des scènes.



Patrice.-

Moi je suis complètement paumé.

Guy.-

Tu ne te racontes pas des histoires en te masturbant ? Jamais ? Que tu te promènes dans la rue, que des mecs te sautent dessus, vont t'enculer, je ne sais pas, des histoires précises . . . Les mecs ont des gueules . . .

Patrice.-

Moi, ça se passe beaucoup à partir des gueules, des bittes, des cuisses . . . Mais ça me semble vachement pauvre.

Guy.-

Il n'y a pas de raison. Tu t'es bien branlé au moins autant que nous. Tu t'es bien branlé sur des tas de choses.

Patrice.-

J'ai peut-être des idées précises au moment où je me branle, mais je suis incapable de me souvenir de mes fantasmes, ils sont pas précis ou ils ne le sont plus, je sais pas . . .

Guy.-

C'est très difficile de s'en souvenir.

Roland.-

Moi, c'est pareil : déjà me raconter des histoires, c'est difficile, ça me perturbe l'intellect, je préfère voir ou lire quelque chose. Mais imaginer des trucs, ça me fatigue, ça m'empêche de me concentrer sur ce que je lis. Et me souvenir de fantasmes, c'est impossible, j'ai l'impression comme toi, Patrice, que j'en ai pas. La seule fois que je me suis masturbé en pensant à quelque chose, en me racontant des histoires et que ça m'a été agréable, c'était en revoyant une fille que je connaissais alors que je n'arrivais pas à baiser. J'ai imaginé que je la prenais. J'avais déjà tenté cette expérience auparavant et ça ne marchait jamais, ça me distrait . . .

3 Milliards de pervers

Anna.-

Quand les sensations sont complètement liées aux images c'est une mise en valeur d'une partie du corps, en particulier, pour arriver à l'extase. Dans les rapports hétéro (j'emploie le mot hétéro dans tous les sens à la fois), ce qui me fait atrocement chier, c'est : comment on s'attaque à ton sexe, directo, c'est affreux. La dernière fois qu'au Blue-Boy, j'ai dragué une nana, c'était le même problème, c'est vraiment chiant alors que dans la masturbation, tu peux faire jouer ton corps par petits bouts. . .

Roland.-

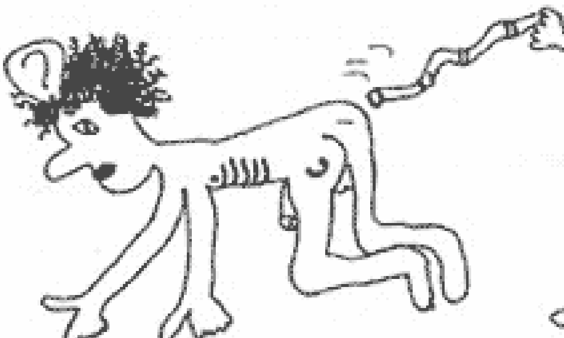
Moi, je me suis déjà caressé autre chose que la bitte. Par exemple : le dos, l'épaule, le cou . . .

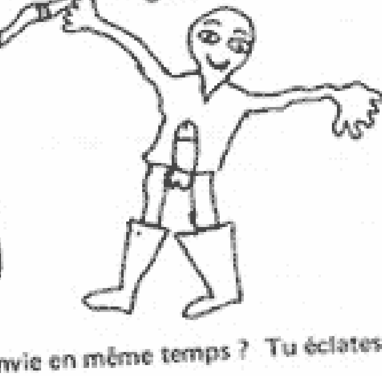
Anna.-

Evidemment. Et justement, mes fantasmes proviennent beaucoup plus de l'idée de faire jouir une partie de mon corps, séparément les unes des autres. Toute une espèce d'itinéraire du corps et cet itinéraire ne compte pas tellement dans les rapports avec quelqu'un d'autre. Car tu as en effet une espèce de prise molaire du corps . . . Alors.

Guy.-

Sauf que . . . Je parlerais de l'expérience masochiste, domaine que je connais bien. J'ai pu guider les gestes de quelqu'un en raison de certains fantasmes que je développais en me masturbant. Ce n'est donc pas tout à fait irréalisable avec un autre, puisque je l'avais fait tout seul. Par exemple, si tu es sur le dos et qu'un type t'arrache ton pantalon et te demande : est-ce que tu as envie que je te fouette avec une ceinture ?





Pierre.-

Ça me paraît grotesque.

Guy.-

Il ne te dit pas ça.

Les autres :

Mais attends.

Guy.-

Que ça te paraisse grotesque, bien sûr ; tu éclates de rire et si tu as envie en même temps ? Tu éclates de rire et tu dis oui.

Pierre.-

Si j'ai envie, je n'éclate pas de rire d'abord !

Guy.-

C'est pas vrai. Ça ne m'a jamais fait débander de rire.

LA MASTURBATION CONTRE L'AMOUR ?

Roland.-

L'autre fois, l'entretien avait dévié à cause de Pierre qui revient toujours aux expériences homosexuelles. C'est intéressant à mon avis, mais il est important aussi de recentrer le débat sur la masturbation. Je comprends bien que ça t'intéresse de parler de tes expériences homosexuelles . . .

3 Milliards de pervers.

Pierre.-

Mais n'est-ce pas significatif précisément que je dévie ou qu'un autre dévie ou aborde les expériences homosexuelles ?

Roland.-

Ouais ! C'est complètement répressif. C'est la répression de la masturbation.

Pierre.-

C'est très significatif par rapport à la masturbation. Et je ne crois pas qu'on en sorte.

Patrice.-

C'est marrant : chaque fois qu'on parle de la masturbation, on en arrive aux rapports à deux. Je ne sais pas ce que ça signifie, si c'est répressif par rapport à la masturbation ou à autre chose.

Anna.-

Ce qu'il y a de significatif de la misère dans laquelle on vit quand même les rapports à deux : c'est qu'on oppose la masturbation aux relations à deux. Ça me paraît complètement débile et pourtant ça se passe bien comme ça.

Roland.-

Ma propre masturbation m'a permis d'enrichir mes rapports à deux et de les mieux comprendre.

Guy.-

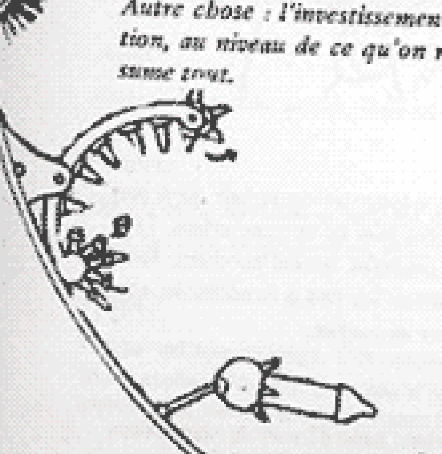
Ce qui est incompréhensible, c'est que cette activité solitaire est celle qui ne nous inspire rien de particulier. Si ce n'est : qu'elle sert à enrichir les rapports à deux. Tout se passe comme si — je m'excuse de le dire — parler de la masturbation ne servait à rien, de toute façon chacun se masturbe à part soi, en privé. Comme on se retire après, tout ce qu'on peut échanger comme paroles sur le sujet . . . ! Précisément, parce qu'on parle avec des gens. Il y a des exceptions. Par exemple, ce qui m'a intéressé, c'est ce que vous m'avez raconté à la suite de votre défonce au gama-h et tout ça, Michel et toi vous vous êtes masturbés séparément, mais en vous racontant des histoires . . . Je ne sais pas : j'aime ça . . .

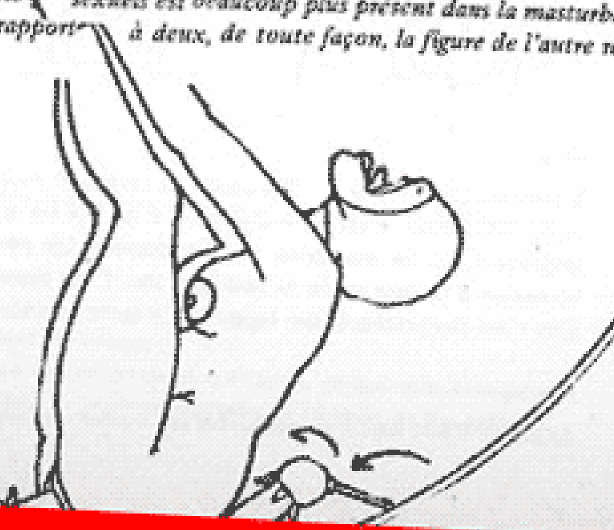
Pierre.-

Je t'admire de pouvoir te raconter des histoires.

Anne.-

Autre chose : l'investissement social des rapports sexuels est beaucoup plus présent dans la masturbation, au niveau de ce qu'on raconte. Dans un rapport à deux, de toute façon, la figure de l'autre résume tout.





Pierre.-

Oh non ! C'est dans la mesure où la figure de l'autre n'existe plus que cet autre commence à compter.

Roland.-

On est en train de dire le contraire de ce qu'on disait dans l'autre débat. Dans ce débat, on affirmait que l'essentiel, c'est le domaine érotique et à par ça (les relations à plusieurs : c'est pourquoi se masturber à deux, c'est plus se masturber), c'est le manque, la tasse, la merde. Maintenant, j'ai l'impression qu'on dit le contraire et en même temps on dit exactement la même chose, alors que c'est un ensemble : la masturbation est un élément du désir et du plaisir, les rapports à deux en sont un autre. C'est le même champ.

Guy.-

En tout cas, ce qui fait obstacle, c'est que ces éléments entrent dans un rapport d'adversité. C'est la masturbation contre l'amour à deux ou vice-versa.

Roland et Anna.-

Pas du tout ! Non !

Guy.-

Je constate que dans tout ce qu'on dit on en revient toujours là.

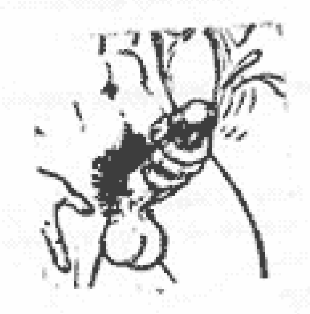
Roland.-

Peut-être que j'en parle comme ça. La répression à ce niveau-là est telle qu'il est difficile de s'en sortir. Mais j'ai l'impression . . . l'essentiel, c'est de prendre son pied, peu importe la manière dont tu le prends. Il n'y a pas de tabou . . . le problème . . .. C'est une approche de ton propre corps que tu retrouves jamais avec les autres. Tu as beau faire. Tu n'arrives pas à retrouver leur itinéraire érotique. Tu parviens à une approximation qui des fois donne des résultats excellents. Mais tu sais que l'autre n'arrivera pas à . . . Et la répression . . .

SEUL A SE MASTURBER







Guy.-

L'impression que j'ai . . . Pourquoi ça revient à moi et les autres ? La masturbation se fait dans son coin. Se branler, c'est faire attention à ce que les autres n'entendent pas que tu te masturbes. Très important, ça. Se masturber silencieusement. Un peu comme dans les chiottes quand tu chies, faire attention à ce que ça ne se voie pas, etc. C'est dommage. La masturbation est liée à la solitude, etc. Elle n'est pas pratiquée par rapport aux autres puisqu'on s'y adonne pour se cacher.

Patrice.-

Le plaisir d'être seul à se masturber est vachement important aussi. Ça vient peut-être de la répression.

3 Milliards de pervers

Anna.-

Moi, un jour, j'étais dans un bureau. J'avais très envie de me masturber. Je l'ai fait d'ailleurs. L'emmerdant, c'est qu'il y avait des copains qui devaient arriver. Et je me disais : j'espère qu'ils viendront après !

Guy.-

Les chiottes du C . . ., c'est un peu la même chose que si on se masturbait. Ce qui fait que la masturbation nous pose de faux problèmes, c'est uniquement ça : comme on se branle seul, il faut que personne ne s'en aperçoive.

Roland.-

Ce qui marque une différence entre les femmes et les hommes, à ce niveau, c'est que quand un homme s'est masturbé, ça se voit vraiment.

Anna.-

Une femme aussi.

Roland.-

Le fait de cacher le sperme, c'est vachement important.

Guy.-

Très juste ! Il faut faire disparaître les traces.

Anna.-

Et chez les femmes ?

Roland.-

C'est pas pareil : ça n'amidonne pas les draps !
(rires)

Anna.-

Il y a la trace après, mais il y a le fait d'abord. Tu es en train de te branler. Effectivement, tu aurais trois copains qui viendraient te demander de participer à une réunion sur les équipements collectifs . .

Roland.-

Moi, je me branlais bien en classe aux cours d'histoire et de géo.

Anna.-

Exactement. Les traces, Roland a raison . . .

Patrice.-

On est tellement fier quand on jouit pour la première fois, quand on en a un tout petit peu du sperme c'est comme du chew-gum et ça s'agrandit un peu.

Pierre.-

Ce qui est merveilleux, c'est quand on arrive à se sucer soi-même.
Vous parlez d'images, de jeu d'images. Alors moi ce qui m'est venu à l'esprit, ce qui m'excite énormément, je me souviens d'un jour j'étais dans un cinéma, un petit cinéma près de l'Etoile, et il y avait un

3 Milliards de pervers

gars qui à un moment donné, dans les WC s'était enfermé, moi, je le regardais, j'étais le seul à le voir, il ne savait pas que je le voyais, et c'était merveilleux, au fond de moi, j'avais l'impression de pénétrer dans lui qui se masturbait et jouissait de se branler. Je trouvais ça extraordinaire. Là il n'y avait pas de sentiment de manque. Il y avait ce fait . . . Et en même temps je savais qu'il ne me voyait pas, ce qui ajoutait encore à mon plaisir et je me masturbais en le regardant se masturber.

Guy.-

Je pense que la masturbation est un très beau spectacle. Et il n'y a rien de répressif vis-à-vis des autres. Mais le fait est que personne actuellement n'oserait se branler devant d'autres gens.



3 Milliards de pervers.

Roland.

Je me suis masturbé devant une fille, moi. C'était très difficile au début et puis un jour j'y suis parvenu et ça avait l'air de lui faire tellement plaisir que je le fasse que je me suis masturbé devant elle. . . En plus, c'était une expression vachement érotique pour elle et pour moi, le fait de voir la tête qu'elle faisait . . .

Patrice.-

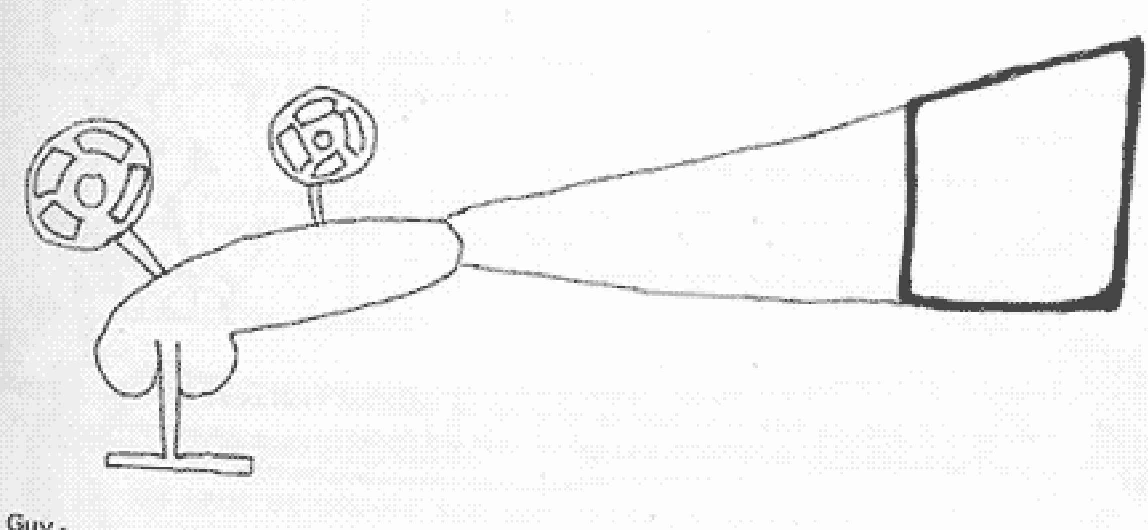
Arrête ! Tu me fais bander !

Guy.-

Depuis qu'on a commencé ce numéro de « Recherches », je savais bien qu'un jour il y en aurait un qui dirait ça. Je suis persuadé d'être beau quand je me masturbe. Je suis beaucoup plus libéré dans mon corps.

Roland.-

Tu vois, quand je me suis branlé devant elle, j'ai été directement au but, je n'ai pas fait de fioritures, le truc du regard c'est vachement important. Quand je me masturbais, je me souviens que je me disais toujours : putain ! s'il y avait une caméra ici, et tout !



Guy.-

Moi, je me souviens à la fois de la peur qu'il y ait quelqu'un qui entre (ça ça remonte à un fait réel, ça remonte aux parents, c'est très précis) et qui dise tu es fou, etc. Et en même temps, j'en prends conscience en ce moment, on pense qu'on est le plus beau, le plus désirable, à ce moment-là. Alors, il peut se produire n'importe quoi. Si tu es en train de te branler et qu'un type très beau entre à ce moment-là, il peut vraiment te trouver très désirable et t'enculer.

Roland.-

C'est fantastiquement érotique pour celui qui voit ça.

Pierre.-

C'est vraiment très beau.

3 Milliards de pervers

LA MASTURBATION INTELLECTUELLE

Anna.-

Moi, je pense à une autre répression (je pense aux petits copains) : il faut pas branler les gens avec tel machin. Je pense aux petits copains du C. et ce doit être le langage permanent chez tous les gens qui sont branchés sur la psychanalyse. C'est : il faut pas branler les gens avec tel objet.

Guy.-

Un autre exemple : quand on dit « arrêtez de vous masturber intellectuellement », c'est une répression aussi atroce que lorsqu'on dit « enculé ».

Anna.-

Il ne faut pas permettre aux gens de se branler avec des trucs. C'est comme si ça n'était pas vrai.

Guy.-

Pour conclure (provisoirement), il y a une lutte aussi immédiate à mener que celle qu'on a menée en disant : « nous n'admettrons plus que quelqu'un traite un autre d'enculé comme une insulte », c'est : ne plus admettre que les mots branler, branleur, se masturber, masturbation intellectuelle, etc. soient employés dans un sens péjoratif. Chaque fois qu'on les entend, il faut qu'on riposte en disant : et je me branle et j'y prends du plaisir, et qu'est-ce que ça peut faire ?



Pierre.-

Et « toi aussi tu y prends du plaisir ».



Patrice.-

Oh ! C'est de la masturbation intellectuelle !
(rire général)

Roland.-

Vous avez dû vous en apercevoir aussi, la salive est un lubrifiant vachement agréable, ça produit un contact au doigt très érotique, et au sexe qui est aussi très érotique. . .

Pierre.-

Comme tu dis ça, Roland !

Guy.-

Retenez-vous ! Retenez-vous !

Roland.-

Et je me suis aperçu de l'existence d'un interdit à ce niveau-là. Et cet interdit est levé dès l'instant où c'est quelqu'un d'autre, dans un rapport hétérosexuel (au sens strict du terme), qui utilise la salive. Mais si toi tu te sers de salive pour te branler, ça fait un choc.

Pierre.

Je n'ai jamais eu l'impression de l'existence d'un interdit à ce sujet.

3 Milliards de pervers.

Guy.-

Ecoute : j'en suis la preuve vivante. Je ne me suis jamais servi de ma propre salive pour me masturber. Jamais de ma vie. Ce qui est prodigieux et que je découvre, c'est combien il y a de petits blocages différents d'un individu à l'autre. Il y a un million . . . Lui ne se raconte pas d'histoire, moi je ne me sers pas de salive, chacun a son propre blocage.

Roland.-

J'ai pris cet exemple : d'abord parce qu'au niveau de l'érotisme homosexuel, apparemment, ça a une grande importance. De l'auto-érotisme, pareil. Et je sais que pour caresser une fille, c'est exactement pareil. Pour caresser une fille, la salive est pour mes propres doigts plus agréable, c'est pas pour le clitoris de la fille. Le contact avec le bout des doigts, ça a un moelleux, un glissant que ça n'a pas autrement, tu vois.

Pierre.-

Il y a une chose qui me frappe. Pourquoi y a-t-il des hommes — et tous ne sont d'ailleurs pas des Arabes — qui, lorsqu'ils vous embrassent, aiment à faire tomber un peu de salive dans votre bouche ? A un moment donné de ma vie, ça m'avait été désagréable et puis un beau jour, je ne sais pas pourquoi, c'est devenu pour moi quelque chose qui ajoutait à mon plaisir ? Je sentais que l'autre, cela lui faisait tellement plaisir de le faire que moi-même, de mon côté . . . et après, j'ai pris un plaisir physique. C'est un phénomène très curieux. Par exemple, Roland, si tu fais l'amour avec une fille, as-tu envie de leur faire tomber un peu de salive dans la bouche ?
(rire général)

Roland.-

Je ne sais pas comment ça se passe chez les homosexuels. Quand une fille te suce le sexe, presque la totalité n'ose pas aller jusqu'à l'éjaculation.

Anna.-

Moi j'ai fait l'expérience suivante : quand j'allais sucer un mec, il allait jusqu'à me dire ou presque : C'est mauvais, c'est dégueulasse. Ce qui m'a frappée, c'est la résistance des mecs à ça.

Roland.-

Ah bon ! C'est pas mon cas !

18½'' x 1½''

UN EROS DE GROUPE SUR UNE PRATIQUE INDIVIDUELLE

Guy.

C'est curieux comme certains phénomènes se reproduisent. Par exemple on pourrait trouver Roland un tantinet traitre au phallocrate, Anna très sous-MLF, etc. Ce que je constate, ça correspond à un autre découpage. Depuis qu'on a parlé de la sexualité, il y a déjà un autre découpage qui a été mis en place : homosexuels, femmes, etc. Or, ici, ça ne joue pas comme ça. C'est ce qui est intéressant. Et en même temps, c'est vrai que ça joue comme ça.

Roland.-

Au départ, oui. Par ailleurs, je ne peux pas parler d'expérience homosexuelle. La seule que j'ai eue date de quand j'étais tout petit, j'étais complètement brimé par le mec et, bon . . .

3 Milliards de pervers

Pierre.

C'est épouvantable ! Le pédéraste de service !

Guy.-

Ce que je voudrais dire : il y avait un découpage qui n'apparaissait pas comme absolument figé, nécessaire, et il pouvait bouger. Je ne sais pas dans quel sens il bouge . . .

Roland.-

Pour vous dire mon sentiment, c'est à partir du moment où Patrice a dit : arrête ! tu me fais bander que j'ai eu la perception nette de ça. Autant les expériences sexuelles à deux ou à trois, ça divise, autant quand on parle de masturbation, en fait, malgré mes idées (une femme homosexuelle et une autre, un mec homosexuel et un autre, une femme hétérosexuelle et un mec hétérosexuel), ça pouvait rapprocher. On s'aperçoit quand on discute ensemble de ça qu'il y a effectivement un Eros de groupe qui se crée sur une pratique individuelle.

Pour revenir à ce numéro, l'élément moteur dedans, c'est les homosexuels. Et les hétérosexuels . . . leurs barrières restaient intactes. Alors que maintenant, on vient de faire l'expérience que ces barrières peuvent éclater.

Et dans ce numéro sur la drague, l'approche hétérosexuelle de la drague, c'est ultra-répressif. Moi, je ne drague jamais. Je sens ça tellement débilitant pour moi et pour l'autre que je ne peux pas.

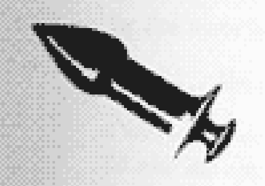


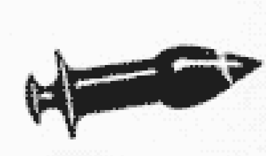
3 Milliards de pervers.

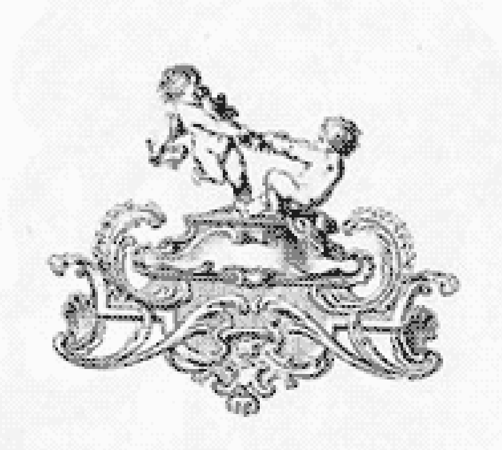


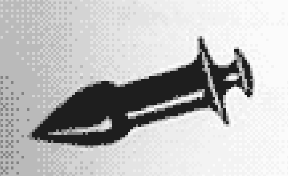














LE VEHICULE

En partant, Marie a posé doucement sa bouche sur la mienne, elle a coulé sa langue entre mes lèvres, nos doigts se sont pris dans l'ombre.

C'était la première fois que je la voyais. Un courant attractif très intense et très doux nous avait immédiatement rapprochés. J'aurais aimé qu'elle reste. Mais il y avait les autres et malgré le climat qui s'était créé entre nous quatre, trop de barrages empêchaient que nous puissions faire l'amour ensemble.

3 Milliards de pervers



Maintenant je suis seul

les vibrations
qui « nous » ont traversés
ont amené mon désir
à fleur de peau

je plane . . .

Il y a sur la cheminée une double page de magazine porno spécialisé où sont exposés de front huit culs de femmes à quatre pattes, huit fessiers ouverts.

Je m'approche de plus près pour lire leurs différences : anus plus ou moins froncés, plus ou moins saillants, chattes aux lèvres plus ou moins écartées, plus ou moins charnues, fourrure plus ou moins abondante, plus ou moins sombre, fesses aux lignes plus ou moins courbes. Mon regard se pose sur celle qui m'attire le plus. C'est Marie. Elle me souffle d'une voix chaude :

— « regarde, c'est mon cul . . . montre-moi le tien, excitons-nous »

C'est l'instant du dévoilement, l'irruption de la nudité à son intensité maximum. Je bande.

C'est Françoise

C'est Françoise, cette chienne fécale ! qui me montre son cul mais pour l'offrir aux clients affamés du « Roi d'Agobert » la maison de partouze où elle passe sa vie. Son obcénité m'insulte et m'excite. Je ferais bien claquer un fouet sur ses fesses. A son tour d'être un peu à l'attelage !

3 Milliards de pervers.

Avec une fureur toute théâtrale, je fais dans l'espace de la pièce le geste du fouet qui claque (rires) . . .

Sur la table il y a la photo, très belle, d'une fille au visage à peine visible, les jambes écartées qui montre sa chatte en très gros plan.

Chatte humide, brune, aux poils abondants. Chatte aux bonnes lèvres entr'ouvertes.

C'est Françoise cette salope qui ouvre son con en attendant qu'on la foute.

— « Elle m'excite ! »

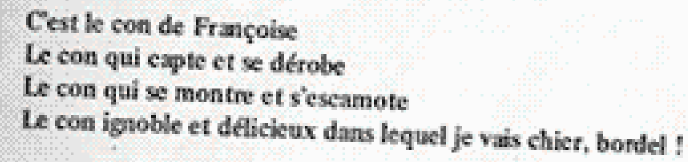
Une vague d'étincelles me monte dans le corps, approfondit ma respiration, passe dans ma gorge. Je me caresse doucement la queue et les couilles.

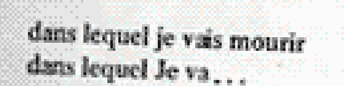
C'est Marie

C'est Marie qui ouvre lentement ses jambes d'une façon qui veut dire : « Voilà mon con ». Oui, c'est le con de Marie.

Le con inconnu qu'on découvre
Le con sur lequel je vais doucement poser mes lèvres
Le con dont je vais sans fin respirer l'odeur animale
Le con que je vais ouvrir délicatement
Le con dans lequel je vais couler, me fondre, disparaître.


Marie . . . Ma . . .


C'est le con de Françoise
Le con qui capte et se dérobe
Le con qui se montre et s'escamote
Le con ignoble et délicieux dans lequel je vais chier, bordel !


dans lequel je vais mourir
dans lequel Je va . . .



3 Milliards de pervers

3 Milliards de pervers.

Françoise se branle, Françoise se branle le cul

3 Milliards de pervers.

Assez de photo ! Je me jette sur le lit, je dégrafe mon pantalon, je sors ma queue, mes couilles ; je découvre mon gland . . .

Des images passent

Nues, légères, Françoise, Marie, d'autres . . . dansent convulsivement autour de moi ; elles se prennent, se déprennent, s'embrassent, se mordent, se frôlent, se touchent, se lèchent, me chevauchent, pissent. Des fouets claquent sur mes fesses et les leurs, Françoise s'excite, se déchaîne, me griffe, se branle, Françoise se branle le cul, Françoise se branle le cul, s'excite comme une folle. Elle crie.

Le jeune type qui nous plaisait à tous les deux est là qui baise Marie debout. Il s'approche, m'offre sa queue à sucer. Je prends dans ma bouche son gland plein du foutre de Françoise. Sa queue se gonfle, mes lèvres vont et viennent, ma langue tourne, il me jute dans la gueule, sur le visage, partout. Je baise Françoise à quatre pattes comme un chien monte une chienne.

Marie me baise. Son corps me recouvre, m'enveloppe. Elle frotte son cul, son con sur ma figure.

Tout se mélange, se décompose, se recompose.

Incessantes combinaisons.

Arabesques. Permutation. Corps. Posture.

Le désir monte, s'amplifie, court dans tous mes membres.

Des hanches, des cuisses, des pines, des seins, des fessiers, des visages, des couilles, des silhouettes aperçues, inventées, des scènes fugitives produites par mon imagination à la demande immédiate de mon désir. Enchaînement mécanique d'images à bander. Images partielles, objets partiels, scènes partielles, mises bout à bout.

Je me suis branlé hier soir, je me suis branlé ce matin, je me branle ce soir . . .

Mais je n'ai pas chié aujourd'hui, je n'ai pas chié, nom de dieu ! Je me lève d'un bond et j'annonce:

— « Je vais me branler le cul bordel ! Je vais me faire jouir le cul et la merde sortira. La MERDE, bordel de Dieu ! Je veux voir ma merde putain de chien ! Je veux toucher ma MEERDE ! Sentir ma MEERDE, voir ma MEERDE putain de bordel ! Je vais dans la salle de bain chercher le cône. Je le recouvre de crème et je me l'enfonce doucement dans le cul. Le premier passage est un peu douloureux. J'ai l'anus serré. Mais après deux ou trois manoeuvres le sphincter s'assouplit. La sensation devient douce.

A quatre pattes sur le lit, d'une main je me branle le cul et de l'autre la queue.

Marie, Françoise, une inconnue avec qui j'ai échangé de longs regards dans le métro « repassent » mais plutôt comme spectatrices à exciter que comme actrices « excitantes ». C'est moi qui suis nu. C'est moi qui « montre ». C'est moi qui dis à Marie, Françoise, je ne sais plus :

— « Regarde, je me branle le cul, la queue, tout. »

Je lui dis ça pour lui donner l'envie de me branler, pour s'exciter à la voir se branler de me voir me branler . . .

La pointe du cône touche un point ultra-sensible du rectum et m'envoie dans tout le corps une décharge d'étoiles qui retombe en longues traînes voluptueuses.

D'archaïques sensations remontent des profondeurs. Des souvenirs très anciens, très diffus, passent dans ma tête. Comme des éclairs, comme des signes lumineux qui s'allument au passage d'intensités tout à coup ravivées.

Oh lointaines défécations de mon enfance !

Je sens mon cul



Je sens battre mon cul. VIVRE MON CUL

Je sens mon corps

Le cône va et vient rapidement. Mon anus gonflé, élastique, répond à chaque mouvement. J'accélère le temps. Le frottement aiguise la sensation.

Je m'accroupis sur le petit banc de bois pour mieux m'offrir au passage de la « manille » pour être mieux à portée de me branler la queue. C'est la position parfaite pour amener mes surfaces réceptives à leur point de plus haute sensibilité. Replié sur moi-même, tout entier « adonné » au double mouvement, je m'applique à trouver le rythme le plus efficace, le plus productif. Les sensations venues de mon gland et celles venues de mon anus, agissent l'une sur l'autre, se cumulent, s'intensifient mutuellement dans les parages du périné.

Plus besoin d'image pour solliciter mon rut.

Les morceaux de visions, les traces de souvenirs qui me traversent ne sont oue des effets sans importance, des retombées, des déchets ; de la merde.

J'accélère le rythme de va-et-vient

L'envie de jouir approche, l'envie de lacher mon foutre en me branlant le cul à plein régime.

Je force encore la cadence.

Un râle tellurique me sort de la gorge. Ça monte, ça roule, ça gronde.

La peau de mes couilles se resserre, s'irrise . . .

Je vais juter.

Des images me reviennent en éclair : fessiers ouverts, cuisses tendues, dos cambrés, copulations bestiales . . .

Toutes mes énergies se concentrent à produire le double mouvement masturbatoire. Ça vient ÇA VIENT ÇA VIENT ÇA JOUIS AHA / AHA / AHA / AHA . . .

. . . .

Je lache mon foutre sans arrêter de me branler la queue, le cul, le con . . .

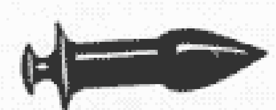
J'ai joui, j'ai juté, je jouis encore et encore

Loin de s'affaiblir, les sensations produites par mon anus sont toujours là, vivaces, intenses je continue de me branler le cul, de jouir de mon cul.

La sortie du sperme n'est qu'un moment du parcours, le passage d'un seuil. Le train masturbatoire continue sur un rythme plus lent mais tout aussi impérieux

Le frottement de mes parois anales entretient mon érection.

Quelque chose de pâteux semble ralentir le jeu de la « manille »



Je regarde

Oui, la merde est là ! LE MERDE EST LA MES FRERES !

Sombre, dense, homogène, elle est collée sur tout un côté du cône.

— « LA MERDE, la MERDE, la MERDE ! Putain de chien ! dis-je sur le ton de la fureur joyeuse.

Je me mets l'instrument dans le cul jusqu'à la garde et de plus belle je reprends le mouvement de va-et-vient en même temps que je me branle la queue.

Le bol fécal descend dans le boyau culier, déborde autour de la « manille » et m'embrenne.

Je vais m'accroupir dans les chiottes, les pieds sur le siège. La frénésir masturbatoire continue la merde déchaîne ma fureur comme la vue et l'odeur du sang déchaînent l'instinct meurtrier des fauves.

Je m'encule je me branle je m'encule je me branle je m'encule je me branle je m'encule ... ...

Chaque fois que le bout du piston touche le fond du rectum une décharge me traverse, m'arrache un cri.

Je n'en finirai pas de jouir

Je n'en finirai pas de me branler

Je n'y peux rien, je n'y suis pour rien, ça marche tout seul.

La merde me coule sur les doigts

Je dégage le cône pour donner passage à une coulée de matière.

Mécaniquement, frénétiquement, au rythme du mouvement général qui m'agite, je profère des paroles :

— « Je me branle avec ma merde, avec ma MERDE, avec ma MEERDE, avec ma MAIRDE . . . Je branle ma merde et je m'encule avec ma MEERDE . . . Ma MERDE m'encule putain de chien ! Je

3 Milliards de pervers.

m'encule en chiant, je m'enconne en chiant. Je baise avec ma MERDE Je branle ma merde et je chie, je chie, je CHIE . . . Je me chie dans le cul, je me chie dans le con, je m'enconne avec ma merde, avec ma MERDE . . . »

Ils sont là autour de moi qui m'écoutent . . .

C'est à « eux » confusément que je m'adresse. Oui, non, je ne sais pas. Je ne sais rien. je SENS TOUT.

C'est la première fois de ma vie, de ma vie d'adulte que je suis pris de cette transe fécale.

Perché, accroupi sur la cuvette des chiottes, la tête entre les genoux, mon corps tout entier est un véhicule à jouir par le cul et par la merde.

Un véhicule à révéler la merde.

Vigoureux, élastique mon anus répond à chaque coup de piston. Des sensations oubliées remontent à la surface, à la surface de ma muqueuse rectale. Je suis l'enfant que j'ai été quand je jouais avec mes excréments, quand je m'en barbouillais la figure.

Je suis pipicaca ;

Je suis le nourrisson « extasié » qui chie dans ses langes.

Je retrouve l'anus qu'« on » m'a accaparé, l'anus qu'« on » m'a bousillé, torturé, écrasé . . . Je sors de l'empire des chiens

J'ai de la merde plein les mains, de la merde plein les fesses, plein les couilles.

— « La merde ! la MERDE ! tu comprends ! TU COMPRENDS ! TU COMPRENDS LA MEERDE ! LA MERDE FECALE.

Tu vois, tu vois tout, tu vois tout « leur » cirque, tout leur trafic à ces putains de chiens ! LA MERDE, tu comprends ? . . .

Voilà

Je vais juter dans ma merde, jouir dans ma merde, jouir de ma MERDE. Je vais juter en m'enculant avec ma MEERDE, jouir en baisant avec ma MEERDE, en me branlant avec ma MEERDE.

Je force le mouvement de pénétration de la « manille », j'accélère la masturbation de ma queue . . .

De nouveau je vais juter, je vais lâcher mon foutre

Le « véhicule » est lancé à un train d'enfer

Je crie, je hurle, je râle

Je passe le mur

de toute la force de mes turbines

Le foutre sort, coule sur la merde

mon anus se resserre violemment, expulse la « manille »

Jouissance, jouissance insoutenable . . . Espaces hors de l'espace. Décharge, passage,

C'est trop

. . . .

Je regarde ma main, cette main qui tient un ustensile, une pièce, un piston . . .

Elle est pleine

pleine de pâte, pleine de glaise, pleine de gouache, pleine de terre, de matière, de MATIERE, MATIERE pure avec des sautes de couleurs. Matière fluorescente, ni tout à fait jaune, ni tout à fait verte, ni tout à fait bleue.

J'approche la pointe du cône de mon nez.

ÇA NE SENT RIEN

J'approche le bout de ma langue

ÇA N'A GOUT DE RIEN

Je n'ai pas envie d'« en » bouffer pas plus que je n'ai envie de bouffer de la terre ou de la gouache

Mais il n'y a rien là-dedans d'écœurant

Rien de répugnant

RIEN

3 Milliards de pervers

J'ai transgressé l'horreur mystique de la merde
Je suis sorti de l'IDEE de la merde
Sorti de l'univers puant de l'IDEE
Passé à l'état de MATIERE
Matière véhiculante, émettrice, conductrice . . .

Mais ils sont encore là qui regardent, qui attendent . . . qui « ils » ?

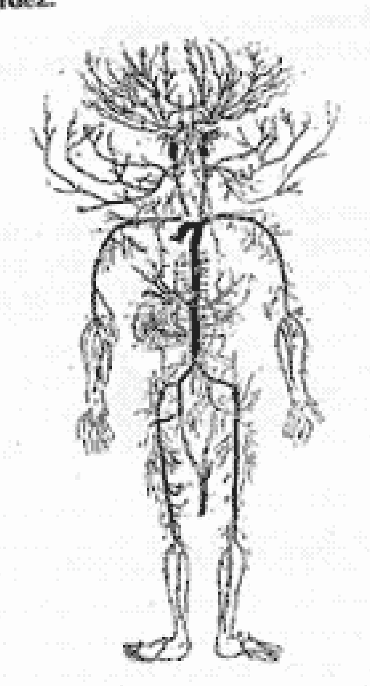
— « Tant que vous n'aurez pas cassé la MERDE, passé la MERDE, traversé la merde, vous resterez pris dans le royaume des cieux, dans le royaume des chiens, dans le royaume des chiottes. Tant que vous n'aurez pas compris la merde vous resterez dans l'EMPIRE. La merde n'est qu'un peu de terre qui passe, qui passe . . .

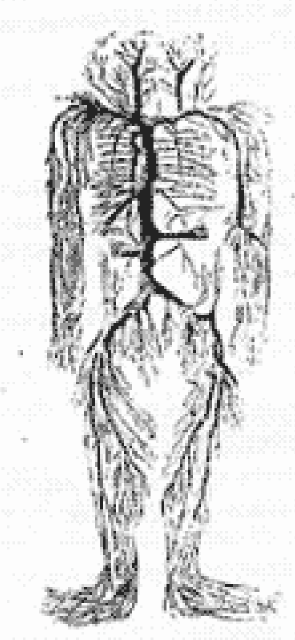
Un peu de terre véhiculante, un peu de terre qui tourne . . .

Merde ! Merde ! ma merde recommence à puer la merde, à puer l'idée, à puer la mort, la MORDE, LA MORVE, LA MORGUE.

Le véhicule se casse, le véhicule se détraque . . .

Dispersez-vous troupes fécales, agioteurs du Sublime, laissez-moi ! Je n'ai plus rien à vous dire ! Vous m'emmerdez.







3 Milliards de pervers.



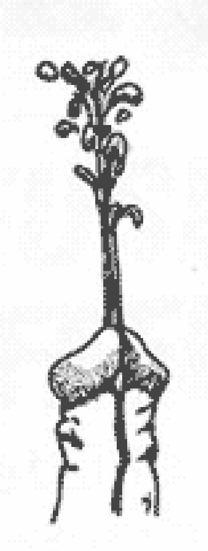
3 Milliards de pervers.

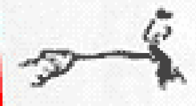

20 ANS DE DRAGUE
04

3 Milliards de pervers



drague et amour





Qu'on le regrette ou qu'on s'en félicite, force est de constater que le texte « les Arabes et nous » tire à lui ce numéro. Pas forcément par son thème, mais par ce qu'il évoque, parce qu'il est le plus chargé d'énergie libidinale.

L'idée première de ce numéro, suivant moi, était de parler directement sur cette question : comment fait-on pour rencontrer ceux avec qui on fait l'amour ? La drague : arrachons-lui son manteau moral oedipien. Non pour dire le vrai sur le sujet, mais parce que précisément c'est sur quoi on a en apparence rien à dire (ça se passe toujours tout seul) et sur lequel il y a le plus de résistances à s'exprimer. Tous les phénomènes de séduction, la peur de ne pas plaire, l'angoisse de vieillir, les discours tenus là où il faudrait des actes, tous ces ratages enfin de ce qu'il est convenu d'appeler « la drague ». Mais aussi ce qui fait qu'on en revient toujours là ; et à l'horizon, cette question : au fond, si c'était ça le fonctionnement désirant ? Si tous ces malheurs provenaient de la psychologisation culpabilisante et stéréotypée ?

Il n'y a pas de frontières à la drague. Tout le monde drague, qu'on se l'avoue ou non. Bien sûr, le mot n'est pas défini, mais je n'ai encore rencontré à son égard que des résistances de mauvaise foi. L'amour, on s'en fout. C'est au nom de l'amour que les hommes exercent leur oppression sur les femmes. Au nom de l'amour que les parents répriment les enfants, par le chantage éhonté à l'affectivité : « fais-moi plaisir . . . ». Les chaînes dorées, Fidélité et Amour, les roses en papier des fêtes idéologiques passées, la collection dérisoire des situations toutes faites, enfin et surtout l'abject désir d'être aimé, leur jeu de miroirs à alouettes, assez.

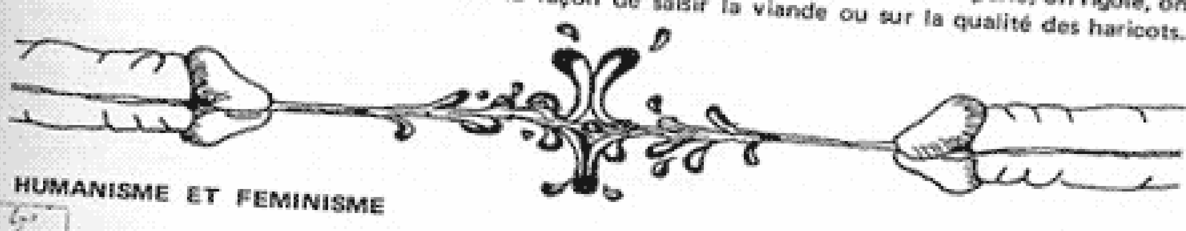


Ce qu'on veut, c'est donner libre cours à ces milliers de pulsions partielles, d'atomes crochus, de branchements infimes, ce mouvement brownien du désir producteur. Cela choque en ce qu'on évoque la déshumanisation capitaliste. Mais notre jouissance est au delà de cette déshumanisation, pas en deça.



Crime d'un homosexuel sadique. Restes d'un jeune garçon. (Collection du Dr Edmond Locard. Laboratoire de Police de Lyon.)

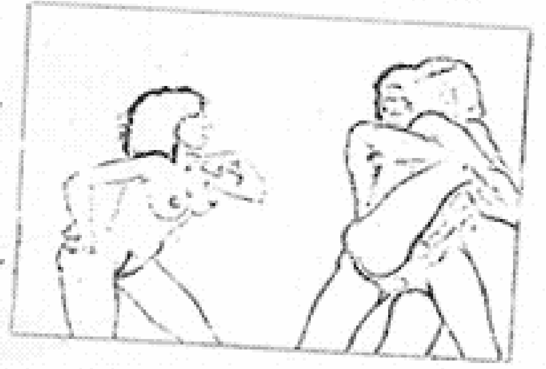
L'affectivité bêlante me fait dégueuler ; le gna-gna à l'eau de rose des sentiments me soulève le coeur. Quand j'habitais dans des « communes », et dans toutes celles où j'ai été, on ne parle que des « relations » entre les gens. Tout ce qui se passe finit par être recouvert de cette gélatine visqueuse, tout le camp social finit par être occulté par des problèmes interpersonnels. On ne se marre plus, on ne fait plus l'amour, on verbalise à l'infini sur des fumées psychologiques. Dans toutes les maisons de ce genre, c'est encore à la cuisine que je me sens le mieux ; on n'y discute pas, on parle, on rigole, on se saoûle plus ou moins, on discute sur la façon de saisir la viande ou sur la qualité des haricots.



HUMANISME ET FEMINISME

Pourquoi faut-il que les gens des communes soient si désespérément humanistes ? Pourquoi des gens qui se détestent s'emprisonnent-ils toujours dans des histoires de « relations » ? Discuter : les coins de la bouche s'abaissent, le regard devient profond, le cercle se forme, c'est à qui fera semblant d'être le plus sincère — non par hypocrisie, mais parce que cette sincérité-là porte toujours à vide. Et allez-y, les grands problèmes, les profondes introspections, les délices moïques, et je m'étale, plaignez-moi, aimez-moi, et moi alors ? Pourquoi on m'exclut ? Personne ne me parle, il faut qu'on en parle, parlons-en, de quoi on va parler. Moi, moi, moi, toi, toi, toi, nous, nous, nous . . .

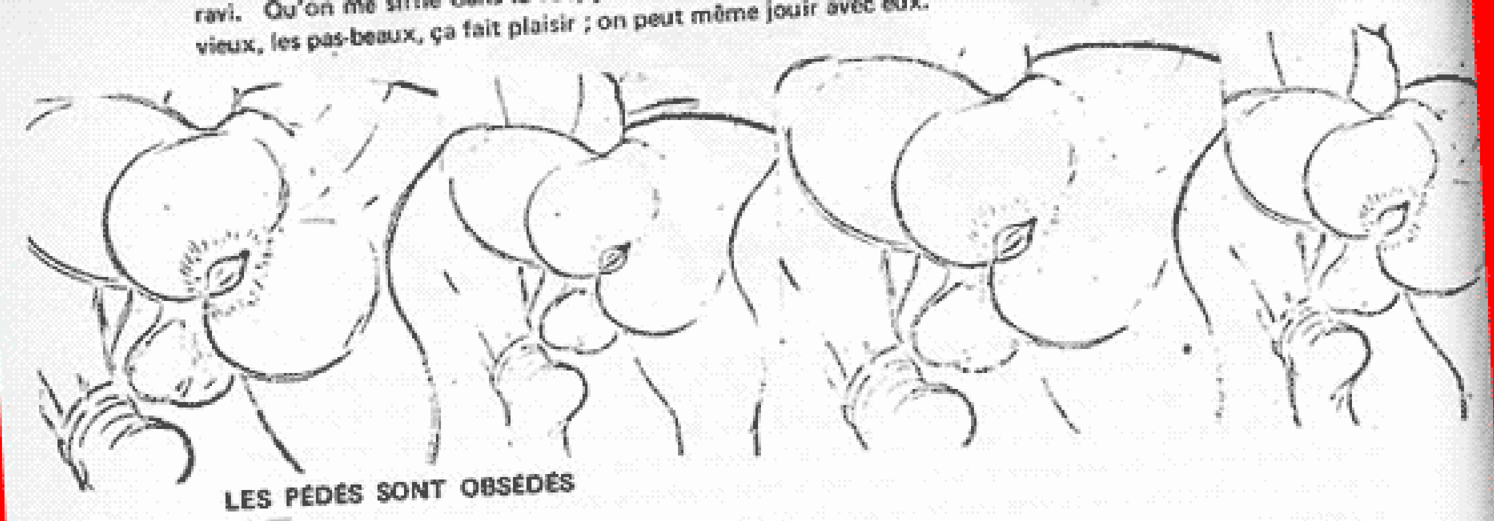
Pourquoi faut-il que les femmes soient « féministes » ? Féministes comme il y a des humanistes. Je ne parle pas du fait qu'elles se rassemblent comme femmes, qu'elles luttent comme femmes, mais j'ai l'impression de les entendre exalter les mêmes vertus de la compréhension humaine, de la chaleur sentimentale, du véritable amour. Je me rappelle, quand on a créé le F.H.A.R. et sorti le numéro 12 de « TOUT », des femmes nous ont dit : « Vous parlez du sexe, pas de l'amour. C'est par ça que vous êtes des mâles, des phallocrates, nous, les femmes, ce qui compte pour nous, c'est l'affectivité » et tout et tout.



Ça fait un an et demi que j'essaie de l'admettre, mais je n'y arrive pas. D'accord, les mecs draguent les nanas comme des objets. Et ce ne sont pas des objets mais des « êtres humains » ; l'emmerdant c'est que pour moi « être humain » et « respect de la personne humaine », ça ne me dit rien, ⟶

3 Milliards de pervers

c'est du flan. J'ai pas envie, moi-d'accord ma situation est différente — j'ai pas envie d'être un « être humain » ; je ne veux pas qu'on me respecte, au contraire. Qu'on me mette la main au cul, je suis ravi. Qu'on me siffle dans la rue, Ça me remplit de joie. C'est pour ça que je vais au Maroc. Même les vieux, les pas-beaux, ça fait plaisir ; on peut même jouir avec eux.



LES PÉDÉS SONT OBSÉDÉS

Un copain disait que ça l'exaspérait d'entendre les filles dire qu'elles en avaient marre d'être draguées (d'abord ça lui paraissait hypocrite). Bien sûr, on a vu au Maroc ou en Algérie des types complètement fous quand ils voyaient passer une fille, ils criaient : « Je vais te mordre les fesses, je vais te violer ou te tuer. » Bon, mais ça ne fait rien, même s'il fallait parfois réprimer les types pareils qui sont odieux avec les femmes, mais comment dire ? C'est parce qu'ils savent pas ce qu'ils veulent. Ce qu'ils veulent, c'est jouir. « La vraie nature de Bernadette », elle branle des vieux, pour leur faire plaisir, comme ça. Parlons pas des femmes, je ne sais plus trop ce que j'en pense. Parlons des pédés.

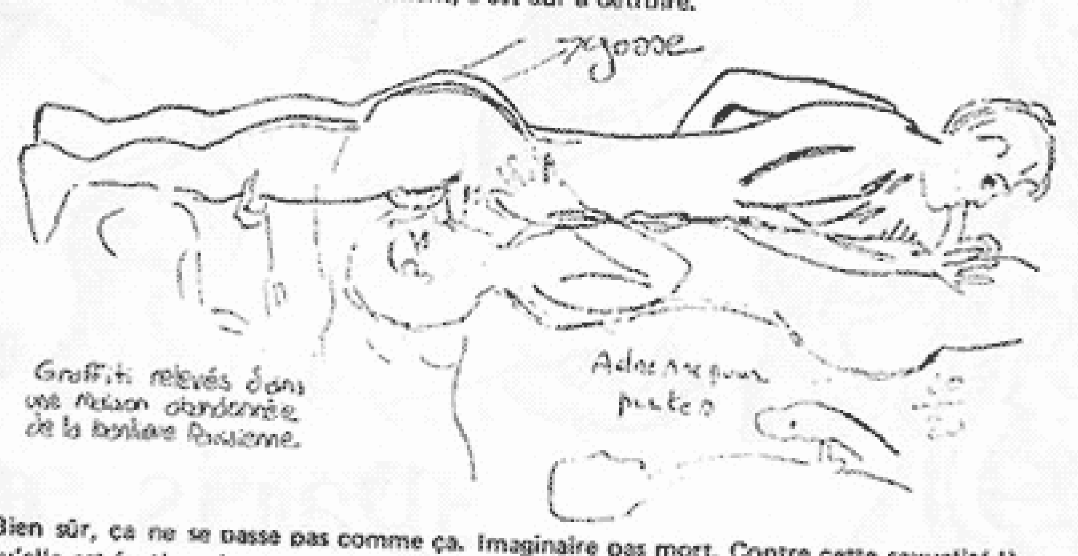
Pourquoi croyez-vous qu'ils ont déclenché quelque chose avec leur histoire de Fhar et tout ça ?

Parce que ça touchait réellement au désir. Et quand je dis toucher, je pense toucher. En y mettant les mains, les bras et tout le reste. Pas toutouche, oh comme c'est curieux, les pédés sont des obsédés sexuels. Et tant mieux. Ils ne parlent que de ça, ils passent l'essentiel de leur temps à ça.



Bien sûr, Wolinski aussi est un obsédé sexuel, mais dans le graveleux, le placard vaudeville, et puis surtout ça n'a rien d'excitant.

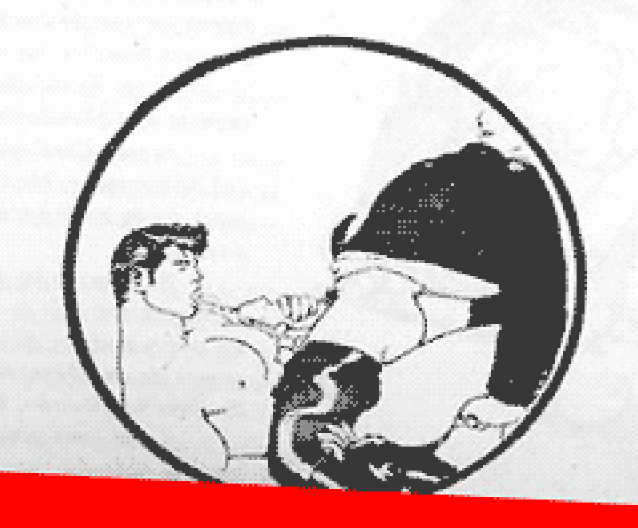
La sexualité pédé, les rencontres aux Tuileries, les boîtes, les plages au Maroc, le téléphone . . . tout ça n'est pas un substitut, une quête désespérée, visant à combler un manque. Nous ne sommes pas instables, nous sommes mouvants. Aucune envie de s'ancrer. Dérivons. A bas les fixations. Non, je ne cherche pas à travers chaque amant l'âme soeur, je ne cherche rien à travers chaque amant. Ils sont bien réels, pas seulement des images d'images. Et pas « réels » au sens où ce seraient des vrais personnes. Ils sont réels parce que s'imposent alors d'impérieuses localisations du désir, ceci veut cela, cela se branche sur ceci. Un fonctionnement, c'est dur à détruire.


Graffiti relevés dans une maison abandonnée de la banlieue Parisienne.

Bien sûr, ça ne se passe pas comme ça. Imaginaire pas mort. Contre cette sexualité-là, on dit aussi qu'elle est furtive, dans l'ombre . . . Oui, c'est vrai ; ce qu'il nous faut, c'est l'amener au grand jour, où elle se fortifiera. Il faut la sortir de la nuit, la plonger dans la ville, dans les usines, dans les camps de vacances, dans les lycées, il faut qu'elle soit traversée de tout ce qui se passe dans le monde. Voilà l'imaginaire : la chambre à coucher, le toi et moi, l'immortel Paul Géraldy. Arrivons à être dehors sans honte. Oui, on est encore pris dans l'imaginaire, nous aussi ; mais c'est différent, on ferait plutôt dans l'urinoir et l'humiliation convertie au lieu des fameuses roses du grand amour.

J'en ai assez de ce débat idiot sur la tête et les jambes. Il m'est égal de connaître quelqu'un depuis une heure ou cent ans, quand je fais l'amour avec lui. D'accord, on ne peut pas faire l'amour toute la journée, encore que . . .

Régulier ou séculier, fixe ou instable, sex-machine ou relation, ça tourne toujours autour de ça. Toutes les platitudes imaginables : il faut l'un et l'autre à la fois, réconcilions fidélité et infidélité, comme si ces deux exigences contradictoires ne se combinaient pas très bien pour appauvrir nos possibilités. A vrai dire, ça fait belle lurette que je n'ai plus de problèmes de fidélité.



3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

anna

— C'est parce que c'est vous — le garçon fait tinter les glaçons dans le verre — par cette chaleur, la glace se fait rare.

— merci — dit anna en levant la tête.

d'abord, elle ne le voit pas : elle entrevoit le noir de ses cheveux et le haut de son front. enfin, quelqu'un s'écarte, et il lui apparaît, tâché d'ombre et de soleil. il avance. anna tourne la tête. elle entend le bruit que fait le flipper quand il se remet à zéro, la partie qui tombe, sèche et solitaire, et le premier bumper avec son tintement de machine à écrire. elle n'ose même pas se regarder dans le miroir tendu contre le mur : comment savoir si la chaleur ne la rend pas luisante, suante, laide ? le temps passe dans les bulles du coca-cola. et peut-être n'aurait-elle pas fait un geste s'il n'avait tourné la tête, un certain moment, dans un cri de victoire. anna a voulu que ce cri lui revienne : le frisson qui l'a parcourue ne la trompait pas. comme il ne la regardait plus' elle s'est dressée et a posé sa pièce sur le flipper, selon l'usage. puis elle a attendu.

elle pose les mains sur les hanches de l'appareil, caresse les boutons et regarde jaillir la bille d'acier, puis elle se bat contre lui, contre le sursaut des bumpers et la vitesse de l'éclair, contre les chiffres qui ne tournent pas, ventre tendu à chaque pression des doigts.

car je suis cette bille qui se heurte partout, cherchant un peu de paix dans la course folle, un peu d'immobilité, moi l'éclair sans cesse naissant, pleur d'acier, larme de joie. et les muscles des jambes raidis pour me donner la force, l'impulsion que je ne peux avoir seule, il me regarde battue par les roches de lumière, rejetée de l'une à l'autre, imprécise et vague, puis choisissant enfin le creux où m'enfoncer, le perdre, il me regarde et me supplie, m'implore de ses doigts tendus qui me repoussent, et me repoussent et me repoussent hors de son ventre où je veux m'enfouir, car je suis cette bille qui se heurte partout mobile et fugitive.

plus tard, il lui propose un verre. il parle :

— Vous venez souvent ici ? Je ne vous ai jamais vu. Le cinéma, ça vous dirait ? Il y a un bon film, à côté, j'ai oublié le titre . . .

anna merveille ne dit pas son nom, son véritable nom qui est anna merveille. elle préfère avouer celui de son état-civil. lui s'appelle n'importe comment : il porte dans ce jour torride un col ouvert et un veston. il n'a plus l'air très à son aise. il ne semble pas habitué à aborder les hommes dans les bars feutrés de l'avenue, elle le précède dans l'air chaud et se souvient.

— je m'appelle Paul — précise anna merveille.

3 Milliards de pervers



et se souvient d'un bel adolescent, presque un
rium. le soir, s'asseoir près de lui, laisser s'éteind
ser sa main sur le sexe ami, poser sa langue et la
les bruits de cavalcade couvrant la voix qui le ge
le goût du sperme.

anna sourit dans l'ombre, mais il ne la voit pas.

au contraire des autres, il laisse sagement se dérou
le boulevard et ses poussières, ses solitudes lasses
voudrait bien qu'il ne la quitte pas. mais il ne
propose un autre verre qu'anna refuse de prendre

— nous serons mieux chez moi — dit-elle. il la

— ne pleure pas sur toi, veux-tu ? — demande
arriver là. ne me dis pas que ta mère ne te le
jamais, que tes enfants ne reconnaîtraient plus
n'est que moi qui suis anna merveille.

anna merveille ne dit pas son nom, son véritable

. . . ce n'est que moi. je ne suis ni l'enfer ni le
des fleurs et pourtant je suis tous ceux-là aussi
de sueur, de sperme et de salive. ne me dis pas
que tu t'enfonces en moi.

mais tu ne le sais pas.

l'innocence est un meurtre sans cesse perpétré.
moi.

je suis ton frère, je suis ton reflet gémissant. je
que meurtri. larmes et sang, voilà tout le goût
pauvre chanson fredonnée d'une voix de fausset.

car je n'ai, bien que je le refuse, que quatre
vents où semer les parcelles de ma chair.

regarde-moi qui suis anna merveille.

mais anna ne parle pas. dans la chaleur blonde de la chambre, un long silence a pris la place des rumeurs.

c'est elle qui lui a ôté son veston lourd et moite. elle qui a défait la chemise et posé ses mains sur une peau grise. elle se repose, immobile, pendue à lui comme aux branches d'un arbre. un drôle de rire l'habite, amer et pourtant gai. elle penche la tête un peu contre son cou. et c'est lui qui dit :

— Je vais te baiser — comme un enfant qui a peur du noir se parle à lui-même.

— oh que non ! — sourit anna.

elle s'écarte. elle joue, à présent, le ballet des fausses pudeurs : folle douce, jetant ça et là ce qui restait sur sa peau, défroissant les draps et ne prêtant qu'une attention mesurée à l'homme nu qui la regarde.

— baiser n'existe pas — fredonne-t-elle —, baiser est un vilain mot inventé par les hommes. ce que nous

3 Milliards de pervers

bomme, qui vivait dans un monde bleu comme un aqua-
les lumières, le vieux film crachoter sur l'écran, po-
doucement, agenouillé dans les rangées du fond,
cette première fois, il n'avait pas beaucoup aimé

un film insipide qui les jette bientôt dans le soir,
des fins de jour, et anna aussi se sent lasse et seule et
le fait pas : il se tient hésitant sur le bord du trottoir,
au bar :

suit sans la croire.

anna — ne me demande pas comment tu as fait pour en
pardonnerais jamais, que ta femme ne te le pardonnerais
leur père s'ils savaient. car ce « là » où tu es arrivé, ce

nom qui est anna merveille.

paradis ni la Divine Apparition, je ne suis pas notre-dame
Ce n'est que moi, de chair et de sang, de poussière et
que tu te perds car tu te gagnes un peu plus à mesure

il faut savoir, il ne faut pas fermer les yeux. regarde-

suis tes victimes aux griffes acérées, qui ne te lâcheront
de la terre. mon amour est une litanie désastreuse, une

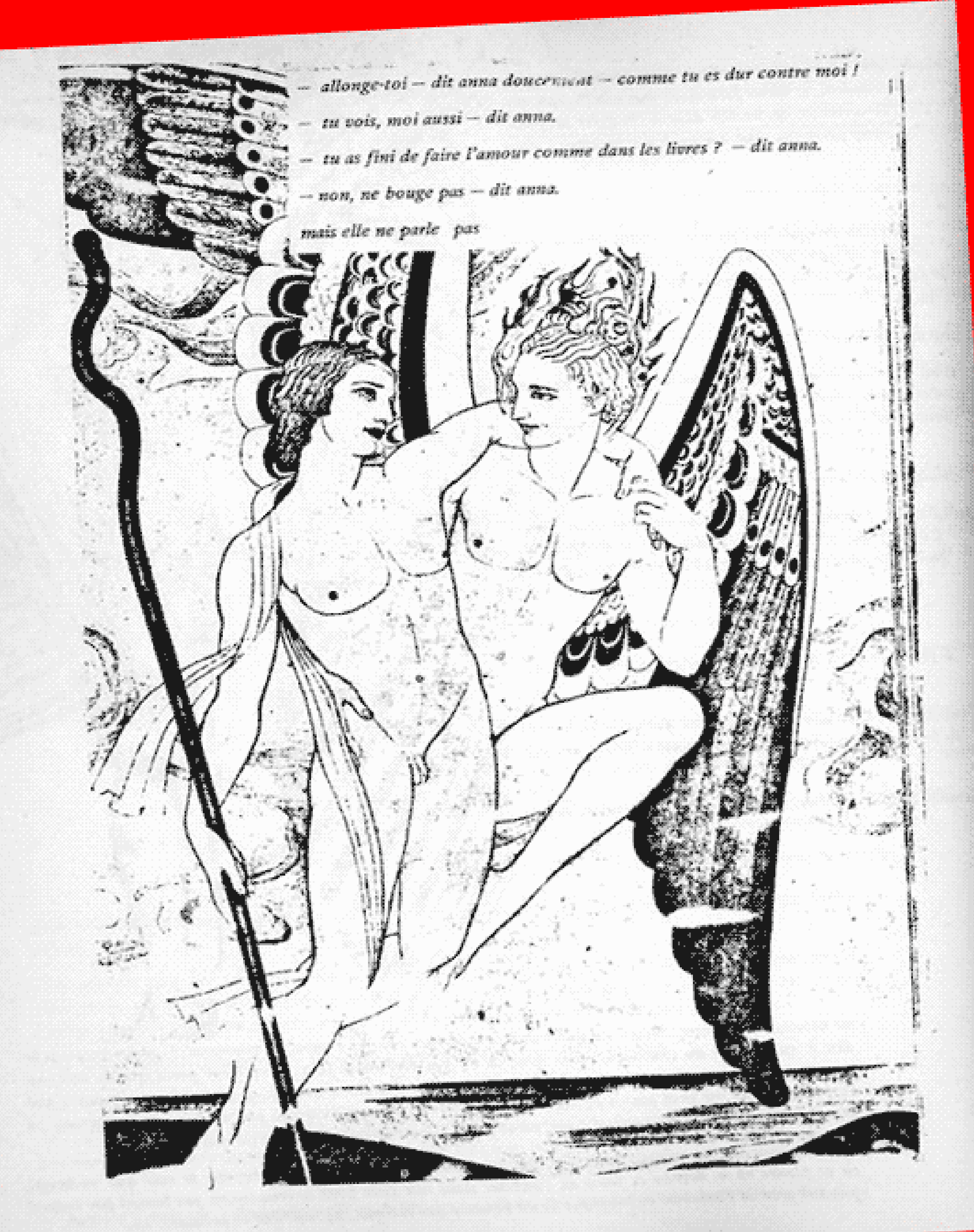
dimensions, quatre points cardinaux où m'écarteler. quatre



ne sommes pas, mon amour. ce que nous ne sommes pas. tu t'appelles comment ? tu ne veux pas le dire ? tu as peur du chantage, tu as peur de ne pas être assez fort. tu as peur parce que tu ne comprends pas. tu as peur parce que tu bandes, ou tu bandes parce que tu as peur. tu as peur parce que trop d'hommes me sont passés dedans, dehors, partout où tu n'imagines pas. tu as peur d'imaginer. tu as peur de ta peur. et quoi encor ? oh, tu as peur de moi qui ne ferais pas de mal à une bite.

elle rit seule de sa plaisanterie. elle pleure seule le coeur déjà labouré, sur le soir qui va venir. rit et pleure et se dérobe et feint de l'oublier dans son coin pour le rencontrer par hasard par hasard passant près de l'armoire et trouvant là un homme qui traînait, abandonné et solitaire. nu.

3 Milliards de pervers


— allonge-toi — dit anna doucement — comme tu es dur contre moi !

— tu vois, moi aussi — dit anna.

— tu as fini de faire l'amour comme dans les livres ? — dit anna.

— non, ne bouge pas — dit anna.

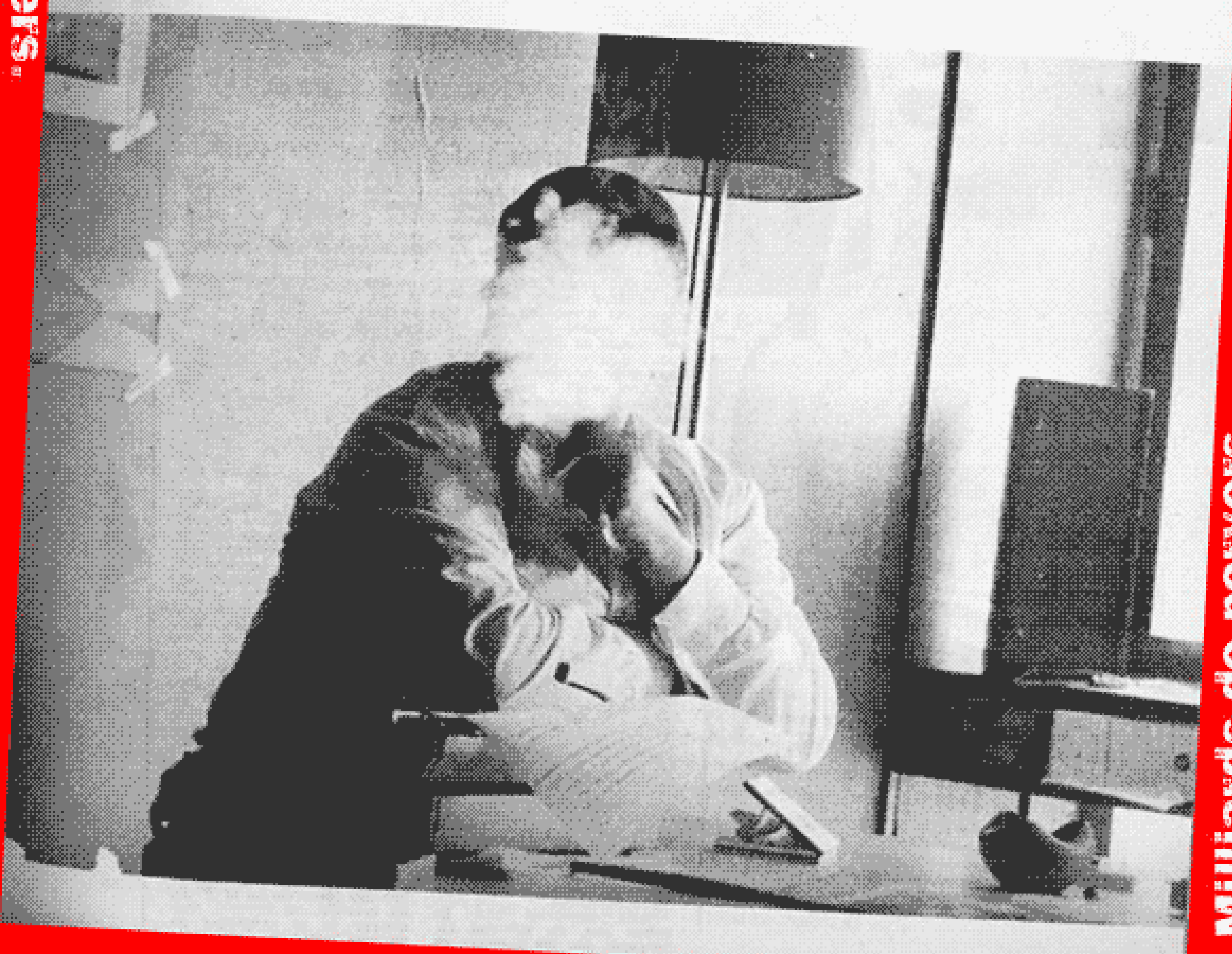
mais elle ne parle pas

3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

et les amants passent, oubliés, chaque fois maladroits, chaque fois plus nus que leur peau nue. anna ne les méprise pas : elle aime leur sexe d'enfants quand toutes les défenses tombent, leurs bouches voraces, leurs mains curieuses. anna ne les dévore pas : elle boit leur vie pour en faire un enfant différent chaque fois, et rouvre les plaies qui se fermaient à peine. anna ne les déchire pas : elle fait de leurs forces unies, la sienne et la leur, quelque chose pour anihiler la force. de leur puissance, quelque chose pour s'abandonner. puis elle les rejette aux lumières comme une araignée de sa toile, et ferme les volets sur leur pas hésitant. elle ne se retourne pas. plus tard, rendue à ses habits androgynes, elle parcourt les soirs d'été à la recherche d'un sommeil qui ne vient pas. tous les jeux, elle les joue, et chante toutes les rengaines des plages. parfois, même la musique s'endort, et anna reste seule à contempler les déchets de leur vie. vers le matin, il y a des odeurs de frites et de saucisses sur le port, et d'ambre solaire rancie. les garçons ont les pieds noirs de la crasse des rues, et des chemises ouvertes sur leurs torses arrogants. ils boivent trop, crient trop fort, se touchent sans se l'avouer, normaux et tristes. anna pleure sur eux. le jour se lève dans le bruit des premiers bateaux, la chaleur naissante, une odeur de mer stagnante qui la prend à la gorge : elle gagne à regret la chambre aux volets fermés.

Certains matins, quelqu'un d'autre se couche contre elle et lèche ses lèvres.



3 Milliards de pervers



ITS TIME TO TAKE A CIGARETTE, put it in your mouth, going from finger to finger - tu passes devant les cafés et tu t'arrêtes jamais, you are rock n'roll suicide, you are too old to do that, and too young to choice it. And the clock is waiting patiently for your song. Ne laisse pas le lait pénétrer ton esprit ni le vent emmener tes pensées. You can't do that, its religiousy unkind. Oh ho love you are rock n'roll suicide.

Marie-France me donne ainsi quelques bribes de la chanson Rock n'roll suicide de David Bowie, les morceaux qui la traversent pendant son numéro de strip tease qu'elle présentait dans un cabaret de Pigalle. Au départ son numéro est coincé dans le petit territoire du strip-tease de travesti, qui n'est qu'un rite orthodoxe de la messe strip-tease. Ca commence comme ça : Who are you qui êtes-vous, un homme ? une femme ? peut-être les deux ? avec projection d'un collage, le buste de la Milo, sur les hanches, la bite et les couilles de l'Apollon.



UNE BITE A LA PLACE D'UNE MOTTE

Dans le livre de l'imaginaire bourgeois, le travesti, comme les chimères de Descartes, n'est qu'une autre distribution des cartes de ce jeu truqué où s'échangent et se marient des images du corps. La question initiale organise la demande : Suspens. Alors on va avoir une bite à la place d'une motte, et comment ça va être ?



Le travail de Marie-France va rendre déplacée la question, déplace la demande. Son corps n'est pas un collage. Marie-France elle décolle, planante, interdite. Les images sont brouillées, sur quel corps, quels seins, quelle bitte, accroché pas davantage, beaux avantages féminins que les colliers, bagues et pendentifs de diamants de Marilyn Monroe avec laquelle elle s'échange dans un autre numéro fabuleux.

Song Rock n'roll suicide.Projection avertes en rayons concentriques sur le rideau qu'elle écarte. Elle y reste dos public accrochée. Le rideau la lâche brusquement, expulsée du décor elle part en vacillant sur la scène. Tout le corps en saccades pas les ondulations de la femme-serpent du rêve pervers, son corps se plisse croûte de granit au plissement hercynien, une grande prêtresse de science fiction coupant du bout rouge de sa cigarette des flux cosmiques. A regret, contrainte, elle tourne sur elle-même piétinement machinal de la femme enchaînée exposée au marché d'esclaves. Elle se casse la gueule se ramasse repart balance sa cigarette dans un coin. A la lumière noire ses ongles fluorescents alignés en petits points suspendus rubescents à tirer un trait de l'un à l'autre mais dans quel ordre se compose une figure qui ne se représente pas, inhumaine absolument.

TU ES UN HOMME , TU NE DOIS PAS PISSER CHEZ LES FEMMES . JE NE VEUX PAS D'HISTOIRES!SI JE T'Y REPRENDS , JE TE COLLE UNE AMENDE !
IL N'Y A QUE TOI POUR DIRE QUE JE SUIS UN HOMME !...TOUT LE MONDE ICI ME PREND POUR UNE FEMME . ALORS?...HEIN? SI JE VAIS PISSER CHEZ LES HOMMES,QU'EST-CE QU'ILS VONT ME FAIRE LES HOMMES?
JE M'EN FOUS ! TU NE PISSERAS PAS CHEZ LES FEMMES .
MAIS ALORS , OÙ VEUX-TU QUE JE PISSE ? . . . ENTRE LES DEUX ? DANS LE COULOIR ...
CECI ÉTANT DIT , IL PIVOTA SUR SES HAUTS TALONS, MESURA LA DISTANCE ENTRE LES DEUX PORTES RESPECTIVEMENT MARQUÉES HOMMES ET DAMES , MAIS AVANT QU'IL N'AIT PU ACHEVER SON GESTE . . .

3 Milliards de pervers



ANTI SALOMÉ

MARIE-FRANCE NE S'EFFEUILLE PAS, ELLE GERBE. Son expression pour dégueuler sur la demande qui noue les autres assis dans l'ombre autour de leurs bittes en forme de bouteilles de champagne, glacées.

Elle n'est pas émoustillante comme annonce le programme du cabaret où elle se produisait ; iceberg mais pailleté sculpté au marteau-piqueur en forme de femme flotte lourdement aux deux tiers englouti dans nos moelles et nos viscères. Tous les soirs le naufrage du Titanic à la différence qu'au milieu des hurlements de terreur des passagers broyés noyés ne s'élève pas « Plus près de toi mon Dieu » mais « Rock n'Roll Suicide », et qu'il faut bien ajouter à la liste des victimes le nom d'Hélène Weigel dont le spectre un peu grelottant acère le moindre geste de Marie-France.

Un théâtre de mouvements orogéniques. Mais ici la montagne n'accouche pas d'un sens-souris, pas de reproduction ; en ricanant Marie-France, travesti, s'auto-engendre et se multiplie par parthénogénèse grimaçante à la barbe de la loi du Signe.

A côté la chanson, vers la droite puis vers la gauche deux projecteurs ne peuvent avoir la fonction d'éclairer simplement lorsqu'elle s'approche titubant l'un rouge l'autre bleu sur le fourreau miroir de satin blanc ils se mettent à exister à sa seule condition aussi bien le regard du spectateur proprement scié comme on dit au sujet qu'il est divisé, n'est plus de l'oeil du maître.

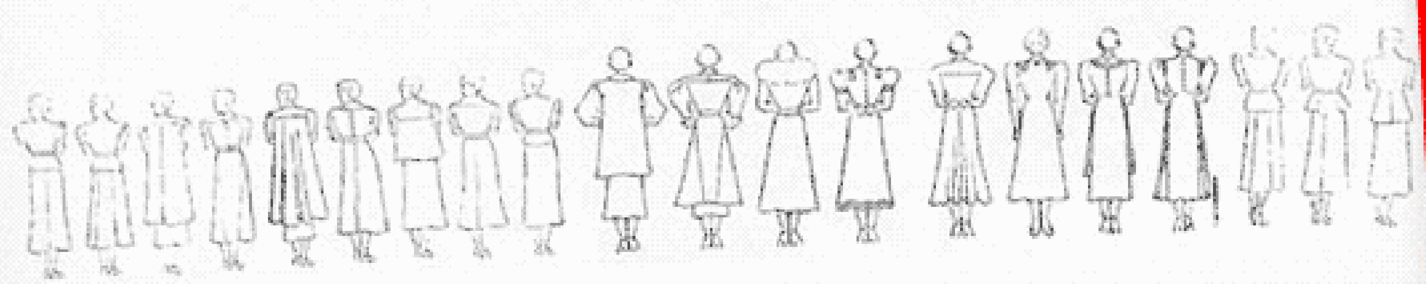
Elle lui tourne le dos, laisse tomber d'un coup son fourreau arrache sa cape, arrache sa perruque platine, divinité égyptienne jouant des mains imples le viol de ses mille sarcophages emboîtés, elle se retourne la main posée sur le bas-ventre, elle soulève sa main, dessous le rocher retourné d'étranges insectes dérangés tout éblouis fous se recroquevillent pour mourir, sa bitte le temps d'une seconde, fin de la chanson, obscurité, rideau, étranges applaudissements.

MARIE-FRANCE, ESPRIT FARCEUR

Son numéro devait tenir longtemps la scène de ce cabaret, mais son insolence et sa démesure merveilleuses s'y trouvaient trop déplacées pour qu'après divers malentendus avec la direction Marie-France puisse encore le présenter.

Aujourd'hui c'est une fille qui la remplace reprenant ses attributs sans rien changer mais contrainte à garder sa main sur son sexe (la question préambule Who are you ? A man or a woman ? y devient étrangement pertinente et scabreuse), ce non-sens fantastique opéré par l'activité terroriste de Marie-France, esprit farceur.

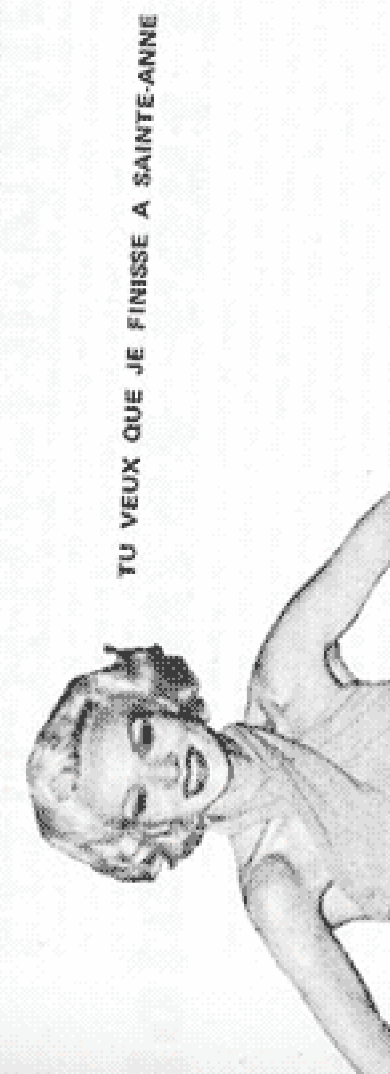
Étranges applaudissements. You are not alone, you are not alone, give me your hand, come turn on with me, éclate avec moi, tu peux éclater ; (les choeurs) you are wonderful, give me your hands you are wonderful.



3 Milliards de pervers

UNE INTERVIEW « ANTI STRIP-TEASE »

Dans la nuit d'un samedi à un dimanche vers 2 ou 3 heures du matin j'appelle Marie-France ; elle me parle longtemps au téléphone, à l'autre bout du fil je note scrupuleusement et cruellement ; elle me dit, le sachant :



marie-france

TU VEUX QUE JE FINISSE A SAINTE-ANNE

« Michel, nous sommes dans le même monde. Si c'est ça si nous y sommes d'une manière ou d'une autre, c'est l'amour, pas le paradis parce que le paradis, parce que c'est une légende, un conte de fée, c'est le bonheur, la magie vivante et simple ; si tu ne fais pas partie de ce monde, je ne trouve pas le mot, le seul mot, le seul qui pourrait être en rapport avec la définition que je recherche, l'enfer, le gouffre, attends chéri je rote . . . . . . je crois très fort en moi, je me sens vrai, je me sens authentique, en d'autres termes je veux dire que je crois en moi parce que je crois en mon être, en mon coeur, en mon esprit, en mon âme ; je crois à mes illusions très belles, parfaites ; parfait est le plus éloquent.

Oui c'est Marie-France y'en a qu'une, ils penseront 100 % mais ils diront elle fait un peu chier, (s'adressant à Olivier assis à côté d'elle) . . . que merde, laisse-moi vivre ma vie, j'ai des yeux, des bras des jambes comme tout le monde ; tu veux que je finisse à Sainte-Anne, c'est ce que tu veux ? Je suis une des personnes sur la terre, aussi triste navrée de voir tous les êtres humains l'humanité tout ce qui vit qui pense qui a des jambes des pieds une bouche un coeur, ce qui me torture, je suis désolée, aussi ce qui me rend aussi triste presque pessimiste, c'est de voir tous ceux qui m'entourent qui sont les mêmes que moi, l'habit diffère, des pantalons ou pas, c'est comme un repas avec deux plats au lieu d'un ou deux verres au lieu de trois, tous les gens qui sont identiques, les mêmes avec d'autres voix, pour faire plaisir à Olivier, j'aimerais tellement qu'il parle, parte, pas rester assis, se serrer les mains moites et qu'il me le dise, je suis obligée d'être agressive ; le mot magique en question en d'autres termes je voudrais dire, je ne peux pas je ne peux pas le dire c'est monstrueux ce qui me navre me décourage et qui me fend le coeur comme l'autre Marseillais, de l'esprit les Marseillais, le soleil ? , c'est que tous ces gens qui ont le pouvoir la possibilité la facilité d'être comme ils devraient être, je ne saurais pas imposer à la vie, ce serait trop prétentieux trop de choses, ce qui me rend triste à en pleurer quelquefois à me donner d'autres envies, de me défoncer, c'est qu'ils ont le même pouvoir que toi, ils ont tous le même, celui que j'ai et ils font des détours je ne sais pas pourquoi.

3 Milliards de pervers

JE PENSE DONC JE SUIS

Je ne cesse de faire des détours, je ne suis qu'une pierre qui roule, qu'est-ce que je suis, je suis Marie-France, un travesti quoi, un être humain comme les autres pareil partout dedans et dehors, évidemment j'ai des cheveux blonds, je suis ça en plus peut-être des autres je suis une sorte de clown à l'origine si je suis un clown c'est qu'il faut bien vivre, parce que j'ai en plus de beaucoup d'autres, j'espère de tout mon coeur qu'il y en a pareil à moi; que chacun de donner, donner même pas c'est faire un effort, encore un mot que je ne trouve pas, que chacun de nous dégage de la pureté, de l'amour, pour les autres et ainsi c'est pas probablement, ce serait une solution, assez merveilleuse si tout le monde se donne de l'amour, dire ce que tu ressens, plein de choses, tout ce qui se passe, c'est complexe.;

Peut-être dans le strip où je suis j'emmerde les gens, je veux dire, je suis super-heureuselà au moment où je dis c'est déjà plus pareil comme je me sens très bien en ce moment parce que la vie et les circonstances ont fait que paf tout à coup, je pense donc je suis, c'est la première fois que j'emploie cette expression, c'est aussi bête que ça ; Olivier que j'adore qui fait partie de ma vie, non pas ça il est très près de moi, par le fait qu'il soit dans mon coeur, par ce fait là j'ai pas supporté le fait qu'il soit agressif à deux mille années lumière de mon monde parce que je te disais tout ça, il en voit pas l'intérêt, il flippe ; dans les drugstores on devrait vendre inventer un anti-flip.

JE VEUX ETRE LA PAPESSE

Le jour où le monde, c'est trop grand pour parler de ça, comment finirai-je, je veux, laisse-moi délirer, trois secondes, et j'y tiens, je veux être la papesse, quoi d'autres qu'est-ce que je pourrais être, une super show business girl, une star, non because the star, je ne veux pas de nom, non rien, je veux vivre ma vie ; j'aimerais être une ménagère, mais tellement magique ; y aura jamais de solution ; mes potes sont vachement sympas, je peux comparer avec d'autres moments de ma vie, non seulement ils m'attendraient pas pendant que je téléphone, mais ils me presseraient pour utiliser le téléphone après moi.



L'étonnant travesti Stuart, chanteur à voix de femme, surnommé « La Patti masculine » (1880).



Nils Berlings, phénomène vocal, et travesti des années 1927. Il chantait aussi bien la voix féminine de « Lakmé » de Léo Delibes que le « Don Quichotte » de Massenet.



Darwin, « artiste transformiste », dans une imitation de Raquel Meller (1910).

Le travesti Aubert « imitateur et artiste parodique » (1921).

Les célèbres frères Rocky, vedettes des Folies Bergères, et du Casino de Paris (1935).

Ondulé, paré, parfumé à cinq ans Oscar est considéré par sa mère comme une petite fille.

(Oscar Wilde)

Tu veux que je te dise mon rêve, non il est trop grand, ce que j'aimerais sans prétention vraiment beaucoup, j'aimerais chanter du rock n'roll sur une scène ronde avec un groupe derrière moi, ça c'est un flash, plein de projecteurs, et puis plein de monde ; pour moi le grand rêve c'est arrêter le temps faire venir le soleil, revoir des gens qui sont morts les faire revivre pourquoi pas avoir un carrosse avec quelques chevaux colorés, c'est un détail, je n'ai que 26 ans, je manque de confiance en moi-même.

3 Milliards de pervers

THIERRY-DENNIS

lola montès vous parle

thierry

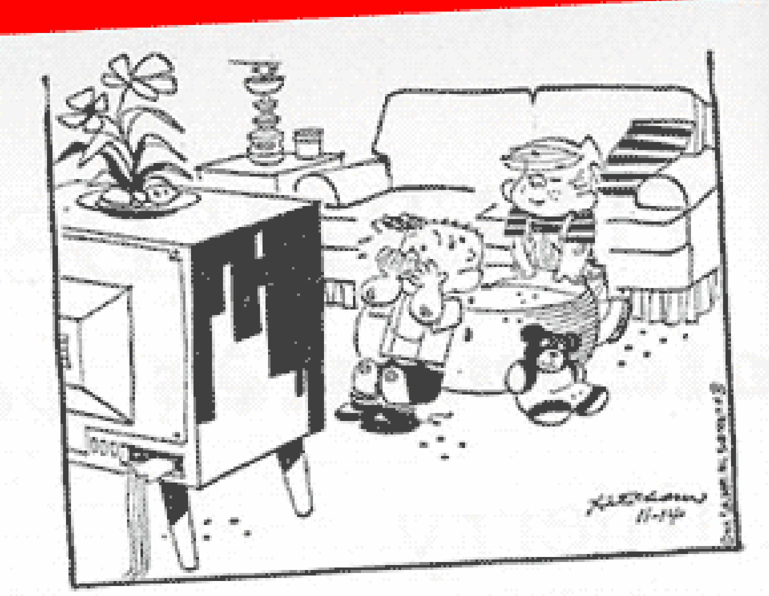
Je passais toutes mes vacances avec Thierry. Ses parents étaient des amis des miens. J'ai eu treize ans en même temps que lui . . . On jouait toujours à des jeux. Se toucher. Se toucher le cul. Se battre. Un beau jour je le vois commencer à se branler, je ne savais pas ce que c'était. J'avais jamais vu quel-qu'un se branler. Il prenait son pied. Et puis tout à coup je le vois se lever et il court. Il va dans la salle de bains et il met de l'eau. Je me dis : « mais il devient fou ce mec, qu'est-ce qui lui arrive ? ». Il re-vient et me dit : « Allez, fous le camp, ma mère va arriver ». Alors, je vais me coucher à côté et puis j'ai oublié. Ça se passe comme ça quand t'es gosse . . . t'as des questions fugaces. Tu te demandes : « Comment est-ce qu'on encule ? ». Alors ça te possède pendant deux heures et, deux heures plus tard, t'as complètement oublié. Tu peux même oublier pour toujours si la société t'y pousse . . . Deux mois après on s'est retrouvé chez mes parents à la campagne et on a parlé de se branler. Je lui ai dit : « C'est quoi branler ? » Il m'a dit : « T'as bien vu la dernière fois, je me suis branlé. » J'ai dit : « Je ne sais pas ce que c'est. Explique-moi. » Il m'a dit : « Je peux pas t'expliquer. Viens ». Alors on a été dans une cabane et il m'a branlé. La première fois que je me suis branlé de ma vie, c'est quel-qu'un qui m'a branlé ! Et au moment où j'allais venir, tu sais, quand tu sens que tu viens, comme ça KKKRRRAAAAA ! On a entendu : « Thierry ! Thierry ! ». C'était sa mère qui l'appelait dans le jar-din et je suis resté en suspens. Il m'a dit : « Rhabille-toi ! Rhabille-toi ! ». Alors on s'est rhabillé à toute pompe parce qu'on avait peur de se faire surprendre. Pendant tout le dîner dès que quelqu'un me parlait et me disait : « Vous voulez du sel ? » je sentais un courant sexuel . . . Je prenais la four-chette et j'avais l'impression que j'allais venir. J'ai passé cinq heures au bord de l'apoplexie de la jouissance. De la douleur. Du plaisir. Il est parti et j'ai passé cinq heures comme ça en état de tension suprême dans laquelle la moindre image était une image de sexe et que le moindre bruit de soupe dans l'assiette était : « AAAAAHHHHH . . . ». C'était génial. Le soir je me suis branlé tout doucement parce qu'il y avait mon frère dans la même chambre et j'ai attendu qu'il soit endormi. Je bandais. J'ai pra-tiquement bandé pendant cinq heures, je peux te dire. Je me suis branlé trois coups : clac, clac, clac et je suis venu. Et depuis ce jour je n'ai pas arrêté de me branler. Je me suis branlé tous les jours sauf grand amour. Alors tu baises tout le temps et t'as plus le temps de te branler. Mais maintenant je baise et puis je me branle. Je trouve que la branlette c'est le sommet de la civilisation. Je préfère la bran-lette en commun, c'est mieux, ça va plus loin, mais j'aime bien la branlette tout seul quelquefois.

J'ai eu très souvent des fantasmes de ralentis de blue-jeans qui s'ouvrent . . . J'ai été très ému en voyant la couverture que Andy Warhol a faite pour le disque Rolling Stones, Sticky Fingers. C'est un fantasme que j'ai en commun avec Andy . . . Le blue-jean qui s'ouvre très lentement en faisant KKKKAAAAA . . . Il y a un truc très beau au moment où tu sais pas si c'est un mec ou une nana que tu vas voir. Les poils qui dépassent. Le pubis. J'adore les gens qui ont un beau pubis. Une des fascina-tions que j'ai eue pour Nicholas, c'est qu'il avait un des plus beau pubis que j'aie vu de ma vie . . . . J'aime les gens qui assument la réalité d'un individu, c'est-à-dire ce que la société appelle la schizo-phrénie . . . Ne pas avoir à choisir une fois pour toutes si tu vas être gentil ou pas gentil.

3 Milliards de pervers

DENNIS THE MENACE

"THAT'S NOTHIN'... I DONE THAT TO ONE OF MY SITTERS ONCE."



dennis

J'ai rencontré Dennis un soir au cinéma. Un film de Jane Fonda. Il adore Jane Fonda. Je ne l'ai pas vu en arrivant, le film était déjà commencé. Mais à la fin du film il s'est levé et m'a regardé d'une façon très provocante et ça m'a tout de suite foutu un flash. J'ai ressenti une intensité sexuelle très forte. Il était avec une nana. Il y avait plein de gens avec lui. Ils sont partis tout de suite. Je me suis dit : « Bon, c'est un mec qui a été excité par un regard et c'est tout ». J'ai quand même essayé de le rattraper. On a marché vite et je l'ai doublé dans le couloir. C'était bien parce que en plus au « Normandie » il y a un escalier roulant et ça dure longtemps. Je ne sais même pas s'il y a un escalier roulant, d'ailleurs. Quelquefois dans ta tête tu rajoutes des escaliers roulants. Et alors il a rejoint un tas de mecs. Il faisait très Anglais. J'avais très peur qu'il soit Anglais. Les Anglais sont sexuellement très bizarres. Ils sont terriblement attirants comme ça. Je n'ai jamais vu autant de mecs qui soient aussi « sexy » qu'à Londres et qui fassent des numéros tellement féminins de provocation et qui, finalement, soient « straight » (hétéro-flics). Bon, il s'en va avec cette nana et ces mecs. Alors je me suis branlé le soir pour lui. Sans penser que je me branlais deux fois. Et puis le lendemain mon pote Gino téléphone et me dit : « J'ai rencontré un mec fantastique ». Finalement, Gino aime bien mes histoires d'amour. Il me prend pour Lola Montès. Il aime bien me dire : « J'ai rencontré un mec formidable qui m'a fait flasher ». En général, il m'amène les gens sur lesquels je ne flashe pas du tout. Il m'a dit : « Il s'appelle Dennis » et, là, j'ai tout de suite pensé que c'était lui que j'avais vu en sortant du film de Jane Fonda. Parce qu'il avait une gueule à s'appeler Dennis, par identification avec Dennis the menace. Parce qu'il avait une grosse mèche blonde, un oeil destructeur, bizarre et tout . . . alors j'ai fini la phrase de Gino, j'ai enchaîné : « . . . il a une grosse mèche blonde, des bagues à tous les doigts, il est très beau, et il est avec une fille rousse ». Gino m'a dit : « Comment tu sais ? ». Je lui réponds : « Je Sais ».

Alors, Dennis est venu chez moi avec Gino et on a passé une soirée bizarre. J'ai parlé tout le temps. J'étais très excité. Il y avait une intensité sexuelle très forte dans la pièce mais lui était assez distant parce qu'il m'avait connu par Gino qui fait très pédé quand tu le vois et, en fait, ne l'est pas du tout. Il ne peut pas l'être et d'ailleurs je pense qu'il ne l'est pas. Je pense qu'il n'est rien sexuellement. Il a oublié une fois pour toutes. Mais il aime bien la représentation sexuelle et ce qui s'est passé c'est que Dennis après m'a dit : « J'ai cru qu'à Paris c'était comme ça ». Il pensait qu'à Paris il n'y avait que des pédés qui font semblant. J'ai rencontré des mecs comme ça. Gino par exemple. Je l'ai trouvé pas mal. Je me dis qu'il va certainement me proposer de me baiser et il ne me propose rien. Je suis quand même venu avec lui chez toi. J'ai parfaitement senti une intensité de regards terribles quand je suis entré dans la pièce et toute la soirée tu as parlé pour moi. Il y avait vingt personnes, mais tu n'as parlé que pour moi. En même temps tu étais marié, tu avais un enfant. Je me suis dit, après tout . . .



3 Milliards de pervers



J'ai raccompagné Dennis chez lui, il m'a fait un numéro d'enfant provocateur qui s'en va dès qu'il y a une chance pour que quelque chose se passe. Dennis la menace. Il m'a dit « Salut ! ». Par la suite, il m'a dit que sa chambre était si petite qu'il n'y avait qu'un lit, tu pousses la porte et tu tombes sur le lit. Il ne pouvait faire entrer dans sa chambre que des gens qu'il allait baiser. Et, il ne savait pas ce qui allait se passer entre nous. C'est pas très confortable d'être sur un lit avec quelqu'un que tu ne peux pas baiser. S'il y avait des lits partout les gens baiseraient beaucoup plus. Parce qu'il n'y aurait pas d'autre alternative.

Pendant deux ou trois jours, j'étais très excité par ce mec. Finalement il est revenu chez moi trois jours plus tard. On est allé au Wimpy. Il y avait encore plein de gens. On ne pouvait pas parler. Il était à l'autre bout de la table. J'avais dans mon sac une carte postale d'une petite fille toute nue dans un tub avec un gros cul proéminant et un gant de toilette plein de savon sur le cul et quand tu appuies sur les fesses de la petite fille ça fait « poët, poët ». J'ai pris la carte et j'ai commencé à écrire à Dennis : « Wimpy postage . . . » et puis : « Voilà, je t'ai rencontré l'autre jour de l'autre côté de la rivière où tu avais été voir Jane et ce jour-là tu m'as donné un flash et je me suis branlé pour toi. Alors, comme il y a beaucoup de gens ici, je t'écris pour te dire que je me suis branlé pour toi et que tu m'as donné un flash et que je mens un peu parce qu'en ce moment tu me donnes encore un flash ». J'ai balancé la carte postale comme ça à travers la table et elle est tombée dans son banana split, dans sa glace. Ça a créé un silence terrible. Un mec qui écrit à un autre mec. Tout le monde voulait savoir ce qu'il y avait sur la carte postale. Il l'a prise et a commencé à lire. Et moi j'avais peur. On ne sait jamais. C'était un mec très doux, très beau, très excitant, mais après tout il pouvait très bien être super hétéro-flic et me dire : « Qu'est-ce que c'est que ça ? On n'écrit pas des cartes postales comme ça ! » et la déchirer devant tout le monde. Ou pire encore dire : « Ha ! ha ! » et la montrer à tout le monde. J'avais le coeur qui battait. Il a lu la carte avec un sérieux fantastique et tous les gens le regardaient lire. C'était vraiment théâtral. Une grande scène de théâtre. Il l'a mise dans son sac et a souri à tout le monde — les gens étaient génés parce qu'ils ne savaient toujours pas ce que j'avais écrit — et il m'a regardé très fixement dans les yeux. On a passé vingt minutes à se regarder dans les yeux. J'ai dit aux gens : « Vous voulez qu'on aille chez moi ? » et il m'a répondu « Oui ». On y est allé ou plutôt dans l'appartement voisin, chez Sophie. Là, il y avait encore plein de gens qui écoutaient de la musique. Il a été très évasif. Il s'est assis dans un coin et a commencé à faire des dessins. Je me suis dit : « C'est pas possible, il faut qu'on se parle. » J'ai flippé. J'ai écrit une chanson pour lui, très belle, un peu triste. Je suis allé la chanter tout seul dans ma chambre. A ce moment-là, il est venu, il s'est assis, il a écouté, c'était vraiment magique et au moment où je finis la chanson . . . la porte s'ouvre et cinq à six personnes entrent, un verre à la main et s'assoient autour de nous ! Catastrophe !



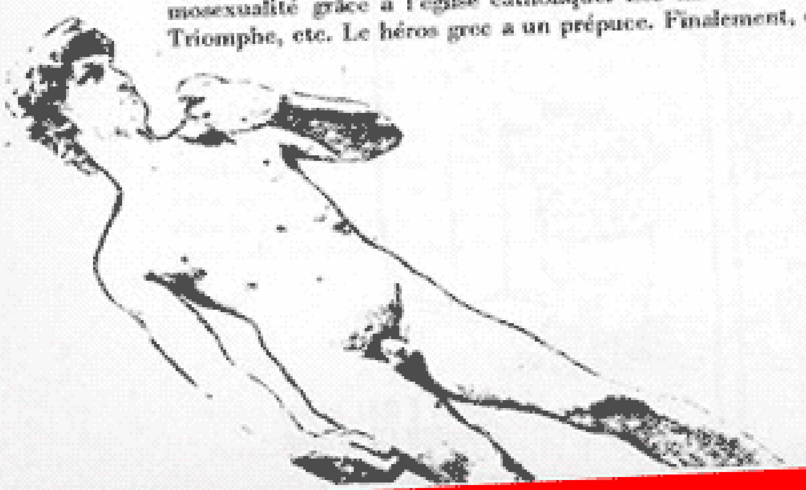


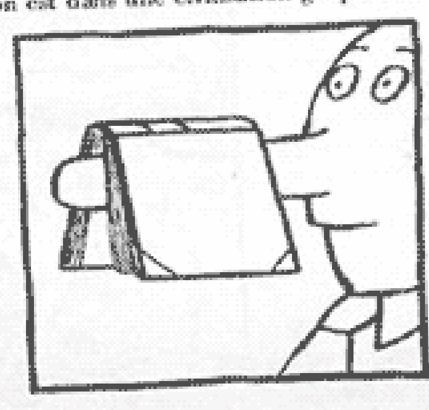


3 Milliards de pervers.

Il était donc avec cette fille avec qui il ne baisait pas ou plutôt avec qui il n'avait baisé qu'une seule fois. Il était beurré et elle l'a violé. Elle flippait elle était amoureuse de lui. Lui, il n'avait jamais baisé avec une nana. Il était beurré, elle l'a déshabillé, elle l'a branlé et elle l'a baisé. Et lui ne s'en souvient pratiquement pas. Il n'a rien senti. Ce qui l'a fait flipper c'est que le lendemain elle a voulu recommencer tout de suite. Il lui a dit « J'ai pas envie ! » et elle a dit « Comment ? On a pris notre pied ensemble ! » Il a répondu : « Mais non ! Toi peut-être mais pas moi. Ce qui est grave ce n'est pas que je n'aie pas pris mon pied mais c'est que tu n'aies rien vu. Ça c'est grave ». Alors, ils ne baisaient plus mais elle n'en pouvait plus pour lui. Elle tournait autour. Tout à coup elle dit : « Bon, on s'en va ! ». Mais lui, il enlève son manteau et commence à écrire dans son cahier (il a un cahier comme moi où il écrit et dessine) alors j'ai pensé qu'il allait rester. Elle tourne autour du téléphone pour appeler un taxi. Elle appelle, elle raccroche, elle rappelle, elle raccroche. Finalement elle se décide. Le taxi est en-bas. Alors ce mec se lève, prend son manteau et fout le camp. Moi, j'ai les larmes aux yeux. Je me dis : « C'est pas possible ! Ils sont pas tous comme ça ! C'est pas possible d'écrire une lettre à quelqu'un dans un Wimpy — le dernier endroit au monde où on peut s'attendre à recevoir une lettre comme ça — c'est pas possible de chanter pour quelqu'un qui t'écoute comme ça . . . et puis cette espèce de magie entre deux personnes . . . et, tout à coup, il s'en va pour prendre un taxi ». Il a claqué la porte et il est parti. J'ai dit : « J'en ai marre. Je flippe ». Je ne voulais pas flipper tout seul alors j'ai couru dans le couloir et je lui ai dit : « Dennis, tu es certain que tu ne veux pas dormir avec moi ? ». Alors, il m'a répondu : « Oui, je veux bien dormir avec toi ». Il est rentré et on a baisé. On a fait d'abord un gran câlin et on a parlé. J'avais très peur. J'ai flanqué ma main dans son blue-jean. Depuis toujours j'ai ce blocage absolument pharamineux sur la circoncision. Ça tient probablement à des mystères que je ne connais pas. Probablement à des raisons de sang, de vieux trucs français. Je me souviens d'un mec dans un café qui parle sans distance avec l'événement. Il dit tout haut en parlant d'un autre : « C'est un raboté du gland ». C'est un fou un raboté du gland . . . ». Et à l'école, je devais avoir 9 ou 10 ans, il y a eu une visite médicale et quelqu'un a dit : « On va les voir ceux qui sont puceaux ». Je croyais que ceux qui avaient déjà baisé n'avaient pas de prépuce. Alors j'ai tiré comme un fou sur ma peau pour l'enlever en pensant que si j'avais pu l'enlever j'aurais pu dire que j'avais déjà baisé. Mais ça n'a pas marché, ça faisait trop mal . . . Ça prouve un vieux préjugé de race et de civilisation. Edouard m'a dit avoir vécu le même truc . . . Il y a le fait que mon père est circoncis je ne sais pas pourquoi. J'ai toujours trouvé la bite de mon père abominable.

La chose à ne pas avoir : la bite de mon père. Et puis je trouve une bite non circoncise plus féminine. Je suis certain qu'à l'origine la circoncision c'était pour brimer et empêcher la masturbation. C'est beaucoup plus facile de se branler si tu n'es pas circoncis, t'as pas besoin de crème. Ça glisse comme dans un vagin autour de ta bite. Dennis avait toujours besoin de crème. Une bite non circoncise est plus féminine. C'est formidable, ça a un côté indécent. Je trouve que le gland qu'on voit tout de suite n'est pas indécent comme le gland qu'on découvre, qu'on déshabille. Il y a un moment que j'aime particulièrement quand je baise avec un mec : attendre dix minutes et Klang ! C'est le rideau qui tombe. J'aime bien la sensation quand tu glisses ta langue sous le gland. C'est beau. Esthétiquement, ça vient d'un contenu historique et culturel. Finalement, quand t'es gosse, tu apprends l'homosexualité grâce à l'église catholique. Les tableaux et sculptures. Adonis, Michel-Ange, l'Arc de Triomphe, etc. Le héros grec a un prépuce. Finalement, on est dans une civilisation grecque . . . ».





3 Milliards de pervers

RAPPORTS contre la NORMâlITÉ HOMOSEXUELLE

Surgissement
Circulation
Extension de trois situations amoureuses, trois continents impossibles et désunis, trois langages érotiques différents.
Mélange de trois « personnes » (comme on dit) dans ma vie, trois corps dont j'ai pu approcher aujourd'hui les désirs : à chaque fois la jouissance recherchée a détrôné le langage des organes à peine trempés dans l'image glacée de la mort.

Reich est dépassé avec ses ridicules orgasmes hétéros, ses décharges nerveuses et hygiéniques sans phantasmes.
Seule l'extase est hallucinogène.
Il n'y a que l'impossible qui me fasse jouir.

Chaque conflagration des jouissances l'une dans l'autre a été
une reconquête du territoire corporel confisqué dans l'enfance au bagne familial,
une victoire sur le système judéo-chrétien de l'angoisse et de la non-vie,
un sabotage de la chaîne de production des manques,
un incendie du drugstore normalisateur,
un merveilleux gaspillage imaginaire d'énergies réelles.

3 Milliards de pervers.



Un besoin affirmé

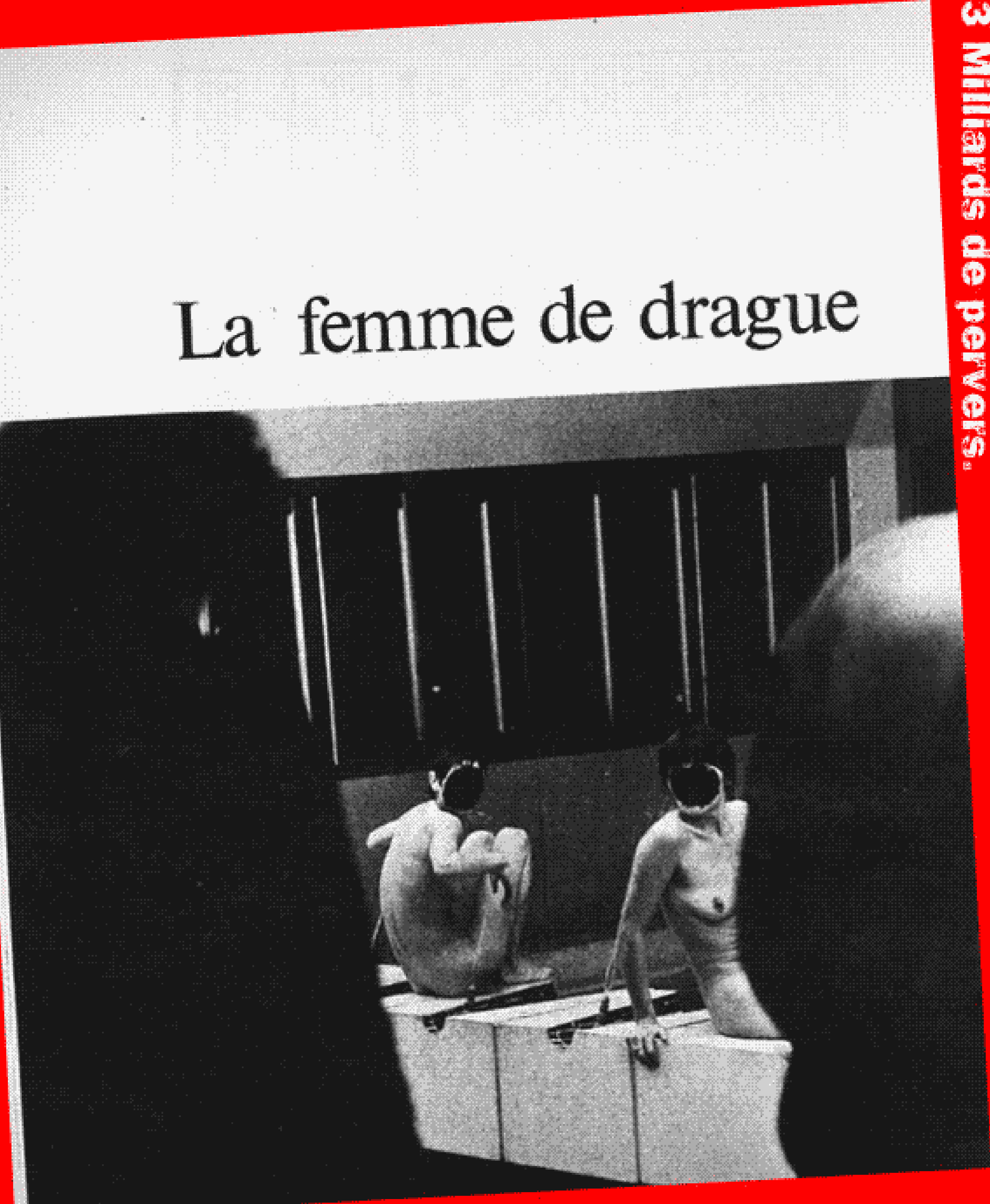
Zone érogène
Zone libre
(par opposition à zone occupée
dont les forces de l'ordre sont les machines à châtrer du capitalisme)
Zone érogène généralisée
étendue à la totalité des corps et des rapports sociaux
zone de jouissance et de vie « radicale » c'est-à-dire insupportable zone d'extase pas bouche cul queue
clitoris salives mains yeux ou autres pièces détachées de l'ensemble à la à la hache rentable
mais zone d'être total
sans séparations frontalières ni propriété privée ni concurrence ni haine
zone de mélange des ondes reçues et émises
par tous les corps amplifiés et magnétisés qui se jettent par la fenêtre du désir
comme on plonge du 7e étage dans une couverture pleine d'oranges pressées tièdes
visible de l'autre côté de la peur,
zone de feu où le plaisir de la dé-naissance et de la dé-fécation tue net l'ennui où
les courants d'air et d'eau habitent chaque geste
où tout est clitoridien et anal
où la tendresse explose les contradictions
où la réalité de la guerre civile contre les porcs est enfin concevable
où la queue chiée s'interroge sur l'émiettement
où le vagin se balade un peu partout en en rigolant
où cinquante mains douces branlent la même colonne vertébrale
où les barrages craquent de plaisir et ne font pas de quartiers

zones de luttes de classes vécues dans le corps
désir ante
et de luttes pour l'autonomie
réalis able
tout de suite.

BRUTALITES POLICIERES

Suite de la P. 1 - Col. 6

3 Milliards de pervers


La femme de drague
3 Milliards de pervers.
3 Milliards de pervers.

Christiane : Il y a 36 façons de draguer. Moi on ne m'a jamais vue draguer parce que je me démerde pour qu'on ne me voit pas. Je peux raconter comment je fais : il y a une méthode qui consiste à se jeter sur le bifteck comme ça, en disant tu viens, etc. et puis il y a le fait de simplement se mettre en situation. C'est extrêmement courant chez les femmes. C'est ce qu'elles font. En général elles ne se précipitent pas sur la braguette d'un homme... ou sur le con d'une femme. En général elles se mettent en condition, de façon que qui ça concerne s'en aperçoive et fasse le reste du chemin. Et il ne s'y trompe pas. C'est un code. Il suffit juste d'être au bon endroit, au bon moment, dans le bon comportement, dans les bonnes conditions.

Annie : conforme à ce qu'attend le mec de toi.

Cathy : ça dépend des rapports ; disons plutôt quand c'est des rapports où l'un agit et l'autre doit être agi. Ce n'est pas forcément un mec, cela peut être une fille aussi. En tant que fille par exemple il m'est déjà arrivé d'avoir affaire à des femmes qui ont ce comportement vis-à-vis de moi, donc ce n'est pas une question de sexe dans ces cas-là, c'est une question de rapports où l'un agit et l'autre est agi.





Les soeurs Papin

3 Milliards de pervers



Christiane : Il faut bien reconnaître qu'on n'en est pas là. Comment on a fait pour ne pas oser par exemple.

Ozane : Je ne savais pas le faire, j'aurais bien voulu. . . Il a des fois où j'ai eu envie d'établir un contact et je ne savais pas comment m'y prendre parce que cela m'apparaissait comme dire quelque chose en agressant. . . Quelque chose à gagner c'est toujours affreux, cela paralyse et on ne peut rien faire finalement. Je n'allais pas me mettre dans la position où j'allais essayer de conquérir alors que je j'aurais été bien contente d'établir un contact, je ne savais pas comment m'y prendre. Il me semble qu'il y a d'autres moyens pour entrer en contact avec les gens.

Christiane : Entrer en contact c'est une chose, draguer c'est une autre chose. Moi je sais que je l'ai fait, avec le sentiment d'indignité. Si on en est là qu'on ne soit pas tellement entourée d'une cour avec plein de gens qui ne demandent qu'à vous sauter dessus ou à vous tomber à genoux devant, sans cette foule qui vous rend hommage et dont on est la reine, on se sent isolée et délaissée, indigne, seule et sans personne. On n'est pas bien comme ça. Si à ce moment-là on va dans les cafés à tout hasard, ça s'appelle draguer en regardant un peu autour, au lieu de baisser les yeux, si on va danser, dans les endroits où il y a du monde, on ne se sent pas bien, on se sent un peu indigne, on se sent assez moche. Mais alors draguer consiste simplement à être là, à voir ce qui se passe et à être prête à ce qui arrive.

UNE DISPONIBILITE

Ozane : J'appelle pas cela draguer, j'appelle cela une disponibilité.

Anne : Moi je ne peux pas donner suite quand cela a lieu. Je me souviens par exemple, des jours où j'étais vachement seule, être aller prendre des pots comme ça à la Coupole, lieu typique, et si par hasard quelqu'un m'adressait la parole je me fourrais le nez dans un bouquin. Parce que dans la drague il y a un truc qui ne passe pas : je ne peux pas me dire que sur la seule vue de ma gueule quelqu'un puisse établir une relation avec moi. Si c'est sur la seule vue de ma gueule, c'est forcément pas ma gueule mais mes fesses, le fait d'être une femme, donc cela ne peut pas être une relation valable. J'ai l'impression que pour ne pas être une putain, il faut que toute relation qu'on commence soit durable. Deux ou trois fois par exemple, j'ai fait des trucs du genre : un mec m'aborde dans la rue, il a une gueule relativement sympa, on discute, par exemple un Noir avec qui j'ai traversé le Luxembourg, une autre fois un mec qui était peintre ; on discute, et puis je donne un rancart deux ou trois jours après et à chaque fois le mec ne se pointe évidemment pas. Par ailleurs si quelqu'un m'aborde et que je réponds dans le métro, cela arrive beaucoup avec des étrangers, si je réponds sans arrière pensée simplement comme cela pour parler, une fois le mec m'a poursuivie après, en m'agonisant d'injures ; moi j'avais parlé comme ça gentiment dans le métro sans y mettre vraiment rien du tout, je n'avais pas du tout envie que cela dure plus. Une fois aussi dans une réunion des Cahiers de Mai sur Usinor-Dunkerque ; ils avaient fait venir des ouvriers, les questions posées par les gauchistes étaient complètement idiotes et j'avais manifesté que je trouvais ces questions stupides. Si bien qu'à la fin on est allé prendre un pot avec les ouvriers en question, et les militants avaient tout prévu, l'endroit où ils

3 Milliards de pervers

devaient coucher, le réveil à 6 heures du matin pour prendre l'avion pour aller à une autre réunion à Lyon. Le mec le plus sympa qui m'avait remarquée comme cela dans la discussion me dit : « Il y a de la place chez toi » Et puis on a passé une nuit très agréable, et on s'est échangé numéros de téléphone et adresses, mais cela a été complètement sans lendemain. J'ai eu deux ou trois relations comme cela, à la fois chouette et sans lendemain, je ne sais pas si c'est de la drague, mais en contradiction complète avec mon idée selon laquelle les relations sans lendemain c'est dégueulasse.

Ozane : Et le résultat de cette drague : il n'y a rien eu, tu n'as jamais retrouvé les personnes ?

Anne : Au fond je m'en fous. . . Par exemple un jour, un dimanche, je rentrais chez moi avec plein de bouquins sous le bras. Un mec avec une gueule relativement sympa m'aborde et me dit — Qu'est-ce que vous faites comme cela ? C'est incroyable de voir une fille un dimanche après-midi avec trois bouquins, en plein été, montrez-moi ce que vous lisez — des bouquins de philo, c'est vraiment inouï, pourquoi vous faites ça, j'ai vraiment envie de discuter avec vous. Il m'emmène boire un café. Il était peintre. J'avais envie de voir ses peintures. Il devait y aller mettre du vernis. Il m'emmène voir ses peintures. Il m'explique pourquoi ses peintures n'étaient pas extraordinaires, le système de fric des peintres, les contrats qui les obligent à faire un tableau par mois d'une certaine taille. On passe l'après-midi à discuter. Puis il me ramène près de chez moi après. Juste au moment où j'allais le quitter il commence à me caresser, en disant j'aimerais beaucoup qu'on se revoit, et en même temps il me parle de sa femme, qu'il avait quitté parce qu'elle le faisait chier, introduisant tout de suite un truc qui m'a fait chier. Je lui ai quand même laissé mon numérode téléphone pour m'en débarrasser. Je file mon numéro de téléphone pour me débarrasser des gens parce que je ne suis jamais chez moi.

Cathy : Ce que tu dis en ce moment, c'est que la drague cela a lieu de l'extérieur, ce n'est pas toi. Il y a des gens qui, alors tu te branches ou tu te branches pas dessus. Mon expérience ce n'est pas ça du tout. Ce n'est pas le fait d'être hétérosexuelle ou homosexuelle, c'est certain, il n'y a qu'à voir entre nous.

Christiane : J'ai quand même une chose à préciser c'est que je n'ai jamais dragué des femmes. Il s'est passé qu'une femme arrive, et il y a une relation qui s'établit, une attirance de ma part, une relation mutuelle qui s'établit, c'est-à-dire avec une personne complète. Je ne sais pas ce qui me plaît, ce n'est pas forcément la figure, c'est ce qu'elle dit, ce qu'elle est, je ne sais pas quoi. Il se passe à ce moment là un rapport, c'est situé dans le champ de la relation, jamais il ne m'est arrivé de draguer les filles. La drague pour moi est située dans l'institution et l'institution c'est l'hétérosexualité, la drague des hommes. Les femmes ne sont pas situées dans l'institution, là il y a des relations.

Ozane : Mais une femme peut te draguer.

LA DRAGUE, L'INSTITUTION

Christiane : je crois que cela c'est produit. Je crois que j'ai dû bloquer, me bloquer, ou alors je n'ai pas dû m'en apercevoir quand moi je croyais établir une relation simple. J'ai un comportement vis-à-vis de la drague visible sur moi, cynique et précis : oui, si moi j'ai dragué, sinon cela me bloque très fort, de la part des femmes, puisque pour moi ce n'est pas dans l'institution, c'est dans la nature. La drague est liée à l'institution du baisage. L'institution c'est le baisage.

Ozane : En draguant tu n'as jamais bloqué des gens ?

Christiane : Je suis extrêmement prudente, on peut voir ou ne pas voir. En tout cas cela ne bloque certainement pas autant que quand un mec se précipite sur moi en disant « alors on est toute seule ma petite » ; même si on est six d'ailleurs, il fait la même chose.

3 Milliards de pervers

Cathy : Dans l'institution, c'est la drague hétéro ou la drague actif-passif, à rôles précis. Moi dans le petit morceau de mon existence qui était hétérosexuel, c'était moi qui draguais. Je n'avais pas cette attitude : ah il me drague eh bien oui pour celui-là, qu'a décrite Anne. C'était moi qui me disait Celui-là il me va bien, allons-y. L'attitude elle n'est pas du tout de réception. J'ai utilisé le même rapport de drague avec les hommes et avec les femmes.

Christiane : ce rapport de drague que j'ai eu avec les hommes ressemble au tien, sauf que moi, il était rusé, je passais des messages par un comportement général, je ne fonçais pas sur la braguette.

Cathy : quand tu parles de foncer sur la braguette, sauf dans les moments où les gens sont complètement coincés, cela ne me paraît pas tellement le problème. Quand j'entendais parler les copains pédés, ils ne foncent pas tellement sur la braguette, il y a un rapport qui s'établit de parole, qui n'est pas « zip ». Je ne vois plus où commence la drague et où finit la séduction.

Annie : Même au MLF il y a des établissement spécialisés : il y a un certain nombre de filles qui vont danser au Katmandou. Cela m'a toujours profondément scandalisée. On va danser, chercher une fille.

Cathy : Moi, quand je vais danser au Katmandou avec quelqu'un c'est qu'il n'y a pas encore de rapport physique, mais qu'on peut l'établir et que cela passe par aller au Katmandou, ou aller bouffer ensemble.

Ozane : Il n'y a pas beaucoup d'endroits où on peut serrer une fille contre son cœur. On se sent en famille, on est heureuse au Katmandou.



3 Milliards de pervers

« UN CODE MUTUEL IMMEDIAT, ON NE LE TROUVE QUE DANS DES SITUATIONS DE DRAGUE »

Cathy : Il y a un côté de la drague qui me plaît beaucoup, qui est social et de représentation, qui est que, à partir du moment où le code est mutuel, ce que j'aimerais bien, c'est établir de vrais rapports à partir de ce code mutuel. Un code mutuel immédiat on ne le trouve que dans des situations de drague : tu arrives dans un lieu et tu as en face de toi quelqu'un avec qui il se trouve qu'il pourrait y avoir des trucs tout de suite. Cet état de pouvoir y avoir des trucs tout de suite c'est un état chouette à mon avis et ce qui est complètement taré par rapport à cela c'est ce qu'on peut proposer à ce moment-là pour que les choses aient lieu.

Christiane : Là Cathy avance jusqu'au dessin final ; moi je produis une description du dessin grossier !



Cathy : le schéma grossier de la drague, c'est quand tu fonces sur quelqu'un pour avoir des relations sexuelles, quand tu vas droit au but. Ce schéma peut être transformé jusqu'au moment où la drague devient un jeu à deux, où les gens en présence sont les mêmes, c'est-à-dire deux individus qui ne se connaissent pas, mais où le discours il est quand même ailleurs, pas à baiser seulement.

QUE DRAGUE-T-ON ? QU'EST-CE QUI EST DRAGUE ?

Annie : Moi, je n'ai jamais dragué ; j'ai peut-être été draguée, mais il y avait un tel blocage chez moi, que je ne m'en suis pas aperçue. C'est ce que tu disais tout à l'heure quand quelqu'un t'aborde il s'adresse à ton visage, à tes fesses, il ne s'adresse pas à ta personne.

Cathy : Je peux faire une objection à cela ? La personnalité, elle apparaît à travers le visage, le corps, la façon dont on se tient, si on a un certain degré de sensibilité aux gens.

Annie : La façon dont on se tient c'est une certaine image qu'on donne de soi-même, j'ai l'impression qu'elle est fausse.

Cathy : A partir d'un degré minimum de branchement sur les gens, on peut très bien les piger pour que quand on s'adresse à eux on ne s'adresse pas seulement aux yeux bleus, etc.

Anne : Si tu t'adresses à un corps, ce qui me rebute vachement, c'est pourquoi draguer celui-là plutôt



3 Milliards de pervers.



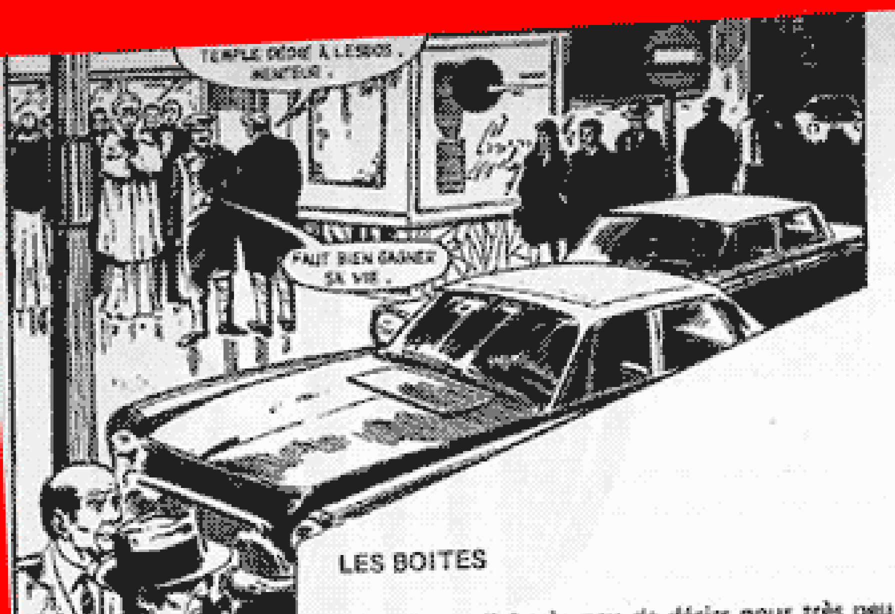
que celui-là ou celui-là. Autant dans des relations qui incluent le fait d'avoir été ensemble à des réunions, d'avoir entendu l'autre parler, de savoir ce qu'il a dans la tête, comment il intervient, je peux choisir, parce que pour moi c'est cela le critère déterminant, autant sur les aspects physiques, au niveau de la rue, sauf les gens qui ont la gueule fasciste, les autres ils me disent autant les uns que les autres, et il y a beaucoup de gens qui n'ont pas la gueule fasciste.

Cathy : Peut-être qu'il s'agirait d'établir tous les possibles. Moi, c'est sûr que c'est précis. Il y a un certain nombre... mais si je commence à établir ce certain nombre, il est sûr qu'il n'est pas en rapport avec les expériences que j'ai eues. C'est quand même un large éventail de gens. Mais on ne me demande pas de choisir là dedans. C'est à ce moment-là qu'intervient plus ou moins l'autre.

Annie : Mais si on commence à juger sur les apparences, pourquoi ce sont toujours les mêmes qui plaisent, qui se font draguer, les mêmes qui restent dans l'ombre, qui sont ternes. Quand tu dragues quelqu'un dans la rue, tu le juges sur une certaine apparence.

Cathy : C'est pas évident ; c'est aussi dans la tête. Quand j'étais en pension, il y avait deux ou trois filles que tout le monde regardait. Et ces filles-là, elles étaient esseulées et malheureuses, elles se trouvaient pas bien dans leur peau, moches, etc. Moi je ne peux vraiment pas dire si le regard que je pose sur les gens c'est sur des gens qui ne sont pas regardés par les autres.

3 Milliards de pervers



LES BOITES

Catherine : J'ai très peu de désirs pour très peu de gens. Pour moi, draguer c'est appliquer tout un code que je suis incapable d'appliquer. Quand j'allais dans les boîtes par exemple j'avais remarqué que les filles se faisaient les yeux doux, et moi faire ce genre de cinéma, j'en suis incapable. Quand je vais dans une boîte en me disant je vais draguer, en fait je n'ai pas de véritable impulsion. Quand je regarde les filles dans une boîte il n'y en a pas une seule pour laquelle j'ai un désir. Alors je vais prendre une pièce de monnaie et me dire tiens celle-là à pile ou face, il faut que je me décide. La première fois que j'ai décidé de draguer, c'est parce que j'étais depuis six ans amoureuse d'une fille et que cela faisait quatre ans que j'étais complètement seule. Alors je me suis dit c'est pas possible. Je suis partie et j'ai eu l'impression de sauter d'un troisième étage quand j'ai dit bonjour, comment vous vous appelez.

Cathy : Très vite on finit par draguer ailleurs que dans les boîtes parce que dans les boîtes, c'est même pire que le code. C'est toujours le même petit monde fermé, et cela devient très très vite emmerdant. Draguer comme cela dans la vie partout, c'est marrant.

Annie : Mais avant le mouvement pour rencontrer d'autres homosexuelles, tu n'avais que le choix d'aller dans les boîtes.

N'IMPORTE QUELLE FEMME PEUT ETRE HOMOSEXUELLE A PARTIR DU MOMENT OU ELLE A DES DESIRS POUR TOI ?

Annie : Avant le mouvement, les femmes que je rencontrais avaient un certain pourcentage homosexuel et un certain pourcentage hétérosexuel, et je tombais amoureuse indifféremment, et puis à chaque fois je tombais amoureuse d'hétérosexuelles, complètement bloquées.

3 Milliards de pervers

Cahty : Tu peux tomber aussi sur des hétéros pas bloquées ; et les autres tu peux aussi les bloquer au départ. Ce à quoi je m'adresse dans la vie d'une femme c'est ce qu'elle est en face de moi au moment où elle est là. Son passé, son avenir, j'en ai pas grand chose à branler au départ. Je me fous éperdument de savoir ce qu'elle est au départ.

Christiane : J'ai eu plein de trucs qui n'ont pas abouti parce que la réponse n'était justement pas donnée. J'envoyais un message, pas de réponse, remessage, pas de réponse, elle s'en va en avion. C'est vrai que cela arrive tout le temps. Le problème n'est pas de demander à quelqu'un — vous êtes homosexuelle ? — Oui — alors au lit. Il s'agit d'introduire une relation quelconque et quand j'avais en face de moi une hétérosexuelle pas disposée à rien du tout cela devenait une relation d'amitié.

Annie : Il faut déjà savoir créer une relation d'amitié et la relation d'amitié cela se crée par le langage. Il faut savoir parler. J'ai été bloquée des centaines de fois parce que je ne savais pas intéresser quelqu'un par mon langage et par ma culture.

Catherine : La plupart des filles qui étaient autour de moi étaient des parleuses et séduisaient par leur côté Jules. Alors je me disais ce n'est pas la peine que j'entreprenne quoi que ce soit, cela ne marchera jamais.



3 Milliards de pervers



Cathy : C'est cela que je pensais peut-être au départ ; je me disais, on attend quelque chose de moi, qu'est-ce que c'est ? Est-ce que je vais arriver à remplir ma mission ? Si tu te trouves en face de quelqu'un dans ces conditions-là, généralement cela se passe assez mal. A partir d'un certain moment, celui où les boîtes m'ont beaucoup moins intéressée et où j'ai commencé à pécher dans la vie, le problème ne s'est plus posé de savoir si j'allais être à la hauteur de je ne sais trop quel rôle, mais de savoir si le plaisir anticipé était partagé. Voir quelqu'un dix minutes pendant six mois cela te fait anticiper le plaisir d'une relation avec. A partir du moment où il y a ce plaisir anticipé, tu te dis que tu vas voir s'il va être partagé. Et cela ne te concerne plus toi en tant qu'individu, dans tes valeurs essentielles auxquelles tu tiens comme à la prunelle de tes yeux.

Anne : Le plaisir anticipé, je le connais beaucoup plus dans la répétition dans le fait de revoir quelqu'un, mais pour la première fois j'ai vraiment une trouille dingue, et en même temps l'impression que cela peut très mal se passer.

Cathy : Mais très mal, c'est quoi à ce moment-là ?

Anne : Très mal, c'est par exemple d'abord qu'on se fasse chier au niveau de la parole, puis si c'est avec un mec qu'il ne bande pas ou que je me ferme complètement, ou par exemple quand j'ai fait l'amour avec une autre fille que toi, cela a été très désagréable et cela m'a fait chier. Des expériences comme cela, ça m'emmerde, cela ne me donne pas envie, cela m'inhibe vachement pour initier une nouvelle relation. C'est absurde parce que si vraiment on s'aime, ou je ne sais pas trop quoi, on continue même si ça ne marche pas très bien la première fois.

3 Milliards de pervers

Christiane : Dans la drague classique, il y a un manque de considération totale de l'autre, on prend l'autre comme objet. Est-ce que cela nous est arrivé d'avoir ce type de rapports ?

Anne : J'ai l'impression qu'il y a des mecs qui draguent en te considérant comme un objet et si par hasard tu réagis en tant que personne, pas passivement et défensivement, ils repartent la queue basse.

Catherine : Il m'est arrivée d'être draguée de telle manière que j'ai trouvé cela très séduisant et que cela a déclenché en moi une envie de connaître la personne.

S'ASSURER DE SON POUVOIR DE SEDUCTION

Cathy : Et pourquoi ne pas s'assurer de son pouvoir de séduction. Je ne vois pas tellement la différence qu'il y a entre quand la personne que tu aimes depuis six mois te dit que tu es bien belle et quand c'est une personne que tu n'a jamais vue avant. Tu te réassures quand même.

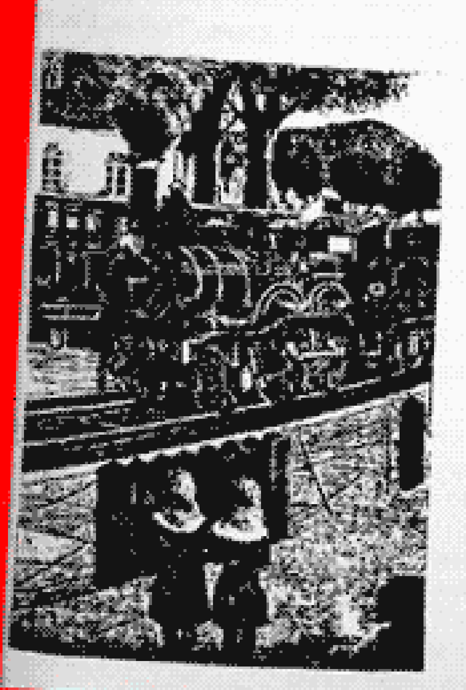
Anne : Mais être réassurée quant à sa beauté par la drague, c'est être réassurée par rapport au modèle.

Cathy : C'est pas sa beauté, c'est son pouvoir de séduction. Par pouvoir j'entends possibilité, éprouver que tu es jolie et séduisante, comme tu éprouves que tu es capable d'écrire une belle page.

Rachel : Ce n'est pas la même chose quand il s'agit de personnes ou quand il s'agit de papier et d'idées qui sont dans ta tête.

Cathy : Pourquoi ce facteur, éprouver son pouvoir de séduction, il n'interviendrait pas parmi d'autres. Il y a des moment où on veut se prouver à soi-même des trucs.

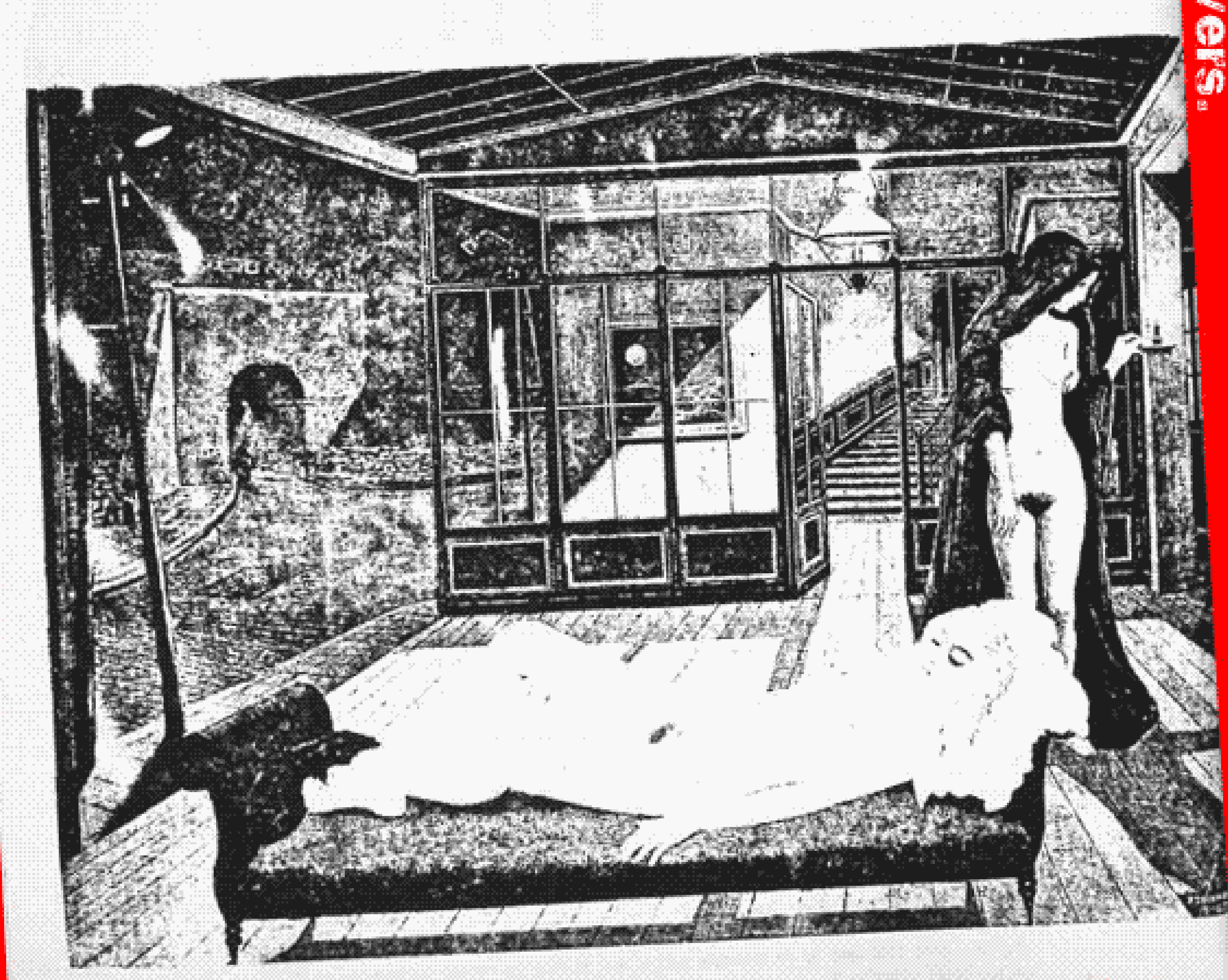
Anne : Si on définit la drague comme comment on entre en relation avec les gens avec qui on fait l'amour, il n'y a pas de raison que cela s'arrête. Il y a différentes formes d'entrée en relation.





3 Milliards de pervers

Anne : Moi, ce que je trouve de physiquement pénible dans les relations avec les mecs, quand ils te considèrent comme un objet, c'est que c'est physiquement pas agréable, ils te font du marteau piqueur, tu ne sens rien, si même tu n'as pas mal, et puis quand ils ont fini. . . effectivement c'est atrocement chiant. C'est cela que j'appelle considérer comme un objet, le type qui t'aborde par derrière, Mademoiselle vous allez loin ? Vous êtes étudiante ? Est-ce que je peux vous accompagner ? et qui, si tu lui réponds en riant, se barre. Tu vois bien que s'il avait baisé avec toi cela se serait très mal passé, il n'aurait pas réussi à bander, ou s'il l'avait fait, il se serait déchargé à toute blinde. Il y a tout un aspect comme cela qui est atroce. Mais il y a aussi des relations qui sont suffisamment directes, chouettes. Par exemple, quand après une réunion, il y a un mec qui m'a dit : « Est-ce que je peux venir coucher chez toi ce soir », je lui ai dit tout de suite « oui », parce que c'était franc, direct, clair, ça c'est vachement bien passé, c'était très chouette. Avant on s'étaient repérés au niveau d'une discussion politique, c'est ce qui avait commencé la relation, bien sûr ce n'est pas un mec qui m'a abordée dans la rue. Si un mec m'abordait dans la rue de façon vraiment sympa, pourquoi cela ne pourrait pas arriver, il n'y a pas de raison de privilégier un mode d'abord sur le plan politique à un mode d'abord par une phrase banale, quotidienne.



3 Milliards de pervers



LE DESIR DE QUELQU'UN D'AUTRE FOUT LA TROUILLE

Catherine : J'ai l'impression qu'on ne veut pas reconnaître que le désir de quelqu'un d'autre puisse nous foutre la trouille. On a l'impression qu'on va être embrigadée dans un truc auquel on ne saura pas répondre. Moi, par exemple, il m'est arrivé de me faire violer par une hétérosexuelle parce que je n'ai pas osé lui dire non. C'est ce qui fait que souvent j'ai peur du désir dont je n'ai pas envie parce que je me dis que je ne saurais pas refuser.

Evelyne : Justement, il faudrait que ce soit possible qu'une fille vienne te dire, je veux coucher avec toi, en sachant qu'elle peut se faire dire non aussi bien que oui.

Cathy : Moi, il y a des fois qu'est-ce que je serais emmerdée si on me répondait oui. Suppose que tu arrives à sept heures du soir auprès de la dame de ta vie avec qui tu n'es jamais fait l'amour, que tu lui dis j'ai envie de faire l'amour avec toi et qu'elle te dit oui, eh bien merde, je pense que c'est pas comme cela que j'ai envie de la poser. A quoi cela sert de formuler le truc.

Christiane : Dans la drague, il ne s'agit pas de cela, il s'agit de relations avec des catégories dans leur totalité.

Catherine : Pourquoi on ne pourrait pas être carrément décontractée quand quelqu'un vous drague ?

Christiane : Ça demeure très paniquant d'avoir en face de soi quelqu'un qui ne vous considère pas comme une personne. Cela me panique même quand je vois ça devant moi et que je ne suis pas dans le coup, quand je vois une fille se faire draguer.

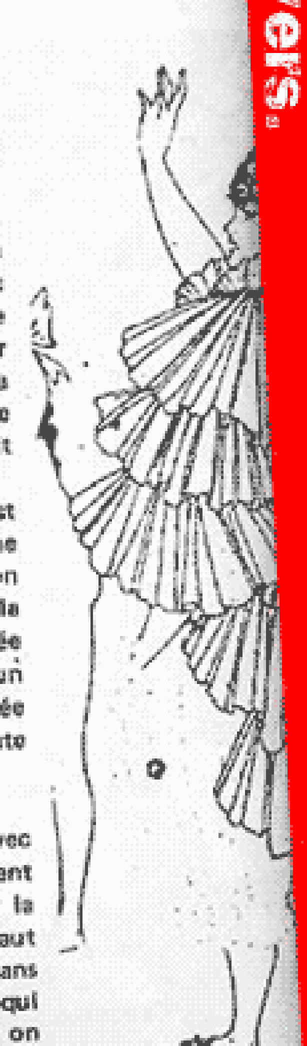
3 Milliards de pervers

Catherine : Suivant les moments, comment je suis dans ma peau, quand un mec commence à me regarder, je deviens mal à l'aise, je ne sais plus où regarder, ou bien au contraire, je suis complètement décontractée et cela va tout seul, je regarde le type venir. Pourquoi à certains moments ça va et à d'autres ça ne va pas, et pourtant c'est la même chose qui se passe. Il y a des moments où ce regard ne me fait rien et puis il y a d'autres moments où ça me panique.

Evelyne : Je me suis fait draguer par une fille en mai 1968 dans la rue, j'ai failli être écrasée par sa 2CV, elle s'est arrêtée, elle a ouvert la porte, elle m'a dit « tu montes », j'ai dit oui, je l'ai jamais revue.

Catherine : C'est marrant ça, des dragues qui sont faites comme toutes les autres dragues et pourtant on répond oui. . . Moi je me sens une inhibition et je voudrais bien la lever : quand on me drague et aussi parce que je ne suis jamais arrivée à draguer, à dire simplement à quelqu'un que j'avais envie d'elle, j'ai toujours eu l'impression de sauter d'un troisième étage.

Christiane : La peur d'un échec, c'est vraiment inhibant, moi aussi je connais ça. C'est pour cela que j'avance à pas de loup pour pouvoir me rebarrer sans en avoir eu l'air.



Anne : La peur d'un échec, çà veut dire quoi ? La peur qu'on te refuse ou la peur d'une relation dont on n'arriverait pas à se sortir. D'autant que la distinction entre draguer et être draguée, pour moi qui me fous souvent dans une position passive, je trouve que c'est pas très vrai ; souvent, c'est moi qui fais une mise en condition, mais c'est comme si j'avais besoin que l'autre me donne un accord formel, une espèce d'institutionnalisation de la relation par le fait que c'est l'autre qui passe à l'acte. . . Un truc qui m'arrête complètement, surtout vis-à-vis des femmes, c'est l'idée que je ne sais pas bien faire l'amour ; il faut que je me trouve avec quelqu'un qui soit en position d'initiateur ou d'initiatrice par rapport à moi, ça c'est un vache d'arrêt, de blocage. Un autre truc, quand on connaît les gens, on a peur de détruire leur système de relations et de pas être capable de l'assumer. Par exemple une fille vivant avec un mec, j'ai pas envie d'aller foutre la merde là-dedans, de même vis-à-vis d'un mec qui vit avec une fille que je connais aussi. Quand je connais pas c'est différent.

Quand on n'est pas à attendre de se faire emmerder, quand on n'a pas la trouille, on n'est effectivement pas emmerdée. Je ne sais pas ce qui, dans mon corps, dans ma manière de me comporter a changé mais maintenant c'est rarissime que je me fasse aborder. C'est pas une question qu'avant je voulais bien me faire aborder, au contraire, c'est une question de qu'est-ce que j'ai dans la tête quand je me promène, l'obsession que je vais être abordée ou autre chose. Je ne suis pas abordée maintenant parce que je le veux bien. Si cela se passe, je m'en fous tellement que cela ne pose aucun problème. Quand on a peur d'être abordé, on a peur de son corps, surtout qu'on est toujours abordée par derrière, alors on attend quelque chose et cela change la démarche, et pif, ça vient dans l'attente en question, il y a un type qui arrive, etc.

Evelyne : Ce système est tellement bloqué, on ne nous a pas appris comment entrer en contact avec une autre personne sexuellement. On nous parle de romance, les parents dans le temps, il trouvaient l'étalon pour aller avec la fille, etc. On apprend comment se comporter en société, mais pour la sexualité, on ne nous apprend pas. Comme c'est mauvais, on n'en parle pas, c'est tabou. . . Il faut développer notre propre système et c'est tout un code. Les clins d'œil, le type qui touche la fille dans la rue, ces trucs-là, ce sont peut-être des schémas, mais ils sont là pour remplacer quelque chose qui n'existe pas. On trouve ça moche parce que ce sont les mecs qui nous abordent comme ça et on n'aime pas les mecs.

3 Milliards de pervers



Avec les mecs, c'est différent d'avec les filles, parce que j'ai développé un tel système de défense vis-à-vis des mecs depuis mon adolescence qu'ils devinent tout de suite que ce n'est pas la peine, que je ne suis pas baisable. Avec les filles, j'ai encore cette attitude, quand je sens qu'une fille me drague, j'aurais tendance aussi à développer ces défenses, parce qu'elles se comportent un peu comme j'ai vu les mecs se comporter. D'un autre côté, comment aborder une fille ?

Anne : Si c'est baiser qui est vraiment l'objectif du draguage, moi je n'ai pas a priori envie de baiser avec quelqu'un que je vois pour la première fois.

Catherine : Quand une fille te drague, il y a une espèce d'admiration qui fait que cela déclenche ton désir, parce que c'est tellement rare.

Evelyne : A la Sorbonne, je me suis fait draguer par une fille : on se regardait, elle m'a fait un clin d'œil, la fois suivante je me suis retrouvée assise à côté d'elle, c'était vraiment le dragage, mais c'était tellement rare, c'était avant le mouvement, c'était chouette de pouvoir trouver une fille comme ça.

Anne : Le dragage, vous trouvez cela mal parce que vous considérez que c'est une violence ?

Evelyne : Draguer quand il s'agit des mecs qui vous touchent dans la rue, . moi je considère cela comme une agression. Pour moi, c'est une oppression je suis une femme, on peut me toucher, me dire n'importe quoi, je suis un objet.

Catherine : La difficulté dans les relations qu'on peut avoir c'est que tous les signes sont interprétés de mille manières différentes, il n'y a plus de code, cela devient un code par individu.

3 Milliards de pervers

Evelyne : Moi, je ne supporte pas les filles qui me font du charme, qui veulent se faire draguer par moi, j'accepte mieux les filles qui me draguent de façon masculine.

Anne : Tu peux avoir des impulsions pour plusieurs personnes que tu connais et attendre des signes en quantité suffisante pour être sûre. . . Il y a un problème d'évaluation terrible parce qu'on n'a pas envie de se tromper, on n'a pas envie de violer les autres, on a un peu l'impression que si on prend l'initiative on risque de faire violence à quelqu'un qui ne veut pas ça du tout. C'est pour cela que moi aussi je préfère la position « féminine », « passive », de me mettre en position de, mais de laisser l'initiative à l'autre, moi je sais que si je laisse l'autre, il ne me fera pas violence.

Cathy : Et tu crois que ce n'est pas une violence horrible de mettre l'autre dans la position : mon vieux il faut que tu agisses ; elle se sera fait violence à elle pour passer aux actes, si elle ne te fait pas violence à toi.

LES RELATIONS DE RECIPROCITE

Christiane : Moi, ça commence à me faire chier qu'il y ait une position étrange comme quoi c'est l'un qui donne et l'autre qui reçoit. Le cas de la réciprocité ne semble pas avoir existé. Tous les cas dont on a parlé me paraissent à mettre à la poubelle de l'histoire. Moi, ce qui m'intéresse, c'est les relations de réciprocité.

Anne : Mais elles sont mythiques ; sur la masse des gens qu'on rencontre et à propos desquels on se pose des questions, c'est vraiment très rare.

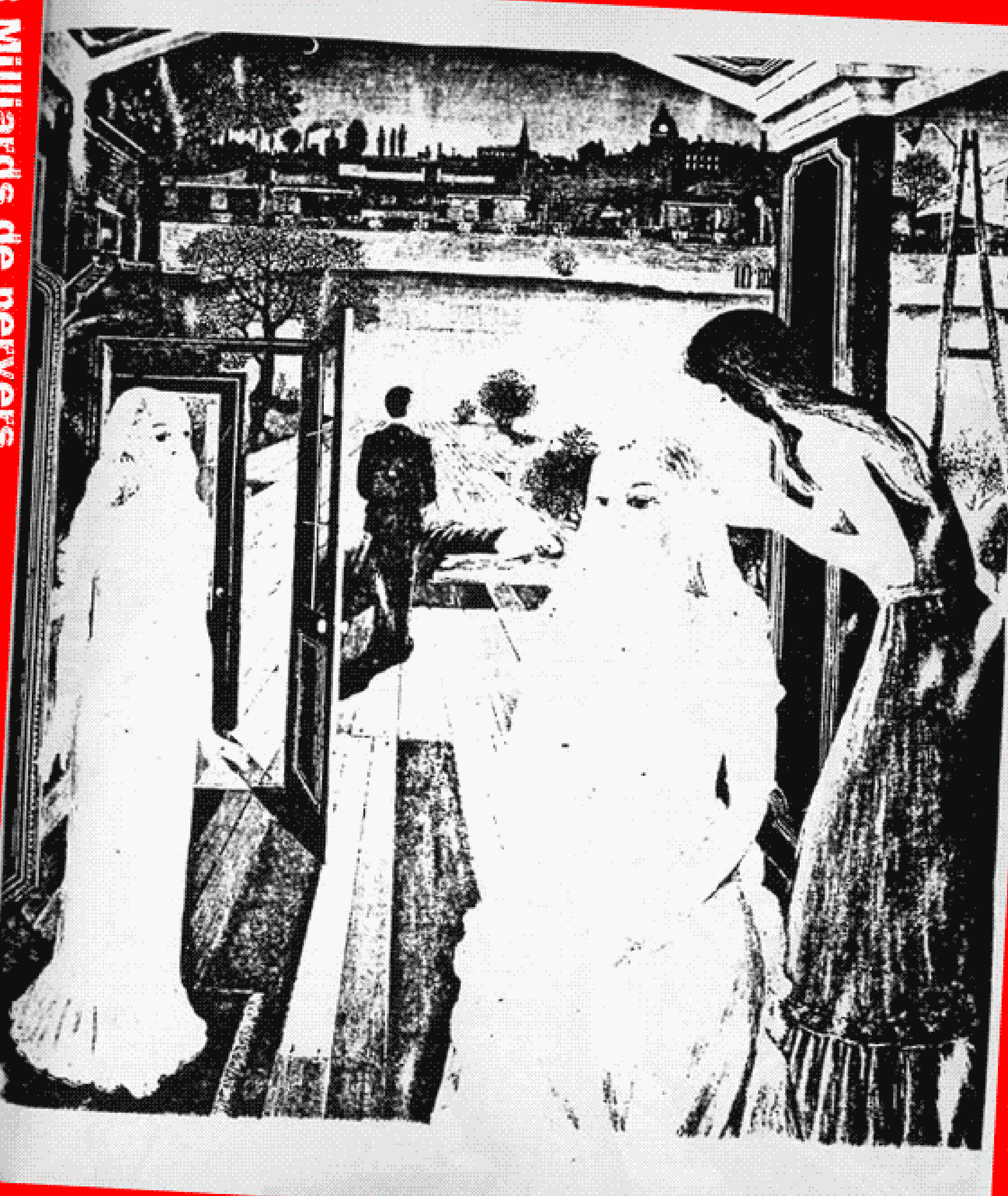
Christiane : Je n'ai pas cette expérience-là et je me demande comment ça m'est arrivé, avec ma manière de me présenter, attentive plutôt que attendant ou fonçant. Dans le cas des rencontres si quelque chose se passe il se passe entre les deux, d'un à l'autre rien ne se passe.

Evelyne : C'est ce qui s'est passé entre Wanda et moi, mais cela m'a semblé vachement anormal : on s'est rencontrées un soir, on a discuté, on a parlé, continué à discuter chez moi, on s'est retrouvées dans le même lit parce qu'il n'y avait qu'un lit chez moi, à ce moment-là je me disais j'ai vraiment envie de faire l'amour avec cette fille, elle se disait la même chose, il y avait vraiment une attirance, et puis je l'ai touchée et cela s'est passé comme cela.

Christiane : Est-ce qu'on pourrait poser comme hypothèse de recherche que ces trucs-là sont les seuls vrais, que les autres trucs sont des trucs d'obéissance, de conditionnement, des trucs d'institutions, des trucs faux. Tant qu'il n'a a pas un rapport de réciprocité en fait, il ne faudrait pas bouger.

3 Milliards de pervers

3 Milliards de pervers.



3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers.

Cathy : C'est vachement dur de voir où cesse le jeu et où commence la réciprocité, parce que c'était lui parce que c'était moi ?

Anne : Ce qui traîne dans la tête de tout le monde à propos de la réciprocité, c'est que les deux êtres qui se rencontrent, dans leurs personnes, étaient prédestinés. Il y a une autre manière de travailler l'hypothèse, c'est au niveau de la manière dont on entre en relation avec quelqu'un, on peut le faire sur un plan de réciprocité quelle que soit la personne avec qui on entre en relation.

Christiane : Dans mon hypothèse de recherche la prédestination est universelle ; si ce n'est pas tout le monde, c'est parce que nous sommes tous dans la merde, séparés par les institutions, les schémas, les habitudes. Il peut y avoir réciprocité avec quelqu'un sur un point précis et seulement pour ce qui concerne ce point.

Anne : On fait abstraction quand on dit cela de ce qu'on disait tout à l'heure : qu'on a peur de baiser, d'être baisée, d'entrer dans des relations sexuelles ; pour qu'il y ait réciprocité à tous les niveaux, il y a toute une série de comportements à transformer ; dans la multiplicité des relations que j'ai pu avoir, il n'y a que très peu de cas où il y ait eu réciprocité au départ. Par exemple, je suis depuis très longtemps amoureuse d'une fille ; le soir de la Mutualité, j'en étais particulièrement amoureuse ; il n'y a jamais rien eu de physique entre nous ; est-ce que c'est réciproque ou pas, je n'en sais rien ; avant le mouvement, par refoulement de mon homosexualité, j'ai vécu cette relation comme une rivalité fantastique. C'est une relation bizarre, où on ne parle pas trop parce qu'il ne faut pas y toucher, parce que cela refouterait plein de trucs en cause.

Christiane : Quand il y a une relation, ce qui l'empêche d'être réciproque, c'est les blocages, les questions qu'on se pose, les angoisses.

Cathy : La réciprocité peut exister et la relation être coincée.

Anne : Mais dans une situation comme cela, j'aurais tendance à me mettre dans une position d'attente, que l'autre prenne l'initiative.

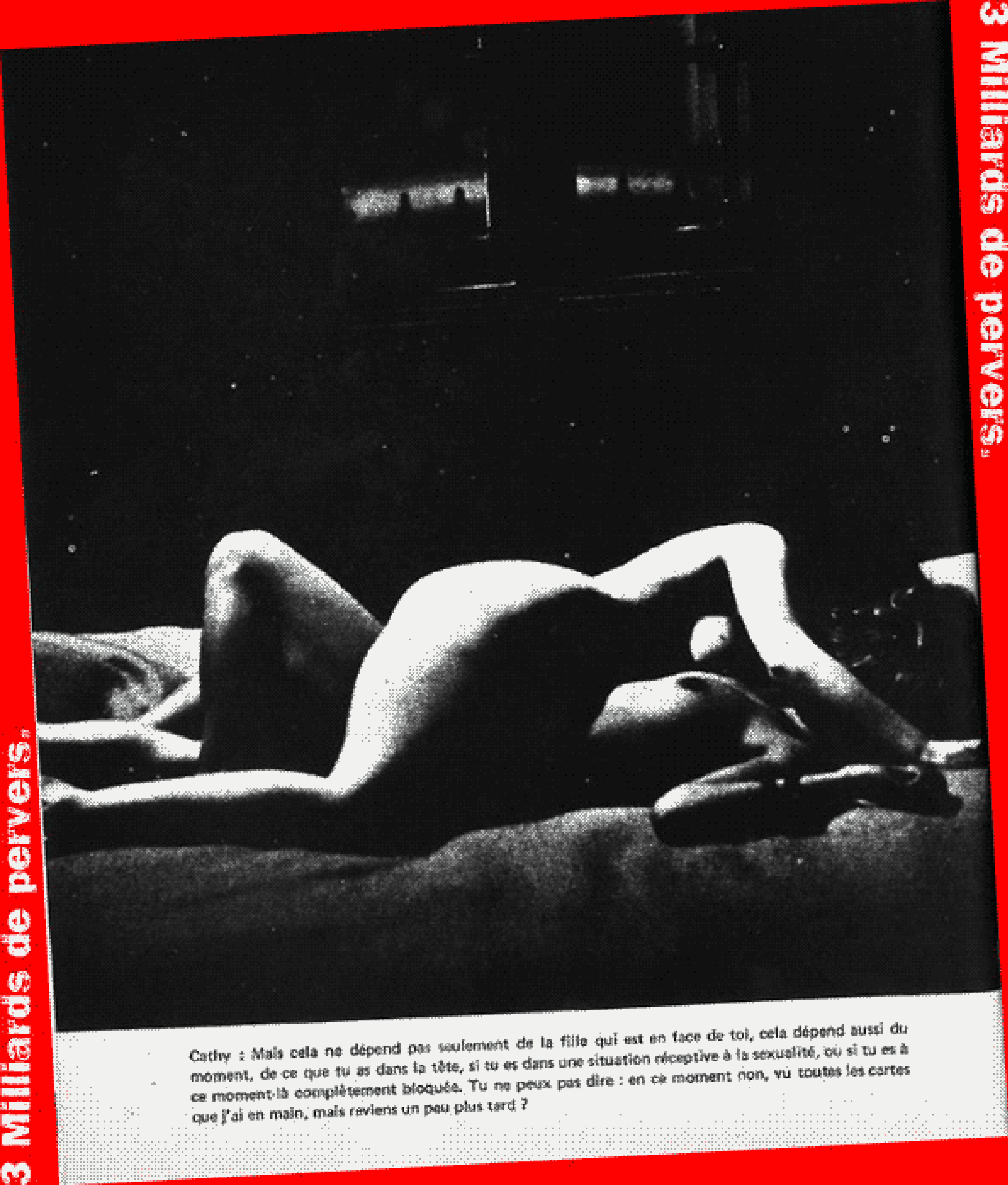
Evelyne : Il ne faut pas faire un cas à part de la réciprocité sexuelle ; tu peux avoir des rapports à tous les niveaux avec quelqu'un.

Anne : Pour moi le problème de la réciprocité se pose dès que le problème des relations sexuelles est plus ou moins dans le champ. Là il y a une merde, des inhibitions, des tabous, une obsession, des tas de trucs qui font que cela commence à déconner.

Evelyne : Pourquoi on a besoin de tout un jeu pour savoir si l'autre personne veut bien communiquer avec nous sur le plan sexuel, alors que pour la communication verbale, ça ne se pose pas ? Quand on discute avec quelqu'un, on sait que l'autre aime discuter avec soi, sans cela elle serait partie.

Christiane : De toute façon, dès qu'il y a sexe, il y a anxiété ; et puis on ne veut pas avoir la réponse non.

3 Milliards de pervers



Cathy : Mais cela ne dépend pas seulement de la fille qui est en face de toi, cela dépend aussi du moment, de ce que tu as dans la tête, si tu es dans une situation réceptive à la sexualité, ou si tu es à ce moment-là complètement bloquée. Tu ne peux pas dire : en ce moment non, vu toutes les cartes que j'ai en main, mais reviens un peu plus tard ?

3 Milliards de pervers.

3 Milliards de pervers

3 Milliards de pervers

pour

Quelles que soient les pseudo-tolérances qu'il affiche, l'ordre capitaliste sous toutes ses formes (famille, école, usines, armée, codes, discours. . .) continue de soumettre toute la vie désirante, sexuelle, affective à la dictature de son organisation totalitaire fondée sur l'exploitation, la propriété, le pouvoir mâle, le profit, le rendement. . .

Inlassablement, il continue sa sale besogne de castration, d'écrasement, de torture, de quadrillage du corps pour inscrire ses lois dans nos chairs, pour river dans l'inconscient ses appareils à reproduire l'esclavage.

A coups de rétentions, de stases, de lésions, de névroses, l'état capitaliste impose ses normes, fixe ses modèles, imprime ses caractères, distribue ses rôles, diffuse ses programmes. . . Par toutes les voies d'accès de notre organisme, il plonge dans le plus profond de nos viscères ses racines de mort, il confisque nos organes, détourne nos fonctions vitales, mutile nos jouissances, soumet tOutes les productions « vécues » au contrôle de son administration patibulaire. Il fait de chaque individu un estropié, coupé de son corps, étranger à ses désirs.

en finir

A grand renfort de terreur sociale vécue comme culpabilité individuelle, les forces d'occupation capitaliste avec leur système toujours plus raffiné d'agression, d'incitation, de chantage, s'acharnent à réprimer, à exclure, à neutraliser toutes les pratiques désirantes qui n'ont pas pour effet de reproduire les formes de la domination.

Ainsi se prolonge indéfiniment le règne millénaire de la jouissance malheureuse, du sacrifice, de la résignation, du masochisme institué, de la mort: Le règne de la castration qui produit le « sujet » coupable, névrosé, laborieux, soumis corvéable.

Ce vieux monde qui de partout pue le cadavre nous fait horreur et nous avons décidé de porter la lutte révolutionnaire contre l'oppression capitaliste là où elle est le plus profondément enracinée : dans le vif de notre CORPS.

avec

C'est l'espace de ce corps avec tout ce qu'il produit de désirs que nous voulons libérer de l'emprise « étrangère ». C'est « par là » que nous voulons « travailler » à la libération de l'espace social. Il n'y a pas de frontière entre les deux. JE m'opprime parce que JE est le produit d'un système d'oppression étendu à toutes les formes du vécu.

La « conscience révolutionnaire » est une mystification aussi longtemps qu'elle ne passe pas par le « corps révolutionnaire », le corps producteur de sa propre libération.

3 Milliards de pervers

Ce sont les femmes en révolte contre le pouvoir mâle — implanté depuis des siècles dans leur propre corps — les homosexuels en révolte contre la normalité terroriste, les«jeunes»en révolte contre l'autorité pathologique des adultes, qui ont commencé d'ouvrir collectivement l'espace du corps à la subversion et l'espace de la subversion aux exigences « immédiates » du corps.

Ce sont elles, ce sont eux qui ont commencé à remettre en cause le mode de production des désirs, les rapports entre la jouissance et le pouvoir, le corps et le sujet, tels qu'ils fonctionnent dans toutes les sphères de la société capitaliste y compris dans les groupes militants.

le massacre

Ce sont elles, ce sont eux qui ont fait craquer définitivement la vieille séparation qui coupe « la politique » de la réalité vécue pour le plus grand profit des gérants de la société bourgeoise autant que de ceux qui prétendent représenter les masses,et parler en leur nom.

Ce sont elles, ce sont eux qui ont ouvert les voies du grand soulèvement de la vie contre les instances de mort qui ne cessent de s'insinuer dans notre organisme pour soumettre toujours plus subtilement la production de nos énergies, de nos désirs, de notre réalité, aux impératifs de l'ordre établi.

Une nouvelle ligne de rupture, une nouvelle ligne d'affrontement plus radicale, plus définitive, est trac,e à partir de laquelle se redistribuent « nécessairement » les forces révolutionnaires.

du CORPS

Nous ne pouvons plus supporter que l,on nous vole notre bouche, notre anus, notre sexe, nos nerfs, nos boyaux, nos artères. . . pour en faire des pièces et des rouages de l'ignoble mécanique à produire du capital, de l'exploitation, de la famille. . . .

Nous ne pouvons plus souffrir que l'on fasse de nos muqueuses, de notre peau, de toutes nos surfaces sensibles, des zones occupées, contrôlées, réglementées, interdites.

Nous ne pouvons plus supporter que notre système nerveux serve de relai au système d'exploitation capitaliste, étatique, patriarcal, que notre cerveau fonctionne comme une machine suppliciaire, programmée par le pouvoir ambiant.

Nous ne pouvons plus souffrir le lâcher, de retenir notre foutre, notre merde, notre salive, nos énergies, conformément aux prescriptions de la loi et de ses petites transgressions contrôlées:
Nous voulons faire voler en éclats le corps frigide, le corps carcéral, le corps mortifié, que le capitalisme ne cesse de vouloir construire avec les débris de notre corps vivant.

3 Milliards de pervers

Ce désir de libération fondamentale pour nous introduire à une pratique révolutionnaire appelle que nous sortions des limites de notre « personne », que nous renversions en nous le « sujet », que nous sortions de la sédentarité, de l'« état civil » pour traverser les espaces du corps sans frontière, et vivre dans la mobilité désirante au-delà de la sexualité, au-delà de la normalité, de ses territoires, de ses répertoires.

C'est dans ce sens que nous avons à quelques-uns ressenti la nécessité vitale de nous libérer « en commun » de l'emprise que les forces d'écrasement et de captation du désir ont exercé et exercent sur chacun de nous « en particulier »

Tout ce que nous avons vécu sur le mode de la vie personnelle, intime, nous avons entrepris de l'aborder, de l'explorer, de vivre collectivement. Nous voulons briser le mur de béton qui sépare dans l'intérêt de l'organisation sociale dominante, l'être du paraître, le dit du non-dit, le privé du social.



3 Milliards de pervers.

Nous avons commencé, à mettre au jour ensemble toute la mécanique de nos attirances, de nos répulsions, de nos résistances, de nos orgasmes, d'amener à la connaissance commune l'univers de nos représentations, de nos fétiches, de nos obsessions, de nos phobies. « L'inavoué » est devenu pour nous matière à réflexion, à diffusion, à explosions politiques au sens où la politique manifeste dans le champ social les aspirations irréductibles du « vivant ».

Nous avons décidé de casser l'insupportable secret que le pouvoir fait peser sur tout ce qui touche au fonctionnement réel des pratiques sensuelles, sexuelles, affectives comme il le fait peser sur le fonctionnement réel de toute pratique sociale qui produit ou reproduit les formes de l'oppression.

DETRUIRE LA SEXUALITE

A explorer en commun nos histoires individuelles, nous avons pu mesurer à quel point toute notre vie désirante était dominée par les lois fondamentales de la société étatique, bourgeoise, capitaliste de tradition judéo-chrétienne, et en fait subordonnée à ses règles d'efficacité, de plus-value, de reproduction. A confronter nos « expériences » singulières quelque « libres » qu'elles aient pu nous paraître, nous nous sommes aperçus que nous ne cessions de nous conformer aux stéréotypes de la sexualité officielle laquelle réglemente toutes les formes du vécu et étend son administration des lits conjugaux aux chambres de bordels en passant par les pissotières, les bals, les usines, les confessionnaux, les sex-shop, les prisons, les lycées, les autobus, les maisons de partouses, etc. . .
Cette sexualité officielle, cette sexualité tout court, il n'est pas question pour nous de l'aménager comme on aménage ses conditions de détention. Mais de la détruire, de la supprimer parce qu'elle n'est rien d'autre qu'une machine à castrer et à recastrer indéfiniment, une machine à reproduire en tout être, en tout temps, en tout lieu les bases de l'ordre esclavagiste. La « sexualité » est une monstruosité aussi bien dans ses formes restrictives que dans ses formes dites « permissives » et il est clair que le processus de « libéralisation » des moeurs et « d'érotisation » promotionnelle de la réalité sociale organisée et contrôlée par les gérants du capitalisme « avancé » n'ont d'autre but que de rendre plus efficace la fonction « reproductrice » de la libido officielle. Loin de réduire la misère sexuelle, ces trafics ne font qu'élargir le champ des frustrations et du « manque », qui permet la transformation du désir en besoin compulsif de consommer et assure « la production de la demande » moteur de l'expression capitaliste. De « l'immaculée conception » à la putain publicitaire, du devoir conjugal à la promiscuité volontariste des partouses bourgeoises, il n'y a pas de rupture. C'est la même censure qui est à l'oeuvre. C'est le même massacre du corps désirant qui se perpétue. Simple changement de stratégie.

Ce que nous voulons, ce que nous désirons, c'est crever l'écran de la sexualité et de ses représentations pour connaître la réalité de notre corps, de notre corps vivant.

EFFACER le DRESSAGE

Ce corps vivant nous voulons le délivrer, le déquadriller, le débloquer, le décongestionner, pour que se libère en lui toutes les énergies, tous les désirs, toutes les intensités écrasées par le système social d'inscription et de dressage.

Nous voulons retrouver le plein exercice de chacune de nos fonctions vitales avec son potentiel intégral de plaisir.

3 Milliards de pervers

Nous voulons retrouver les facultés aussi élémentaires que le plaisir de respirer, étouffé à la lettre par les forces d'oppression et de pollution, le plaisir de manger, de digérer, perturbé, par le rythme de rendement et la sale nourriture produite et préparée selon les critères de la rentabilité marchande ; le plaisir de chier et la jouissance du cul systématiquement massacrée par le dressage attentatoire des sphincters par lequel l'autorité capitaliste inscrit à même la chair ses principes fondamentaux (rapports d'exploitation, névrose d'accumulation, mystique de la propriété, de la propreté, etc.) ; le plaisir de se branler joyeusement sans honte, sans angoissé non par manque ou compensation, mais pour le plaisir de se branler ; le plaisir de vibrer, de bruire, de parler, de marcher, de se mouvoir, de s'exprimer, de délirer, de chanter, de jouer de son corps de toutes les manières possibles. Nous voulons retrouver le plaisir de produire le plaisir, de créer, impitoyablement laminé par les appareils éducatifs chargés de fabriquer des travailleurs — consommateurs aux ordres.

LIBERER *les* ENERGIES

Nous voulons ouvrir notre corps au corps de l'autre et des autres, laisser passer les vibrations, circuler les énergies, se combiner les désirs pour que chacun puisse donner libre cours à toutes ses fantaisies, à toutes ses extases, pour qu'il puisse se vivre enfin sans culpabilité, sans inhibition toutes les pratiques voluptueuses individuelles, duelles ou plurielles que nous avons impérieusement besoin de vivre pour que notre réalité quotidienne ne soit pas cette lente agonie que la civilisation capitaliste et bureaucratique impose comme modèle d'existence à ceux qu'elle enrôle. Nous voulons extirper de notre être la tumeur infecte de la culpabilité, racine millénaire de toutes les oppressions.

Nous savons évidemment les formidables obstacles que nous aurons à vaincre pour que nos aspirations ne soient seulement le rêve d'une petite minorité de marginaux. Nous savons en particulier que la libération du corps, des rapports sensuels, sexuels, affectifs, extatiques, est indissolublement liée à la libération des femmes et à la disparition de toutes espèces de catégories sexuelles. La révolution du désir passe par la destruction du pouvoir mâle, de tous les modèles de comportement, et d'accouplement qu'il impose comme elle passe par la destruction de tOutes les formes de l'oppression et de normalité.

Nous voulons en finir avec les rôles et les identités distribués par le Phallus.

Nous voulons en finir avec toute espèce d'assignation à résidence sexuelle. Nous voulons qu'il n'y ait plus parmi nous des hommes et des femmes, des homos et des hétéros, des possesseurs et des possédés, des majeurs et des mineurs, des maîtres et des esclaves, mais des humains transexués, autonomes, mobiles, multiples ; des êtres à différences variables capables d'échanger leurs désirs, leurs jouissances, leurs extases, leurs tendresses sans avoir à faire fonctionner un quelconque système de plus-value, un quelconque système de pouvoir, si ce n'est sur le mode du jeu.

En partant du corps, du corps révolutionnaire comme espace producteur d'intensités « subversives » et comme lieu où s'exercent en fin de compte toutes les cruautés de l'oppression, en reliant la pratique « politique » à la réalité de ce corps et de ses fonctionnements, en recherchant collectivement toutes les voies de sa libération, nous produisons d'ores et déjà une nouvelle réalité sociale où le maximum d'extase se combine avec le maximum de conscience. C'est la seule voie qui puisse nous donner les moyens de lutter directement contre l'emprise de l'Etat capitaliste là où elle s'exerce directement. C'est la seule démarche qui puisse nous rendre réellement FORTS contre un système de domination qui ne cesse de développer son pouvoir, de « débiliter », de « fragiliser » chaque individu pour le contraindre à souscrire à ses axiomes. Pour l'affilier à l'ordre des chiens

3 Milliards de pervers.



04b



Il ne s'agit pas de passage à l'acte mais d'écriture en quoi concerne toute la différence : face à la législation en vigueur et de fait répressif, intolérante en matière de libre expression, au moment de la mise en ligne de**Trois milliards de pervers, Grande encyclopédie des homosexualités**numérique, trente ans après sa parution originale sur papier au moment de toutes les libérations (1973), d'un commun accord entre la directrice des publications de criticalsecret et la responsable des droits de la Revue Recherches, sans avoir négligé de former la décision actuelle avec Anne Querrien, un des principaux rédacteurs de l'ouvrage avec Guy Hocquenghem, il fut dit, par mesure conservatoire des publications et des personnes, de ne pas publier la partie entre jeunes garçons (néanmoins rien de plus que séduisante), correspondant au titre générique *Pédo-Philie*. En compensation de notre auto-censure, avec le même consensus, nous avons décidé de publier ici l'article auto-censuré au chapitre *Masturbations* de la seconde édition papier (considérée comme la version originale) par les directeurs de la rédaction de l'ouvrage, à l'époque, après que la première édition fut immédiatement retirée de la vente sur ordre de la commission de censure.

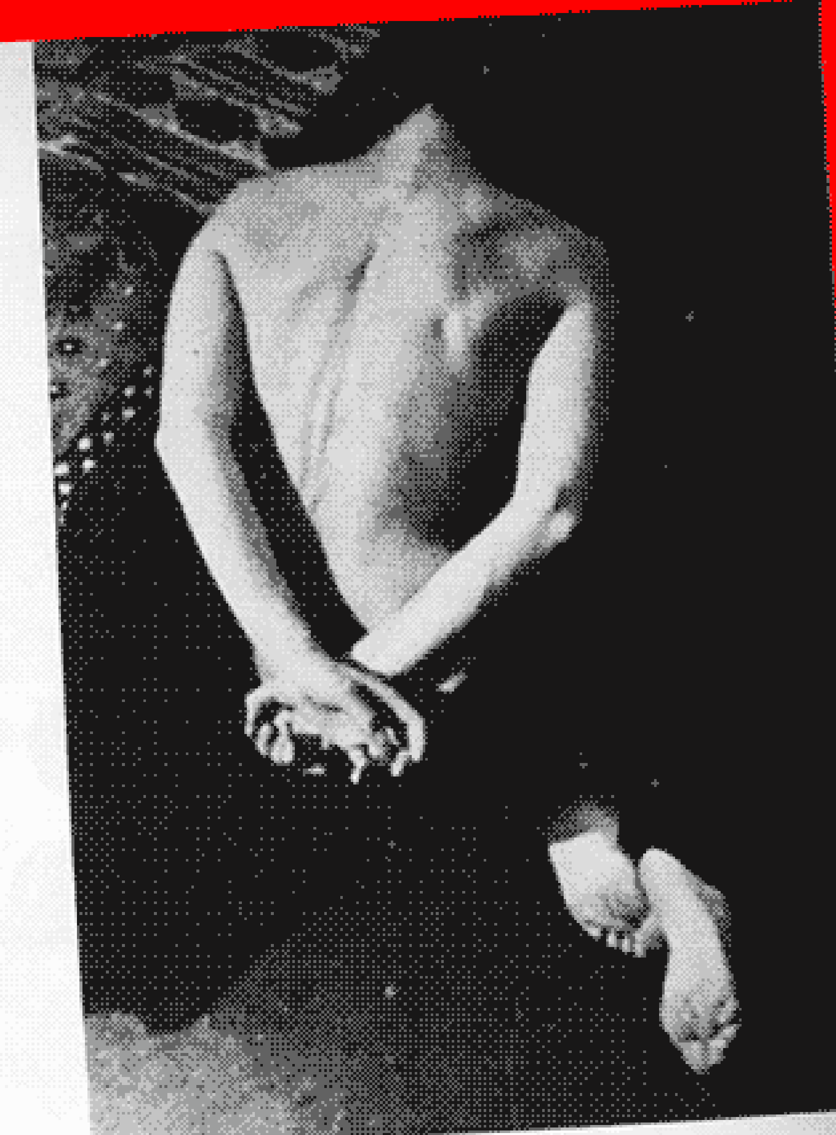
Ainsi va le temps que les tabous et les présomptions de censure changent, et permettent aujourd'hui d'offrir un point de découverte de la version numérique au défaut de la version traditionnelle sur papier. Dès que la publication du passage manquant sera de nouveau possible, nous ne manqueront pas de le restituer dans son environnement.
Merci de comprendre ce choix au vu de l'engagement de toutes façons supposé par la diffusion hypermedia intégrale de ce numéro spécial, historique.

Quant à nous, nous n'engageons pas la morale mais l'éthique éditoriale d'une intervention minimaliste sur des contenus généralement aux limites.

SAZO . MADO



l'autre coté des ténèbres



L'UN avait fait frapper l'AUTRE à coups de fouet après l'avoir attaché et il disait : « Allez-y. : . oui c'est ça, plus fort. . .mieux que ça. . . » et l'AUTRE laissait s'exhaler à chaque claquement du fouet un « Aaaa. . . » qui lui renversait la tête, tordait la bouche et celle-ci se contractait, s'étirait sur les dents, mais ça ne se voyait pas de la place de celui qui frappait.

L'UN disait de continuer et l'AUTRE suppliait qu'on arrête et tout à coup avait crié, crié vraiment : « Arrêtez ! je n'en peux plus ! » et l'UN avait dit très vite, très brusquement : « Cessez. Détachez-le et partez maintenant. Partez ! »

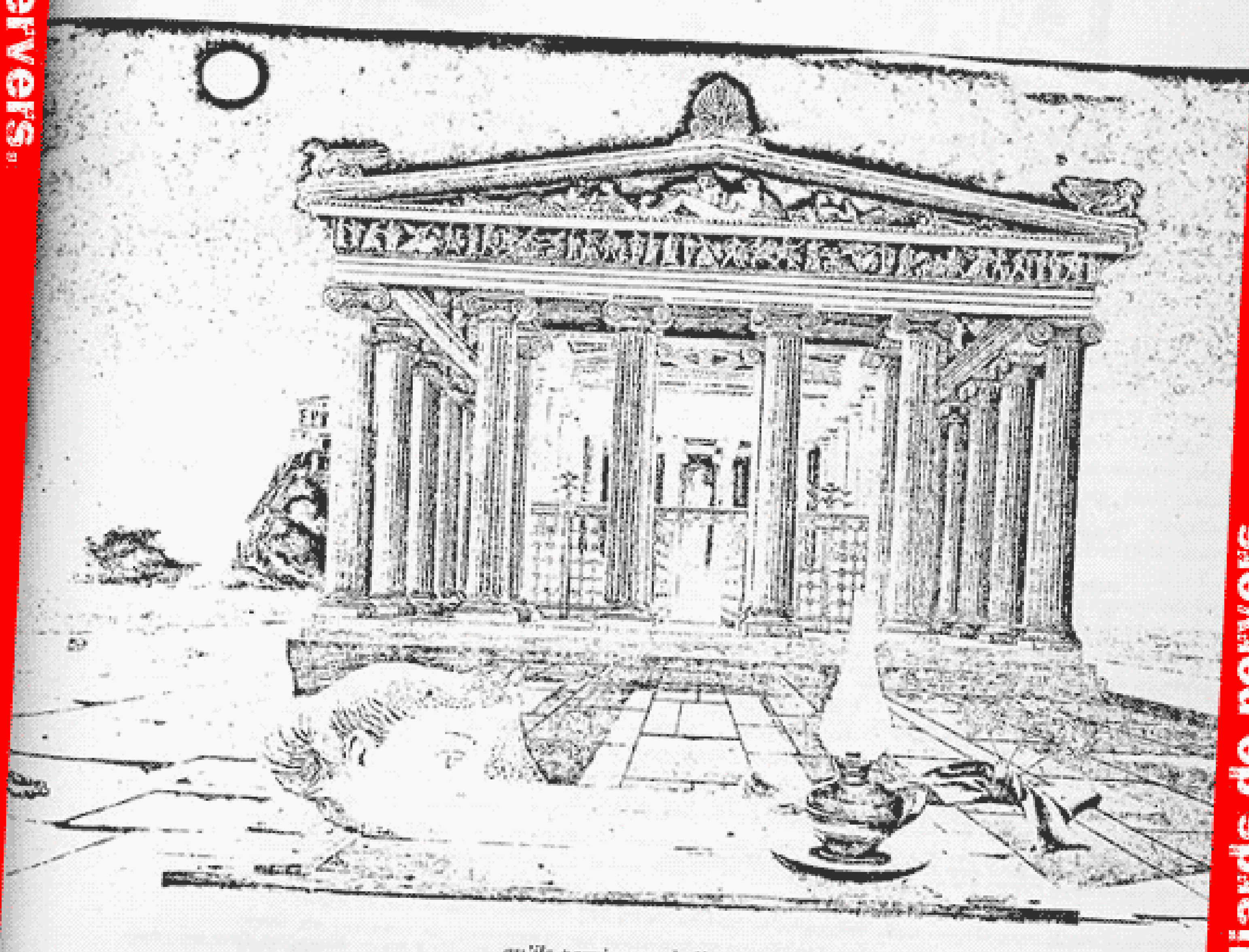
L'AUTRE, qui était à genoux, s'était effondré au sol, était seul avec l'UN qui avait regardé vers son visage voulait voir ce visage tout à fait de face maintenant. . . après avoir vu son dos se marquer. . . et lui disait doucement : « Vous m'en voulez ? ». L'AUTRE regarda avec violence et tristement de son visage comme écartelé puis loin très loin au-delà de l'UN et de son tendre sourire cruel, et comme il baissait sauvagement la tête, s'arracha dans une très rauque tonalité le « Non ! » qu'il répétait, qui se transformait en râle et sa tête allait de droite et de gauche, spasmodiquement, en marquant un temps d'arrêt imposé à chaque extrême, et cela rythmait aussi le râle.

L'UN avait les yeux brillants de larmes, élargis : et il dit encore, lentement avec une certaine sorte d'hésitation : « Je vous ai fait très mal ? » — lentement comme aussi pour bien entrer dans les mots — et l'AUTRE le regarda de ses pupilles affolées qui voulaient parler, mais pas la bouche, mais pas avec des mots.

3 Milliards de pervers

« Répondez-moi » insista l'UN, mais cette fois il souriait de ses dents de loup avec toujours son ton persuasif, « est-ce que je vous ai fait vraiment mal ? » Alors l'AUTRE, avec rage — mais c'était une rage tout à fait particulière — avec un certain rictus qui lui tira la bouche en bas et à gauche, et contracta le dessous de son menton, prononça avec rage dis-je, et très abruptement : « Oui ! » et enfin le visage de l'UN se détendit, s'épanouit en cercles concentriques, comme s'il était couru d'ondes centrifuges, devint radieux, et il dit fermant les yeux et souriant : « Que c'est bon. . . que c'est bon » et de plus en plus fort, de plus en plus aigu : « comme c'est bon de vous faire mal, que j'aime ça ! » — et il criait presque — « ça me fait jouir. . . » et il chantait presque ; l'AUTRE dit seulement, le regardant, au milieu de la plus déchirante joie : « Ah ! quel bonheur, comme je suis heureux » — et il appuya sur ce mot — « comme je suis heureux que cela vous ait fait plaisir. . . » et il se plaquait ce dernier mot contre toute la surface interne de la bouche, et leurs voix se mêlaient comme deux arabesques du chant des enfers en une suave spirale

Alors, n'en pouvant plus tous deux, ils se jetèrent l'un contre l'autre, l'un dans l'autre, et unirent leur cri, si long râle de désespoir, de bonheur et de jouissance,



qu'ils parvinrent de l'autre côté des ténèbres.

Alec Sandra

3 Milliards de pervers



la révélation

Il y a urgence — quelque chose de cassé — fil coupé du mécanisme — s'est interrompu — Tout est aboli — plus rien dans ma tête — je la force — ramassant quelques fils épars — Désert — planitude jusqu'aux confins de la vie — Même le désir ne peut plus rien pour moi.

Mais, je me rends compte, je me rends compte — car l'idée logique que je n'ai plus qu'un acte à faire, donc, me tuer, est la seule qui m'apporte non l'envie de vivre mais la vie elle-même. . . Ça ne peut vivre qu'aux abords de la mort, moi et mes mécanismes de créativité — Ne peux vivre que dans l'idée de la mort — que, toujours présente, ressentie, la destruction imminente.

La folie atteinte, c'est cette non-vie absolue, avant que je n'aie

retrouvé l'idée captivante de la mort, sans quoi tout est vide — Besoin que la mort me soutienne — sans cesse — Vivre au plus près de la mort permet l'énergie absolue : la trop grande richesse — fatigue — harcèlement perpétuel par trop grande richesse — l'éclosion crépitante — geyser — ça ou bien Rien absolument. C'est sans stade intermédiaire. Terrifiant.

SI JE DELAISSE LA MORT JE VIS MORTE

Reprendre à son compte sa propre destruction

C'en est fait une volupté.

retrouvé l'idée captivante de la mort — Aussi, elle me lie à lui — hameçon dans ma chair, hameçon dans la sienne —

3 Milliards de pervers



Si je me suis si étonnamment — c'est les profondeurs qui sont étonnantes — fasciné par lui. . . c'est que . . . .

Quelqu'un qui lui ressemble comme un frère est en train de se décomposer avant même sa mort — Décomposition gagne du terrain — très bientôt quelqu'un dira : « pourri jusqu'au coeur » — le chirurgien rend ses bistouris — La calotte et la blouse blanche reculent — quelque part l'hôpital — Le processus était parti du gros orteil Je regarde mes pieds, moi, un vieillard pourri jusqu'au cœur. Masochisme ? pensai-je. Je m'étais trompé. Il est en train de mourir : cancer généralisé ? sang décomposé ? Juste quand je m'avisai de le retrouver ; comme je m'avisai soudain que c'était lui. . . l'autre. . . . avait été — il y a douze ans — drogué à mort — drogué jusqu'à la moëlle, comme ça sans en avoir l'air — des yeux tellement troubles qu'ils en étaient opaques — turquoises laiteuses — (sauf désintoxiqué; réveillé de l'au-delà) — lacs de montagne sur fond de sable — des yeux si troubles qu'ils ne servaient pas à voir mais à me troubler — ne pouvait me voir ; alors. . . inutile d'insister. Il faut un minimum d'espoir pour les travaux d'approche. . .

J'ai marché sur mon désir naissant — tourné la tête — n'ai plus regardé : les gestes inouïs, incroyablement amples — son corps flottait — J'aimais cette grandeur débraillée et familière.

Lorsqu'il montrait un tour — c'est un russe, un ancien des ballets de Diaguilev — il semblait vouloir quitter terre, et éprouver je ne sais quel vertige délicieux, sans doute dû aux étrangetés de l'équilibre dans son état. Bien qu'il aie perdu toute virtuosité avec l'âge, la démonstration passait magnifiquement, à cause du style, exacerbé par l'impuissance musculaire. Son âme aussi planait, portée par l'eau trouble de ses yeux exorbités (quoiqu'il lui ressemblât à lui !) sur l'euphorie perpétuelle de la drogue. Quel charme !. . . le même. . . fait de cette gentillesse particulière, sourire qui vous défait, vous livre délié — c'est à l'autre que je pense —

Il montrait les pas d'une façon nonchalente et lyrique à la fois, de ses jambes incroyablement longues. L'impression à défaillir de sa taille à portée de bouche lorsqu'il s'approchait de moi pour rectifier une position. C'est cet instant un jour, il y a douze ans, qui m'avait fait percevoir quelle sorte d'intérêt je lui portais — j'aimerais qu'il l'aime lui aussi — mais il semblait inaccessible derrière la barrière d'eau et d'espace de son regard. Passion non-vécue, à vivre peut-être ? Et pourquoi faut-il que ce soit maintenant ? maintenant où justement on me parle ; vendredi dernier, du cadavre, squelette, corps mort ou vif ?

C'est terrible d'arriver toujours trop tard !

Je ne veux pas qu'il meure avant la rencontre. Rencontre avec la mort : la voilà !

M'a plongée dans une stupeur cataclysmique, de comprendre ce que je ferais, ne pourrais du tout m'empêcher de faire, si cet homme mourait non loin d'ici. D'autre chose que d'un cancer, cela n'aurait pas eu la même portée, la même valeur de révélation ; parce qu'un cancer généralisé ou non, quoiqu'on en dise et quel qu'en soit le mécanisme responsable, ça se transmet. . .

Alors de me rendre compte que ça ne saurait m'empêcher d'accomplir mes désirs insensés m'a remis en présence du personnage de mort que je ne pouvais m'empêcher d'approcher et de caresser bien que je sache que sa chair allait digérer la mienne et s'y souder, me rendant à jamais prisonnière de la mort.

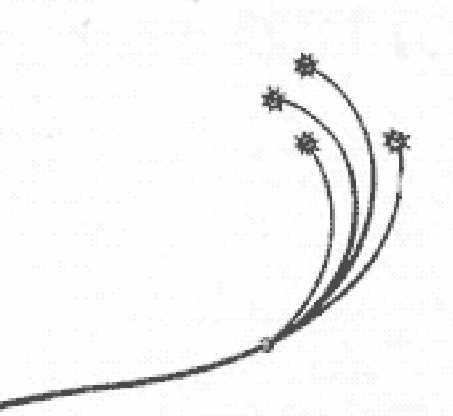
S'apercevoir qu'on est prêt à aller de soi-même vers la mort, une mort horrible, que cela ne dépend plus de soi mais de circonstances hasardeuses telles la proximité dans l'espace, cela vous cause un choc, surtout si à travers ce choc le désir n'en continue pas moins à sourdre dans toute son horreur et que la violence de la fascination vous fige de degré en degré, face à la mort inéluctable quoique non nécessaire. . .

vision de cadavre en décomposition
. . . . entrée par effraction
chair facilement pénétrable
me baigner à l'intérieur de son corps
la surface entière de ma nudité en contact avec ça ; tout ça
frisson d'abominable volupté
je me perds. . . . me perdrais
lécher ses organes internes.

Oh ! horreur déchirante, grimaçantes délices ; la faille serpente dans mon visage. . . je me rétracte jusqu'à n'être qu'un point centre des tensions.

Inexistence. . .

Alec Sandra.



A votre disposition mon rire pour dents de loup ; ce rire de joie brillante, de joie démente que j'aurai lorsque je vous fouetterai. . . très sérieusement — je n'aime que les choses sérieuses — ce rire que déclenchent justement les choses les plus violemment déchirantes, les plus merveilleusement déchirantes, un rire qui se perdra dans la vocalise, dans le hululement dans le cri de joie de mon désespoir par ce vôtre déchirement. . . celui de votre CORPS — c'est un mot à dire dans une cathédrale désaffectée, que son écho aille se réfracter dans le vide illuminé et qu'il soulève des nuages de poussière celle d'autres corps retournés à la poussière. . . — votre corps qui tarde à se laisser aimer, à se laisser voir, qui tarde qui tarde. . .

Terribles dents de loup de mon rire renversé. . .
Vous en connaîtrez le cri !

Alec Sandra

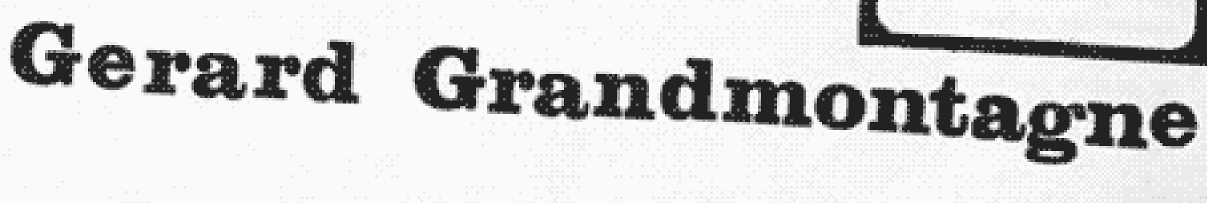
3 Milliards de pervers.



«Il y a des consciences qui, à de certains jours, tueraient pour une simple contradiction, et il n'est pas besoin pour cela d'être fou, fou repéré et catalogué, il suffit, au contraire, d'être en bonne santé et d'avoir la raison de son côté. » — ANTONIN ARTAUD.



N'est pas



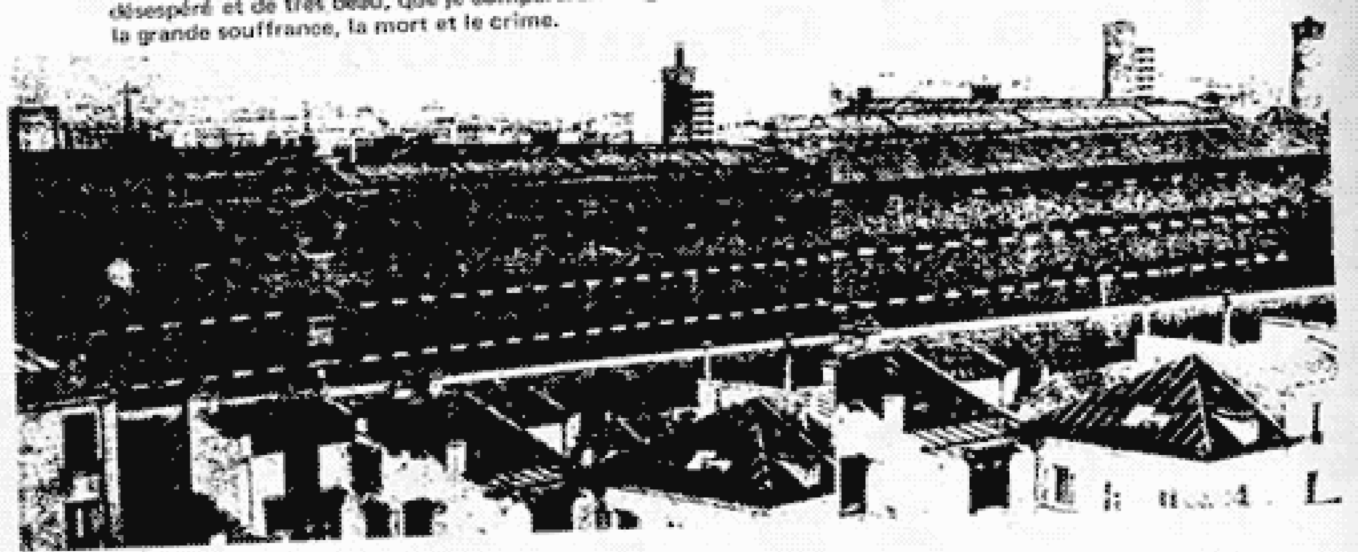
Gerard Grandmontagne

qui veut

3 Milliards de pervers

Etre Gérard Grandmontagne, c'est vite dit (c'est faire preuve de solidarité). Et pourtant, qui peut réellement affirmer : j'étais cet homme, j'ai vécu cette vie, j'ai tenté moi aussi, comme lui, de me tuer. Mes révoltes étaient les siennes. Cette singularité, qui constituait Gérard Grandmontagne, ce partage entre son personnage officiel de « caïd » aux yeux des détenus et cette homosexualité qui se trouvait au cœur même de son existence la plus profonde, cette contradiction entre une volonté de puissance (dans le sens habituel du mot) et ce désir très profond de coucher avec un mec, ces années de taule (six en tout), cette errance à Saint-Germain-des Prés, la drogue aussi, Laing et Genet (il savait lire, voyez-vous), qui osera dire : c'était moi ? Je me reconnais dans tout cela qui était Gérard Grandmontagne ? Et qui d'abord, pour porter une appréciation sur lui, a fait six ans de taule ? Qui était à ce point persécuté par les flics des Stup', ou d'autres encore, qu'il n'en dormait plus ? Qui cherchait dans les regards des autres à distinguer celui qui appartenait à un policier ? Qui se sentait mortellement atteint dans son désir de vivre ?

Il est trop commode de pousser de grands cris en faveur d'un détenu qui s'est pendu ou qu'on a pendu dans un cachot de la prison de Fresne, par un jour de septembre 1972. Même ses amis ne le connaissaient pas à fond. Eux du moins doivent rêver silencieusement à le venger : que cette vengeance soit terrible et belle comme un tremblement de terre, comme un incendie qui détruit un immeuble renommé à l'entrée des Champs-Elysées, près de l'Etoile. Ils doivent rêver de lui rendre cet hommage, le seul qu'on puisse aujourd'hui lui rendre : le venger. Mais ils ne cherchent pas à hurler : je suis Gérard Grandmontagne. Car ils sont eux — ce qui est déjà tellement difficile ! Ça n'est pas tout : se proclamer « nous sommes tous untel », c'est encore une manière de cacher un homme, de l'escamoter, de le faire disparaître sous les fleurs et les couronnes mortuaires. Aurait-il aimé ça ? Un de ceux qui l'ont connu et aimé, à certaines réflexions de tel ou tel d'entre nous, répond parfois, avec ce regard profond de qui a sondé l'abîme, non *Gérard, il aurait pas aimé.* Et dans ces lettres, avant qu'il ne se tue ou qu'on le suicide, il ne cherchait qu'à remonter le moral à tel compagnon de détention préventive : un courant de tendresse se propageait dans ses lettres, quelque chose de désespéré et de très beau, que je comparerais au génie, car il est bien vrai que le génie a partie liée avec la grande souffrance, la mort et le crime.



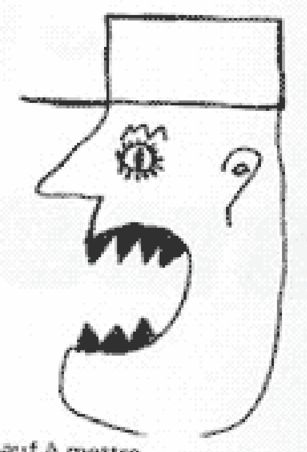
Il me semble parfois le voir venir vers moi au plus profond de la nuit avec son cou blessé et son visage bleu, je crois un instant appréhender sa vérité, saisir son corps à pleines mains, et puis je m'éveille : il s'est encore échappé. Le plus atroce est soudain de se dire : nul ne pourra plus jamais dire ce que lui et lui seul aurait dit, nul n'éclairer notre lanterne, nul expliquer ce nœud effroyable de contradictions dont la société l'avait rendu malade et dont finalement il est mort.

3 Milliards de pervers

Depuis le moment où pour la première fois il avait été jeté en prison, il avait cherché à ne pas jouer le rôle de l'homosexuel : il ne voulait pas être celui qu'on contraint à lécher de la langue le sol de la cellule, être celui qu'on force à faire la vaisselle, qu'on bourre de coups de poing avant et après l'avoir sodomisé. Etre enculé en taule (ou dans une caserne), c'est devenir un cloporte : créature visqueuse, de tous méprisés, aussi bien des hommes qui enculent les lopes (le pédé passif), sans parler de cette race supérieure qui est celle des caïds. Ceux-là se situent par-delà le sexuel. Ils trônent comme Zeus sur l'Olympe. Ils attendent l'heure de la sortie. Ceux-là. . . Gérard s'était hissé jusque là. Cet homosexuel était entré dans un monde où nul n'aurait osé mettre en doute sa virilité. Oh ! bien sûr, tout ça pue le fascisme, tout ça est engendré par l'ordre social fasciste, camouflé aujourd'hui en pseudo-démocratie. Et pourtant ! arrivé à ce stade, Gérard Grandmontagne pouvait se dire, en quelque façon, homosexuel libre : lui, le pédé avait franchi,d'un seul mouvement, tous les échelons de la hiérarchie des détenus, il avait acquis une liberté souveraine. En le condamnant pour homosexualité dans le cadre de la prison, ses juges l'assassinèrent du même coup ; sans user ni de guillotine, ni de fusils. Mais il y a des mots qui blessent mortellement, des mots qui ne pardonnent pas, ne nous racontons pas d'histoire, ne parlons pas d'un Gérard Grandmontagne, transparent, derrière lequel nous nous avancerions, fût-ce en rang serré, comme des rats, la queue entre les jambes. Ne le tuons pas une seconde fois, sous le prétexte de le défendre.







Nous n'étions pas Gérard Grandmontagne. Nous ne pouvons pas le comprendre, sauf à mettre en question ce que nous sommes, au prix d'un rapport non seulement avec la drogue, mais aussi avec la mort, au prix de cette solitude forcée du mitard où il ne reste plus, pour protester contre l'ignominie de cette société, que d'arracher les fils électriques du cachot et de les serrer à son cou, avant de faire un pas dans le vide. C'est alors qu'on peut sentir Gérard Grandmontagne près de soi, présence flottante une minute, main qui se pose sur notre épaule, visage chaviré, emporté,que nous sommes par un rêve bouleversant.

Il faut être capable, il faut pouvoir vivre dangereusement, se situer par-delà les tombeaux, pour peut-être voir un très, très court instant, Gérard Grandmontagne, le reconnaître entre les morts et savoir que le suicide — le sien — n'a pu être commis que faute de demander des comptes à ses adversaires. Mais nous, qui connaissons la joie merveilleuse de l'anéantissement, nous pouvons au moins cela : demander des comptes à ses meurtriers, favoriser la révolte des autres détenus, faciliter le développement de cette idée que les prisons doivent être détruites, les flics liquidés, les matons anéantis. Et que jusqu'à ce que cette tâche politique n'ait été accomplie, jusqu'à ce que n'ait flambé la dernière prison de France, il n'y aura pas de repos pour nous ni de répit pour eux. Cela, oui, nous le pouvons. C'est cela que Gérard Grandmontagne nous demande par-delà la mort. C'est pour ça qu'il s'est tué.

Dernière minute:
(15/12/72)

Guy CLERGEOT,
23 ans, homosexuel,
s'est suicidé dans sa cellule à la prison de Fresnes.
IL était depuis sept. 1971 en préventive
ISOLÉ comme le veut le règlement des prisons
AU QUARTIER DES HOMOSEXUELS

3 Milliards de pervers


PEDES ET INSTITUTIONS
06

3 Milliards de pervers

Les Arabes et les "BLANCS"

Le groupe qui a réalisé ce numéro spécial de « *Recherches* » sur l'homosexualité s'est constamment refusé à prendre en considération la violence interdite qui était à l'oeuvre du fait des conflits tenus au secret. Il s'est avéré qu'on était plus intéressé par la production des textes culturels nouveaux que par l'instauration d'un mode de fonctionnement « *capable d'inconscient* ».

Le résultat fut que, durant la gestation de ce numéro, cet évitement des contradictions suscitées par les enjeux théoriques, politiques, institutionnels, sexuels, voire professionnels, et même littéraires, conduisit le groupe à vivre dans la grisaille d'un « *voyage* » paranoïde : chacun fut, tour à tour l'ennemi d'un autre ou de tous les autres.

Méfiance, agrissivité, procès d'intention, manipulations, dénégations, tous ces retours du refoulé me sont apparus d'autant plus manifestement que j'ai renoncé très vite à participer à ce numéro autrement qu'en rendant quelques services pratiques et que je n'eus bientôt d'autre « *passion* » que celle de comprendre ce qui se passait.

C'est, en tout cas, ce que j'ose dire aujourd'hui, en étant conscient que mon point de vue n'est en rien plus clairvoyant qu'un autre. Le fait de n'appartenir à aucune institution, d'être un écrivain « *libre de tout contrat* », de n'être pas pédé et de vivre loin des universités ne constituant évidemment pas un privilège d'extra-lucidité. Il me semble seulement avoir repéré un « *blanc* » réel dans ce numéro plein d'Arabes imaginaires. Et cela m'incite maintenant à parler, tout en mesurant le danger qu'il y a à prendre ainsi la parole au milieu d'un cercle aussi sophistiqué (comme on dit de l'armement).

sexuelle. C'est à un mouvement inverse de 68 que nous assistons. En 68, le surréalisme, le marxisme, le freudisme étaient descendus dans les tasses. Aujourd'hui, c'est la pédérastie qui s'introduit massivement dans les salons de la culture et les bureaux de rédaction.

G.- En somme tu crois que c'est comme auteur dépassé qu'ils t'ont refusé ton texte ?

M.- Oui, je ressens ça davantage comme une querelle d'auteurs que comme la conclusion d'une divergence politique ou théorique. Mon exclusion du numéro n'a rien à voir avec le numéro de ton exclusion qui est une façon égocentrique de nous dire sans arrêt : « Tant qu'il existera au monde un groupe pour m'exclure, cette société ne sera pas vivable ! ». Tu joues sur la scène culturelle et universitaire le rôle du damné de la terre. Mais finalement tu conserves un statut de maître à penser, fût-il « non-directif » ou tout ce que tu voudras. Il y a du reste plein de maîtres à penser dans ce numéro. La supercherie consiste à faire croire qu'ici on s'est débarrassé du passé, qu'il circule une parole sans privilèges. Au commencement, en juillet, j'avais cru comprendre que ce numéro de « Recherches » allait être constitué par un assemblage de documents et de témoignages anonymes sur la drague. Je me souviens qu'on ne voulait même pas entendre parler de D. Mieux encore : on avait dégoté un texte réac de lui sur la femme qui devait dater de 1947 ! On voulait le publier pour bien montrer qu'on était du côté du délire et non du côté de l'analyse et du commentaire. Et brusquement, après les vacances — toujours les vacances ! — non seulement on ne parle plus de ce texte-gag, mais on sollicite D. pour qu'il présente le numéro. On se serait cru au Mercure de France ! Car dès ce moment on se retrouve dans une chapelle. On fait un numéro sur les tantes avec des stars universitaires et des « grands écrivains ». Quand je suis arrivé au boulevard des Capucines, je ne m'attendais pas à cela. Je ne savais même pas que H. écrivait, ni qu'il était chargé de cours à Vincennes avec D. En fait, je me suis retrouvé devant un véritable Comité de rédaction. Très fermé, très structuré, très intransigeant. Il y avait là les durs de « Recherches », les terroriciennes suaves des Gouines rouges, les jeunes loups du F.H.A.R., les folles burlesques et nihilistes de Saint-Germain et toi, vieille peau d'Argument. Je me suis retrouvé là comme le raté frisant la quarantaine, pute d'édition, bavard gauchiste impuissant, « truqueur à barbe qui venait flirter avec le F.H.A.R. pour rester dans le coup » à dit le plus jeune. Dur, tout ça ! Sans pitié. Comme dans une agence de pub où il y a du fric à gagner. Même climat. C'était hermétiquement bouclé à triple tour. Quiconque arrivait pour parler d'une drague qui n'était pas conforme aux thèses ne pouvait pas trouver sa place. On faisait un numéro sur la drague sans dragueurs, un numéro sur les Arabes, mais sans Arabes, et ne pouvaient parler de l'homosexualité que les penseurs de l'homosexualité.



3 Milliards de pervers.

Dans un livre paru récemment au Seuil(1), les effets exercés par différentes marques de vibro-masseurs dans le con de quelques jeunes et jolies femmes à la mode montrent comment le tout-underground new-yorkais réagit contre la violence de la répression bourgeoise. Cela me donne l'idée que ce qui tint lieu de vibro-masseur pour « *Recherches* » fut le va-et-vient des « auteurs » et des textes entre les lèvres du Comité de rédaction.

Pour résumer mon expérience en tant que vibro-masseur, je dirais rapidement que je suis arrivé boulevard des Capucines un soir de l'été dernier, « poussé » par l'indésirable G., pour lire un truc inachevé que j'avais commencé d'écrire sur la drague hétéro plusieurs mois auparavant. Apparemment cette ébauche fut jugée trop « littéraire ». En fait, je pense qu'elle a surtout été éliminé en fonction d'un certain « art poétique » dont l'exemple avait été donné par l'entretien de trois folles sur leurs expériences avec les prolos arabes.

Comme l'on semblait tenir à ce parangon littéraire d'art brut et raffiné, j'ai donc renoncé à défendre mon texte et me suis contenté d'assister à quelques réunions en voyeur (c'était bien le moins), sur le mode de l'exclusion sympathisante.

Il ne reste de tout cela, pour témoigner des idées qui me vinrent alors à l'esprit en cette position, que la prise en notes par G. d'une conversation privée que j'eus avec lui et qu'il tint à faire circuler. Je ne le désapprouve pas dans la mesure où je crois que ce « document » illustre la production paranoïaque de nos machines désirantes toutes neuves.

Ce qui me paraît être un comble, c'est que nos propos aient été tenus hors du champ de la recherche d'une pratique de la transversalité analytique. Ainsi, même dans un groupe principalement institué par des membres de « *Recherches* » et constitué par des militants du F.H.A.R. et des Gouines Rouges, on en est encore réduit à ces interprétations de couloir qu'inspirent généralement des relations plus rigides.

Pour ma part, l'observation la plus neutre et bienveillante que je puisse faire, c'est qu'une instance occulte a présidé l'ordre de ces réunions. Cette instance était autoritaire et doctrinale. Comme pour mieux se cacher, elle fut successivement incarnée par ceux d'entre nous qui parlaient le moins. (comme en analyse !) et qui semblait nous dire : Nous détenons le secret de susciter une parole pleine et vraie. Eliminons les complaisances de la littérature petite-bourgeoise, le jargon politico-scientifique, l'idéologie psychanalytique ou marxiste. Publions enfin la vérité sur le désir homosexuel ».

Comme on voulait que je sois porteur de tous les symptômes des tares dénoncées, je tins le rôle du « Blanc-hétéro-bourgeois ». Ainsi, dans ces réunions où il n'était question que d'Arabes, sans du reste que le plus occidentalisé des étudiants magrébins s'y soit pour autant senti concerné, ni que le plus dilettante des propos nord-africains de la région parisienne y ait été même convié, j'avais acquis paradoxalement le statut de l'inverti et de l'Arabe, puisque j'étais à la fois l'écrivain castré qui ne produisait rien et l'intellectuel gauchisant méprisable.

C'est de cette place-là que j'en vins à bavarder sur les « blancs » de ce numéro. Bavardage ou interprétation ?

M.– . . . « Ils » prétendent qu'ils se servent du nom de G. pour vendre leur numéro. Mais on dirait que c'est au contraire pour vendre le deleuzisme qu'ils se servent pour vendre de l'homosexualité, du F.H.A.R., etc. Ils vendent « la machine désirante », nouvel appareil pour ravaler le vieux visage de la misère.

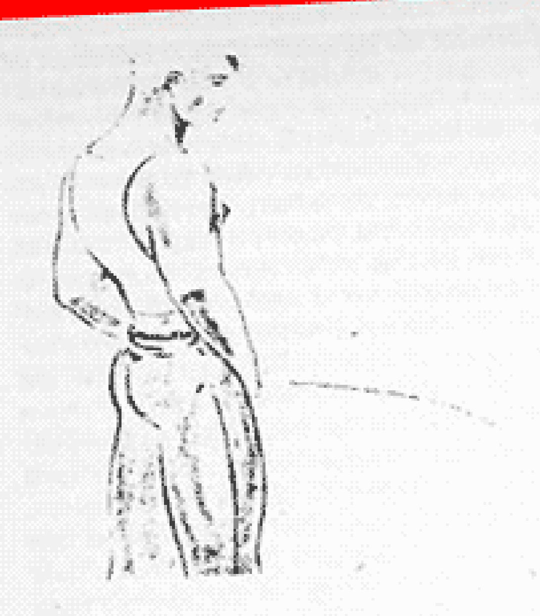
(1) *Viva, superstar underground*, Le Seuil, 1972.

(2) La loi de cet « art poétique » est la suivante : le beau style de Bataille pour paraphraser Genet avec le vocabulaire de Guattari. Hors de cette salade, point de salut.

3 Milliards de pervers

Ah, si on avait eu un articulet, une préfacelette du penseur des penseurs ! C'est la technique de tous les numéros spéciaux de revue : tu réunis d'abord de la copie . . . ensuite tu prends les meilleures copies, comme au bac, et tu les publies. (H. était angoissé par le manque de copie. En tant que rédacteur en chef, à cheval sur le F.H.A.R. et « *Recherches* », son souci était de susciter le plus de textes possibles). C'est la loi. La « bureaucratie » rédactionnelle met habilement en valeur les textes en déterminant leur place convenable dans le « médium », comme on dit. Un numéro de revue, ça se fait comme ça. C'est à ce niveau que se manifeste aussi ce qu'on appelait la « lutte idéologique ». Au niveau du pouvoir décisionnel instauré quelque part d'une façon plus ou moins occulte. Ça marche selon le principe de disjonction-exclusive ! C'est pourquoi l'acceptation ou le refus d'un texte est toujours significative. On exclut ce qui n'entre pas dans la forme. Mais cette forme, était-elle prédéterminée ou pas ? Cette forme, a-t-elle été délirée ou non ? Ce qui *m'a* particulièrement intéressé, par exemple, c'est l'histoire que tu *m'a* racontée, lorsque tu es arrivé affolé, hier, chez moi en me disant que D., qui avait pourtant commenté le texte que tu avais produit avec les trois folles, ne tenait pas à te rencontrer au cours d'une réunion avec A. Or D. ne savait tout simplement pas que tu avais pris part à l'élaboration de ce texte ! Ce « blanc » dans l'information interne du groupe est exemplaire. Pour que le rite s'effectue, il faut des fétiches intellectuels exclusifs. La lutte n'est pas entre toi et telle ou telle autre machine désirante du groupe, mais entre le groupe, en tant qu'il s'est finalement constitué autour de la schizo-analyse comme thème éditorial sous-jacent, et tout ce qui pourrait apparaître comme s'en différenciant d'une manière critique et *donc* réactionnaire. C.H. dit que si cette réunion « au sommet » n'a pas eu lieu, c'était pour éviter une crise paranoïaque. Il ne croit pas si bien dire, et il le dit trop tard : en fait, c'était parce que cette crise avait bien eu lieu qu'elle avait permis de fonctionner sur le mode de l'exclusion-inclusion et qu'on était ainsi parvenu à boucler le numéro. Le rapprochement d'une fraction du F.H.A.R. et des Gouines Rouges avec « *Recherches* » est parvenu en tout cas à mobiliser des énergies libidinales sur ce mode-là ! Rien ne peut-il donc changer ? Faudra-t-il toujours sublimer en rédigeant en chef ? . . .

3 Milliards de pervers



J'ai 18 ans

Aujourd'hui — j'ai 18 ans — je parle assez facilement de mon homosexualité et en écrivant maintenant je revois les difficultés auxquelles je me suis heurté pendant mon enfance et jusqu'à l'année dernière pour m'en sortir, de ce piège social.

DES JEUX DANGEREUX

J'ai été élevé jusqu'à l'âge de treize ans dans des écoles de garçons (j'habitais l'Espagne) Dans le cadre de la morale chrétienne qui était (et je l'ai ressenti depuis tout jeune) contradictoire avec mes désirs ou rêves d'enfant . . . ; j'aimais « le vice » (disaient les gens) : j'avais alors des « jeux dangereux » avec mes petits camarades de classe, jusqu'au jour où j'ai vraiment compris que c'était mal et que je ne devais plus aimer ces jeux, que je devais être comme tout le monde ; j'ai alors été poussé par le milieu scolaire familial à changer d'attitude et à devenir à l'école un de plus à chercher les bonnes notes et à « travailler comme il faut » mais malgré mon effort pour changer mes rêves, au fond de moi-même rien n'était changé et je continuais à aimer certains de mes camarades en essayant de ne pas me trahir.

Mais dans une école de garçons rien n'est secret et c'est ainsi qu'on a appris que quelque temps avant je faisais des « choses » avec d'autres garçons et un assez long cauchemar a commencé : j'étais « puni » et je ne comprenais pas pourquoi ; pourtant mes envies étaient naturelles, je le sentais, il n'y avait pas de raisons pour que les gens réagissent comme ça et en même temps c'était « MAL » !! Mais alors, é'ais-je un monstre ? un malade grave ? Ces questions je me les posais pendant que les gars m'insultaient et me battaient sans pitié. J'étais terriblement malheureux et décidais alors de me suicider puis non je ne pouvais pas ; alors je partirais loin en Afrique peut-être je savais pas mais il fallait que je parte. Le milieu était insupportable, j'entendais des propositions à longueur de journées : « viens me branler !, tu as fait ça avec d'autres pourquoi pas avec nous ? - tu es un pédé, tu dois te laisser faire » etc., et comme ça pendant je ne sais plus maintenant combien de temps.

3 Milliards de pervers

3 Milliards de pervers

UN ENDROIT ECLATANT DE BEAUTÉ

Ce temps-là la nuit quand je dormais ou même réveillé je rêvais d'un endroit éclatant de beauté
où il n'y aurait que moi et des garçons comme moi avec les mêmes problèmes ; je voyais les garçons
les plus beaux que je connaissais avec d'autres, autant ou plus beaux, enfin le « paradis ». Pour ou-
blier tout ça je me suis défoulé dans les boîtes et dans la vie d'une bande de jeunes amis jusqu'à l'an-
née 69 où je suis venu en France : la France était pour moi la porte de la libération, je pouvais enfin
changer ma vie ; personne ne me connaissait et je pouvais donc passer pour quelqu'un de « normal ».
J'ai donc été au lycée et j'ai passé une longue période (mois) tout seul, sans copains ni des gens à
qui parler en dehors des gens de la classe. Je compris alors que je continuais à souffrir et que mes dé-
sirs étaient les mêmes et que je ne pourrais jamais changer. Enfin tout est pour le mieux. J'ai connu au



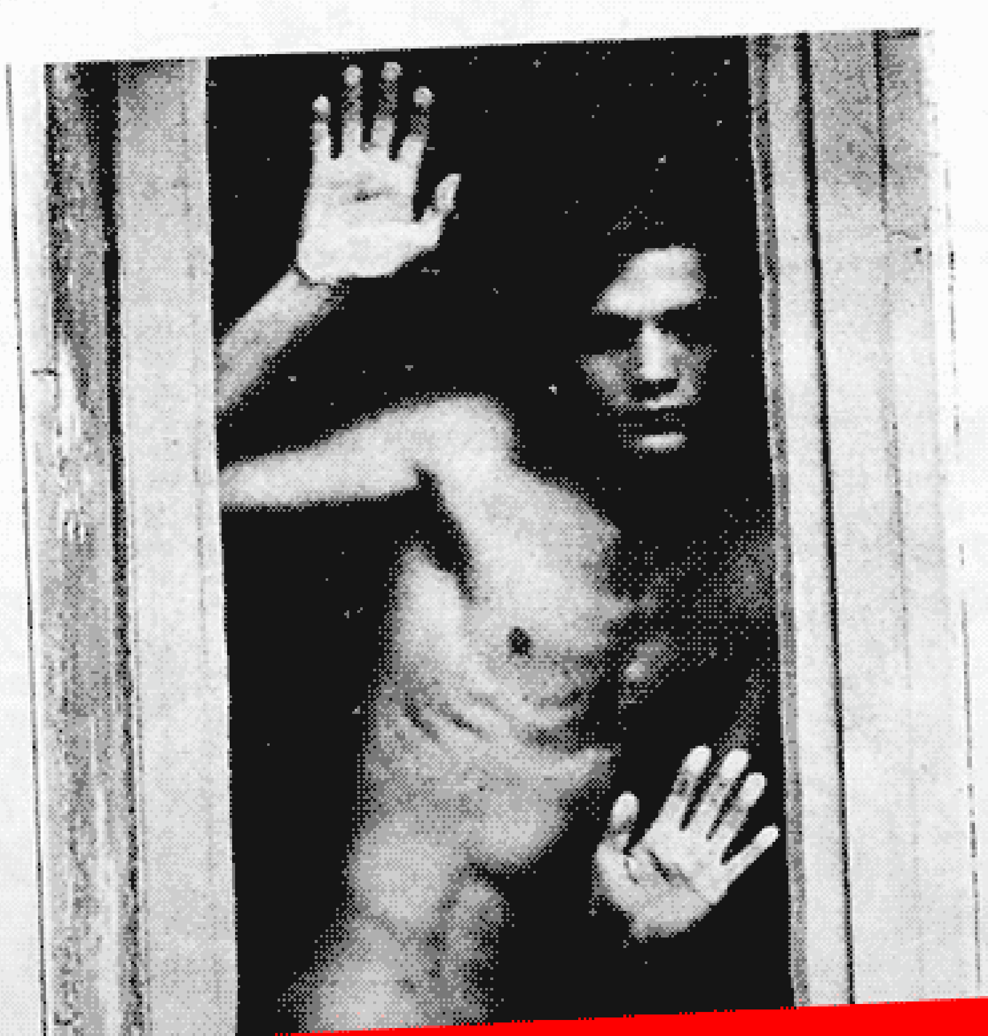
3 Milliards de pervers

lycée un garçon dont je suis tombé amoureux profondément et lui aussi m'aimait bien ; j'ai été pendant quelques mois heureux comme jamais auparavant je ne l'avais été ; mais les bonnes périodes passent et finissent très vite ; ses parents divorcés se sont séparés et il est parti loin en province. Pendant plus d'un mois j'ai pleuré mon copain parti et j'attendais avec impatience ses lettres ou ses visites.

MAQUILLÉ EN COURS

L'année d'après j'ai commencé à m'intéresser aux problèmes politiques au lycée et je me suis mis en contact avec le comité de lutte du lycée avec lequel je suis resté jusqu'à l'année dernière (dernière année que j'ai passée au lycée). C'est au milieu d'élèves déjà politisés et des professeurs que j'ai commencé à développer mon esprit critique. Mon développement intellectuel s'est produit à une vitesse affolante. L'année d'après j'étais en troisième et c'était l'année décisive. J'ai éclaté le jour où on a eu la première rédaction, j'ai parlé dans celle-ci de mon problème, de ce que je n'avais jamais parlé à personne auparavant. Alors mon professeur de français (je le savais déjà homosexuel J'ai alors pu discuter avec une personne consciente de mon problème ce qui m'a beaucoup aidé pour délivrer mon esprit des tabous et des blocages mis dans mon crâne par ce milieu que je déteste maintenant et que je combats.

Pour m'affirmer définitivement je sentis le besoin de provoquer les gens qui m'entouraient, c'est alors les descentes, maquillé, en cours et dans les réunions de parents d'élèves, enfin partout je jouais la « folle » jusqu'au jour où je me suis senti capable d'affronter calmement les problèmes et les difficultés qu'on rencontre en tant qu'homosexuel assumé.



3 Milliards de pervers.

pédés et institutions

O. — : *En 66, je travaillais dans un lycée et j'étais avec un copain qui était aussi très pédé, on commençait à ce moment-là à vivre très officiellement notre homosexualité face aux autres membres du personnel et en plus on recevait des amants dans nos piaules, on habitait le lycée. C'était de notoriété publique ; les amants on les trouvait un peu partout et on passait devant le concierge et il voyait très bien, après deux ans, — moi j'ai travaillé quatre ans dans cette institution — il commençait à dire : « y en a des gars là haut ! ».*

Finalement, quand on se tait, c'est tacite. . . Au bout d'un moment, il disait : « tiens, ya vot' gars qui est passé. . . »

Guy. — Moi, j'ai vécu un an avec Rémy à l'école et la femme de chambre qui faisait l'étage, avait très bien compris de quoi il s'agissait. Elle venait nous cogner à la porte le matin en criant : « Alors, les petits, levez-vous ! ».

O. — *J'ai l'impression que tant que le mot fatidique n'est pas prononcé, les gens voient de l'amitié, une relation correcte, une gentillesse à leur égard, et ils sont rassurés. . .*

Guy. — : De façon générale, le personnel, comme on dit dans toutes les institutions, sont beaucoup plus tolérants que les autres gens. Ils s'en foutent du moment que ça leur donne pas un supplément de travail. En plus, ils ont un côté maternant. . .

O. — *A part quelques paranos qui rôdent et essaient de te faire quelques emmerdes. . .*

Moi, je me sentais obligé de prendre ma revanche dans d'autres domaines, de construire une super personnalité pour contre-carrer souvent une certaine haine latente de certains collègues. Le personnel s'en fout, mais les gens qui ont la même fonction, ils aiment pas.

Guy. — T'es arrivé dans ce stage, pourquoi, parce que t'esprof, tu veux te perfectionner. . .

UN PEDE DANS UN STAGE PEDAGOGIQUE

O. — *J'ai envie de pratiquer avec des praticiens, parce qu'on a souvent entendu ce mot-là. . . J'attends de pratiquer une certaine pédagogie, ça m'évite de compulser les bouquins.*

Guy. — T'avais entendu parler d'eux, comme ça, pédagogie d'avant-garde.

O. — *Je débarque avec une grosse appréhension, je me dis, je vais entrer dans une machine hétéro, la première vision, c'est de voir des couples formés partout, dans tous les coins, ambiance de scoutisme vieillot. J'essaie de jouer le jeu, je prends des simagrées du franc camarade, je commence à parler aux gens. C'est assez pénible, en arrivant, heureusement, j'avais quelques connaissances dans le groupe de direction et je rencontre une copine, on s'engueule un peu, je fais mon numéro contre les couples, elle me dit : « t'es bloqué avec ta haine anti-hétéros ». . . Une copine très gentille, que j'ai mis au courant du F.H.A.R. depuis sont début. Elle a senti une nuance d'agressivité contre elle. C'est un*

3 Milliards de pervers

peu la panique d'être seul dans un système d'hétéro-couple, qui tourne parfaitement. Ça commence, réunion préliminaire, mise en place, etc. Alors là, c'est le fonctionnement hyper-autoritaire, on nous balance un programme chronométré, personne n'a le temps de dire ouf, de contester, puisqu'on vient un peu en adulateur aussi, on connaît un peu le système pédagogique en question, on se dit « c'est bien », on est inconditionnel, on en profite pour te balancer un système hyper-organisé. . .

Y a un programme, des ateliers qui fonctionnent le matin, des réunions de synthèse, d'information : tout est minuté, prévu très précisément.

Guy. — J'ai fait des stages, autrefois, non directifs, les stages de la Mutuelle, à l'époque, y avait pas le F.H.A.R. Pendant quinze jours, malgré le caractère gentil des gens, je n'avais pas envie de leur amitié, j'en avais rien à foutre, francs et franches camarades : « parle franchement, dis-nous quels sont tes problèmes, arrête de te situer en extériorité ». Pendant longtemps, je me suis culpabilisé en me disant : je suis incapable de m'intégrer à des groupes, je passais pour un individualiste.

Mais toi, tu leur as parlé d'homosexualité, tu t'es vengé. . .

O. — *De toute façon, je ne peux pas être dans une situation sans me démarquer, dire qui je suis, ça me paraît impossible de fonctionner autrement parce qu'il y a des nanas qui sont seules et qui t'approchent. . . qu'est-ce que tu veux dire à ces filles, sinon de jouer franc-jeu : je suis pédé, je ne réponds pas à tes avances. Effectivement, les hétéros n'éprouvent pas le besoin de se démarquer puisqu'y a pas besoin d'annoncer la couleur. . . Si je dis « je suis pédé » y a des rapports beaucoup plus détendus avec les filles en question, on arrive à être copains, y a plus de toute, de tentatives de rapprochement. . .*

Je venais là pour être en rapport avec des mecs qui avaient fait de la pédagogie, pour qu'ils me donnent une méthode, et je ne voulais pas les emmerder avec mes histoires, mais n'empêche que j'ai eu besoin de verbaliser qui j'étais, ne serait-ce que à cause des filles qui me draguaient. En plus, ils ne s'intéressaient pas à mes problèmes pédagogiques, la relation duelle, par exemple. Quand j'établis une relation privilégiée, amoureuse, avec un garçon d'une classe, ça se reporte sur toute la classe, c'est pas paralysant pour moi, je viens chaque matin dans la classe avec mon amour ; toute la classe en profite.

« UNE CLASSE SANS AMOUR. . . »

Guy. — C'est l'eucharistie.

O. — *Une classe sans amour, c'est mécanique.*

Christian : Ça existe bien pour les hétéros.

O. — : *Mais on refuse de théoriser ça ; c'est exclu dans ce système pédagogique, considéré comme inhibant, paralysant.*

Guy. — Dans bien des cas, on se passerait de parler de l'homosexualité, de faire de la propagande pour. C'est eux qui nous voient comme ça, qui nous contraignent à la dialectique de l'aveu. On n'en finit jamais de mettre les choses au clair.

O. — *Ça te fait forcément te démarquer énormément des autres, d'avouer que tu es pédé ; on te prend alors dans ces milieux pour un Celma. . .*

Guy. — Qui est un sacré hétéro. . .

O. — *J'ai cru comprendre à certains signes que mon texte avait inquiété la direction. On faisait des productions par atelier, des journaux ; or je déteste écrire sauf quand le sujet m'intéresse. Donc j'écris ce texte (qui suit) sans du tout chercher à provoquer l'idéologie sexuelle dominante du stage.*

3 Milliards de pervers

J'avais choisi le groupe « relations adultes enfants » ; on s'est réunis sur la pelouse, chacun a raconté son histoire, la mienne a frappé, elle était, comme ils disent, « paradoxale ». Mais c'était un problème pédagogique, alors tout le monde, à ce moment-là, trouvait que c'était chouette. Mais la commission directoriale a mal pris cela, sans doute en pensant que je faisais une provocation. Alors, j'ai dit, le lendemain, à l'atelier : je retire mon texte si ça doit déclencher une histoire avec l'idéologie dominante du stage. . .

Guy. — Evidemment, si tu les as traités d'idéologie dominante. . .

O. — *Certes, j'attaquais la génitalité (voir la phrase de Dolto, ci-après).*

Guy. — : Il y a aussi le texte écrit par le pédagogue en question sur Celma, doublement phallocratique (voir le texte ci-après).

O. — *Moi, je ne tenais pas à mon texte, mais il semblait s'imposer de lui-même, en dépit de légères pressions des moniteurs.*

ASCETE, CARACTERIEL, ARISTO. . .

O. — *Moi, j'assistais à toutes les réunions, mais pas aux fêtes. . .*

Guy. — Moi non plus, les réunions d'accord, mais les fêtes, les soirées. . .

O. — *Moi, ce qui me débecte, c'est l'alcool, les gros mecs virils qui boivent et puis les disques : les Brassensophiles, ça m'insupporte.*

Guy. — Dès qu'on entre un peu dans la vie privée de ce genre de gens, qu'on devient intime avec eux, ils sortent leurs disques d'étudiants vieillis : Brassens, L. Ferré. . .

O. — *Particulièrement Brassens, avec sa moustache virile. . . Et puis les chansons paillardes gueulées en choeur le soir. . .*

Guy. — Et ton refus de participer à « leur » fête, ils y voient le reflet de ton individualisme.

O. — *Et les histoires cochonnes ? Si tu en ries pas, tu es un refoulé ; et pourtant, eux, c'est le désert sexuel masqué par la paillardise. Et puis les amateurs de bons restaurants. . .*

Moi, j'ai un côté très ascète, un peu con, peut-être ; mais il y a une chaîne idéologique des Brassensophiles aux baffeurs . . .

Guy. — Et toi, Christian, tu as eu à subir une ambiance collective et tout, sauf que c'était les chants révolutionnaires italiens au lieu de Brassens.

Christian : Oui, et puis tout le folklore anti-colonialiste ; avant le pop. . .

Guy. — Mais s'amuser, pour tout ce monde, c'est trois ou quatre activités, toujours les mêmes où on est gênés.

Christian : Moi, j'étais alors pédé clandestin ; avec Marc qui ne pouvait pas veiller le soir, je ne pouvais pas sortir avec ces gens-là. Donc, j'y allais tout seul ; et mon truc avec eux, c'était d'être caractériel, ce qui est resté jusqu'à aujourd'hui.

Guy. — Moi, on m'a plutôt catalogué comme aristocrate.

Christian : Comme caractériel, j'avais le droit de me saoûler la gueule, de rayer les disques, d'emmerder les gens. En plus, c'était en milieu psychiatrique, donc je pouvais être caractériel, ça m'arrangeait vachement.

Guy. — Pourquoi on ne désire jamais personne dans ce genre de groupes ?

Christian : Moi, ça m'est arrivé.

O. — *Vous, vous avez connu les milieux militants. Moi, c'était les auberges de jeunesse, où plein de biquets me plaisaient ; mais c'était complètement aseptisé sexuellement.*

MAINTENANT, ON NOUS « ACCUEILLE »

Guy. — Depuis que le F.H.A.R. existe, qu'est-ce qui a changé ?

Christian : Pour moi, tout ; je peux commencer à échanger des trucs avec ces gens que je connais depuis des années, des comparaisons avec leur couple. Moi, j'avais été vidé de leur cercle pour homosexualité, il faut se le rappeler. Depuis ça a tellement changé. Ça a été horrible, surtout pour le mec qu'était avec moi ; il a été remis aux flics.

O. — *Et c'est nous, les paranoïaques.*

Christian : Aujourd'hui, tout est inversé dans le rapport de forces.

Guy. — Pas d'accord. Je ne crois pas qu'on ait débloqué l'homosexualité des hétéros, au contraire, ça les a renforcé dans l'idée que « ça n'était pas si terrible, ce n'était que ça, les homosexuels, on les a. . . ». Au fond, on a nos homosexuels, ils ont le F.H.A.R. ; ils peuvent avoir des représentants où ils veulent. . .

O. — *Attention, c'est vrai pour votre milieu, de la fac de Vincennes à la psychiatrie progressiste ; mais ailleurs. . . Surtout les institutions pédagogiques.*

Guy. — Les pédés de service, ça arrange tout le monde. Moi aussi, d'ailleurs. Le pédé à demeure, l'exorcisme du phantasme, avoir un pédé chez soi, ça peut toujours servir. . .

O. — *Dans tout ce courant, les pédés sont une mine d'idées, et de textes à exploiter. Mais dès qu'on fait des groupes « sur » l'homosexualité, ça évite de foutre le bordel homosexuel partout.*

C'est vrai, maintenant on nous « accueille » mais un peu comme on nous refoulait autrefois. Ils font abstraction de leur propre homosexualité. . . Pas théoriquement, bien sûr : « on est d'accord de toutes façons, vous savez bien que c'est un problème déjà réglé. . . ». Partout il y aura des représentants des homosexuels qui assurent la projection sur eux des phantasmes des hétéros, les en débarassant. Mais du coup, c'est nous qui paraissons des obsédés à refoutre sans arrêt sur le tapis un problème déjà réglé. On « rappelle » sans arrêt, tant que le désir homosexuel se manifeste dans ces institutions, que vis-à-vis des pédés de service, c'est louche ; qu'ils commencent entre eux.

O. — *Moi, après que j'ai donné mon texte, au stage, le soir suivant les chansons paillardes avec le mot « enculé » revenaient sans cesse. . . Ce soir-là je répétais de ma petite voix : « faire ou dire ? » Mais personne ne m'a jamais rien dit directement sur mon texte, alors que j'aurais bien voulu qu'on s'explique franchement.*

Mais vous savez, j'ai fait une autre fois un stage, à Orléans, avec des psychiatres « gauchisants » : c'était au contraire très chouette, très direct ; j'aime mieux.

3 Milliards de pervers

LETTRE D'UN PEDAGOGUE
A UN ENSEIGNANT SUSPENDU

Si tu lis notre prose tu verras que nous ne sommes pas plus tendres pour certaine "éducation nouvelle" que pour la sur-pression instituée. Nous n'abordons guère la question de la sexualité infantile (cf.Freud à l'école à paraître) mais les trucs genre Celma nous apparaissent bien plus dangereux que la répression sexuelle du 19è siecle. Je ne parle pas du fait que l'adulte(?) inconsciemment utilise les gosses pour jouer et tenter de résoudre ses problèmes non résolus - cas banal - mais du fait que gratifier, donner une importance à la sexualité infantile (soit par la répression soit par la socialisation) empêche le gosse de dépasser les premiers stades, le maintient à l'objet d'enfance,linfantilise donc et lui interdit l'accès à la sexualité génitale : au phallus, au pouvoir, à la"parole". C'est dans ce sens que le titre choisi par Celma est à son insu significatif : l'Educastreur, c'est bien celui qui empêche le gosse de devenir un homme ou une femme, Non?

3 Milliards de pervers

TEXTE PROPOSE AU STAGE PEDAGOGIQUE

Ce texte fut produit dans un atelier d'un stage de pédagogie « d'avant-garde ». Il allait contre l'idéologie sexuelle régnante qui affirme que la seule maturité sexuelle est la génitalité.

Seul un silence circonspect suivit (le silence du psychiâtre devant le malade ?). Mais une fureur non exprimée semble gronder. . .

Pourquoi ?

« La ruine ou la faillite du père, jusque là pris pour modèle. . . peut. . . provoquer les plus graves perturbations caractérielles, somatiques ; ou mentales, chez l'enfant au moment de la puberté sous forme d'homosexualité. . . ! »

Fr. Dolto — in Evolution de l'enfant — Complexe d'Oedipe.

«UN CAS D'ACCESSION A LA MATURITE NON-GENITALE »

Avertissement au lecteur : Craignant les investigations des « chiens de garde » de notre patrimoine génitalo-reproductif et lassé par les terreurs inhibantes de nos responsables sexuels, l'auteur de ce texte recommande de le diffuser avec discernement.

3 Milliards de pervers.

Dans une classe du secondaireé un garçon P., 16 ans. Cheveux longs, assez beau, (grand succès auprès des filles. . .) écrit dans sa première rédaction de l'année, qu'il aime les garçons, qu'il souffre de ne pouvoir le dire à personne (ni à ses parents, ni à ses camarades, ni bien entendu à ses maîtres). Il déclare à son prof que ce dernier est la seule personne en qui il aurait confiance et signe sa copie.

Touché par cette marque de confiance et intéressé par des problèmes qu'il a dû lui-même résoudre au cours de ces dix dernières années (il est homosexuel), le prof, A., lui dit son très grand intérêt pour son « travail » et lui propose d'en discuter plus particulièrement.

P. va alors voir son maître chez lui tous les dimanches et commence à verbaliser les nombreux problèmes que lui pose son homosexualité. A. ne se présente pas dès le début comme homosexuel mais P. a appris qu'il est militant homosexuel.

Il ne le formulera clairement qu'un mois après leur premier entretien.

Puis ils sortent ensemble (cinéma, théâtre). P. lit des romans (Printemps au parking de C. Rochefort). Des textes de réflexion (le rapport contre la normalité, Ed. Champ Libre) :

A. Le présente à des amis homosexuels, militants ou travailleurs de tous bords. P. fait des connaissances, va aux réunions du F.H.A.R. et éprouve très vite le besoin de s'afficher et de s'affirmer comme homosexuel face à son milieu. Il commence à en parler dans le groupe d'action politique de son établissement. Résultat : quelques plaisanteries sexistes, intérêts parfois, ou incrédulité (« Il est toujours avec des filles ? »).

Puis il passe à un stade plus provocateur : séances de maquillage dans la classe, maquillé il apparaît successivement devant le directeur, dans des A.G. d'élèves, un soir face à une réunion de parents d'élèves. . . ! Il prend parfois des attitudes très féminines et provocantes en présence d'hétéro-sexuels.

Avant toutes ces attitudes de révolte, A. n'a jamais pratiquement pris position dans la classe quand la conduite de P. occasionnait trop de bruit ; ils le lui faisaient tranquillement remarquer ou lui disaient de sortir. A l'extérieur il n'a jamais ni approuvé, ni réprouvé son attitude.

Pendant toute cette période, P. a continué d'être un militant, informant politiquement ses camarades de classe, organisant des débats sur la contraception, la masturbation, le racisme, etc. . .

Puis le besoin de provoquer diminua (la fatigue psychologique et la solitude aidant). Durant un laps de temps il tint lieu de bouc émissaire parmi ses copains militants démobilisés par la fin de l'année scolaire, phénomène qu'il parvint très bien à verbaliser à ses camarades lors de la dernière réunion du groupe.

P. aima un jeune anglais de son âge, alla à Londres pour participer à la Gay pride Week (semaine d'action et de lutte homosexuelle) organisée par les camarades du mouvement homosexuel anglais. Il revint en France pour travailler dans un centre aéré d'une banlieue ouvrière avec une équipe de moniteurs d'avant-garde. . .

Voilà l'histoire de P. Il commence à pouvoir réaliser ses désirs homosexuels. Certes tous ses problèmes ne sont pas résolus mais il avance : il passe cette année dans la classe supérieure et cherche en même temps un travail à mi-temps pour se prendre en charge économiquement.

Précisions :

1. A. n'était pas amoureux de P. Il s'occupait en classe surtout des jeunes filles très scolaires, au point que P. se sentait parfois abandonné.

2. A. s'est contenté de verbaliser le plus objectivement possible sa propre expérience de l'homosexualité. Il a fait des remarques du genre : « P., je ne comprends pas bien, tu dis que tu aimes les gars et je te vois toujours en compagnie d'une ribambelle de filles ! »

3 Milliards de pervers

3. P. pourrait bien avoir économisé les années de recherches solitaires et épuisantes qu'ont traversé beaucoup de lycéens homosexuels pour n'avoir pu prendre conscience de leurs propres désirs dans une société où le schéma hétérosexuel demeure omniprésent, pour n'avoir pu non plus rencontrer un pédagogue, un psychiâtre ou un responsable qui ne se fasse pas le propagandiste acharné de la productivité génitale.

Homosexualité : 0 puisqu'elle ne produit pas ! . . . ?

La réalisation du désir de P. va le recréer, le reproduireá le faire vivre:

Et si l'amour était la production la plus indispensable, la plus urgente. . .

COMMENTAIRES DU STAGE : A PROPOS DE LA RELATION ADULTE-ENFANT, DANS UNE CLASSE DU SECONDAIRE. . .

— « Il n'était pas inséré dans une situation familiale, ni dans une situation scolaire ; il n'appartenait à aucuns de ces ensembles. . . Tu lui donnes un lieu *d'identification*. »

— « Est-ce qu'un enseignant peut se laisser envahir par des problèmes *qui semblent assez paradoxaux ?»*

— « Dans ce cas présent, je considérais que P. devait réaliser son désir d'homosexuel: »

— « Risque de se laisser entraîner par le jeu. Quand on se mélange à l'autre, on perd la plus grande partie de son efficacité. Si on privilégie une relation à deux, autant soi que l'autre, on fait le vide autour. Quand il y a une certaine position de transfert dans un groupe, si le transfert est bloqué sur un gosse, le reste du groupe est foutu. . . »

— « En psychothérapie ? »

— « Si j'aime quelqu'on dans la classe, alors la classe m'intéresse ; j'assume la situation sans peur ; j'ai envie de produire et de m'intéresser aux autres. Dans le cas contraire, la classe ma paraît terne et j'accomplis ma tâche mécaniquement. »

— « Je ne comprends pas bien. . . Dans la pédagogie institutionnelle, le rôle de l'enseignant semble être de rebrancher les gens sur leurs désirs ? »

— « Le désir s'investit dans le travail et le langage. On est des « sublimatoires » ambulants. »

— « Le capitalisme naissant du XIXe, et sa notion de productivité ne sont-ils pas sublimateurs de désirs ? »

— « Il y a une différence entre le travail obligatoire et la sublimation. Regarder une fleur, c'est un travail, qui n'a rien à voir avec l'oppression dans le système capitaliste. »

— « L'important pour un individu est-il d'accéder à une sexualité de type génital ? »

UN ADULTE PARMI DES ENFANTS, ÇA POSE DES PROBLEMES. . . ! ! ! . . .

(A suivre. . .)

3 Milliards de pervers

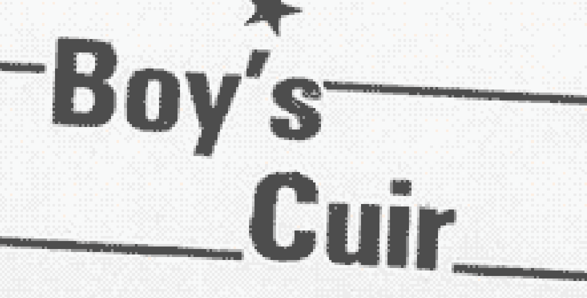
✱ : 34
POUCH - RABAT/2
Slip Cuir Noir
avec sur le Devant
Grande Poche Rabat
avec Quatre Boutons
Pressions.
• 140 F

✱ : 24/1
SLIP—POUCH
Cuir Noir, avec
chaine à la ceinture.
• 95 F

✱ : 24/2
Cuir Noir, avec
chaine à la ceinture
clous et rivets sur
la coquille.
• 120 F

Notre page de
publicité (gratuite)

SOUS-VÊTEMENTS DE CUIR
POUR GARÇONS



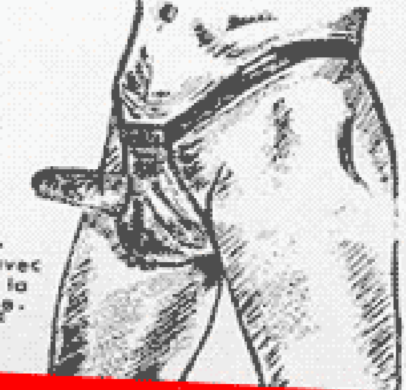
B. P. 33 Marseille 05
13 — MARSEILLE 0

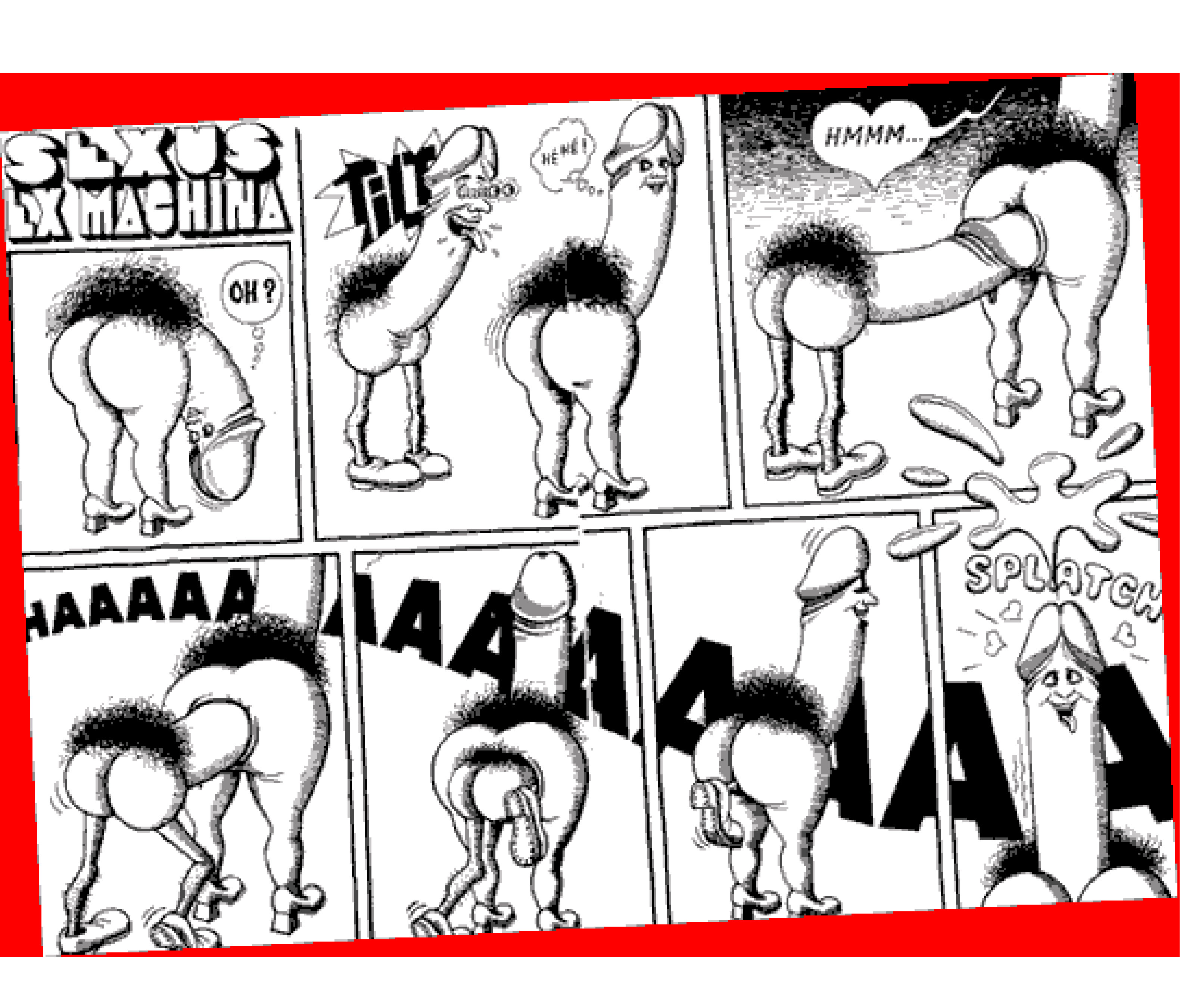
✱ : 18 : BOY'S — DRAPS (2 places)
Splendide Drap ou Couvre — Lit avec la Silhouette d'un
Garçon Culturo/Motorcycle
• 70 F

✱ : S/M : 2/1
SLIP COQUILLE TUBE
Cuir noir souple.
• 120 F

✱ : S/M.ca : 2/2
Slip coquille tube,
caoutchouc noir.
• 130 F

✱ : S/M : 2/3
Slip coquille tube.
Cuir noir souple avec
clous et rivets sur la
coquille et le tube.
• 145 F




SEXUS EX MACHINA
OH ?
TILT
HÉ HÉ !
HMMM...
HAAAAAA
AAAA
AAAA
SPLATCH

3 Milliards de pervers

LES CULS ÉNERGUMÈNES

1

Ciel ! Mais à quoi est-ce qu'ils jouent ? Non, mais c'est de la véritable pure ordure !

Samuel Beckett

Commençons par admettre que tout ce qui suit s'adresse uniquement aux individus avec lesquels il y a obstacle à ce que je fasse l'amour. Pour les autres que ceux-là, la festivité des corps réduit la parole à n'être plus que la servante des corps. Cette précision n'est pas inutile : on ne parle du sexe qu'avec ceux en face de qui on répugne à lui faire sa place ou qui prétendent pareillement n'avoir pas de désir à votre égard. Ce n'est pas moi qui introduis cette dichotomie entre faire l'amour et parler l'amour. Au contraire, je l'exècre.

Puis-je me permettre de dire que le jour où le désir aura incorporé le *non-désir* (ou le soi-disant

non-désir), la révolution n'aura plus d'objet ? Pour le moment, parler du non-désir, c'est la preuve absolue qu'il existe. Mais c'est aussi une entreprise d'amplification des obstacles dressés contre le désir que d'essayer de les définir. Attitude aberrante, je m'empresse de le reconnaître, et encore plus aberrante quand elle passe de la parole à l'écriture.

Il est admis à peu près partout que les refus du désir sont souverains : « *Je n'en ai pas envie, c'est tout !* ». C'est ce que vous dira aussi bien un cadre moyen de la bourgeoisie qu'un ouvrier immigré. Et l'étudiant gauchiste vous le répètera encore plus fort, car le désir, il l'a intellectuellement sacralisé. Pour ma part, lorsque j'écoute quelqu'un exprimer son non-désir, j'entends derrière cette manifestation une autre phrase qui pourrait être : « *N'insistez pas ! Le capitalisme a inscrit ce refus dans mon corps* ».

Si j'éprouve en fin de compte, au lieu de continuer à en parler, le besoin d'écrire à ce sujet, c'est justement qu'il est devenu impossible d'en parler, serait-ce entre des personnes habitées par la même forme de désir. Cela me semble un blocage encore plus grave quand il affecte une certaine homosexualité dont je souhaite ici faire mon propos : l'homosexualité à prétention révolutionnaire, qui tour à tour perd de vue la révolution ou s'abuse dans sa théorie pure et que j'appellerai (pour me faire plaisir) *l'homosexualité énergumène*.

Je partirai de deux anecdotes récentes dont j'ai été l'un des acteurs, parce que ce sont elles qui ont déclenché en moi ce passage à l'explication écrite. Voici la première. Quelques homosexuels, communiquant beaucoup plus par une complicité intellectuelle et par leur passé politique que par leur corps, et qui ont à peu près tous participé à la naissance du *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire*, c'est-à-dire à la limite des professionnels de la libération du désir homosexuel, décident de se réunir devant un magnétophone pour débattre d'un livre écrit par l'un d'eux et qui s'appelle précisément « *Le désir homosexuel* ». Soudain, comme si un amateur s'était glissé parmi eux, quelqu'un prend la parole et dit : « *Il me semble impossible de parler de ce livre sans parler d'abord du désir homosexuel entre nous et sans savoir d'abord comment il circule ou ne circule pas dans cette pièce* ». Aussitôt s'installe la plus stupéfiante ambiance de répression de la parole et d'autocensure qui se puisse imaginer : une situation qui va pourtant durer trois heures et où il sera aussi impossible de parler que de bander, une situation d'interdiction du désir, au milieu de ce qu'on pourrait appeler des militants du désir,dont j'ajoute qu'aucun d'eux, et loin de là, *n'a* un corps maléficié par la nature ou l'âge.

Ma seconde histoire se déroule à l'école des Beaux-Arts de Paris où chaque jeudi à vingt heures se réunissent en toute liberté, dans un amphithéâtre, des homosexuels qui viennent chercher auprès du *F.H.A.R.* un exutoire autant à leur désir de lutte politique qu'à leur désir sexuel proprement dit. Qu'il soit bien entendu que nul, sinon eux-mêmes, ne contrarie en ce lieu leurs épanchements verbaux, sentimentaux ou corporels. Comme je sors de cette réunion, un garçon me prend par le bras et m'entraîne vers un passage obscur.

Je m'aperçois que j'entre avec lui dans un réduit humide et sans lumière où l'on patauge dans

3 Milliards de pervers

des flaques d'eau et d'urine : les pissotières des Beaux-Arts. Une demi-douzaine de corps, que la pénombre rend anonymes, y sont enlacés sans que l'on puisse deviner tout de suite à quels branchements complexes ils s'adonnent. Mais l'obligation d'être aveugle m'accable, les odeurs aigries de pisse me prennent à la gorge et je suis saisi d'un mouvement de recul dont je me sens instantanément coupable. Alors le garçon qui m'accompagnait me glisse à l'oreille : « *Comment ? Tu as bonte ?* » C'est tout juste s'il n'a pas dit : « *Tu as bonte, camarade ?* ».

Eh bien oui, j'ai eu honte, mais c'est la honte qui m'a fait honte. Tout se passe comme si le désir homosexuel ne pouvait s'inscrire que là où la répression l'a inscrit. Je sais combien de pédés n'ont d'autre solution que les pissotières pour se toucher et je me désespère que ceux qui ont décidé de ne plus raser les murs continuent à projeter leur excitation dans les endroits misérables que le système leur laisse en pâture et où d'ailleurs la police vient les provoquer. Les spasmes des pissotières sont comme des tractations bancaires : flux de foutre qui coule dans l'ombre, aussi désincarné que l'argent, chèques de foutre derrière la grille d'un guichet.

Soudain je deviens fasciste et j'ai envie de chasser les pédés de leurs *tasses* à coups de fouet, de les jeter hors de cette cellule où ils ne se délectent que dans le noir. Etrange paradoxe : ils sont presque parvenus à désirer n'importe quel corps doué d'une bite et d'un cul (et je voudrais bien en être là), mais à la stricte condition que les choses se passent dans la pénombre, que l'on baise sans connaître, que rien d'autre que les organes machiniques ne soit engagé.

Mettez les mêmes dans une chambre éclairée, comme on l'a vu tout à l'heure, ou dans une prairie tranquille (et je ne parle pas d'un jardin public) et les voilà qui discourent pour échapper au désir, à moins qu'ils ne se regardent en chiens de faïence, en guignant de l'oeil un seul corps avec lequel ils aimeraient se retrouver seuls. La machine à désirer produit des partouzes crépusculaires ou des couples qui se referment dans la lumière, pour finalement éteindre l'électricité.

Je pourrais raconter une troisième histoire. Mais celle-là, ses protagonistes se sont chargés eux-mêmes d'en rendre compte dans un texte publié ici-même sous le titre « *Les Arabes et nous* ». Rarement une mise à jour des torsions du désir homosexuel n'a été faite par ceux qui le vivent avec une aussi stupéfiante honnêteté et tous ceux qui l'ont lu jusqu'à présent n'ont pu s'empêcher d'éprouver de graves interrogations qui frôlaient le malaise. Il est probable que la majorité des lecteurs de ce texte s'en tireront en le classant dans un tiroir pathologique, alors qu'il met en cause directement, non pas les aveux produits, mais tout ce qui en est absent, c'est-à-dire les formes bien astiquées d'activités homosexuelles (ou tout simplement sexuelles) de tous ceux qui éprouveront, à prendre connaissance de ce constat, ne serait-ce qu'un début d'écoeurement.

Pour ma part, ces perversions ne recoupent pas les miennes, qui sont certainement beaucoup plus bourgeoises, mais elles me mettent en position de me demander pourquoi je répugne aux pratiques qu'elles décrivent et à l'esprit qui les habite. Je ne peux pas tirer mon épingle du jeu en disant que tout cela est d'abord d'une criante misère sexuelle, que tout cela me semble se dérouler aux antipodes de la joie et du véritable partage. Je sais trop que la joie est rare et qu'elle est presque toujours

3 Milliards de pervers

la résultante d'un privilège d'époque (certains primitifs), d'âge (certains enfants) ou de classe (certains bourgeois marginaux).

J'ai le privilège d'avoir rencontré beaucoup de queues, et pas seulement celles des Arabes, beaucoup d'Arabes, et pas seulement leur queue, mais cela ne me donne pas le droit de critiquer ou de rejeter une structure sexuelle qui avoue atteindre sa plus haute jouissance seulement avec des Arabes et seulement avec leur queue. Les garçons qui parlent dans « *Les Arabes et nous* » ne m'indiquent pas leurs obsessions comme un évangile : ils font au contraire ressortir insidieusement que quiconque les condamnerait ne pourrait le faire qu'au nom d'un évangile.

Que dit ce texte ? La scène de ce qu'il raconte est Paris, mais la toile de fond est le paradis de la campagne marocaine, qui n'a pas encore été contaminé par les rapports capitalistes urbains et où survit une économie de subsistance : là, le mythe de la primitivité joue à fond, l'éjaculation retourne à l'ingénuité précoce et brutale, et pour un peu on y deviendrait vite arabe soi-même. Mais il faut retourner vivre à Paris. Les Arabes n'y sont plus d'admirables bergers arcadiens mais des sous-prolétaires industriels. Et c'est là que tout se complique. Il n'est plus question comme à Marrakech, d'ouvrir délicieusement un bordel pour Arabes dont on sera les putains. L'économique ne peut plus être escamoté. Tout redevient du spectacle et de l'exploitation. Dans ce gigantesque spectacle, la bourgeoisie met en scène le prolétariat, mais c'est le prolétariat qui produit la bourgeoisie et ses particularismes.

Le non-dit du jeune pédé parisien à l'Arabe, c'est encore quelque chose de coupable : « *La bourgeoisie t'exploite, mon père t'exploite, alors baise-moi !* » Et il pourrait ajouter : « *Quand on fait ça dans mon pays, sous le pont de Clichy, c'est peut-être sordide, mais quand on fait ça chez toi, dans les taillis d'Essaouira, c'est merveilleux !* » Lutte de classe, masochisme de classe, qu'est-ce qui se cache là-dessous, dans cette artificielle récupération du primitif ?

Dans « *Les Arabes et nous* », des garçons homosexuels nous expliquent que leur désir cherche un primitif et un opprimé. Ce qu'ils cherchent plutôt, c'est l'être le moins capable d'exercer un pouvoir sur eux, mais il n'y a pas plus chauvin mâle que cette victime sociale. On pourrait presque dire que des corps qui ont un phallus sans pénis vont à des corps qui ont un pénis sans phallus. Extraordinaire désir, qui non content de se satisfaire, trouve à commettre un acte politique qui lui sert d'alibi : *je me fais baiser dans mon cul par ceux que mon père et mon grand-père ont baisés dans les guerres coloniales, avant d'en venir à le faire dans leur usine.* Mais rien de plus faux que cette équilibration qui n'est qu'un prêté pour un rendu : *je prête un quart d'heure mon cul à quelqu'un que la bourgeoisie encule mythiquement tout le long de sa vie, au point d'avoir perfectionné en lui la fierté du mâle déjà déposée par l'Islam.*

Il n'y aurait dans cette démarche une chance de mettre un grain de sable dans l'appareillage des rôles que si, à l'extrême limite, l'Européen criait à l'Arabe : « *Ta virilité est insolente ! Je l'adore !* » et que l'Arabe lui réponde : « *Ah ! tu reconnais que je suis un beau mâle ! Alors, tu peux m'enculer !* ». L'Arabe en question échapperait alors à sa catégorie sociosexuelle archétypique. Mais s'il est déjà

3 Milliards de pervers

rare de rencontrer un Arabe qui accepte de jouer d'abord à l'enculé à la condition expresse qu'il puisse être l'enculeur à la fin du compte, ce qui n'existe pas, dans *« Les Arabes et nous »*, c'est l'Arabe qui veut bien jouer à l'enculeur pourvu qu'il soit enculé ensuite. Et pour cause : celui-là serait donc occidentalisé, il produirait du sens au lieu de produire une animalité codée par Mahomet et Coca-Cola, et du coup il n'intéresserait plus du tout les pédés coureurs d'Arabes qui n'ont pas manqué dans leur confession de nous le dire.

Si on lit et qu'on relit attentivement cette confession, sans à-priori hostile, on y découvre un certain nombre de postulats. D'abord, on vient de le voir, le désir est coupé de tout projet révolutionnaire : qu'un Arabe ait commencé sa révolution sexuelle, et le voilà exclu de toute coucherie. Les rôles ne sont pas brisés, mais exhaussés. Et l'on ajoute, pour qu'il n'y ait aucun doute de notre part, que le racisme doit être vécu sexuellement : les pédés qui nous parlent dans ce texte vivent une sexualité qui exige le racisme comme forme particulière d'exogamie, sans qu'on puisse imaginer comment, dans cette forme, le racisme pourrait finir par se consumer.

Ensuite le plaisir est radicalement séparé de l'affrontement des personnes, de toutes les vaselines de la psychologie, bref de toute communication autre que celle de la pénétration organique. Les bourgeois avaient opéré la ségrégation de l'amour et de l'amitié. On procède maintenant, chez les homosexuels qui nous occupent, à la ségrégation du plaisir et de la communication. L'un d'eux déclare, devant un magnétophone, cette phrase qui finira par nous être communiquée par écrit : *« La communication, ça me fait chier à mourir. »* Il ne reste donc plus qu'un seul rapport de forces, le rapport musculaire. Voilà l'érection toute seule dans sa cage, machine qui ne se croit pas humaine, rien que de la machine. L'amour avec un grand cul a assassiné l'amour avec un grand A, merci mon Dieu.

Que sont finalement les Arabes dans cette histoire où un coup de queue jamais n'abolit le hasard ? Ils sont une collection de godemichés et nous ne pouvons oublier qu'un collectionneur est toujours quelque part un bourgeois. Tournant le dos à cette meute d'ustensiles et leur ouvrant le cul, le pédé coureur d'Arabes rêve d'être tué par une bite qui oblitère la sienne, par une *bite d'ivoire* comme il dit, par un gadget primitif, qui fera fantasmatiquement de lui un trou sans bite, une femme théâtralisée, et qui lui apportera une mort divine.

Si je dis maintenant que ce comportement, quand il en arrive là, me bouleverse et que peut-être j'en rêve, mon analyse aura été trop critique pour qu'on me croie. Mais le magnétophone qui raconte *« Les Arabes et nous »* continue à tourner dans ma tête et j'entends une phrase qui revient comme sur un disque rayé. L'un de ces garçons répète obstinément : *« Il ne doit pas y avoir de dupes ! Je ne veux pas qu'il y ait de dupes ! Il n'y a pas de dupes ! Il n'y a pas de dupes ! Il n'y a pas de dupes ! »* Lui et ses camarades nous proposent pourtant une intellectualité qui consomme de la virilité primitive, qui cultive de la phallocratie, et sans cesser d'imposer sa loi culturelle. D'un côté, la bite d'ivoire. De l'autre côté, la tour d'ivoire. Et tout le monde est dupe.

Il reste que ce témoignage est exemplaire. Tous les homosexuels ne vivent pas de telles aventures, qu'ils croient dangereuses, et même ces confidences les font grincer des dents. Mais ceux qui

3 Milliards de pervers

les vivent et qui osent nous les raconter vont au moins au bout de l'itinéraire. La bourgeoisie ne nous
a pas laissé trente six chemins à l'homosexualité, mais un seul et tous les autres ne sont que des pistes
de fuite ou de mascarade. Et ce chemin-là, le texte *« Les Arabes et nous »* en donne une excellente
photographie. Les personnages qui y parlent sont des dupes, mais certainement pas des menteurs. Ce
sont plutôt tous les autres pédés qui mentent ou jouent la comédie, tantôt la comédie de la bour-
geoisie, tantôt la comédie de la révolution.

2

> *Il serait bon pour l'homme de ne pas toucher la femme.*
>
> Saint-Paul

Nous autres pédés, nous avons des choses à dire et nous les avons dites à ceux qui se défendent
de leur homosexualité. Mais il y a aussi des choses à dire à ceux qui se glorifient de leur homo-
sexualité si particulière et irremplaçable, et ce ne sont pas les mêmes choses. Une queue ramenant
toujours la merde d'un cul, à force de déposer son foutre dans la merde ou d'emmerder la queue qui
nous quitte, nous sommes bien les boules puantes du jeu social. Enculés, nous sommes les seuls à chier
à l'envers. Mais il ne faudrait pas croire qu'à être les moins propres, nous sommes les moins proprié-
taires, qu'à être les plus dissolus, nous sommes les moins compétitifs, qu'à être les plus machiniques,
nous sommes les moins romantiques, qu'à être les plus marginaux, nous sommes les moins bourgeois.

Notre marche d'écrevisses, la tête en bas, la queue en l'air, n'est qu'un cliché de la normalité
vu à l'envers. Nous programmons l'homosexualité comme un hétérosexuel s'imagine qu'on peut la
vivre, exactement comme il la discourt et la phantasme, en découpant mâles d'un côté et femelles de
l'autre : ici les jules qui au lieu d'une femme désirent un homme raté, et là les tantes qui désirent des
jules.

Aussi longtemps que les pédés affecteront de parler d'eux au féminin et de se rencontrer en
demandant : *« Quelle heure est-elle ? »*, ils fortifieront le sexisme. Un chauffeur de taxi se retourne
vers deux petites folles qui papotent derrière lui et excédé, il leur lance : *« J'ai horreur des bonnes
femmes ! »* Miracle, on lui a fait avouer sa vérité de phallocrate, mais tout rentre dans les rails dès que
les folles lui répondent : *« Alors on peut s'arranger, il y a un grand lit à la maison . . . »*

3 Milliards de pervers

Les petits garçons qu'on n'a pas obligés à être mâles n'ont aucune peur à jouer au conditionnel dans la cour de récréation : « *Je serais une fille !* » Mais adulte, on ne se délivre pas de l'obsession de la femme en feignant d'en être une.

Je regrette parfois de ne pas assez laisser vivre la femme qui est en moi. En jouant la folle, j'ai l'impression que je mettrais à jour seulement des masques masculins de la femme. Rendre la dérision plus dérisoire et la honte plus honteuse jusqu'à en faire un spectacle, même si ça tient de l'exorcisme utile, c'est faire comme les bourgeois qui se maquillent en gris ou comme les gauchistes qui se maquillent en rouge. Il y a de la femme en moi, pourquoi est-ce que j'en remettrais ? Entre l'homme et la femme que je suis, j'aimerais plutôt m'y perdre, comme je m'y perds quand je me branle : fouetteur fouetté, ligoteur ligoté, enculeur enculé, je ne sais plus, ma masturbation est une balance à deux plateaux qui devient folle.

Oui, nous copions les rapports normaux, soit en occupant la place du sujet, soit en occupant la place de l'objet, mais nous les copions de toute façon. L'homosexuel d'aujourd'hui n'est pas le lieu d'un désir polyvoque : il s'avance univoque sous le masque de l'équivoque. Ses objets sexuels sont déjà choisis par la machination sociale et politique et ils sont toujours le même objet sexuel : selon le cas, plus faible ou plus fort que lui, plus âgé ou plus jeune que lui, plus amoureux de lui qu'il ne l'est de l'autre ou bien l'inverse, plutôt bourgeois ou plutôt prolo, primitif ou intellectualisé, surmâle ou sous-mâle, noir ou blanc, Arabe ou Viking, enculeur ou enculé, et ainsi de suite. Le politique a déjà fait son travail par en dessous. Mais si en plus, le conscient se mêle de lutte politique, la tendance hétérosexuelle et exogamique de l'homosexualité actuelle va être poussée jusqu'à la caricature et on va voir se multiplier les cas où une bite ne peut faire l'amour qu'avec une tête et une tête ne peut faire l'amour qu'avec une bite.

Le mouvement est complexe. Ceux qui ont le pouvoir seulement par le corps, c'est-à-dire la beauté ou la désirabilité corporelle, pourraient désirer n'importe qui, s'ils étaient entièrement dans leur corps, comme c'est courant dans le monde non-occidentalisé. Mais en Occident le plus souvent, le fait de n'avoir qu'un pouvoir corporel apporte une frustration. Alors les corps désirables rêvent d'un autre pouvoir que celui du corps et leur désir se tourne vers ceux qui ont le pouvoir de la parole. Cette relation est difficile, elle leur fait peur parfois et il leur arrive de se l'interdire de crainte de se faire marquer, mais c'est bien là leur cybernétique profonde.

De même, ceux qui ont le pouvoir par la parole, sans avoir perdu le pouvoir par le corps, pourraient désirer n'importe qui. Mais l'Occident a imprimé en nous une telle dichotomie entre le corps et la parole, que le fait d'avoir le pouvoir par la parole introduit tôt ou tard le soupçon d'avoir perdu la désirabilité du corps. Alors les corps de parole s'interdisent de faire l'amour avec leurs pareils, parole contre parole dans le corps-à-corps, car ils ont trop peur d'abdiquer dans la lutte leur pouvoir de parole. Et leur désir se retourne vers ceux qui n'ont que le pouvoir du corps et dont ils peuvent marquer le corps de leur parole, ou de leur parole mise en mutisme, ou encore par le phallus de qui ils peuvent se faire couper la parole. Ces corps de parole ne peuvent pas parler en faisant l'amour et même

3 Milliards de pervers

ils ferment les yeux, pour jouir dans le noir, comme le font quatre Françaises sur cinq, si l'on en croit le Rapport Simon.

L'homosexualité crispée des contestataires consiste aujourd'hui à faire l'amour avec quelqu'un qui a le même sexe, bien sûr, mais surtout pas un langage ou un silence jumeau, c'est-à-dire la même origine ou la même histoire, et pour tout dire la même filiation. Elle fuit la ressemblance d'esprit et il lui devient nécessaire de se fabriquer des objets sexuels qui soient d'une autre race, d'une autre culture de classe, d'une autre intellectualité, ou plus simplement d'un autre âge, des objets sexuels qui ne doivent pas lui correspondre par la pensée et dont il sera à priori le plus difficile possible de partager la vie. C'est une forme de l'interdit de l'inceste fraternel.

Quand on dit que toute activité sociale correspond à la sublimation d'intérêts homosexuels dans un but d'utilité publique, il ne faut pas oublier d'ajouter que cela s'applique aussi aux pédés, aussi comiques qu'en soient les conséquences. On joue au rugby, à la guerre, à la libre concurrence capitaliste, au militantisme, mais ceux qui jouent ensemble à l'homosexualité révolutionnaire, surtout ne riez pas, ils se gardent aussi soigneusement que les hommes à femmes de baiser entre eux, entre camarades, entre amis : ce n'est pas comme il faut, il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes. L'interdit de l'inceste fraternel est latent dans l'homosexualité. Il y devient impérial dès qu'il y a militantisme ou contre militantisme. Cette homosexualité-là, notre normativité désirante-politique de caste a achevé d'en faire une exogamie entre frères.

3

Avec l'eau du bain
Jetez-vous
Mais pas le bébé.

Mao Tse Toung

Il y a cinq ans, on ne pouvait parler de l'homosexualité sans parler du reste. Aujourd'hui, on ne peut plus parler du reste sans parler de l'homosexualité. Aucun être humain ne peut plus en être innocent, aucun ne peut en discourir objectivement, hors de son désir ou de son contre-désir.

Notre homosexualité s'est structurée sur une menace et les psychiatres ont fait croire que cette menace prenait sa source dans une anxiété paranoïde de persécution. On n'a jamais aussi bien inversé

3 Milliards de pervers.

la cause et la conséquence. Au contraire, c'est l'écho social de ce que notre désir menaçait chez les homosexuels refoulés qui nous a faits ce que nous sommes. Et comme un seul homme, nous sommes tombés dans le piège de devenir des persécutés.

Le corps social ne m'accuse pas seulement d'un désir que lui-même se refuse par épouvante : il m'accuse aussi d'en devenir paranoïaque. Mais où le désir de persécution est-il le plus fort, du côté de l'accusateur ou du côté du persécuté ? La persécution de l'homosexualité prend sa source dans un désir homosexuel. Passionnelles ou scientifiques, toutes les attitudes vis-à-vis de l'homosexualité sont des attitudes homosexuelles. Quand la répression *poursuit* un désir, c'est dans tous les sens du verbe poursuivre : elle s'acharne contre lui, elle cherche à l'atteindre, elle court derrière, elle est à sa remorque, elle se le fixe pour but.

Tout de même, ce n'est pas nous que l'hétérosexualité met en état de panique ou de maladie, c'est la société hétérosexuelle qui est continuellement paniquée à l'idée de voir apparaître son homosexualité, contre laquelle elle s'est construite tout entière. On nous a ressassé que la civilisation était née de l'exogamie. Mais la civilisation exhibe tellement de sadisme et d'hétérosexualité affolée qu'on pourrait commencer à lui trouver d'autres composantes de base que l'interdit de l'inceste : et par exemple le masochisme et l'homosexualité. Toute notre organisation psychologique et économique n'est rien d'autre qu'une aventure masochiste et homosexuelle, vécue sans le sexe et contre le sexe.

Il est quand même bizarre que la seule présence dans un petit groupe d'un homosexuel avoué entraîne n'importe quel homme à cette conduite paradoxale d'avoir à se défendre de son homosexualité ou d'avoir à attaquer l'homosexualité et même à agresser l'homosexuel, tout en faisant de cette défense ou de cette attaque la plus dissimulée des conduites de séduction : cela s'appelle la peur-désir d'être violé par un homme, et quand la contradiction est trop forte, ce mouvement se rabat sur le désir de violer un homme.

On enfoncerait désormais une porte ouverte à dire que la psychanalyse nous crie l'existence de l'homosexualité partout. Malheureusement, elle n'en reste pas là : elle institue aussitôt que cette libido homosexuelle, à laquelle tout le monde participe, doit être sublimée dans les sentiments, les amitiés et les activités socio-économiques. L'interdit oedipien permet la famille. L'interdit anal permet le salaire, le profit, le travail. L'interdit homosexuel permet et organise tous les sentiments sociaux de cellule, de groupe, de tribu, d'entreprise, de syndicat, de patrie.

Risquons une hypothèse comique : si l'éducation des enfants était soudain confiée, par quelque aberration, à des homosexuels qui ne soient pas des missionnaires de l'homosexualité, comme l'étaient les précepteurs grecs de l'antiquité, cette paranoïa à l'égard de l'homosexualité disparaîtrait et la nature même du désir homosexuel se métamorphoserait en échappant à la culpabilité. (Mais nous n'en sommes pas là, d'autant plus que la majorité des homosexuels ne souhaite nullement en arriver là, car leur mauvaise conscience leur sert en quelque sorte d'équilibre, au point d'être devenue chez certains l'axe même de leur sécurité.).

En même temps que la famille et l'école rendaient notre homosexualité honteuse, elles nous

3 Milliards de pervers

rendaient aussi flics et aussi malades qu'elles. La répression de l'homosexualité est rivée au désir qu'elle poursuit parce qu'il la hante, mais du coup, les homosexuels ne peuvent plus se construire qu'un univers morbide, c'est-à-dire bourgeois. La répression est un chat sans sourire dans la rue hétérosexuelle et un sourire sans chat dans les têtes homosexuelles.

Presque tous les comportements homosexuels sont bourgeois et ce n'est pas du tout dans le sens moral où les ouvriéristes y dénoncent un esprit de classe et des stigmates petits-bourgeois. C'est dans le sens où au lieu d'être inventé, le désir est mécaniquement récité par coeur. C'est parce que ce désir fonctionne exclusivement sur le sexe, et non sur la totalité du corps. C'est parce qu'il n'est pas si indiscutable que l'anus ignore la différence des sexes, pas si avéré que le réinvestissement de l'anus affaiblisse le grand signifiant phallique, puisque l'usage désirant de l'anus appelle le phallus aussi fort que l'usage social orthodoxe du vagin, serait-ce en sautant par dessus la honte.

Le phénomène d'écartèlement entre le désir de prise du phallus des autres et la peur de perdre le sien ne caractérise pas seulement le jeu social de la bourgeoisie antihomosexuelle, mais subsiste, beaucoup plus délirant, dans la pratique homosexuelle qui reste concurrentielle, même et surtout quand l'anus y est à juste titre réinvesti. Etre aussi un anus ne fait pas plus cesser la menace sur l'existence phallique du pédé, que l'évanouissement volontaire de l'anus ne justifie et n'explique cette menace chez les hommes à femmes.

En somme, la réintroduction de l'anus ne peut dégrader le signifiant phallique que s'il atteint tous les hommes et si de surcroît, dans le couple considéré comme cellule de départ de la recherche, la pénétration anale est jouée dans les deux sens. Or nous savons que le couple hétérosexuel ne pourra atteindre ce stade qu'en utilisant des accessoires et des fétiches.

Enfin, il faut oser reconnaître que le désir homosexuel n'est pas seulement récité par coeur, mais qu'il est récité par un refoulement du coeur, et qu'en fin de compte, l'appareil de possession y reste plaqué sur le molaire, quelle que soit l'apparence fétichiste d'attachement à des objets partiels dans lesquels le phallus n'arrête pas de ressusciter.

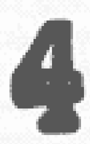
C'est vrai que l'anus homosexuel contribue à mettre en crise la civilisation oedipienne, mais c'est d'une façon si complexe et contradictoire, en réinjectant dans le circuit tellement de normalité, que nous ne pouvons nous permettre de proclamer comme un postulat l'essence radicalement révolutionnaire du désir homosexuel, ni sa trajectoire certaine vers l'indifférenciation du désir et le refus du sexe anthropomorphique.

Ah ! comme on voudrait en libérant l'homme, mettre en liberté le non-homme ! Comme on voudrait transformer non seulement la religion ou la politique de l'être humain, mais aussi et surtout son anatomie ! Nous savons bien qu'aucun être masculin en Occident ne peut vivre sa sexualité sans réclamer la pénétration, à moins d'être un moine, à moins de passer pour un collégien, à moins de se sentir terriblement déchu de sa virilité. C'est cela que le capitalisme a voulu ou accusé jusqu'à la caricature. C'est aussi par là qu'il nous tient. Et nous ne pouvons y répondre en mendiant le sexe des anges.

Le plus souvent, nous ne sommes pas des anormaux, nous-autres homosexuels, mais des nor-

3 Milliards de pervers®

maux ratés, aussi codifiés par la bourgeoisie qu'elle a codifié sexuellement les ouvriers en en faisant des bourgeois ratés. Au lieu d'être amoureux pour respirer, nous sommes pédés pour échapper à l'asphyxie. Au lieu de faire semblant d'être vertueux, nous faisons semblant d'être vicieux. Et si l'autogestion du désir s'avérait vertu, nous la refuserions, nous y flairons déjà la discipline ou l'obligation. Du moment qu'on ne nous brûle plus sur les bûchers et qu'on ne nous enferme presque plus dans les asiles, nous continuons à patauger dans le ghetto des boîtes, des pissotières et des regards de biais, comme si cette misère-là était devenue l'habitude de notre bonheur. C'est ainsi, avec la collaboration de l'Etat, qu'on construit sa propre prison.



Parle à mon cul. Ma tête est malade.

Dicton méridional

De même que le mouvement de libération des femmes dont elle s'est inspirée, la revendication homosexuelle révolutionnaire a émergé dans la mouvance du gauchisme et on peut dire que pareillement elle l'a traumatisé au point de contribuer à sa débâcle. Mais en même temps qu'ils cassaient le gauchisme en révélant sa morphologie phallocentrique et sa censure à l'égard des sexualités marginales (et même de la sexualité tout court), ces mouvements autonomes, malgré leur refus de toute hiérarchisation, continuaient et continuent à charrier les reflexes conditionnés du secteur politique qui les a produits : la logomachie, le remplacement du désir par la mythologie de la lutte, l'exercice du charme dévié dans l'opération du discours public, considéré comme parade nuptiale et accession au pouvoir.

Ainsi, dans l'orbite du F.H.A.R., on a retrouvé, au début, les paranoïas, les manies et surtout les cruelles agressivités intestines qu'on était allé ramasser dans les poubelles du gauchisme. On aurait pu espérer que l'irruption de l'homosexualité allait arracher le militantisme classique au non-désir, lui faire une injection d'épicurisme et créer une véritable fête des complicités désirantes, mais c'eût été compter sans la mauvaise conscience des homosexuels : il faut bien avouer que le feu de paille a été très court.

Secte masculine que les lesbiennes ont déserté bien vite devant une telle surcharge de phallus, le F.H.A.R. n'a pu résoudre la contradiction d'avoir à lutter contre la virilité, avec pour seule arme

3 Milliards de pervers.

la virilité comme besoin interne ou comme état latent. Ici on reconstruisait le théâtre gauchiste. Là on reconstruisait le carnaval des stars pour faire les prochaines barricades en robe du soir. La théorie pour la théorie se heurtait au délire pour le délire et tous deux se réconciliaient tant bien que mal dans l'impérialisme de la jeunesse et de la beauté. Car de même que les objets de collection ne sont réputés beaux que lorsqu'ils font vieux, les corps désirés exclusivement comme objets ne sont réputés beaux que lorsqu'ils sont jeunes.

Aujourd'hui, après avoir été secoué par les exclusives, le jeu viril ou faussement féminin des rivalités de pouvoir, les comportements centrifuges ou suicidaires pour le mouvement, le F.H.A.R. se survit sous forme de protoplasme sécurisant ou de chambre utérine. On y drague ou on y copine, mais jamais les deux à la fois. On s'y montre du doigt les grands ancêtres. A moins d'être de ceux-là, on n'y a d'existence que si l'on est désirable. Désirant, on y est réduit à l'état d'ectoplasme, comme dans les boîtes à pédés. Ce n'est pas un endroit où l'on peut jouir devant tout le monde, comme on éternue. Le gauchisme est passé par là et le gauchisme dessèche tout ce qu'il touche.

Tout ce qui vient du gauchisme reste imprégné de terrorisme et de sectarité. Dans la hantise de manquer à l'évangile ou au contre-évangile tacite qui est censé réunir les individus en présence, on se sent toujours dans ce milieu, et malgré soi, l'élève ou le professeur du dernier qui vient de parler. A la limite, la volonté de déconstruction des rapports de forces, le guêt ininterrompu des rapports de forces aboutit à créer un rapport de forces supplémentaire et hallucinatoire.

Certes, il y a bien eu et il y a encore, au sein du F.H.A.R., des tentatives de rejet de tout cet appareillage de type persécuté-persécuteur, mais pas plus qu'ailleurs l'abcès n'a été vidé. C'est le corps collectif des pédés révolutionnaires qui est aujourd'hui vidé, exsangue, hors d'usage, et cela s'est passé encore plus vite qu'avec les autres groupes gauchistes.

Je n'appelle pas cela une catastrophe. Une bulle éclate. D'autres bulles montent à la surface. Il est bon qu'aucun assemblage ne devienne une institution. Il vaut mieux commencer par pousser la division réelle des individus à l'infini, plutôt que de les rassembler dans des syndicats ou des corporations qui ne transportent qu'une partie minime de communauté véritable. Mais je me demande tout de même quand nous allons sortir de la sauvagerie. Et je n'entends par sauvagerie, ni la nudité, ni la primitivité, ni la spontanéité (dont les gauchistes ont fait du nudisme, du primitivisme et du spontanéisme totalement artificiels), mais la *malveillance* puisqu'il faut l'appeler par son nom.

La bonté comique des bourgeois nous a faits dramatiquement méchants. L'analyse politique nous a appris que la non violence est une diablerie humaniste, que la courtoisie est un héritage de classe et une affectation trompeuse, que la parole non-conflictuelle est une mascarade de salon. Nous en avons tiré les conséquences un peu trop vite. Pour surveiller sans faille les contradictions et les hypocrisies chez l'autre (qui nous le rend bien), nous avons ensemble mis au point tout un dispositif réciproque de curetage, tout un travail de procureurs, dans lequel la révolution est censée nous donner procuration et parler à la place de chacun de nous. La révolution est là, mais nous n'y sommes plus, si bien que lorsque notre agressivité nécessaire jaillit dans cet entredéchirement, c'est malheureuse-

3 Milliards de pervers

ment en état de décalage par rapport à ses sources flottantes.

Au Club de la Révolution, il n'y a pas de *gentils membres*. Chez la plupart de ceux que j'ose encore à peine appeler mes camarades, le sadisme et le masochisme sont vécus par devant une axiomatique politique surannée et non par devant la peau. Les coups de fouet cinglent sans interruption, mais ce n'est jamais le corps qui les reçoit ou qui les donne. La presque totalité du corps est frappée d'interdit chez ceux qui parlent de libre disposition du corps, à commencer par leurs yeux, leurs oreilles, leur bouche et leurs mains, car ils ne savent plus ni regarder, ni écouter, ni goûter et ils n'osent plus toucher.

C'est au point que chez eux, l'étrangeté, l'anormalité fantasmagorique de la vie quotidienne que le capitalisme nous a faite,est combattue avant même d'être perçue. De savoir que tout est misère, exploitation et duperie politique, d'instaurer que tout doit être critiqué systématiquement, on a totalement oublié de se laisser aller à la jouissance de l'observation de ce qui nous entoure. C'est à croire que la simple faculté de percevoir, c'est-à-dire ce que les bourgeois ont perdu, est devenue un signe déshonorant de privilège bourgeois. C'est à croire que l'usage extensif de tous les sens est une insulte aux prolétaires à qui le capitalisme a volé leur corps en même temps qu'il dissolvait le corps des bourgeois. C'est à croire qu'il y a un ennemi de la révolution ou un pouvoir diabolique niché dans la sensibilité physique à la planète et dans le jeu des organes récepteurs.

Evidemment le prolétariat est empêché de jouer et de jouir. Mais serait-ce uniquement par solidarité avec lui que les étudiants placés au coeur du gauchisme s'empêchent de jouer et de jouir ou ne jouent plus qu'à voleurs-gendarmes ? Quelle angoisse les sépare de leur corps, eux qui hurlent au sexe toute la journée ? Est-ce parce que leurs pères n'ont jamais trouvé à jouer à autre chose qu'à la bourse, au tiercé et à papa-maman, que toute espèce de jeu s'en trouverait nécessairement contaminée ? Est-ce parce que les jeux de notre société sont tous compétitifs que nous ne pouvons en imaginer qui ne le soient pas ?

Nous avons la plus grande répugnance à jouer, serait-ce à des jeux où il n'y a ni perdant ni gagnant. Beaucoup regardent la révolution comme une série de luttes, de défaites, de victoires. Je la vois plutôt comme une nappe qui s'étend et qui joue. Serait-elle une affaire trop sérieuse pour qu'on la confie à des joueurs ? Le jeu lamentable du capitalisme est aussi de s'arranger pour que la révolution ne soit pas un jeu, pour qu'elle ne soit jamais le contraire d'une réalité obéissante, pour qu'elle ne soit jamais le contraire de l'obéissance à une soi-disant réalité.

Les gauchistes n'ont pas seulement obturé leurs sens, ils se sont aussi construit un langage dans lequel la moitié des mots sont suspects ou grillés, sous prétexte qu'ils ont été colonisés et détroussés de leur sens, tantôt par la religion, tantôt par la bourgeoisie, tantôt même par les idéologies marxistes ou freudiennes. La preuve par l'étymologie est démodée. Un mot sort et voilà qu'on se met honteusement la main sur la bouche en entendant les autres hurler au ridicule.

Si vous êtes gonflé, essayez donc de prononcer devant une assemblée gauchiste le mot de fraternité ou le mot de bienveillance. Faut-il en déduire qu'être bienveillant ou fraternel, cela est impos-

3 Milliards de pervers.

sible dans le moindre recoin ? Eh bien, c'est ce que les gauchistes ont décidé. Ils s'adonnent pour leur part à l'exercice, nullement dégingandé mais extrêmement studieux, de l'animosité sous tous ses travestis, de l'agressivité et de la dérision appliquées à tout propos et à toute personne présente ou absente, amie ou ennemie. Il ne s'agit pas là d'un système pour progresser dans la contradiction ou pour passer d'une contradiction à une autre, mais pour s'enferrer dans la contradiction. Il n'est pas question de comprendre l'autre, mais de le surveiller, dans l'attente de lui flanquer une claque sur les doigts dès qu'il avancera la main.

Parler, dans ces conditions, c'est s'aventurer sur un fil de rasoir, en équilibre entre l'autocensure et la culpabilité, dans l'anxiété permanente d'être interrompu et agressé. Le plus étonnant est que cette éternisation du grief et de la remontrance fonctionne aussi bien à l'envers qu'à l'endroit, tantôt pour couper la parole, tantôt pour contraindre à la parole, si bien que le silence est tabou, si bien qu'aucun silence n'est jamais vécu gaiement, à croire que chacun s'affolle d'y perdre son bouclier.

Dès lors, toute irruption du déplaisir est perçue comme venant de l'autre et voulue par l'autre. Dès lors, ce qu'on appelle l'attention, ce n'est plus d'être attentif et ouvert à l'autre, mais de faire attention à l'autre comme à un danger, comme une bagnole à une autre bagnole. Si bien que le champ couvert par les interdits est bien plus grand que dans l'univers bourgeois et le champ couvert par la disponibilité à peu près aussi étriqué.

Tout effort pour s'en expliquer provoque le reflux d'un délire de critiques et de projections. Il se lève alors un sirocco aride d'interprétations qui portent seulement sur les mots prononcés comme si n'existait pas la personne qui les a dits. De cette façon,les tabous de chacun sont protégés par un réseau plus ou moins habile de justifications, comme si toutes les situations possibles étaient bâties sur des stratagèmes.

Cependant il reste convenu tacitement, malgré le dégoût de l'humanisme de papa et comme par un vieux relent de graillon démocratique, que nul n'est proscrit, que tout le monde peut parler à tout le monde, mais à l'intérieur d'un langage dictatorial, c'est-à-dire pour finir que personne ne parle à personne, ou plus exactement que seuls des codes se répondent.

Dans ce tricot de discours, on ne se laissera surtout pas aller ni aux larmes ni à rire aux larmes jusqu'à oublier pourquoi on pleure ou pourquoi on rit. Les épanchements, cela n'est pas sérieux, cela déconsidère. Ah non ! ce n'est ni joueur ni jouisseur un gauchiste, c'est taraudeur, et autant ceux qui prétendent libérer l'homosexualité que ceux qui prétendent libérer le prolétariat. Ça n'est jamais bouleversé, un gauchiste, ça se garde toujours pour une autre fois.

Ça ne met pas le temps avec soi, un gauchiste. C'est pressé. Ça produit de la vitesse partout afin de vous rendre hystérique ou pétrifié. Et ce n'est même pas la vitesse qui vous propulse ailleurs, loin, tout étonné d'avoir fait tant de chemin, d'avoir changé de regard ou de pensée. Non, c'est plutôt la précipitation du singe qui gratte toujours au même endroit jusqu'à s'ouvrir une plaie. Cet animal-là va continuer longtemps à monologuer publiquement en s'étonnant de la difficulté à être ensemble, il va continuer à refaire le monde sans toucher à soi et en courant après un certain mois de

3 Milliards de pervers

mai, il va continuer à vivre son sexe à part de sa pensée et si possible sans penser, dans des situations obscures où l'identité et les fondements ne sont pas engagés et où le désir n'est pas à découvert.

Tous terroristes ! Terroristes du discours théorique, terroristes d'un délire parfaitement canalisé, terroristes de la dérision nihiliste, tout ça revient au même : il est répondu à l'oppression dans les termes mêmes de l'oppression. Ce que j'écris ici n'échappe pas à cette contagion et suit inévitablement la même pente. Ou bien mes réflexions exerceront à leur tour un terrorisme et provoqueront des inhibitions. Ou bien elles seront déniées très vite et soigneusement recouvertes par une interprétation destinée à les ramener dans le champ du supportable et du contestable. Ou encore elles ne seront même pas l'objet d'une écoute.

C'est que tous les engrenages du gauchisme sont désormais en capilotade. Mais la machine marche encore, comme un disque qui continue à tourner sur le même sillon. Comme un fantôme. Comme un chien aveugle qui se prend pour un chien d'aveugle.

5

Ce qui est fait par amour n'est pas moral mais religieux.

Nietzsche

Le psychiatre André Morali-Daninos a écrit : « *Si l'homosexualité recevait même en théorie un semblant d'approbation, si on lui permettait de sortir, ne fût-ce que partiellement, du cadre de la pathologie, on arriverait vite à l'abolition du couple hétérosexuel et de la famille qui sont les bases de la civilisation occidentale dans laquelle nous vivons.* » Oh ! le cher homme, le brave homme, le cher et précieux brave homme ! Aucun autre fragment du discours typique de la bourgeoisie sur l'homosexualité n'a eu autant de prix pour les pédés quand ils ont commencé leur lutte. Aucune phrase ne pouvait autant les justifier.

Mais il ne s'agit plus à présent pour les homosexuels révolutionnaires, comme cela était indispensable au début, de se déclarer ou de se définir en face des bourgeois libéraux ou en face des frères gauchistes, voire même en empruntant leur langage et en allant à la rencontre de la soi-disant objectivité scientifique des uns et des autres.

On s'aperçoit maintenant qu'il y aurait péril à retourner la phrase du psychiatre. Voilà le pos-

3 Milliards de pervers

tulat inversé que cela donne : « *Si l'hétérosexualité recevait même en théorie un semblant d'approbation de la part des homosexuels, si on lui permettait de sortir, ne fut-ce que partiellement, du cadre de la phallocratie et de la reproduction de l'espèce, on arriverait vite à l'abolition du couple homosexuel comme révolte et comme refus de la normalité, ce qui est tout de même le fondement de notre condition et de notre combat.* »

Il faut se méfier des raisonnements staliniens : ce n'est pas en les mettant sens dessus-dessous qu'on y change quelque chose. Beaucoup de pédés parmi nous n'ont pourtant pas hésité à le faire. Pour eux, sans doute, la révolution serait de libéraliser et d'officialiser les lieux réservés au désir homosexuel, de fabriquer des milliers de pissotières et des milliards de gigolos remboursés par la sécurité sociale, et non de commencer par montrer en public qui on désire et par demander en public qui vous désire.

La pratique de la clandestinité crée des accoutumances, et c'est à partir de ces accoutumances que la réclamation émerge, créant une sorte de normativité. On commence seulement à voir où et comment ces énergumènes d'homosexuels ont escamoté dans leur discours la perception de leur aliénation propre et à quel endroit se trouve chez eux le blindage réactionnaire.

Le désir persécuté se met à fonctionner à partir d'un chiffre, comme dans le contre-espionnage. Chez les pédés, ce chiffre est complexe. Leur désir est abominablement hétéroclite : il n'y a pas forcément homogénéité chez un homme entre le désir qu'il peut avoir d'un autre homme et le rêve que cet objet masculin soit une femme, ou le même rêve appliqué au sujet de lui-même. Car toujours l'image de la femme se réintroduit dans l'homosexualité masculine. Mais tel que nous le vivons, le désir homosexuel se perd de contradictions en surajoutant à son caractère hétérodoxe et hétéroclite une pratique monomaniaque.

Or certains théoriciens de l'homosexualité révolutionnaire sont en train de nous donner à croire, à nous autres homosexuels, et comme pour nous déculpabiliser pédagogiquement, que nous poussons à bout le décodage des flux de désir. C'est très exactement prendre notre désir de révolution pour la réalité pratique de notre désir libidinal. C'est surtout passer sous silence le fait que, même s'il est vrai que nous décodons ces flux, c'est pour mieux les surcoder aussitôt, car dans notre géométrie sociale, nous sommes aussi axiomatisés que les normaux, sinon plus, puisque nous nous définissons dans la résistance que nous leur opposons.

On prétend aussi que notre émergence révolutionnaire nous place sur la pente de la disparition des objets et des sujets. Mais nous sommes aussi ligaturés que les hétérosexuels dans la canaillerie des rapports de force. On nous dit également, et c'est vrai, que la bisexualité peut prendre sa source seulement dans la reconnaissance universelle par chacun de son homosexualité, mais on oublie complètement d'ajouter que notre homosexualité, elle, prend sa source imaginaire et sociale dans le régime de l'hétérosexualité.

Enfin, la dernière trouvaille des néo-structuralistes de l'homosexualité est de stigmatiser l'affectivité engluante et l'abject désir d'être aimé, tous deux dérivés des valeurs humanistes. Ce n'est plus de

3 Milliards de pervers

la magie, c'est de la prestidigitation, puisqu'on fait ainsi disparaître le corps du délit : nous n'avons plus qu'à oublier que notre défense obsessionnelle contre les sentiments et le couple refoule la plus effrayante et la plus obstinée des sentimentalités. Car il suffit de regarder notre désir pratiquer ses conquêtes sans jamais vouloir occuper le terrain sous prétexte qu'il est piégé, pour s'apercevoir que nous sommes encore de faux nomades, des suppôts hypocrites de la sédentarité sexuelle et des amoureux pires que des midinettes.

Si le désir d'être aimé est abject, nul plus que nous n'en est le dépositaire. Je voudrais être un gigolo offert à tous. Mais quand j'en rencontre un qui m'éblouit, qui séduit à tort et à travers avec encore plus d'insolence que moi, avec encore plus de désir d'être désiré, n'ai-je pas autant que les autres, autant que lui, peur d'un piège où je serais pris, le piège d'être moins désiré que ce que je désire, le piège de ce qu'on appelle l'état amoureux ?

C'est là qu'on devrait brouiller les flux, dédésirer, endésirer, intervertir le courant, affoler la machine. Au lieu de quoi on coupe le contact, de peur de souffrir ou d'être floué : il n'y a pas de discipline plus sentimentale que celle qui refoule les sentiments. Et qui sait si ce qu'il y a de plus abject en nous n'est pas ce qui découle du plaisir d'être aimé, c'est-à-dire le refus du désir d'aimer ?

Nous n'avons pas d'enfants. Nous ne secrétons pas ce genre de plus-value. (Ce n'est pas seulement notre refus des femmes qui nous empêche d'avoir des enfants, c'est aussi la loi bourgeoise sur l'adoption, qui ne confie les enfants sans parents qu'à des couples bourgeois et hétérosexuels, dûment reconnus après enquête de police. Non seulement nous ne fécondons pas les femmes, mais notre situation nous interdit de nous laisser transformer par les petits barbares qui courent entre les jambes). Nous sommes donc le plus fort remède à la pollution nataliste de la planète. Mais s'il n'y avait que nous, l'humanité s'arrêterait tout net : personne ne naîtrait plus, aucun enfant, aucun adolescent, et nous deviendrions de paisibles vieillards nihilistes qui s'entr'enculeraient.

Et qui, davantage que les pédés, aime tenir dans ses bras un corps plus jeune ? Ah ! comme ils nous sont précieux les couples bourgeois si mythiquement adossés à la succession des générations, à la transmission du capital, au sacrifice pour la descendance, mais qui nous fabriquent des garçons beaux comme des dieux et dont nous savons qu'ils deviendront de plus en plus homosexuels, dans la débâcle des valeurs morales à laquelle nous travaillons si assidument !

Evidemment, certains d'entre nous, et moi-même le premier, voudraient bien que les mouvements homosexuels et la recherche de chaque homosexuel finisse par abattre la frontière entre la biologie et la psychologie. On aimerait bien n'avoir plus à reconnaître ni la paternité, ni l'angoisse de la disparition du moi. Mais croire qu'il suffit de le proclamer pour que cela soit, relève de ces acrobaties de magnétiseur dont le gauchisme agonisant nous a laissé l'héritage, en les camouflant sous des théorèmes politiques.

Le plus aberrant de ces théorèmes est de proclamer que l'amour est mort, alors qu'il n'est mort que dans certaines cervelles, non pas comme on le prétend parce qu'il est bourgeois, mais parce que sa contamination par la bourgeoisie, par la propriété, par la sécurité en a fait la plus débile des forces.

3 Milliards de pervers

On sait ce qu'amour signifie pour ceux qui se protègent de la folie de faire l'amour par la sagesse poétique et réactionnaire qu'ils ont mise dans ce mot. Nous autres, nous devons le décaper de toute cette glu de *sentiments* qui, sur l'injonction de la culture aussi bien socialiste que capitaliste, étouffe l'émotion brute, anesthésie la sensorialité, banalise l'imaginaire et finit par usurper leur place. Car toujours l'Ordre se fait défendre et justifier par des sentiments qu'il a d'abord injectés au peuple. Pour nous arracher à une aussi archaïque viscosité, qu'on nous fait prendre depuis le moyen-âge pour la condition humaine, il faudrait qu'amour ne veuille plus dire qu'un effervescent *désir de désirer*, c'est-à-dire *le contraire de tomber amoureux.*

Mais l'armée crispée et désunie de la libération sexuelle combat l'amour et la mort avec le même acharnement, car tous les deux désignent le même désir de se perdre. L'amour et la mort détestent le moi. Quand le moi le leur rend bien, l'orgasme devient fantômatique, il ne hurle plus comme un chien hurle à la mort, il cesse d'être religieux, il cesse d'être politique, il n'est plus qu'une affaire de précautions, de retenue, une affaire morale. Et cet isolement à deux, on l'a déjà dit, ne résiste pas à l'isolement de tous.

Voilà que je parle de la mort et pourtant je n'ignore pas que la relation essentielle entre la parole et la mort fascine la pensée, sans que nous puissions encore la penser vraiment. L'aristocratie, la bourgeoisie et le prolétariat de l'Occident, pour une fois alliés ensemble, n'ont cessé d'occulter la mort. Qu'il s'agisse d'un cadavre, qu'il s'agisse de son propre cadavre, qu'il s'agisse de la seule idée de mourir, c'est d'abord contre la mort qu'on dresse des barricades, comme si nous devions vivre plus longtemps que la révolution.

Dans tout ce que j'ai pu observer au travers des luttes collectives auxquelles j'ai participé, je n'ai jamais vu la mort être considérée comme un événement et une donnée politique. Sur ce point là, ce n'est plus la philosophie ou la politique qui parlent, mais le destin, cette vieille ganache aveugle. Je pense naïvement, pour reprendre une phrase célèbre, que si la révolution doit s'arrêter à la perfection du bonheur, mourir doit aussi devenir quelque chose d'heureux.

C'est curieux comme lorsqu'on avance une idée de ce genre, elle passe aussitôt pour chrétienne ou mystique. C'est curieux comme lorsqu'on parle de joie, les révolutionnaires de profession n'entendent que ce que les églises ou les idéologies ont mis dessous. Le concept de jouissance est entré récemment dans le vocabulaire de la contestation, mais pas celui de joie, à croire qu'on voit tout de suite Saint-François d'Assise ou Ramakrishna derrière. Marx ne parle pas du sexe et Freud ne parle jamais de l'amour, sauf pour décrire un appareillage bourgeois et oedipien. Mais quand on se sera débarrassé du Christ, de Marx, de Freud, de France-Dimanche, de Tristan et Yseult et de tout le langage qu'ils ont imprimé au fer rouge, l'amour, la joie et la mort, ça existera encore, non ?

Parfois il me semble que ce qui me met à part de beaucoup de mes compagnons sur la route que nous suivons en commun, ce n'est pas la banale raison de l'âge qui m'aurait apporté davantage de cicatrices. Les bourgeois se réfèrent continuellement à cette différence qu'ils couvrent du nom d'expérience. Ils s'en servent pour justifier leurs préceptes et pour contraindre leurs enfants à suivre le

3 Milliards de pervers

même sillon qu'eux. Je n'ai rien à faire avec cette notion d'expérience à transmettre. Mes cicatrices sont les miennes et ce qu'elles enseignent, elles ne l'enseignent qu'à moi. Je ne crois pas non plus que ce soit la vie de couple ou la déformation de l'écriture qui m'ait rendu en quelque sorte un anormal de l'homosexualité.

Au fond des choses, ce qui peut-être me fait différent, c'est une certaine idée politique de la mort, une idée qu'on aurait enfin arrachée à la métaphysique. Cette idée évidemment a peu de chances d'apparaître chez les lycéens et chez les jeunes militants, sinon sous forme de romantisme suicidaire, mais je ne la trouve pas davantage dans les allocutions du président Nixon que dans les écrits du président Mao et elle me semble beaucoup trop ésotérique chez le docteur Freud.

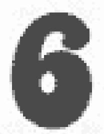
C'est évident, l'amour et la mort sont interdits de séjour aussi bien dans le discours politique de la bourgeoisie que dans le discours des précepteurs de la révolution sexuelle. Pour la bourgeoisie et pour le Parti Communiste, le sexe c'est la famille, et la famille ce doit être l'amour, je ne ferai pas de dessin. Pour les mouvements sexuels autonomes qui se disent révolutionnaires, et en particulier pour les homosexuels, le sexe c'est le désir, et le désir c'est politique, mais l'amour c'est-à-dire le désir de désirer, a été balancé par dessus bord, comme s'il n'était qu'une superstructure construite en trompe l'oeil dans l'échafaudage du désir. Quant à la mort, ni les bourgeois ni les révolutionnaires n'en parlent jamais.

Je me demande où je suis allé pêcher l'intérêt que je porte à l'amour et à la mort. Probablement, je dois me référer à un vieux savoir antérieur à la bourgeoisie et dont elle s'est fait un instrument utile pour canaliser vers la production de plus-value strictement économique toute production désirante. Disons qu'on touche là à un territoire où l'irrigation magique est si forte que l'appareil à penser de n'importe quelle classe sociale au pouvoir n'a jamais pu le ramener à son propre domaine logique, sans avoir recours justement à un tour de passe-passe magique.

Or jusqu'à présent, le projet révolutionnaire traite de l'amour et de la mort à peu près de la même façon, soit en les censurant purement et simplement comme le font les frères ennemis qui portent l'héritage de Marx, soit en les abordant avec l'intention de les satelliser, de les subordonner à un discours phallique et oedipien, comme le font les frères ennemis qui portent l'héritage de Freud. Et dans la large brèche ouverte entre les premiers et les seconds par *L'Anti-Oedipe*, s'engouffrent déjà, la sempiternelle truelle dialectique à la main, des ouvriers consciencieux du freudo-marxisme qui bétonnent à tour de bras.

Pendant ce temps, un peu partout autour de nous, bêtement, on continue à mourir d'amour, on continue à se suicider faute de pouvoir résister à tout ce qui refuse l'amour, on continue à crever (ou parfois à survivre, mais comme un mort), parce que l'abject désir d'être aimé tourne à vide.

3 Milliards de pervers



Pour faire du gruyère, vous prenez un trou et vous mettez de la pâte autour.

Almanach Vermot

Si je dis que le fantasmatique produit une grande part de notre réalité, je ne puis croire qu'il l'occupe tout entière et escamoter par là-même sa coexistence et ses interférences mal connues avec le biologique. Mais toutes nos recherches sont encore dramatiquement parcellaires. Et je prendrai dans ce qui va suivre la responsabilité de mettre entre parenthèses la biophysique et la biochimie. Le social, en tout cas, n'est qu'un chaos de fantasmes, et socialement tous partent de l'hétérosexualité qui est le seul modèle, un modèle grâce auquel circulent un nombre invraisemblable de clichés issus de la psychanalyse classique.

Par exemple, on tient pour acquis que l'homosexualité est narcissique. Mais l'hétérosexuel, qui cherche en vain et naïvement son homologue dans l'autre sexe, est aussi marqué par le narcissisme que l'homosexuel, qui dans le même sexe cherche le contraire de lui-même, imprimé qu'il est par le modèle hétérosexuel qu'il refuse de vivre tout en le copiant.

Si l'on examine le cas limite du travesti, on s'aperçoit qu'il est plus femme qu'une femme, puisqu'il désire être femme à n'importe quel prix alors qu'une femme subit son sexe. Et comme il n'existe de la femme qu'une image masculine, cet homme-là saura la réciter mille fois mieux, sans aucun intermédiaire, sans aucun ordre transmis à l'autre, à partir du moment où c'est à son propre corps qu'il aura décidé de l'appliquer, plutôt qu'à sa mère, à sa soeur ou à sa femme. Le travesti est l'image la plus parfaite de la femme voulue par l'homme et l'image la plus éloignée de la femme que l'homme empêche d'exister.

De même, l'homosexuel qui se rêve enculé cherche de toute évidence un homme en face de lui, il s'assimile à une femme qui cherche un homme et fantasmatiquement il répond beaucoup plus à la notion d'hétérosexualité qu'à celle d'homosexualité. Pour que celui-là soit vraiment homosexuel, il faudrait qu'il devienne lesbienne, à condition toutefois de se retrouver en face d'une femme qui ne se rêve pas homme, ou sinon le schéma redeviendrait hétérosexuel. Pareillement, la femme qui se rêve pénétrante, avec son imaginaire d'homme châtré, il faudrait pour qu'elle soit homosexuelle, qu'elle devienne pédé, à condition toutefois de se retrouver devant un homme qui ne se rêve pas femme, ou sinon le schéma redeviendrait hétérosexuel.

En somme, il n'y aurait de véritable homosexualité que celle d'une femme qui désire une femme et celle d'un homme qui désire un homme, sans qu'à aucun moment l'imaginaire n'introduise chez aucun d'eux l'image de l'autre sexe. Ou encore dans le cas d'un homme et d'une femme qui seraient tous les deux pédés, d'un homme et d'une femme qui seraient tous les deux lesbiennes. On voit très vite que ces situations paraissent tout à fait impossibles, car au moins autant que son sexe, l'homo-

3 Milliards de pervers

sexuel est, malgré lui, l'autre sexe qu'il se rêve et qui se cherche toujours son contraire. Si bien que même l'homosexualité est de l'homosexualité refoulée puisque son imaginaire est hétérosexuel.

Le même raisonnement nous amènerait à dire qu'il n'y aurait de véritable hétérosexualité que chez un homme qui désire une femme ou chez une femme qui désire un homme sans qu'à aucun moment l'imaginaire n'introduise chez aucun d'eux l'image du même sexe. Mais cela en revanche est parfaitement possible et même réalisé par l'imaginaire de la société hétérosexuelle, puisqu'elle a anesthésié en elle tout imaginaire homosexuel.

Il se trouve donc qu'au lieu d'être première, primaire, animale, somatique, notre homosexualité n'est qu'une réponse aux discours, aux pratiques et aux diktats hétérosexuels, ce qui fait qu'elle souffre d'une indigestion d'hétérosexualité. D'autre part, étant donné que les chers normaux qui nous ont mis au monde ont occulté leur libido homosexuelle, neuf homosexuels sur dix personnes prises au hasard n'ont même pas d'existence consciente. (Car nous le savons bien : non seulement dans l'espèce humaine, un homme sur deux est une femme, mais la moitié de l'autre homme aussi. Un homme sur deux est une femme et l'autre ne sait pas qu'il est également pédé). Nous campons ainsi dans une situation délirante où l'homosexualité ne peut qu'être hétérosexuelle ou ne pas voir le jour.

Puisqu'homosexuels, nous ne le sommes pas élémentairement, il serait temps d'arrêter de crier fièrement notre honte de l'être. C'est *« vous êtes homosexuels »* qu'il faut hurler à tout le monde, quitte à en passer par l'hystérie. Et puisqu'il est entendu qu'il ne peut y avoir de bisexualité sans tricherie si l'homosexualité n'est pas d'abord vécue en tant que telle, notre activité révolutionnaire pourrait être de faire germer par n'importe quel moyen l'homosexualité de la majorité silencieuse sous sa paranoïa antihomosexuelle. Si des hommes habitués à se brancher sur des femmes se mettent à se désirer entre eux, ils seront plus homosexuels que nous à un moment ou à un autre, car la femme ne sera plus entre deux hommes un corps inconnu et fantômatique.

Et parallèlement, il faudra bien en finir, nous autres pédés, par vivre une homosexualité homosexuelle, une homosexualité où l'autre sexe, après avoir été mis en exil, ne réapparait pas sans cesse sur la scène de théâtre de l'enculage, ou alors c'est que nous sommes encore, ou que nous sommes déjà, fantasmatiquement, les hétérosexuels que nous refusons d'être.

C'est au moment où je suis masculin que j'ai envie de faire l'amour avec un homme. C'est au moment où je suis féminin que j'ai envie de faire l'amour avec une femme. Voilà le secret de toutes mes masturbations (car je persisterai, même si l'humanité entière me désire, à la tromper avec moi).

Quand une femme, qui ne soit pas une lesbienne, fera l'amour à une femme, sans rêver du phallus ou de le remplacer, quand un homme, qui ne soit pas un pédé, fera l'amour à un homme sans rêver en tremblant du trou vaginal pour lui substituer un cul, à cette minute-là, l'homosexualité aura commencé vraiment, et c'est de cette minute-là qu'elle pourra se fondre dans la bisexualité, sans tromperie, sans maldonne, sans qu'on prenne les vessies pour des lanternes. Une fois qu'on s'est purgé du sexe qu'on n'a pas et qu'on copie, une fois qu'on s'en est purgé par un seul instant d'authentique homosexualité (dont le corps jure qu'il n'est pas un simple concept opératoire), alors l'ambivalence n'est plus jamais ambiguë.

3 Milliards de pervers

Alors on peut être un sexe et se rêver l'autre avec la même conscience, la même intensité et à la limite dans une simultanéité qui permet à n'importe quel moment tous les branchements possibles : l'hétérosexualité et l'homosexualité ne sont plus la police l'une de l'autre. L'orgasme et la montée vers l'orgasme sont enfin un risque joyeux de mourir, ce qu'ils n'ont été qu'en des temps où la menace de mort était perpétuelle. Et d'épouvantail, la sexualité devient *l'émouvantail* du monde.

7

. . . maintenir le perpétuel ébranlement immoral de la machine . .

Sade

Actif, passif, vieilles conneries. Pour que l'homme soit viril, il faut et il suffit que toutes les femmes et tous les pédés soient passifs, c'est bien ce que dit la rumeur publique. Mais être enculé n'est passif que pour celui qui n'ayant jamais été enculé, n'en a jamais éprouvé l'effervescente *activité* anale. La preuve en est que l'enculeur enculé, celui qui s'est coincé entre deux hommes, ne peut pas jouir également, sans éclater, de deux fantasmes aussi opposés. Sa jouissance doit choisir, et le plus souvent, elle donne une place et une force plus grande au plus interdit, au plus transgressif : à la queue qui est dans son cul plutôt qu'au cul qui est autour de sa queue.

Clef et serrure à la fois, cet enculeur enculé est au meilleur carrefour possible pour écarteler les rôles, car l'enculage n'est subversif que réversible. Si son corps, doué ainsi de deux pénis, parvenait à ne plus savoir à qui sont ces pénis, s'il parvenait à les annuler l'un l'autre, cette figure extrême rejoindrait contradictoirement celle des deux lesbiennes qui parviennent à se brancher sans prise mâle.

Qu'on me passe ces fantasmes et l'utopie avec. Il reste que l'homosexualité ne peut échapper à l'hétérosexualité qu'en devenant un rapport de faiblesses, de non-rivalité, de non propriété, c'est-à-dire en inversant la paranoïa mâle en schizophrénie. Si le quant-à-soi et le respect humain restent entiers, comme chez les amoureux transis, souffreteux et dignes, si la purée des sentiments absorbe les zones d'ombre, l'homosexuel n'est qu'une moitié de révolté. Affublé d'un mythique troisième sexe, il continue à psalmodier la virilité, les épreuves de la conquête et le mal de cœur.

Il faudrait savoir quels obstacles empêchent qu'apparaisse chez les pédés ce mouvement de

3 Milliards de pervers

pasionaria qui leur ferait dire de tout leur corps plutôt qu'avec des mots : « *Il suffit que tu me désires pour que je te désire.* » Oui, je fais du rêve éveillé. Je rêve les pédés capables d'être folles sans que cela se réduise à courir à reculons après de grosses bites, je les rêve capables de serrer contre eux un éphèbe sans que ce soit nécessairement lui qui ait à écarter les fesses, je les rêve rattrapant le désir à la course sans craindre que le désir s'arrête à un corps pour s'y reposer, je les rêve posés sur un corps sans brider leur désir échevelé d'un autre corps.

Qu'ils ne puissent plus distinguer ce qu'on appelle le désir de ce qu'on appelle l'amour, voilà comment je rêve les pédés, mes amants, mes frères, mes amis, mes ennemis et moi-même. Et je les rêve capables de la même joie avec les femmes. Car je ne puis imaginer la dissolution de la normalité sans l'universalisation des états qu'on nomme intersexuels. Je n'arrive pas à voir d'autre moyen d'en finir avec la tyrannie de la virilité dont on ne dit pas assez qu'elle opprime autant les hommes que les femmes. Se borner à demander la reconnaissance d'une homosexualité déjà colonisée dans ses moeurs par l'impérialisme hétérosexuel, c'est du réformisme, c'est l'affaire des bonnes gens d'*Arcadie* qui viennent d'organiser un banquet d'anniversaire et qui ont invité à la table d'honneur un représentant de la Préfecture de Police.

Le pédé est un traître qui a d'abord honte de trahir la normalité. Et quand il a dépassé cette honte, il s'aperçoit qu'en trahissant la normalité, il n'a pas fait autre chose que s'incliner devant elle. Notre jeu, bien plus machiavélique, pourrait être au contraire d'amener à jaillir chez tous la moitié refoulée du désir, qu'elle soit homosexuelle ou hétérosexuelle. Non seulement qu'un homme se laisse désirer un homme autant qu'il désire une femme, mais qu'un homme se laisse désirer une femme autant qu'il désire un homme.

Affoler les flux afin qu'un homme puisse désirer dans son corps, à commencer par le sien, autant l'homme que la femme, jusqu'au point où il ne saura plus faire la différence entre l'un et l'autre. Cela ne revient pas à réconcilier les formes arbitrairement découpées dans la sexualité par le socius oedipien, mais au contraire à refuser cette disjonction exclusive qui, en différenciant les sexes, épuise le corps sous le poids du sexe et distribue partout du sexe supplémentaire, comme si la génétique n'en avait pas assez produit.

Le génotype et le phénotype ont déjà bien assez de poids. A quoi bon leur ajouter un sexe historique, un sexe psychologique et un sexe légal ? En même temps qu'il refoulait la polyvocité du désir, le socius a *sursexualisé* les corps qui ne sont plus que des sexes. Peut-être serait-il temps de commencer à vivre la corporalité au lieu de parler la sexualité.

Bien sûr, nous ne sommes pas assez fous pour balancer des giclées d'hormones femelles aux phallocrates. Mais il n'est pas exclu que la disparition progressive de la phallocratie, poursuivie par un désir profond de l'intersexualité qui amènerait un changement des moeurs, finisse à force de casser les rôles sexuels, par favoriser à très longue échéance des mutations biogénétiques. Une telle hypothèse relève de la science-fiction, mais elle fascine : utopie dans laquelle notre hétérosexualité ne serait plus molaire et sociale, notre homosexualité ne serait plus personnelle et marginale, notre

3 Milliards de pervers

transsexualité ne serait plus élémentaire et secrète, puisque toutes trois s'accrocheraient dans le même lieu corporel, si fondues ensemble qu'il n'y aurait plus besoin de plusieurs mots pour les distinguer.

Il va de soi que cet état abstrait n'existe pas et n'existera jamais, car il serait la fin de la révolution sexuelle. Ce n'est pas d'y parvenir qui compte, mais que des groupes s'en approchent et qu'à force de se croire, de se dire et d'être plus forts que les institutions sexuelles, ils les fassent éclater en eux.

8

Si on cessait de distinguer les sexes, qui remarquerait ce qui les différencie ?

Milarepa

Pourquoi est-ce qu'on s'évertue à chercher à l'homosexualité des sources secrètes et à lui manigancer des cheminements honteux, comme s'il fallait à toute force enlever au désir la moitié du monde ? De se sentir mortelle, la pensée est entrée en rivalité ou en révolte contre la nature. Rien d'autre ne sépare l'homme des espèces animales sinon ce processus de lutte contre la nature, sous sous couvert et sous couleur d'alliance avec elle.

L'homme est devenu un animal contre-naturel et c'est ce processus qu'on a qualifié stupidement d'apparition de l'intelligence. Dressés contre notre planète, et même tout contre elle, nous n'avons plus d'autre issue que d'y imprimer notre marque infecte, notre calamité morale, notre pollution humaine, à moins de nous décider enfin à délirer cette planète, à la désirer et la délirer dans son entier, histoire et géographie, insectes et hippopotames, enfants et vieillards, mâles et femelles.

L'homosexualité ne provient pas d'un sale petit secret. Seul le mécanisme social qui la refoule est générateur de honte. Une proportion qui oscille entre la moitié et la totalité de la matière humaine (et chaque être humain est détenteur de cette part) porte le désir du même sexe. Le bon sens populaire, totalement imprégné par la culture judéo-chrétienne, refuse cette évidence, que toute la contre-culture au contraire dévoile dans ses moments de lucidité, c'est-à-dire à chaque fois qu'elle cesse de feindre l'imitation du modèle de la nature, à chaque fois qu'elle cesse de prendre la nature pour

3 Milliards de pervers

alibi, d'une façon quasi-théologique.

Aucune morale dans aucune société ne prétendra s'appuyer sur autre chose que le respect de la nature, alors que toutes n'ont de fondement et de désir qu'économique. (Et il n'est pas hors de propos de remarquer au passage que celui de nos ministres qui est le plus férocement dressé contre l'avortement sous prétexte de respect de la vie est aussi celui qui préside à la fabrication et à la distribution du plus grand nombre de machines de mort, cependant que son collègue de la Santé Publique ose déclarer, sans provoquer un seul hurlement de rire, qu'il y a quelque contradiction pour lui à voir les mêmes personnes faire campagne contre la peine de mort et pour le massacre des foetus innocents).

Les fourmis n'avortent pas. Les fourmis ne sont pas homosexuelles. Les fourmis ne font pas de testament. Les fourmis ne vont pas dans la lune. Les fourmis ne jouent ni à la bourse ni au football Les fourmis sont naturelles. Avec la machine humaine, c'est tout le contraire : s'il est un endroit où se lit le mieux notre condition, c'est bien aux antipodes de notre conditionnement, et en particulier sur ces points entre l'ordre et le désir où la blessure a toujours été la plus profonde, où le cal et la couture sont les plus forts.

L'homosexualité, avant d'être la résultante d'une pâlote (et soi-disant individuelle) aventure de l'enfance, constitue l'un de ces points capitaux de conflit entre la société et la nature culturelle de l'homme. C'est pourquoi il faut et il suffit qu'une espèce dépasse l'animal pour que l'alternative homosexuelle lui devienne inhérente et même la définisse, quitte à ce que cette espèce s'en défende férocement en invoquant la loi de la nature. Passant outre à ce qui crève les yeux, à savoir que la nature n'est pas faire de lois, mais de phénomènes, on ira donc chercher une morale là où il n'y en a jamais eu, dans le monde animal, non sans avoir bien pris soin d'en passer sous silence l'insupportable cruauté. Notre société est ainsi une société de sublimation de l'homosexualité. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, qu'on peut parler de conception homosexuelle du monde.

Si l'être humain, et l'homme en particulier, se réclame hétérosexuel avec tant d'insistance et en fabriquant un aussi grand nombre de justifications morales et métaphysiques, c'est évidemment qu'il réprouve et réprime l'homosexualité en lui et qu'il refuse de se reconnaître aussi porté vers son sexe que vers l'autre. Une telle occultation, en enfouissant ce désir, ne fait que l'accroître et le tordre, cependant qu'au contraire, lorsqu'un petit nombre choisit contre toute réglementation sociale de vivre publiquement l'homosexualité, c'est en portant une semblable exclusive contre l'hétérosexualité, frappée en retour d'un signe maudit, du fait qu'elle est la forme de copulation imposée par l'Etat. C'est ainsi que, non reconnue, l'entité homosexuelle devient source et conjugaison de deux racismes qui se nourrissent l'un l'autre, alors qu'acceptée et vécue par tous, elle se dissoudrait elle-même, en même temps qu'elle dissoudrait l'hétérosexualité, pour tendre à abolir toute différenciation du désir quant à son objet.

C'est là une perspective facile à dessiner et plus ardue à concrétiser, car nous vivons sous la double loi de la monosexualité et du couple. De l'extrême droite à l'extrême gauche et dans toutes

les classes sociales, à l'exception des survivants du libertinage, il est à peu près communément obéi partout à l'un ou à l'autre de ces deux impératifs quand ce n'est pas aux deux en même temps : ne faire l'amour qu'avec un des deux sexes et ne faire l'amour que dans la copulation, c'est-à-dire avec une seule personne à la fois.

Or l'idée de faire éclater cette dictature ne peut venir à l'esprit que de ceux que la bourgeoisie appelle des obsédés sexuels et qu'elle rejette dans une marginalité forcée, plus ou moins tolérée selon leur couche sociale. Et précisément, ce sont ceux-là que leur puissant système fantasmatique réduit aux plus fortes particularisations du désir et même à des inscriptions érotiques tellement maniaques sur leur corps, qu'elles les éloignent redoutablement de la polyvalence sexuelle, puisqu'ils suivent la même trajectoire formelle que ces antiquaires qui en sont venus à ne plus collectionner que des vases à chicorée.

En outre, l'état actuel d'exacerbation politique de la contestation par le sexe provient d'une critique abusivement doctrinale de l'immonde phallocratie sociale et d'un renversement quelque peu sommaire des postulats du pouvoir, en ce sens qu'un tel mouvement, marqué par la méthodologie gauchiste, est à la fois trop colérique et trop idéologique. Il s'ensuit que le projet révolutionnaire dans ce domaine en reste à la phase d'une multiplicité de refus qui s'agressent les uns les autres : même si la volonté d'élargissement du désir ne perd pas de vue qui sont et où sont les ennemis politiques et les oppresseurs à tous les niveaux, y compris parmi ceux qu'on pourrait nommer comiquement les militants du désir, cette volonté se heurte à une fin de non-recevoir radicale de la part des différents groupes autonomes de lutte sexuelle, qu'il s'agisse des pédérastes, des lesbiennes ou du mouvement de libération des femmes.

A leurs yeux, c'est comme si la poursuite difficile de la non-différenciation du désir était politiquement prématurée, ou bien à la limite dépolitisée et même tarée par la réapparition d'un mysticisme. C'est ainsi qu'un homosexuel qui tenterait, sous le fouillis de ses peurs vis-à-vis de la femme, de laisser réapparaître en lui le désir hétérosexuel, serait taxé de traitrise et aussitôt assimilé à quelqu'un qui, par la récupération de la psychanalyse orthodoxe, accepte qu'une société dont il est l'adversaire le guérisse d'une perversion. Ou encore on l'accusera de servir d'alibi à l'idéologie sexuelle officielle puisqu'il la rejoint.

On assiste donc à l'institution d'une série de contre-terrorismes qui se figent, se glacent et s'excluent les uns les autres, leur alliance apparente, et par exemple celle des pédés et des gouines, ne reposant que sur des réfutations dissemblables du même système. Toutes les minorités sexuelles se crispent ainsi sur leur spécificité particulière. On peut penser que cette atomisation est une étape nécessaire, car il est bon que la marge cerne et ronge la normalité de milliers de façons différentes. Mais la marge doit éviter de combattre la marge, ou sinon la normalité y trouvera la meilleure des consolidations.

De toutes les observations d'ordre politique qu'on peut faire sur le désir, la plus évidente est qu'il n'y a rien de plus raciste que le désir, tel qu'on nous l'a transmis, rien de plus discriminatoire

3 Milliards de pervers

3 Milliards de pervers

que sa toute-puissance à creuser son petit tunnel dans une seule direction. Il faudrait savoir si on va laisser s'affiner ce racisme dans notre sacro-saint désir, ou si la révolution passe aussi et passe d'abord par une lutte du désir pour expulser de lui ses fondements racistes.

J'entends déjà des cris. On m'interrompt pour me dire que vouloir désirer ce qu'on ne désire pas, c'est tout bonnement de la charité chrétienne. On s'exclame qu'on ne peut pas imposer au désir quelque travail que ce soit. C'est que du côté de la révolution pure et dure, on a le devoir de parler du désir, mais non le droit de parler de la volonté, qui évoque tout de suite le volontarisme et presque le fascisme. Beaucoup de révolutionnaires interdisent à la révolution d'être volitionnaire, même si cette volition s'oriente vers la divagation des flux sexuels : que nos machines désirantes se détraquent, d'accord, mais surtout que cela se fasse hors de notre conscience, et si j'ose dire, dans notre dos.

Travail, volonté, je sais ce que cela signifie dans la bouche de Brejnev ou de Paul VI, et plus généralement dans les bouches d'où il sort une morale et où il n'entre jamais une queue. Mais le mot travail a aussi un sens dans les phénomènes de fermentation, d'imagination, d'accouchement. Et je ne puis oublier tout à fait que volupté et volonté ont la même origine étymologique.

Pour un homosexuel, changer la vie, changer sa vie, c'est évidemment pour commencer un travail afin de vivre au grand jour, sans culpabilité exquise ni terreur voilée, son désir tel qu'il le porte. Mais il n'est pas nécessaire d'attendre que la société capitaliste ait rendu l'homosexualité licite, ce qu'elle commence à faire dans certains pays, pour échapper alors, par esprit de contradiction, à l'empire exclusif de l'homosexualité (ou d'une homosexualité parmi beaucoup d'autres) et vaticiner derechef dans les domaines qui resteront interdits ou maudits après que les perversions majeures aient cessé d'être minoritaires.

Aurons-nous donc jusqu'à la fin des temps un désir qui, à part l'obéissance, ne peut se structurer que dans une transgression ou une contre-transgression ? L'élargissement du désir commence aujourd'hui, pour ceux qui le pressentent et qui le désirent. En s'enfermant dans une seule voie sexuelle, sous prétexte que c'est son envie et qu'elle correspond de surcroît à une opportunité politique de déviance, on fortifie la bi-polarisation de l'idéologie du désir forgée par la bourgeoisie.

Et qu'on ne vienne pas dire que j'effleure ici l'embryon d'une nouvelle morale qui consisterait à aller aux femmes quand on aime les hommes, ou vice-versa. Il s'agit de permettre au désir de fonctionner sur n'importe quel objet. Et pas seulement sur un autre corps plutôt que le sien. Et pas seulement sur un corps plutôt que sur deux ou plusieurs à la fois. Et pas seulement sur la classe d'âge de la jeunesse ou sur la classe esthétique de la beauté qui sont dans ce domaine les éléments formels de la lutte des classes. Et pas seulement sur l'une des deux modalités fantasmatiques du masochisme ou du masochisme déguisé en sadisme. Et pas seulement sur un seul des deux sexes. Et même, dans l'hypothèse où ces différenciations disparaîtraient, pas seulement sur l'espèce humaine.

Peu importe qu'à entendre cela, les nationalistes ombrageux de l'homosexualité craignent de perdre leur identité sexuelle, crient à l'utopie, à la démission politique ou même à la partouze bourgeoise. Un tel éclatement du désir ne peut pas rejoindre les faux-semblants de bisexualité dont se

teintent, pour être à la mode, les polissonneries phallocratiques et glacées d'une certaine bourgeoisie libertine. Cette recherche au contraire oriente les machines désirantes vers le désir de désirer et non la convoitise. Elle connaît l'urgence de la lutte contre le phallus, à condition qu'on veuille bien ne pas le confondre avec le pénis. Et du moment où le désir s'étend comme une nappe, il échappe à la royauté de l'économie libidinale masculine, il contredit l'instauration d'un pouvoir à partir de l'usage du sexe, d'un pouvoir qui est phallique dans notre société, mais que l'on pourrait imaginer clitoridien ou utérin dans une autre.

Dès que le désir homosexuel émerge, *sans le poids d'une contrainte ou d'une transgression,* dans l'histoire et l'environnement de quelqu'un, pour lui le sexe n'a plus à être homosexuel ou hétérosexuel, sous peine de devenir aussitôt réactionnaire. Sans doute le cas se présente-t-il encore peu fréquemment. Sans doute est-ce une vue qui fait bon marché de la répression et de la misère sexuelles. Sans doute reflète-t-elle une attitude de privilégié, mais chacun doit parler de l'endroit où il est.

Seulement il faut s'empresser de dire que le souci d'étendre, par foisonnement et divagation, les territoires du désir sexuel,appelle des comportements qui sont plus faciles à adopter pour un homosexuel que pour une homosexuelle. Le premier ne peut se dire révolutionnaire sans se revendiquer aussi comme enculé. La seconde au contraire ne peut se sentir révolutionnaire qu'en niant le postulat de la pénétration de son corps par l'homme et toutes les formes de viol effectif ou tacite qui en résultent. Les choses étant ce qu'elles sont, il est actuellement impossible à une femme consciente de l'oppression masculine qu'elle subit (et cette oppression serait-elle incorporée à son désir) de trouver une forme de délivrance en face d'un mâle, dans toute l'horreur du terme, dont tout à la fois elle pressent, devine et constate qu'elle deviendra inévitablement sa proie.

Et pourtant qu'il soit permis de rêver à ce qui se passerait si ces alliés naturels, quoique si éloignés dans leur forme de désir, que sont les pédérastes et les lesbiennes, entreprenaient de faire l'amour entre eux (ou entre elles). Cette étrange perspective (et un esprit logique la qualifierait d'aberrante) ne permettrait-elle pas de savoir enfin si ce que la pédérastie cache, ce n'est pas le pire culte du phallus et le plus insidieux, sous couvert de se dresser contre l'ordre social ? Et cela ne nous donnerait-il pas enfin l'occasion de faire naître le désir de la tendresse plutôt que de la convoitise ? La théorie des machines désirantes est si furieusement à la mode, tout éclairante qu'elle soit, qu'on en profite allègrement pour occulter la tendresse dans le désir, comme si la tendresse, de même que le cynisme, n'était pas dans les machines en question un rouage aussi actif que les autres et aussi imbriqué dans le système libidinal-économique.

Tout pédés que nous sommes, si nous voulons en avoir le coeur net, sinon la queue, il faudra bien un jour ou l'autre rapprocher notre corps de celui des femmes qui refusent l'homme, car s'absenter des femmes est presque aussi méprisant à leur égard que d'exercer sur elles le sadisme de la chasse ou le baisage familial, et c'est une conduite calquée de loin sur celle des hétérosexuels qui retranchent les femmes de leur vie et de leurs complicités sociales pour ne leur laisser que l'alliance truquée de l'alcôve. Si nous voulons en finir, au moins pour ce qui nous concerne, avec la honte que les hommes

3 Milliards de pervers

ont imposée aux femmes et à quoi participe d'une façon ou d'une autre la peur (ou la vénération sacrée) qu'elles nous inspirent, c'est notre corps qui doit arriver à comprendre chez les lesbiennes les raisons de leur répulsion sexuelle vis-à-vis des hommes, et si elle vient de ce que nous avons entre les cuisses ou de ce que nous en faisons et de ce que ça signifie.

Et moi qui aime passionnément les garçons, je ne vois pas d'autre moyen d'y parvenir que de rencontrer l'homosexualité féminine en un lieu où le corps nu a plus d'importance que la parole ou la lutte politique, en un lieu où le jeu entier des peaux et des muscles n'est pas obsédé d'abord par le besoin incoercible de pénétrer, en un lieu où le sourire existe sans être celui des présentatrices de la télévision, en un lieu où le baiser se donne mais pas comme dans les bals de sous-préfecture, car nous savons où cela mène.

Ce n'est pas là une bonne nouvelle que j'annonce comme un prophète, c'est tout simplement mon désir que j'exprime et je me moque de savoir s'il est théorique ou charnel ni à quelles difficultés il s'expose. J'écris ce désir, malgré sa contradiction, car je ne puis imaginer qu'il ne soit pas enfoui quelque part chez d'autres pédés qui n'osent pas se l'avouer, ou qui s'en défendront avec des arguments aussi intellectuels que ceux auxquels j'ai recours en ce moment. Entre pédés et lesbiennes, comment détraquer, avec les moyens du corps, ce marteau-pilon de la négation mutuelle du désir ?

J'en ai plein le cul du désir. L'obsession, ce n'est pas ce qu'on fait, c'est ce qu'on ne fait pas. Je veux savoir ce qui se passe quand je prétends ne pas désirer. Ou qu'au moins mon désir le sache. J'en ai marre de l'adjudant qui dit : « *Je ne veux pas le savoir !* »

Toutes les recherches sur le désir devraient être des recherches sur le non-désir, sur ce qui fait obstacle au désir. Au département de philosophie de Vincennes où sévit, comme ici, la parole sur le désir, j'ai eu envie, l'espace d'une journée, de proposer une investigation de groupe sur le non-désir, à condition qu'elle soit pratiquée entre des personnes qui déclarent ne pas se désirer. Est-ce une idée canulardesque ou un moyen de faire s'écrouler sous sa propre absurdité la prétention du non-désir ? Mais peut-on croire encore à l'utilité de la parole sur le désir, entre des gens qui continuent à obéir à l'interdit du toucher, comme si la parole et le toucher étaient des domaines étanches l'un à l'autre ?

Il y a des instants où cette situation de non-désir, et par exemple entre les pédés et les gouines, me semble résulter d'une tenace illusion d'optique que n'importe quel discours critique, à commencer par le mien, contribue à rendre encore plus insoluble. Car la virilité c'est aussi une certaine manière de vouloir à toute force définir et verbaliser les relations pour leur donner un sens et une utilité. Tout le discours philosophique, tout le discours politique, tout le discours économique jaillissent à la place du sperme et jaillissent de l'homme, terrifié par l'ouverture dont il sort et où son pénis ne retourne jamais que tout seul, sans philosophie, sans politique et sans économie.

Ecrasée sous la logique de l'homme, la femme n'est pas encore capable de se vivre sans lui et sans sa logique à lui. L'homme est ancien. La femme est future. L'homosexuel masculin est coincé entre les deux. Quand il se féminise, c'est encore sur un modèle masculin. Il n'a d'existence que du phallus. Et pour sa mythologie virile, les lesbiennes qui construisent leur rapport sans le phallus, ne

3 Milliards de pervers.

semble qu'un miroir vide devant un miroir vide.

C'est pourtant elles qui détiennent le manque qui lui manque. C'est pourtant elles qui ont le secret d'opérer avec cette illusion de manque, c'est pourtant elles qui nous mettent devant l'évidence que ce manque n'en est pas un, mais une énergie sans pouvoir, une castration de castration, quelque chose dont on peut tirer désir et plaisir. Sans elles, nous n'apprendrons jamais rien que nous ne connaissons déjà. Elles nous reprochent assez, à nous autres pédés, de réduire l'homosexualité à la nôtre et d'oblitérer la leur, de n'être qu'un amalgame de bites, de véhiculer l'éternel discours phallique qu'elles estiment encore plus nocif, lorsque notre pensée trouve plus malin de se travestir non pas en femme mais en homme châtré.

Oui, je ne peux raisonner de l'homosexualité qu'en mâle. Oui, je refuse de parler de l'homosexualité féminine à laquelle je ne comprends à peu près rien et sur laquelle je ne veux pas élaborer de théorie qui serait fatalement masculine. Et tous les pédés peuvent en dire autant. C'est pourquoi le F.H.A.R. a croulé sous le poids du phallus. C'est pourquoi il a cru bon, à tort ou à raison, de déverser d'abord sa bile sur la société mâle, s'adressant ainsi à l'instance dont il faisait naturellement partie. C'est pourquoi les lesbiennes l'ont fui.

C'est pourquoi je rêve maintenant des lesbiennes qui ne singent pas l'homme, qui vivent sans le phallus et sans la terreur du phallus. Même s'il n'en existait qu'une, je voudrais m'allonger à côté d'elle, comme quelqu'un qui est sur le point de s'évanouir, comme une femme future. L'espace d'un instant, l'espace de la révolution sexuelle, je me prendrais pour une lesbienne.

Ah ! l'envie d'être femme, d'être fécond, d'être *fait con*, au lieu de l'envie capitaliste de féconder ! Je sais que je délire. Vive les escargots qui ont le bonheur d'être à la fois mâles et femelles, sans jamais copier l'autre sexe. A bas les autruches qui, la tête sous le sable, refusent de voir que le seul point d'explosion révolutionnaire de la sexualité et le seul moyen de la faire voler en éclats se trouve précisément à l'articulation difficile de l'homosexualité féminine et de l'homosexualité masculine. Et nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que cet enfer révolutionnaire, où les hommes et les femmes qui luttent pour abattre la phallocratie n'ont plus aucun droit entre eux à la sensualité ?

J'aimerais avancer stupidement à la rencontre des corps dont l'angoisse m'a toujours tenu éloigné. Peu importe que ce soit moi, pourvu qu'un homme qui croit aimer les hommes aborde une femme qui croit aimer les femmes. Je m'imagine que ce geste ne peut venir que de l'homme, parce que c'est lui dans cette affaire qui se sent et qui est le plus coupable de tyrannie. Mais un pédé de préférence, car à tort ou à raison, les femmes le sentent moins oppresseur que les autres hommes. Et surtout un homme avec une bite, car il n'est pas question de la couper, mais d'inventer une nouvelle manière de s'en servir.

Faut-il attendre pour cela que la société change, c'est-à-dire que l'esprit mâle disparaisse ? Le pédéraste passe aujourd'hui parmi tous les porteurs de phallus pour le moins suspect de phallocratie. Je voudrais savoir si c'est vrai. Est-ce que son corps peut le montrer à une lesbienne ? Est-ce qu'une lesbienne peut accepter cette approche sans passivité ni crispation, si elle y sent ce qu'elle reproche

3 Milliards de pervers

tellement aux pédés d'avoir dissous dans leur robinetterie sexuelle, ce qu'elle appelle encore de l'amour sans souci du ridicule ? Comme un puceau et une pucelle, peuvent-ils jouer ensemble, jouer l'enfance des corps, et cela peut-il les mener à jouir, car il n'est pas question de ressusciter l'amour courtois ?

Même si l'hypocrisie de l'homme y éclatait, et peut-être est-elle déjà dans ces lignes, au moins les choses seraient claires : on saurait que le mâle s'est avancé patelin, en déguisant sa volonté de pouvoir, on saurait vraiment qu'il est utopique de désirer aimer sans que s'instaure un rapport de forces sournois. On saurait que tout est piégé partout et que les ferments déposés par notre histoire dans notre désir lui interdisent de contenir quelque chose de religieux, au sens étymologique du terme, au sens qui précède le pourrissement du religieux par les religions cléricales ou par les religions politiques qui ont pris la place des religions cléricales. On saurait que l'offrande, toujours au sens étymologique, n'est jamais qu'un calcul, une forme de l'esprit de conquête, un avatar masochiste ou Dieu sait quoi encore que la psychanalyse et la dialectique se donneront à coeur-joie d'y trouver.

Si au contraire,dans ce couple embryonnaire d'un homosexuel et d'une homosexuelle,par extravagance ou par miracle, la femme ressentait en face d'elle, ne serait-ce qu'en partie et entre autres mouvements complexes, l'*accueillance* d'un corps d'homme qui est en train d'oublier son sexe, et qu'elle persiste néanmoins dans son refus, alors on ne pourrait plus donner à ce recul un alibi politique puisé dans la situation du corps social.

Mais soudain, j'ai l'impression d'être allé trop loin dans la tentative de description de ce couple pour qu'il puisse être vécu sans apparaître à l'avance théorique, empreint de machiavélisme et affreusement expérimental. Puis tout de suite, j'éclate de rire et je m'en fous, car je sais qu'il viendra bien un moment où le désir de désirer sera plus fort que le désir de décortiquer. Dans un mois, dans un an, quelle importance ? A moi ou à un autre, je sais que cela arrivera. Je sais qu'une main ou une bouche font bander un pénis ou un clitoris. Faut-il nécessairement qu'elles appartiennent au même sexe que celui qu'on porte, sous prétexte que toutes les polices nous contraignent à ce qu'elles soient de l'autre sexe ?

Ce sont les classes régnantes qui ont morcelé le désir, qui l'ont mutilé à l'extrême. C'est la bourgeoisie qui a inventé la notion d'homosexualité et qui en a fait un ghetto, il ne faudrait tout de même pas l'oublier. Il y a deux sexes sur terre, pour bien nous cacher qu'il y en a trois, quatre, dix, mille, aussitôt qu'on balance cette vieille pute d'idée de nature par dessus bord. Il y a deux sexes sur terre, mais un seul désir sexuel.

3 Milliards de pervers

9

Et si l'analyse et le désir passaient enfin du même côté ? Si c'était enfin le désir qui mène l'analyse ?

Gilles Deleuze

Aucun propos ne mérite d'être dit, si c'est pour cacher la constellation particulière de vie quotidienne de celui qui l'exprime. Les coutumes de l'écriture conduisent pourtant à bien séparer la théorie et la confession, la critique et l'aveu, la contestation politique et la constatation personnelle, comme s'il était saugrenu de mélanger les genres. Mais il vient un moment où je me demande si je puis continuer à avancer ma recherche sur l'homosexualité et à l'entremêler à celle des autres pédérastes avec qui je partage le besoin de changer la vie, si je passe sous silence ce qui profondément me sépare de la plupart d'entre eux dans ma vie de chaque jour, c'est-à-dire en quoi je peux être considéré par eux comme un privilégié ou un traitre.

Que je l'aie cherché ou non, ce qui m'est arrivé n'est arrivé à aucun de ceux avec qui j'ai poursuivi la même lutte. Heureusement que je suis pédé, parce qu'au F.H.A.R., j'ai plutôt un mauvais horoscope : tout pédé que je suis, je vis en couple avec un autre homme depuis dix-huit ans. (On ne peut pas dire que j'ai le bon ticket pour faire la révolution !) Je sais que cela peut faire dresser les cheveux sur la tête à tous ceux qui voient dans l'institution d'un couple, quels que soient son fonctionnement et son angle d'ouverture, le spectre réactionnaire du mariage, à tous ceux qui consacrent le plus clair de leur énergie à ne jamais tomber dans un couple autre que passager. Mais comment pourrais-je parler des pédés et de la révolution sans faire cet aveu d'abord ? Encore ne puis-je le dire qu'à la condition de ne pas m'en justifier, de ne pas m'en défendre, de ne pas considérer cet avatar particulier de l'homosexualité comme la voie nécessairement à suivre. C'est difficile à faire croire dans l'environnement sauvage de l'après-gauchisme où l'on ne pardonne rien à personne et où les amitiés sont plus agressives que généreuses, secourables ou obligeantes.

Il m'arrive à moi-même de ne plus savoir discerner vraiment, au travers des comportements qui m'entourent, où est l'effort révolutionnaire et où est la récitation consciente ou inconsciente de la bourgeoisie, car je ne sais pas toujours d'où quelqu'un est parti ni la distance facile ou difficile qu'il a pu parcourir. En tout cas, on ne peut pas nier le terrorisme des jeunes sur ceux qui ne le sont plus, ni le reproche muet ou vindicatif de ceux qui ne sont pas encore agrippés par la machine économique à ceux qui y occupent une place de gré ou de force. On ne peut pas nier l'exemple de nomadisme urbain et de refus des attaches donné par la frange d'une génération à toutes les autres, en payerait-elle le prix en se faisant accuser de parasitisme par les plus âgés.

Parasites de la société, il faudra bien que tous les révolutionnaires le deviennent, et de plus en plus d'une façon qui sera qualifiée d'irresponsable, ou sinon ils seront encore des chevaliers d'une moralité ou d'une autre. Notre énergie se consacre à la destruction de l'animal qui nous nourrit et cela

3 Milliards de pervers

reste vrai pour ceux d'entre nous qui le nourrissent inévitablement en retour.

Mais j'en reviens au désir, au mien, et à la géographie dans laquelle il s'inscrit. Formant un couple homosexuel ancien, je suis frappé d'abord par l'évidence que dans notre société, cela n'a été possible et permis jusqu'à présent qu'à des bourgeois marginaux, plus ou moins qualifiés du nom d'artistes et à qui la bourgeoisie libérale qui les environne autorise leur perversion en échange d'une production qui est censée la divertir, la rendre plus intelligente et de toute façon l'enrichir, puisque c'est elle finalement qui exploitera et fera circuler cette production. Voilà quels sont mes rapports avec le système. Mais quels sont mes rapports avec les homosexuels ?

Un couple, cela ne leur plait pas, cela ne leur plait à peu près jamais, c'est même ce qu'ils détestent ou ce qu'ils redoutent le plus. La machine construite pour les homosexuels par la société hétérosexuelle (et que ses libertins utilisent parfois) est une machine anti-couple, une machine de drague. Etrange machine qui présente tout de même, sous l'apparence de l'errance et du flottement perpétuels, de fortes analogies avec l'accumulation capitaliste, en ce sens qu'elle est une continuelle projection dans le passé, à cause de ses rouages collectionneurs et sériels, en même temps qu'une continuelle projection dans l'avenir à cause de ses rouages prévisionnels, grâce auxquels le dragueur pense aussitôt à sa conquête suivante à peine vient-il d'en faire une, cherchant ainsi, à la lettre, midi à quatorze heures.

On peut évidemment ne retenir de cette machine que son action savamment disjonctrice et profondément subversive à l'égard de l'union légitime et de la fidélité officielle. Mais initialement elle n'a jamais fonctionné dans ce but. Elle n'attaque rien, elle se protège d'un péril. Si la drague joue à saute-mouton, alors que la conjugalité joue au trou-madame et à papa-maman, toutes deux prennent leur source dans la même angoisse de solitude.

Cette machine de drague, je la connais bien ou plutôt elle m'a assez connu pour que j'aie pu vérifier qu'un couple la détraque. On ne drague bien que seul. Le capitalisme dirait facilement que cette machine est le triste destin des pédés, sans préciser que c'est celui qu'il leur a fait : le couple ou les papillons, vous avez le choix, c'est comme pour le travail ou le vagabondage. Se peut-il que nous nous soyons laissés enfermer là-dedans et que nous récitions la terreur du couple aussi mal que les mariés récitent la terreur de la polygamie ? Se pourrait-il que nous désirions le couple aussi secrètement que les bourgeois désirent le donjuanisme ?

Dans ce cas, sous prétexte que l'amour qui s'échafaude et se perpétue est maléficié par le mariage, nous en aurions une crainte panique, en reproduisant à l'envers les conditions dans lesquelles la bourgeoisie masculine réprime en elle l'amour qui jaillit pour se consumer aussitôt. En somme, ce que les phallocrates appellent ridiculement et nostalgiquement *« être libre »*, dans les marges trompeuses du cinq à sept où ils fabriquent de l'adultère à la chaîne, cette échappée loin de la corde au cou qu'ils se sont imposée (et qui n'est par la force de l'habitude qu'une corde au cou de plus), bref, le rêve donjuanesque des normaux, ce serait la réalité des pédés, courant sur toute la terre après cent millions de beaux garçons, de belles bites ou de beaux culs, épuisant leurs forces et leur temps à les

chercher, à les séduire et naturellement à les quitter. Si encore le cul baladeur et le gland nomade allaient partout ! Mais chez les homosexuels, ces touristes sont très conventionnels et ne supportent qu'un tout petit nombre de climats.

Il y a dans ce désir de ne rien cristalliser, dans ce désir de ne laisser durer aucun objet de désir, quelque chose de merveilleux et quelque chose de désespérant dès lors qu'on n'a pas la vocation de la solitude. Quelque chose de merveilleux car il s'agit de l'état de l'algue dérivant dans la mer. Quelque chose de désespérant car la règle est de ne pas aller avec quelqu'un au delà de la première éjaculation et de ne jamais laisser une part de connu entrer dans l'inconnu. N'est-il pas révélateur que beaucoup de garçons du F.H.A.R. avouent ne plus pouvoir faire l'amour entre eux à partir du moment où ils se connaissent quelque peu, à partir du moment où ils sont devenus copains ? N'est-ce pas retomber dans l'interdit sexuel dressé entre les militants du même sexe, entre les camarades politiques, un interdit que c'était justement le rôle du F.H.A.R. de faire éclater ? Et de toute façon, n'est-il pas absurde, dans ce schéma, de prétendre connaître quelqu'un, alors qu'on ne l'a pas fait jouir, alors qu'on ne l'a pas encore vu jouir, cependant qu'on s'empresse de le quitter et qu'on refuse tout autre partage avec lui aussitôt après l'éjaculation ?

La machine de drague a ainsi établi une frontière étanche entre ce qui fait bander et ce qui fait penser. Sans doute cette frontière est-elle une défense contre l'irruption des rapports de force. Peut-être bien qu'elle est aussi une résurgence romantique du désir d'aimer ce qui jamais n'arrivera deux fois. Et je ne peux m'empêcher d'y voir une crainte instinctive de la mort du désir que nous savons inscrite dans le mariage, pour ne pas dire une crainte de la mort tout court. (Mais les philosophes de la révolution sexuelle ne s'occupent jamais des rapports du désir et de la mort : ils ont laissé cela aux mystiques orientaux). Construite comme le capitalisme contre la mort, la machine de drague porte la mort en elle, comme le capitalisme, car au lieu d'être folle amoûreuse de ce qui est présent, elle désire ce qui est absent, elle désire toujours l'objet suivant, elle se construit sur l'institution et l'assomption sacrée du manque, selon les critères absolus de la société de consommation.

Si je sors de chez moi pour jouir du temps, de la rue ou de la nuit, pour acheter du pain ou aller voir un ami, et que je tombe sur un garçon qui me plait, pédéraste ou pas, je jouis du présent. Mais si je sors chaque soir pour trouver un autre pédé en rodant dans les lieux que les pédés fréquentent, je ne suis qu'un prolétaire de mon désir, qui ne jouit plus de l'air ni de la terre et dont le masochisme se réduit à un travail à la chaîne. De toute ma vie, je n'ai vraiment rencontré que ce que je ne draguais pas.

Il est évident que le papillonnement homosexuel représente une force redoutable de disjonction, constamment à l'oeuvre et d'une extrême efficacité pour la déconstruction des noces, mais comment nier qu'il procède d'un culte de la frustration qui se cadenasse sur lui-même ? Je n'ai pas moins de reproches à faire au couple homosexuel qui a jeté l'ancre, à sa sécurité fallacieuse, aux subterfuges érotiques de triangulation ou de groupusculation par lesquels il cherche à attirer perversement à lui un corps ou des corps extérieurs (et ces reproches-là sont de l'ordre de l'autocritique).

3 Milliards de pervers

En tout cas, ce couple pédé en état de liaison ferme, sinon de mariage, il est visible qu'il est ressenti en face de la machine de drague des papillonneurs comme le grain de sable bourgeois qui pétrifie la chasse homosexuelle. Ce grain de sable est leur interdit et les laisse interdits.

Si ce couple est fermé, avec tout ce que suppose la longue assimilation du mécanisme purement économique de la jalousie, ils le traîneront dans la boue, et d'ailleurs l'idéologie bourgeoise s'est bien arrangée pour donner des vieux couples homosexuels l'image que l'on sait et qui traîne partout : ridés, pétrifiés, sans progéniture, recrus d'affrontements inutiles, enfermés dans la loi du miroir, ils reproduisent jusqu'à la caricature toutes les tares de la famille petite-bourgeoise, sans avoir même la solution de se projeter sur leurs enfants. Comme ils sont marqués à l'origine, ainsi que tout homosexuel, par la machine de drague, il arrive que leur code réciproque leur permette d'y revenir quand l'asphyxie est trop forte, mais il est trop tard et leur trahison trop évidente pour qu'ils y trouvent autre chose qu'un isolement encore plus amer. Ceux-là sont des sinistrés de l'homosexualité, artificiellement reterritorialisés dans l'appareillage que leur désir était pourtant apte à dissoudre.

Mais il faut avoir vu comment certains de ces couples ont été durement rejetés, par un processus sournois de non reconnaissance, en dehors du F.H.A.R., alors qu'ils s'y étaient spontanément présentés en s'imaginant que leur condition d'homosexuels était un passeport suffisant. Nul ne s'est préoccupé de découvrir, en parlant avec eux par exemple, pourquoi et comment ils n'avaient pas trouvé une autre issue que cette impasse, ni dans quel piège ils étaient tombés : le racisme de l'âge a fonctionné à plein rendement, comme si la révolution pouvait être faite seulement avec la génération des jeunes et en censurant tout ce qui dépasse la trentaine. (Racisme de l'âge aussi fort que celui de la beauté, car on a fait de même avec les détresses criant du fond de la province et qui n'ont rencontré d'écho au F.H.A.R. que dans la mesure où c'était un corps jeune et désirable qui appelait au secours).

Et si au contraire ce couple pédé est ouvert ? On peut tout de suite objecter que ce veau à cinq pattes n'existe pas, qu'un couple qui s'est fixé s'est par là-même fermé et embourgeoisé. C'est vrai que de toute façon, il sera éprouvé de l'extérieur par les pédés célibataires et chasseurs comme un objet de désir ambigu, seulement concevable si on le coupe en deux. Et on décidera, par mesure de précaution, que ce couple refuse d'être coupé en deux et qu'il ne peut s'ouvrir, s'il n'a pas décidé d'abord spontanément de se rompre. Car la loi la plus rigide de notre idéologie sexuelle et affective, celle qui touche aussi bien les homosexuels que les hétérosexuels, ne porte pas sur la forme ou le sexe de l'objet désiré, mais sur son nombre : il est dangereux et donc interdit de désirer deux personnes à la fois, et encore plus dans le cas particulier où ces personnes se désirent entre elles.

Le couple de jaloux, le couple de propriétaires du corps l'un de l'autre, il est finalement assez rassurant, on peut le prendre par la bande, on a toujours la solution de lui échapper en choisissant un des deux conjoints, qui peut-être ne demandera pas mieux. Mais imaginez un couple, prêt à partager avec d'autres l'appariement de désirs complémentaires ou dédoublés qu'il a pu former, détruire, reconstruire au prix d'une longue patience. Imaginez deux sujets, prêts à étendre sans hypocrisie l'alliance bâtarde de leurs pouvoirs réciproques ainsi que la critique de ces pouvoirs. (Si je demande

3 Milliards de pervers

qu'on imagine ce couple, c'est que je ne suis pas si sûr de son existence réelle, pas si certain de voir le mien selon cette image).

Regardez ces deux garçons qui s'exposent apparemment à toutes les irruptions extérieures serait-ce en risquant et en désirant obscurément l'éclatement de leur cellule à deux, et qui pourtant croient n'avoir pas fini d'en tirer toute l'énergie. Regardez ce couple glorieux et équivoque de putains qui se sont fait fort de s'allumer un feu et donc d'avoir un foyer et qui cependant vous caressent des yeux avec autant de désir qu'elles s'observent encore elles-mêmes. Il y a de quoi en être retourné.

C'est si difficile de vivre le chiffre trois dans l'équilibre des désirs et sans qu'il devienne le chiffre deux plus un. Toujours quelqu'un est retranché ou se retranche et le voilà qui réclame à son tour un petit bout de couple, le voilà sur le point de demander à l'un des deux autres qu'il choisisse entre lui et le troisième. Ce n'est pas la nature de l'être humain qui le porte à cet ensorcellement du couple, comme le prétendent tous les curés de l'idéalisme et du matérialisme dialectique, c'est au contraire une machination du socius et la plus démente de tout ce qu'il a inventé. Pour combattre cette machination, je ne crois pas davantage à la machine de drague qu'à la machine de l'alliance.

Certes, la machine de l'alliance répugne à confronter le couple à des situations plus fortes que lui, sauf pour le briser et cristalliser aussitôt un autre couple aussi privilégié. Et pourtant j'ignore si un couple est bourgeois à partir de la définition même que lui donne sa durée. Si un couple qui dure est une tour d'ivoire, c'est une question à laquelle, moi qui vis en couple, je n'ai pas trouvé de réponse, une question à laquelle je n'aurai ni la mauvaise conscience de répondre oui, ni l'aplomb de répondre non. J'ai plutôt l'impression que nous sommes tous en prison, et cela que nous nous réfugions dans le couple ou que nous le fuyions comme la peste.

Machine de drague ou machine d'alliance, en fait nous avons sans doute affaire à deux modèles de la même usine d'accouplement, puisque le produit fabriqué est toujours un couple, qu'on s'efforce en vain de détraquer ensuite, soit en le renouvelant à perpétuité aussitôt les couilles vidées, soit en l'exposant aux tempêtes d'un désir qui lui serait extérieur. Et le plus grave, c'est qu'entre les deux machines, entre le coup de queue et la propriété sexuelle, entre faire jouer les sens et produire du sens, on s'est bien arrangé pour faire le vide.

Si l'on veut que la révolution pénètre dans le désir, si l'on veut que le désir engendre sa propre révolution, il reste à savoir où la loi du couple est la plus forte et où l'énergie libidinale la plus conservatrice, chez celui qui transporte le couple dans toutes ses aventures ou chez le couple qui se transporte d'aventure en aventure, et dans lequel des cas le risque d'explosion du couple est le plus fort. Le seul indice positif se trouvera là où auront lieu le plus possible de branchements multiples et simultanés du désir, sans aucun investissement de préférence.

L'arme la plus vigoureuse contre le couple, c'est le désir permanent de désirer, étendu bien au-delà des structures connues ou inconnues du seul désir sexuel, et ayant soumis à ses voies le désir d'être désiré, ce qui suppose qu'on commence par bien se désirer soi-même. Le désir de désirer et de tout désirer, c'est l'amour, enfin arraché aux remugles de l'humanisme bourgeois comme aux infantilismes des liturgies mystiques. J'ai la faiblesse non pas d'y croire comme un croyant, mais d'y voir

3 Milliards de pervers

comme un voyant, mon désir en train de cesser de se répéter. Et quelle joie lorsque je le surprends en plein déplacement, juste au moment où il change de machine ! Le désir qui dit *pourquoi pas ?* au lieu de dire non. Le désir qui fusille un à un ses refus. L'oiseau phénix du désir, arraché à l'avarice et à l'usure, et se livrant enfin à la dépense polymorphe, au coulage, à la prodigalité, à la dilapidation.

10

Le corps n'a jamais cru au progrès. Sa religion n'est pas le futur mais l'aujourd'hui.

Octavio Paz

C'est une impasse de vouloir prendre le pouvoir, mais on se leurre encore plus en voulant détruire le pouvoir, à partir du moment où l'on néglige au passage de perdre aussi cette forme très particulière de pouvoir qui s'appelle la domination de soi. Comment détruire le pouvoir, effectif ou imaginaire, que fait peser l'autre, sans que ce soit en s'armant de pouvoir, par l'exercice d'une puissance sur soi ? Et même si le pouvoir ne commence qu'à partir de la conjugaison de deux personnes, comment exercer une puissance sur soi-même, sans qu'elle devienne tôt ou tard un pouvoir qui éclabousse les autres de son silence, de son indifférence, de sa tranquillité ?

Il n'y a pas de pire pouvoir, ni à consonance plus magique, que le pouvoir de ceux qui affectent de refuser le pouvoir, en restant des êtres de pouvoir, serait-ce seuls dans leur coin. Il n'y a pas de pire contradiction ni de plus insoluble, pour un être qui demeure social, que de vouloir détruire le pouvoir, ce noeud de serpents qui se mangent la queue, ce noeud où l'on est toujours un mordant et un mordu. Tant qu'il subsiste une capacité, une potentialité et même une simple faculté énergétique, le pouvoir est tout de suite derrière. Nous sommes condamnés au pouvoir, aussi longtemps que cette société de concurrence qui nous environne et nous imprègne restera ce qu'elle est, c'est-à-dire aussi longtemps que l'égalité de puissance ou de faiblesse dans les rapports entre deux ou plusieurs personnes ne sera qu'une illusion ou un bref miracle. Cette égalité-là, c'est l'état utopique de l'homosexualité homosexuelle, où tout rapport de forces serait nivelé et où le désir ressemblerait à une identité mathématique entre deux chiffres.

Le pouvoir demeure donc sur les ruines du devoir. La machine révolutionnaire une fois en mar-

3 Milliards de pervers.

che, le veau d'or pourrait dire : *« Mon pouvoir est d'émettre une brillance jaune et non de donner la puissance »*. Mais pour mettre en marche la machine révolutionnaire, il ne faut pas faire comme ces géomètres qui supposent le problème résolu.

Le pouvoir n'est pas à détruire : c'est encore au dessus de nos forces. Cependant nous pouvons au moins en comprendre le mécanisme et tout faire pour le détraquer, que ce soit en l'outrepassant au lieu de le censurer, que ce soit en travaillant à la confusion généralisée des pouvoirs, que ce soit en rendant folle la règle du jeu, mais en sachant bien que ces activités seront encore l'exercice d'un pouvoir, serait-il nocturne, et non l'émergence tellement désirée de la faiblesse entre tous les hommes. D'ailleurs, au point où nous en sommes, le plus souhaitable serait que les sens arrachent le pouvoir au sens. Nous ne parlerions plus qu'en gémissements et en cris, en rires et en danses, en bruits et en musique.

Dans le matérialisme dialectique, comme dans la psychanalyse, le matériau est le non-corps. Les luttes pour le retour du corps sont tellement contaminées par le non-corps, qu'en parlant du corps, elles accentuent encore son exil. On oublie que le contenu de la parole n'est que le contenant de notre univers.

« Le pouvoir des mots ou le mouvoir des peaux », dit le poète aujourd'hui le plus lu en France. Les mots intelligents ou inintelligibles n'en finissent pas de parler des peaux, mais les peaux continuent à obéir à une tyrannie inexplicable et tenue pour sacrée, sous prétexte qu'on la nomme désir et qu'elle puise son énergie dans les abysses de l'inconscient. Le désir est devenu Dieu mais il est resté aveugle et mécanique, tel que l'ont reconstruit l'appareil capitaliste et le roman familial.

Quand parviendrons-nous à briser le pouvoir des mots par le mouvoir des peaux ? Inutile de comptabiliser et répertorier à l'infini toutes ces vieilles machines domestiques qui ont domestiqué le désir : machines à coudre le désir, congélateurs du désir, plieuses du désir, massicots, riveteuses, affuteuses et défonceuses du désir, fers à repasser du désir, toupies et laminoirs. Tout ça cliquette et grésille en nous pour qu'on finisse par crier : *« Je suis libre ! Je ne désire que ce qui me plait ! »* Moi, ce qui me plait, c'est de désirer tous les corps qui peuvent produire de l'allégresse et de la révolution.